

Offrez-vous un quart d'heure d'évasion : lisez !

Compilation de premiers chapitres
Littérature Jeunesse



#10marsjelis

Avant-propos

Le deuxième mardi du mois de mars, le 10 mars en 2026, le Centre national du livre (CNL) encourage toutes les Françaises et tous les Français à lire 15 minutes, seul ou de manière collective, silencieusement ou encore à voix haute... L'objectif de cette initiative est de faire de la place dans son quotidien pour un quart d'heure de lecture... ou plus !

Pour vous aider dans la mise en place de ce quart d'heure de lecture, le CNL vous propose une compilation de premiers chapitres à lire le 10 mars, majoritairement issus de la rentrée littéraire de janvier 2026.

Le CNL remercie l'ensemble des éditeurs ayant contribué à cette mise à disposition d'extraits d'ouvrages de leurs catalogues à l'occasion de la cinquième édition du Quart d'heure de lecture national.

Retrouvez toutes les initiatives du Quart d'heure de lecture référencées sur la carte de notre site institutionnel. Vous pourrez également télécharger notre kit de communication, comprenant les visuels à partager sur vos réseaux sociaux avec le #10marsjelis.

Sommaire*

ABC Melody

- Alain Surget / Camille Ledigarcher, *Mystères en Chine* - Page 4
- Alain Surget / Camille Ledigarcher, *Mystères sur le Nil* - Page 20
- Alain Surget / Louis Allouing, *Mystères à New York* - Page 37

Éditions Pourpenser

- Jean-Noël Godard / Patrice Cablat, *Les voyages extraordinaires de Naïa* - Page 57
- Nicolas D. Morillon / Baptiste Puaud, *Barnabé et la Tour d'Ivoire* - Page 83
- Aline de Pétigny, *Ma vraie nature* - Page 115

Éditions Thierry Magnier

- Florence Thinard, *Revenez amis martiens*  - Page 163

Flammarion jeunesse

- Jean-François Chabas, *Ba* - Page 200
- Jean-Baptiste Evett, *Mademoiselle V* - Page 225
- Sabrina Inghilterra, *L'Ogre et sa princesse aux petits oignons* - Page 280
- Amy Lea, *Woke up like this* - Page 329
- Magdalena / Emmanuel Ristord, *Je suis en CP - la maîtresse se marie* - Page 370

l'école des loisirs

- Elyssa Bejaoui, *Althée - La cité des Amijanes* - Page 384
- Élodie Chan, *Rousse et l'oiselle de feu* - Page 431
- Anaïs Sautier, *La nuit bleue* - Page 463
- Siècle Vaëlban, *Yellow Feu follet* Page 482

Poulpe Fictions

- Faustina Fiore, *Victor Hugo vu par une ado et par ses frères* - Page 499
- Anne-Fleur Multon, *Sous le soleil exactement* - Page 546

Sarbacane

- Damien Gallisson, *Celui qui hantait le manoir* - Page 575
- Anne Schmauch, *Comment le monde est parti en saucisse* - Page 616

- Cécile Alix, *Enragée* △ - Page 665
- Alice Doublier, *Herboriste* - Page 695

Talents Hauts

- Antoine Dole, *Instant de Fracture* △ - Page 725
- Unt' Margaria, *Just Friends* - Page 746

Gallimard Jeunesse

- Claudine Desmarteau, *Le petit Gus* - Page 767
- Isabelle Pandazopoulos (anthologie de), *La révolte par la poésie* - Page 785

Auzou

- Marinna Baer, *Wolfwood* - Page 803
- Véronique Delamarre / Pascale Perrier, *Club cookie* - Page 822
- Gyom, *Apo et Kalypse* - Page 843
- Sophie Laroche, *Premier Crush* - Page 853
- Tom Sorroldoni, *Lothen* (Tome 1) - Page 873

Avertissement : Les textes suivis d'un pictogramme △ peuvent aborder des thèmes sensibles tels que les abus sexuels ou les idées suicidaires et/ou contenir des scènes de maltraitance animale. Avant de proposer ces textes à un public non averti ou mineur, nous vous recommandons de les lire afin de vous assurer que ces derniers sont adaptés à l'âge des lecteurs et à leurs sensibilités.

*Ce sommaire est interactif. Si vous consultez ce document sur un appareil électronique, vous pouvez cliquer directement sur le titre pour y accéder.

ALAIN SURGET • CAMILLE LEDIGARCHER

MYSTÈRES EN CHINE





MYSTÈRES EN CHINE

Texte d'Alain Surget

Illustrations de Camille Ledigarcher

d'après les personnages de Louis Alloing



ISBN: 978-2-36836-298-3

Édité par ABC MELODY Éditions

www.abcmelody.com

© ABC MELODY, 2025

Imprimé en Turquie

Dépôt légal: février 2026

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Directeur de collection: Stéphane Husar

Conception graphique et mise en pages: La papaye verte

abc
MELODY



Chapitre 1

Dans le secret des *hútòng*

Cela fait un moment que, dans le cadre d'un concours organisé par l'association Amitié France-Chine, Alex Moury étudie la Chine avec sa classe, faisant rêver ses CM2 à ce pays lointain auréolé de mystères. Et voilà qu'en ce mois de mai, après avoir sauté de joie en apprenant qu'ils sont les lauréats dudit concours et qu'ils ont

gagné un voyage de quelques jours en Chine, ils se retrouvent dans l'avion en direction de Pékin, avec leurs deux accompagnateurs, Mélanie et Farid !

Après un long vol et un décalage horaire de 6 heures, les élèves arrivent sous le ciel bleu de la capitale chinoise en tout début de matinée. Immédiatement accueillis à l'aéroport par une jeune femme du nom de Hua Lu, leur guide attirée durant tout le séjour, à laquelle ils adressent tous un timide *Nín hǎo!*, « Bonjour ! » en chinois, ils sont conduits en métro à l'auberge de jeunesse *Huǒ lóng*, littéralement « Dragon de feu », réservé par l'association organisatrice.

Après s'être installés dans des dortoirs à lits superposés, les enfants affamés se ruent dans la salle à manger où les attendent des *baozi*, ces délicieux petits pains cuits à la vapeur et farcis de légumes ou de viande, ainsi qu'une bouillie de riz liquide appelée *congee*, des yaourts, et

des *jianbing*, des crêpes de farine de blé fourrées avec de l'œuf, de l'échalote hachée et de la coriandre, voire avec du fromage et du jambon. Les élèves sont très tentés par les crêpes et des *youtiao*, sortes de beignets en forme de bâtonnets, croustillants et moelleux, et ils se régalent, certains se montrant plus adroits que d'autres dans le maniement des baguettes.

Le petit déjeuner achevé, la classe emboîte le pas à Hua Lu qui a décidé de lui faire visiter les *hútòng* de *Dashilan*, tout proches de leur auberge de jeunesse.

- Les *hútòng* sont d'anciennes ruelles qui serpentent à travers les quartiers traditionnels du centre-ville, explique la jeune femme. Ils ont été aménagés au cours de la dynastie des Yuan, aux XIII^e et XIV^e siècles, puis des Ming et enfin des Qing. Ils marquent l'histoire de Pékin depuis plus de 700 ans. C'est dans ces ruelles que vous verrez se dérouler la vie locale. Elles se réduisent

malheureusement, dévorées par l'architecture moderne et remplacées par des centres commerciaux. La municipalité a toutefois mis en place une politique de préservation de ces *hútòng* avant qu'ils disparaissent complètement.

- Ce serait dommage, intervient Alex Moury. La ville perdrait une partie de son cachet.

Les enfants empruntent *Dazhalañ Jie*, une longue rue commerçante qui ouvre sur une impressionnante échoppe de soie de Chine orientale.

- C'est le *Ruifuxiang Silk*, précise la guide. Cette fabrique de soie a été fondée en 1893, à la fin de la période Qing. Il faut vous imaginer cette rue à l'époque, remplie de pousse-pousse et de gens aux longs vêtements flamboyants portant la natte mandchoue.

Plus loin, louvoyant entre touristes et Pékinois, le groupe s'arrête devant la pharmacie *Tongrentang*, un bâtiment construit sur trois niveaux et datant de trois siècles.

- C'est un ancien dispensaire royal, dit Hua Lu. On y trouve plus de 3 000 références de médicaments ou d'herbes médicinales, et l'on y vend toujours des pilules et des potions. On y prépare des remèdes traditionnels et des médicaments occidentaux.

- La société *Tongrentang* possède des succursales dans divers pays tels le Canada, la Grande-Bretagne, la Thaïlande, la Malaisie et la République de Corée, indique Farid. Elle ne sera pas longue à inonder le monde entier de ses produits.

Au bout de la rue, c'est le cinéma *Daguanlou* qui attire les regards.

- On y regarde encore des films dans des fauteuils en bois, et le hall d'entrée, qui sert aussi de salon de thé, présente une exposition permanente sur l'histoire du cinéma en Chine, avec de vieux projecteurs rouillés et des photos d'anciens acteurs chinois, commente la guide avant



de diriger les CM2 vers *Yangmeizhu Xiejie*, la rue qui mène dans la partie sud de *Dashilan*.

Ici commencent vraiment les *hútòng*, souligne Hua Lu avec un geste de la main pour désigner la zone devant elle. Ce réseau de ruelles serpente entre plusieurs *siheyuan*, des maisons traditionnelles à étage disposant d'un enclos, d'un jardin et d'une cour carrée au milieu.

À peine engagés dans *Yangmeizhu Xiejie*, une ancienne rue d'imprimeurs, les jeunes Français pénètrent de plain-pied dans la vie des Pékinois. Des boutiques ouvertes à tous les vents exposent leurs produits dans la ruelle et s'intercalent parfois entre de charmantes maisons de brique grise ornées de petits jardinets. Des lampions rouges sont suspendus aux branches des arbres et forment comme une voûte au-dessus du *hútòng*. Ça et là, de chaque côté des portes, des cages rondes abritant des oiseaux blancs participent à la décoration des façades. De nombreux

touristes, la plupart chinois, déambulent dans le *hútòng*. Un vendeur ambulant a arrêté sa carriole devant deux, trois tables entourées de chaises, et il propose des fruits, des *baozi* farcis à la pâte de haricots jaunes et présentés dans des récipients en bambou, des nouilles et des *jiǎozi*, des ravioles en forme de croissants fourrés à la viande, aux légumes ou aux champignons.

Le *hútòng* résonne de cris, de rires cristallins d'enfants, d'appels lancés de tous côtés. Des odeurs flottent dans l'air en un savant mélange d'épices, de viande rôtie, de fruits sucrés, de pains brûlés...

Hua Lu emmène les élèves dans une étroite venelle qui conduit à un *siheyuan*, une maison fleurie à cour carrée. Là, deux mamies bavardent sur un banc tandis qu'un vieux monsieur, encore en pyjama, achève de boire son thé.

- *Nín hǎo!* lance la guide, leur souhaitant le bonjour.

Elle échange quelques mots avec les deux femmes, répond à une question du vieil homme, puis retourne dans la ruelle, la classe sur les talons.

- Il y a un antiquaire plus loin, annonce-t-elle. Vous y découvrirez des céramiques anciennes, des statuettes, des vieilles affiches, des livres et même des albums *Tintin* traduits en chinois.

- Oh, je veux en acheter un ! s'exclame Thomas. Pour prouver que j'étais bien en Chine !

- Ben, et tes photos alors ? À quoi elles servent ? lui retourne Cerise.

- Et ça coûte cher ? veut savoir Moussah. Combien de... de dollars ?

- La monnaie, en Chine, c'est le *yuan*, le reprend Mélanie. Le *yuan* est lui-même divisé en 10 *jiao*.

- Mon peuple n'emploie pas souvent le terme *yuan* à l'oral, précise Hua Lu. Il parle plutôt de *kuai*, et de *mao* pour désigner le *jiao*, le dixième d'unité.

Pendant que la classe s'approche de la boutique de l'antiquaire, Hugo, Romain et Amytis s'attardent auprès des personnes âgées, leur faisant comprendre par gestes que l'endroit est très coquet avec son treillis de feuilles et ses lampions au-dessus de la cour.

- *Zhēn piàoliang!* tente Amytis pour exprimer que c'est joli, s'attirant des sourires.

Les trois amis traînent donc un peu derrière les autres quand, au moment de rejoindre la ruelle, un homme surgit d'un étroit *hútòng* et heurte Hugo, le faisant presque tomber.

- Hééé! s'écrie le garçon en se retenant contre un mur.

L'homme lâche un « Sorry! » et poursuit sa course dans la ruelle, un paquet sous le bras.

- Il a l'air d'avoir un dragon aux trousses, relève Amytis en le suivant des yeux.

- Il a perdu quelque chose, dit Romain en ramassant un objet.

Il le montre à ses deux amis.

- C'est un morceau qui s'est cassé sous le choc, constate la fillette.

- Oui, mais qu'est-ce que c'est? Un morceau de quoi? bredouille Hugo en ouvrant de grands yeux.

Absorbés par l'objet que Romain tient dans sa main, aucun ne remarque les deux individus qui, apparus à l'autre bout de la venelle, pestent de ne pouvoir se lancer à la poursuite du fuyard parce que la classe leur bouche le passage.





Chapitre 2

La queue du tigre

Les trois amis entrent dans l'échoppe de l'antiquaire qui fleure bon le vieux papier alors que leurs camarades parcourent déjà des yeux et des doigts les merveilleux objets qui les attendent sur des étagères, au grand dam d'Alex, de Mélanie et de Farid qui leur répètent qu'ils ne doivent toucher à rien. Mais il est difficile de retenir ses

doigts devant des assiettes, soucoupes, tasses et théières en porcelaine à motifs bleus, si fine qu'elle en paraît translucide, devant des statuettes en jade ou en ivoire de personnages et d'animaux stylisés, devant des poupées en soie, des bibelots de tout genre et d'innombrables dessins évoquant des scènes de la vie quotidienne entassés à côté de pyramides de livres.

- Si on demandait à l'antiquaire de jeter un coup d'œil sur ce qu'on a trouvé? propose Amytis.

- Toi, tu sens quelque mystère là-dessous, lui renvoie Romain qui connaît bien la fillette.

- Tu crois que ça pourrait venir de chez lui? l'interroge Hugo.

- Non, répond Amytis. L'homme est arrivé par une autre ruelle. Mais les gravures sur l'objet me font penser à certaines de ces statuettes, indique-t-elle en montrant une chimère ornée de ciselures. Alors...



Le reste de la phrase est inutile. Chacun des garçons a compris que ce « alors » ouvrait un début d'enquête. Amytis s'approche de Hua Lu et lui explique ce qu'elle voudrait. La jeune femme examine d'abord l'objet.

- On dirait le bout d'une queue... ou une crosse, hésite-t-elle. Je vais le montrer à monsieur Li Fang. Lui saura peut-être te renseigner.

L'homme chausse ses lunettes, observe longuement la chose et se met à marmonner.

- *Qiguài le... qiguài le...*

- Monsieur Li Fang trouve cela très étrange, traduit la guide. Il semblerait que ce soit effectivement l'extrémité d'une queue... d'une queue de tigre, précise-t-elle à mesure que l'antiquaire fournit ses remarques. Mais les seuls tigres portant ce genre de ciselures sont deux statuettes en bronze datant du IX^e siècle avant notre ère, mesurant 72 centimètres de long et présentant une cavité sur le dos.

- Qu'est-ce qu'il y a d'étrange ? s'informe Romain. La cavité sur le dos ?

Hua Lu pose la question au spécialiste. Celui-ci répond, aussitôt traduit par la jeune femme, que ce n'est pas la cavité qui l'intrigue, mais le fait qu'il n'existe aucune autre représentation de ces tigres trouvés dans la province de Shaanxi, au centre de la Chine. Par ailleurs, le morceau de queue ne correspond pas à la taille des originaux : il est plus petit et, de plus, en albâtre.

- En plâtre ? répète Hugo. On dirait plutôt de la pierre, non ?

- L'albâtre est une roche formée de calcium, intervient Alex Moury qui s'est approché pour écouter. Sa couleur varie du blanc au roux, et cette roche sert à fabriquer des objets ornementaux.

- Donc, vous en concluez quoi ? relance Amytis, incluant la guide et l'antiquaire dans sa question.

- Que l'ensemble à qui appartient ce bout de queue est la réduction d'une contrefaçon qui n'a aucune valeur archéologique, résume Hua Lu. C'est une vulgaire réplique pour touristes, bien réalisée il faut le reconnaître, mais un simple bibelot.

- Tu peux garder ce morceau, suggère Alex à Romain. Cela reste tout de même une belle œuvre ciselée, bien qu'étant cassée.

Au bout d'un moment, les élèves ayant fait plusieurs fois le tour de l'échoppe et acheté plusieurs souvenirs...



- Allons, les enfants, il faut repartir! annonce Mélanie en tapant dans les mains.

Elle se tourne ensuite vers l'antiquaire.

- *Xièxiè nín!* dit-elle à son intention, utilisant les mots signifiant « Merci à vous! » qu'elle vient de tirer de son livret-guide. *Zhù nǐ yǒu měihǎo de yītiān*, complète-t-elle

laborieusement en lisant son texte pour lui souhaiter une bonne journée.

Le Chinois lui adresse une inclinaison de la tête, puis tous quittent la boutique, ravis de leurs achats.

- Tu n'as pas acheté ton *Tintin*? s'étonne Jasper en agitant sous le nez de Thomas un petit cheval bleu en faïence.

- Je cherchais *Le Lotus bleu* ou *Tintin au Tibet*, mais il n'y avait que *Tintin en Amérique* et *Tintin au Congo*. Ça ne faisait pas vraiment chinois, ça.

- Tu es bien songeuse, observe Romain qui marche à côté d'Amytis. L'explication de l'antiquaire ne te convient pas?

- Je ne mets pas en doute ce qu'il a dit, souffle-t-elle, mais si l'homme ne transportait qu'une statuette sans valeur, pourquoi s'enfuyait-il, l'air si effrayé?

Alain Surget

Né à Metz en 1948, Alain Surget a été professeur d'histoire. Il commence à écrire dès l'âge de 16 ans en composant des poésies, des nouvelles et des pièces de théâtre. Il est aujourd'hui l'auteur de nombreux romans et séries - *L'Œil d'Horus*, *Le Renard de Morlange*, *Tirya*, *Les Enfants du Nil*, *Les Agents secrets de l'Olympe...* et, bien sûr, *Mystères dans les Highlands* et *Mystères à Londres*. Après avoir envoyé ses personnages en Écosse, à Londres, en Égypte, à Rome, au Mexique, en Russie, au Japon, à Paris et au Louvre, puis à New York, Alain Surget a décidé de leur faire découvrir la Chine.

Camille Ledigarcher

Passionnée par les livres illustrés et la B.D., Camille Ledigarcher apprend le dessin dès l'âge de 10 ans. En 2009, elle remporte le 1^{er} prix du concours B.D. de la ville d'Antony. Diplômée de l'école Jean Trubert et professeure de dessin, elle illustre et colorise B.D. et livres illustrés et crée des logos. Parmi ses parutions: *Les Voyages de Van*, *Immortels*, *Graines de Contes*, *Le Pédibus des 3M*. Très polyvalente, Camille utilise toutes les techniques traditionnelles et numériques mais affectionne tout particulièrement l'aquarelle. Camille prend le relais de Louis Alloing, illustrateur historique (à la retraite) de la série *Mystères*.



Table des matières

Chapitre 1

Dans le secret des *hútòng* p. 7

Chapitre 2

La queue du tigre p. 19

Chapitre 3

Le Temple du Ciel p. 27

Chapitre 4

Le Vieux Dragon p. 45

Chapitre 5

La Cité interdite p. 67

Chapitre 6

Les soldats de l'éternité p. 81

Chapitre 7

La Perle de l'Orient p. 93

L'AVENTURE CONTINUE POUR ALEX MOURY ET SA CLASSE!



LES HÉROS DE MYSTÈRES DANS LES HIGHLANDS ET MYSTÈRES À LONDRES REPARTENT À L'AVENTURE !

Direction la **Chine**
pour Alex Moury et sa classe de CM2 !

De **Pékin** à la **Grande Muraille**, de **Xi'an** à **Shanghai**,
les enfants découvrent les richesses culturelles
de l'**Empire du Milieu**.

Mais au cours de leur périple, Hugo, Amytis
et Romain découvrent d'étranges **statuettes**
de tigres qui attirent sur eux
l'attention de **louches individus**.

Et c'est parti pour une nouvelle **enquête**
à haut risque !

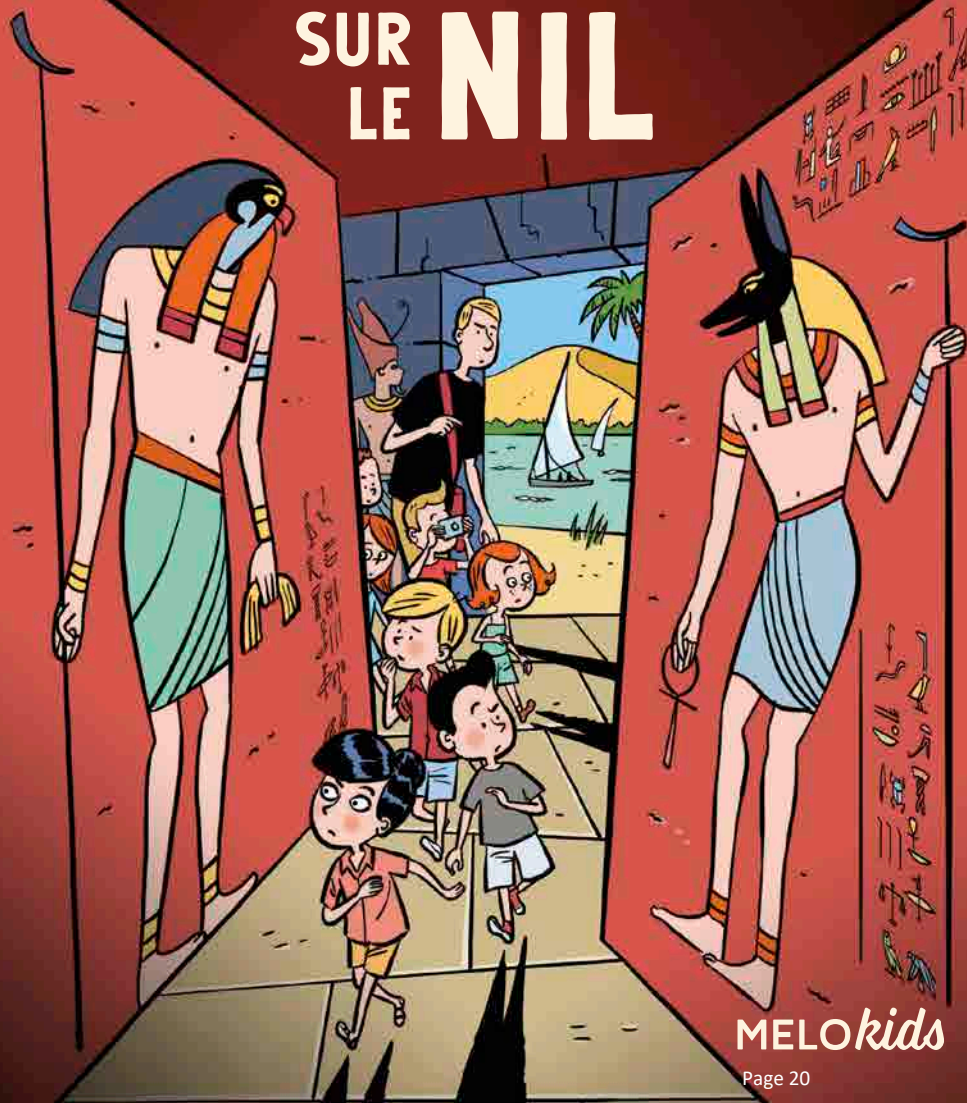


abc MELODY romans	 9 782368 362983
9 €	www.abcmelody.com

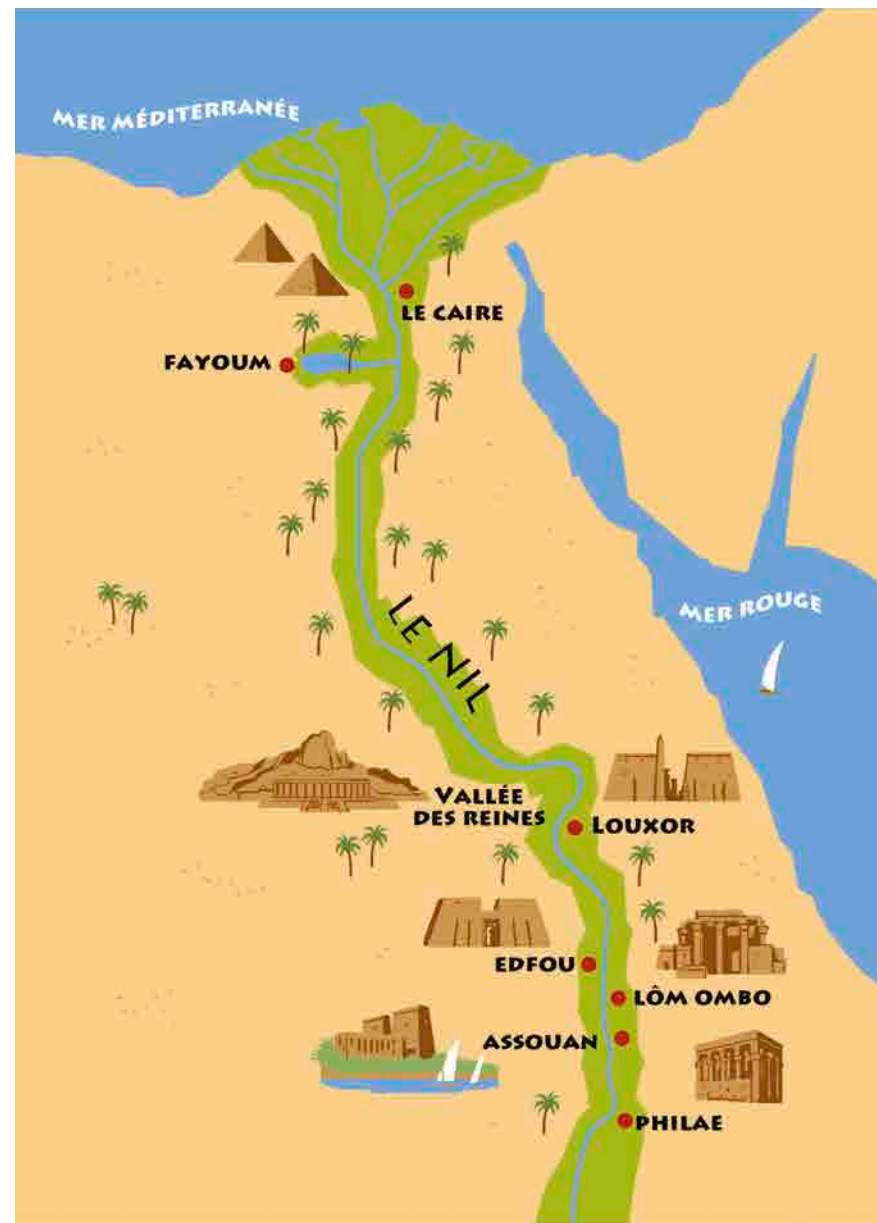
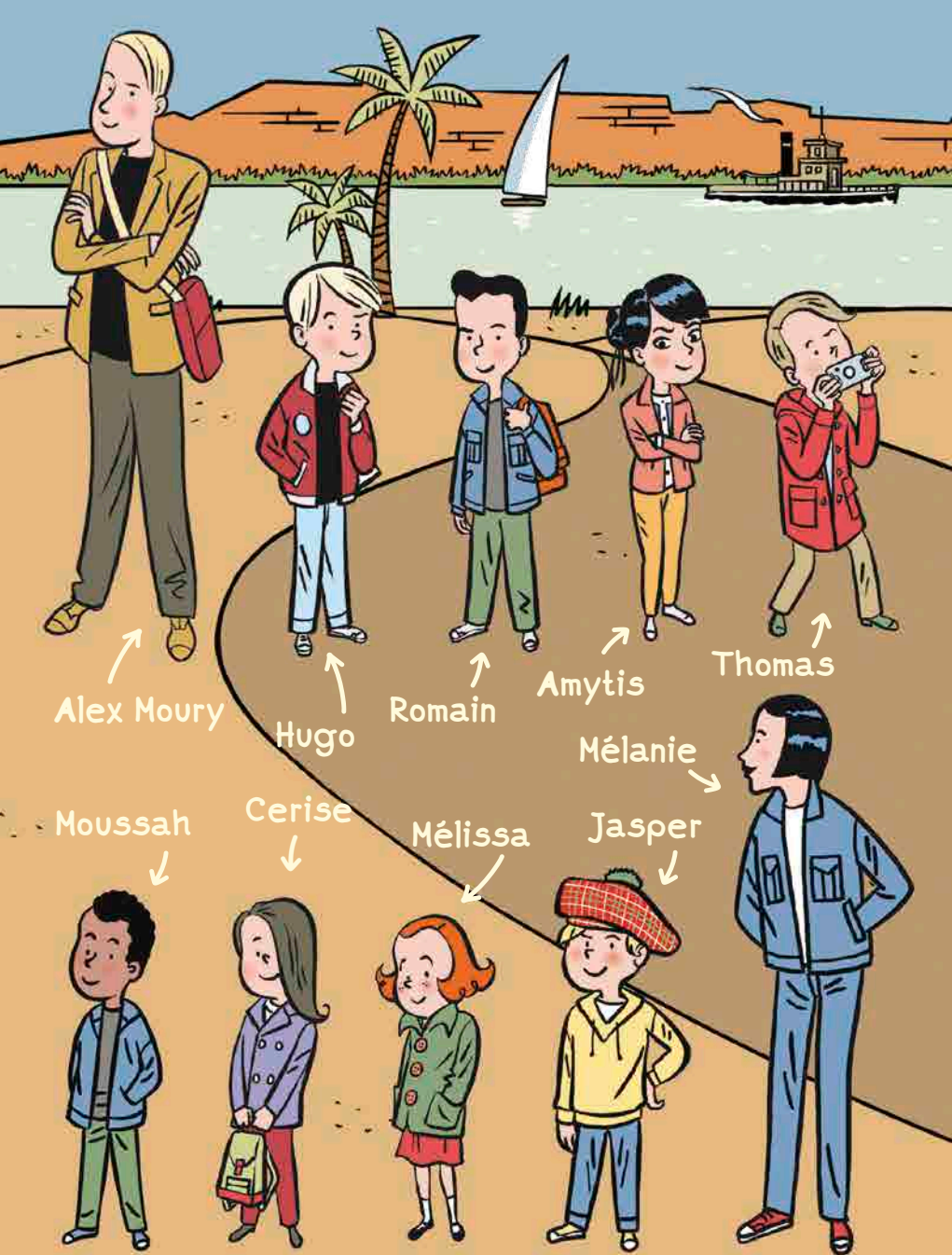
DÈS 8 ANS
MELOkids

ALAIN SURGET • LOUIS ALLOING

MYSTÈRES SUR LE NIL



MELOkids



MYSTÈRES SUR LE NIL

Texte d'Alain Surget
Illustrations de Louis Alloing



ISBN : 978-2-36836-200-6

Édité par ABC MELODY Éditions

www.abcmelody.com

© ABC MELODY, 2020

Imprimé en Pologne

Dépôt légal : janvier 2020

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Directeur de collection : Stéphane Husar

Conception graphique et mise en pages : Alice Nussbaum

abc
MELODY



Chapitre 1

L'envol pour le Nil

Ce matin-là...

Alex Moury fait entrer sa classe de CM2 dans la salle. Après un léger brouhaha de chaises qu'on tire, de livres, de cahiers et de trousse qu'on claque sur chacun des bureaux, les élèves s'assoient et attendent. Le maître sort une grande enveloppe brune de son sac et l'agite dans l'air.

Tous les regards se posent sur l'enveloppe, comme si c'était elle qui allait parler.

- C'est en rapport avec le concours sur le Patrimoine Mondial? demande Amytis, saisie d'une brusque intuition.

- On a eu une réponse? espère Mélissa.

- On a gagné? s'écrie Hugo.

- Nous avons remporté le Premier Prix! annonce Alex Moury. La croisière sur le Nil!

Trois secondes de stupeur. Puis la classe explose.

- Waouh!

- On est les meilleurs!

Monsieur Moury laisse fuser tous les commentaires, puis il apaise ses élèves en étendant simplement les bras. Les enfants se taisent, le souffle coupé, aussi rouges d'émotion que s'ils avaient couru un 100 mètres. La parole, maintenant, est au maître.

- Il va vous falloir un passeport, un visa, des autorisations diverses...

- Des vaccins? interroge Cerise, entraînant des mines inquiètes chez ses camarades.

- Ne vous tracassez pas, les rassure Alex Moury, aucun vaccin n'est exigé pour se rendre en Égypte.

La classe pousse un profond soupir de soulagement. Les sourires renaissent.

- On visitera les pyramides?

- Il y a des crocodiles dans le Nil!

- Et des hippopotames! C'est dangereux, ça!

- Nous voyagerons dans une espèce de ville flottante, les rassure Alex. Les crocodiles vous paraîtront de minuscules branchettes, et les hippopotames de petits cailloux.

- Ah, font les enfants, un peu déçus tout de même.

Le maître allume son ordinateur, cherche une carte de l'Égypte et la projette sur son tableau blanc. Il détaille alors leur circuit, de Paris à Louxor via Le Caire en avion, puis de Louxor à

Assouan en bateau. Quand toutes les explications ont été fournies, et à la demande générale, Alex Moury photocopie la lettre reçue et en distribue les exemplaires aux enfants.

- Je la garderai toute ma vie, promet Jasper, les yeux brillants.

- Je te conseille même de la faire encadrer et de l'accrocher au-dessus de ton lit, le taquine gentiment le maître.

* * *

Deux mois plus tard, les CM2, monsieur Moury et les deux accompagnateurs Farid et Mélanie atterrissent à l'aéroport du Caire. Alex entraîne sa classe derrière lui afin de se plier aux inévitables formalités. Ils vont ensuite récupérer leurs bagages et empruntent la navette qui les transfère à leur hôtel, en ville.

- Demain, nous reprendrons l'avion pour Louxor, prévient le maître.

Mélanie, Farid et lui dirigent les élèves dans leurs chambres doubles.

À la nuit tombée, après avoir dîné d'un houmous - une purée froide de pois chiches à l'huile d'olive et à la crème de sésame -, de viande grillée, de fruits et de baklavas - des pâtisseries aux noix ou aux amandes -, ils se retrouvent tous sur la terrasse de l'hôtel qui fait office de toit, et admirent les lumières du Caire : les minarets illuminés, les berges éclairées du Nil, les néons multicolores qui délivrent leurs messages publicitaires dans les longues avenues, les serpents de lueurs jaune et rouge qui marquent les ruelles des souks...

- Nous pourrions y faire des achats, m'sieur ? s'enquiert Amytis, déjà impatiente de courir les boutiques.

- Au retour, les enfants. Après la visite de la Grande Pyramide, rétorque Alex Moury en

montrant le haut des pyramides, au loin, qui luisent tels des pics d'or sous les projecteurs.

- On raconte que les pharaons jettent leur malédiction sur ceux qui profanent leurs tombeaux, rapporte Jasper. On risque d'être attaqués par leurs momies.

La classe rigole.

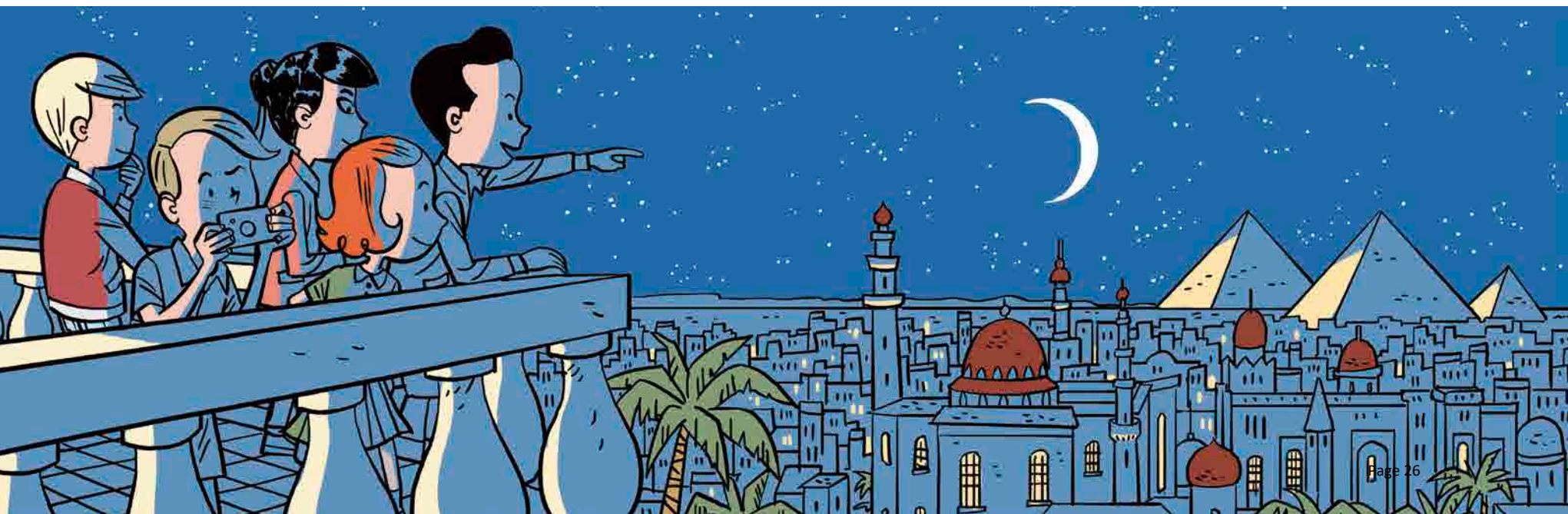
- C'est une fable, lui renvoie Mélissa. Tu ne vas quand même pas croire à ces sornettes ?

À ce moment, une plainte s'élève dans la nuit, lancinante, qui couvre la rumeur de la ville.

- C'est l'appel à la prière, déclare Moussah.

- Pas sûr, frissonne Farid. Pas sûr du tout... On dirait plutôt que ça vient du désert. Un jappement de chacal... d'Anubis peut-être.

- Cela peut aussi monter du fleuve, corrige Mélanie. Ça ressemble à un long vagissement de crocodile. Qui sait si ce n'est pas le dieu Sobek qui lamente ?



- J'ai l'impression que les anciennes divinités rôdent toujours en Égypte, conclut Alex.

* * *

Au cours de cette même nuit, dans la vallée des Reines, trois silhouettes s'activent autour du sarcophage en granite rose du prince Amon-herkhepechef, un des fils du pharaon Ramsès III. Armées de leviers, deux d'entre elles repoussent le couvercle de pierre tandis que la troisième les éclaire avec une lampe torche. Quand l'espace dégagé est assez grand, les profanateurs plongent leurs bras dans le sarcophage et en retirent des objets qu'ils enfouissent dans des sacs.

Un des objets tombe. L'un des intrus le ramasse, l'examine en poussant un juron et le range avec les autres. Puis les trois complices remettent la dalle en place et repartent en traversant une



autre salle et l'antichambre, sous le regard courroucé des dieux peints sur les murs. À la sortie, au bout d'un escalier court et raide, un garde semble les attendre. L'un des individus lui remet quelque chose et lui ordonne de les oublier et de bien refermer le tombeau derrière eux.



Chapitre 2

Le domaine des dieux

Le lendemain, tôt le matin, les CM2 reprennent la navette pour l'aéroport puis embarquent à destination de Louxor. Après une heure de vol, durant laquelle le Nil défile sans interruption à travers les hublots, ainsi que la bande verte des oasis et l'immensité du désert, l'appareil atterrit et déverse son flot de passagers sur la rive

droite du Nil. Un bus les emmène ensuite vers la ville qu'il traverse avant de déposer ses passagers au bord du fleuve. De grands bateaux à plusieurs étages, pareils à des immeubles flottants, côtoient des felouques, petites embarcations à voile triangulaire utilisées par les pêcheurs ou pour transporter les touristes d'une rive à l'autre.

- Monsieur Alex Moury? claque une voix derrière eux.

Un homme s'approche avec un large sourire. Comme Alex hoche la tête, l'Égyptien se présente :

- Je suis Abdul, votre guide, annonce-t-il en tendant la main.

Une flopée de petits vendeurs vêtus de djellabas, jaillis de nulle part, entoure brusquement le groupe en lui proposant des scarabées en obsidienne, des petites statuettes en lapis-lazuli ou en cornaline, des papyrus peints à l'effigie des divinités antiques...

- Nous allons embarquer sur le *Sobek*, déclare le guide.

- Le *Sobek*? tique Moury. Ce n'est pas sur *The Splendour of Râ*?

Abdul prend un air désolé en se tordant les mains.

- Il y a eu un changement, explique-t-il. *The Splendour of Râ* est complet... une croisière réservée par des Américains... Le *Sobek* porte le nom du dieu crocodile, c'est une bonne protection, non?

Ils longent le quai où une flottille de felouques attend ses passagers. La nuée de vendeurs court derrière eux, jacassante, faisant baisser les prix à mesure que le groupe s'éloigne. Le guide s'arrête soudain et montre un steamer, un bateau à vapeur, qui descend majestueusement le fleuve.

- C'est le *Steam Ship Sudan*, indique-t-il. C'est un bateau mythique. Agatha Christie, la célèbre

écrivaine anglaise, a voyagé à son bord. C'est ce steamer qui lui a donné l'idée de son roman *Mort sur le Nil*. Et c'est sur ce même bateau qu'a été tourné le film.

Ils arrivent devant le *Sobek*, perdu au milieu des palaces flottants. C'est un rafiote à moteur, à un étage, aux fenêtres minuscules, avec la tête du dieu Sobek représentée sur la proue. Sa coque verdâtre porte des éraflures, et la peinture s'écaille par plaques, lui conférant l'aspect d'une peau de crocodile. Le capitaine apparaît au bordage, échange quelques phrases avec Abdul, puis invite le groupe à emprunter la passerelle.

- Le capitaine Tamer est un ancien pirate du Nil, confie le guide avec un clin d'œil complice. Il connaît le fleuve comme sa poche.

- Nous voilà rassurés, souffle Alex Moury, amer.

- C'est un radeau surmonté de caisses, grommelle Mélanie en posant prudemment le pied

sur la planche d'accès. Le bastingage descend presque au niveau de l'eau.

- Nous qui craignons de ne pas voir les crocodiles d'assez près, nous serons à portée de leurs mâchoires, lâche Mélissa d'un air mi-sérieux mi-moqueur.



Sitôt installés dans leurs cabines - des cagibis à trois lits superposés -, les CM2 quittent le bateau, longent la rive du Nil et parviennent à un vaste ensemble constitué par des temples en enfilade.

- J'ai les billets pour tout votre séjour, annonce le guide. Vous n'aurez à faire la queue nulle part. Nous allons commencer notre visite par le complexe de Karnak, poursuit-il en montrant les pylônes et les obélisques qui s'élèvent devant eux.

Il conduit sa petite troupe vers une allée de sphinx à tête de bélier, et explique :

- C'est le plus grand ensemble religieux de l'Égypte antique, consacré au grand dieu de Thèbes, Amon, mais aussi à son épouse Mout et à leur fils Khonsou, ainsi qu'à un ancien dieu guerrier : Montou. La construction s'est étalée sur 1600 ans, de 1970 à 370 avant Jésus-Christ.

Passé le grand pylône, ils pénètrent dans la première cour et découvrent le petit temple de Ramsès III à leur droite. Les enfants suivent ensuite une file de touristes qui entre dans la grande salle hypostyle soutenue par 134 colonnes de plus de vingt mètres de haut.

- On dirait une forêt d'arbres géants, s'extasie Hugo.

- On est comme des fourmis à côté, balbutie Cerise en baissant la tête, écrasée par la majesté du lieu.

- On a l'impression que les dieux nous observent du haut des piliers et à travers les statues, renchérit Jasper.

- N'importe quoi ! se moque Mélissa. Ce sont les ombres qui font croire que le temple est vivant. Y a pas plus de divinités ici que de plumes sur le crâne d'un chien. Et puis, les dieux égyptiens à tête d'animaux, c'est du grand carnaval !

Une pierre dégringole tout à coup et se brise à ses pieds, projetant des éclats dans ses jambes.

- Aïe ! crie Mélissa. D'où ça vient, ça ?

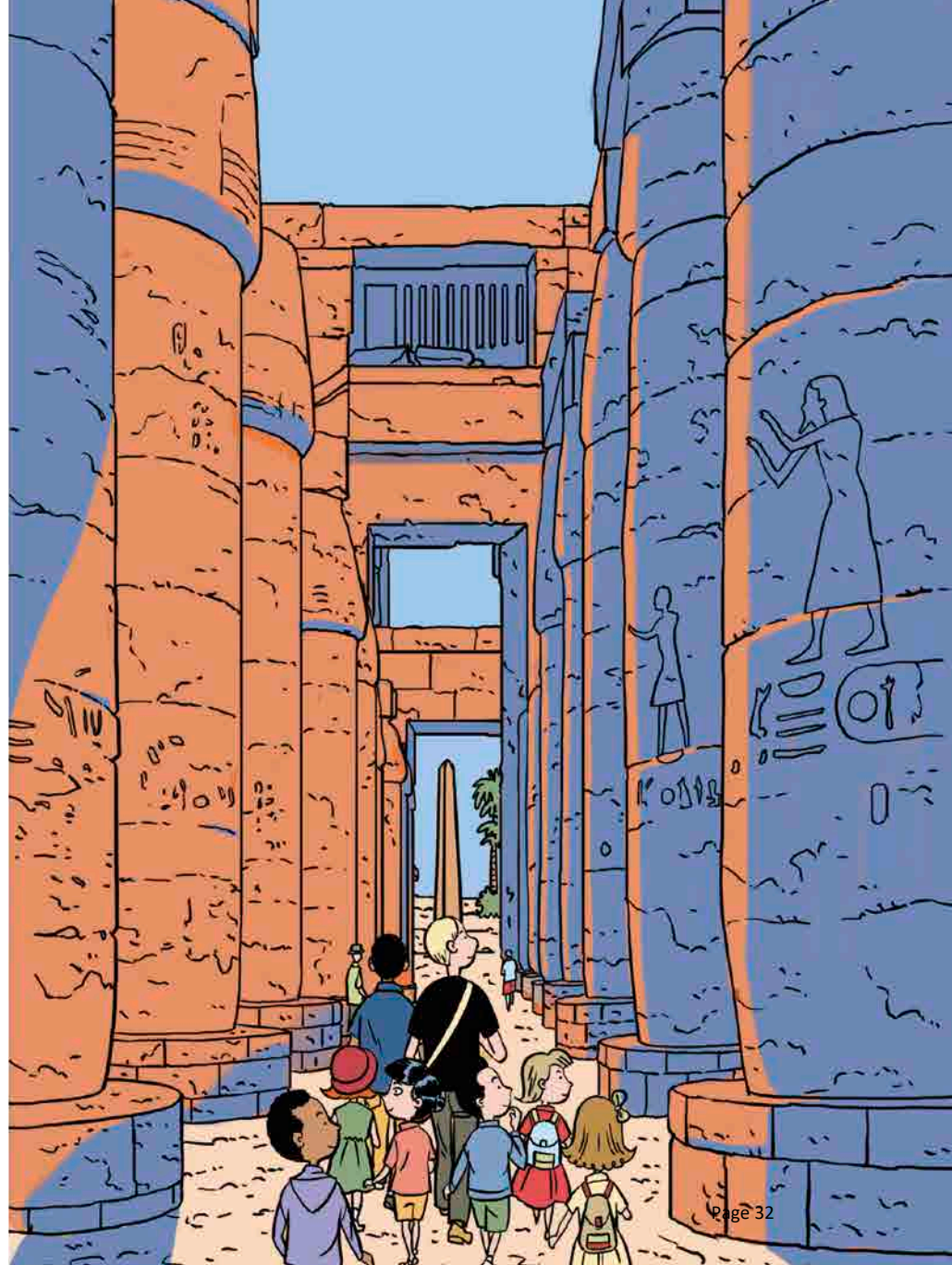
Elle lève les yeux et aperçoit un gros oiseau qui tournoie dans l'air, à sa verticale.

- C'est le dieu faucon Horus qui t'envoie un avertissement, dit Farid.

Le ton est sérieux mais les yeux sont rieurs. Mélissa hausse les épaules.

- C'est le vent qui a fait tomber un morceau de pierre effritée du haut d'une colonne, rétorque-t-elle.

Mais il n'y a pas de vent, pas un souffle, rien qu'une chaleur immobile lourde d'éternité. Troublée tout de même, la fillette se resserre auprès de ses amies et rentre la tête dans ses épaules en passant sous un linteau. Le rapace jette un cri strident qui retentit tel un rire, puis il s'accroche à un courant aérien et remonte en spirale jusqu'à disparaître dans l'espace.



La visite se poursuit d'un pylône à l'autre, d'une salle à l'autre, d'un temple à l'autre... Thomas n'oublie pas de photographier l'obélisque d'Hatchepsout, la femme pharaon, dressé au bout d'une longue allée. Abdul entraîne enfin la classe dans un sanctuaire et leur fait découvrir des bas-reliefs représentant des plantes et des animaux imaginaires et exotiques censés provenir de Syrie et de Palestine.

- On suppose que les anciens Égyptiens ont voulu illustrer ici l'infinie variété de formes et d'espèces qu'offre la Nature, déclare le guide.

Plus loin, les enfants s'extasient devant d'autres gravures relatives à la fête d'Opet et évoquant le transport des barques sacrées.

- Une fois par an, lors de la fête d'Opet, les barques sacrées d'Amon, de Mout et de Khonsou descendaient le Nil pour rejoindre le Harem méridional d'Amon, c'est-à-dire le temple de Louxor où nous allons nous rendre à présent.

- En barque sacrée ? s'excite Jasper.

- Non, à pied. La distance est de trois kilomètres. Vous survivrez. Nous emprunterons l'ancienne voie processionnelle dont il ne reste malheureusement pas grand-chose, sauf devant le temple de Louxor.

Avant de quitter Karnak, le guide promène encore la classe dans la cour du Moyen-Empire, dans les restes de l'Akh-Menou, un temple où Pharaon célébrait la régénération de son pouvoir. Puis il la mène devant l'immense lac sacré nourri des eaux souterraines et qui symbolisait l'océan primordial. Il dort à présent, vaste rectangle d'eau verte, figée, au milieu d'un décor de ruines couleur sable brûlées par le soleil.

Alain Surget

Né à Metz en 1948, Alain Surget a été professeur d'histoire. Il commence à écrire dès l'âge de 16 ans en composant des poésies, des nouvelles et des pièces de théâtre. Il est aujourd'hui l'auteur de nombreux romans et séries - *L'Œil d'Horus*, *Le Renard de Morlange*, *Tirya*, *Les Enfants du Nil*, *Les Agents secrets de l'Olympe...* et, bien sûr, *Mystères dans les Highlands* et *Mystères à Londres*. Après avoir envoyé ses personnages en Écosse et dans les recoins les plus inquiétants de Londres, Alain Surget a décidé de plonger ses héros dans la magie de l'Égypte.

Louis Alloing

Louis Alloing voit le jour en 1955 à Rabat, au Maroc, et passe sa jeunesse à Marseille. Passionné de dessin, il fait des études d'arts graphiques dans cette belle ville du Sud, puis à Paris. Après avoir travaillé dans la publicité, il se consacre à la littérature pour la jeunesse. Il est notamment l'illustrateur de la BD *Marion Duval* et des séries *Plume le pirate* et *Princesse Olympe*. Après les fantômes écossais de *Mystères dans les Highlands*, il s'est tourné vers des décors plus urbains, peuplés d'étranges momies et d'inquiétants malfrats...



Table des matières

Chapitre 1

L'envol pour le Nil p. 7

Chapitre 2

Le domaine des dieux p. 17

Chapitre 3

Dans l'ombre d'Amon p. 29

Chapitre 4

La vallée de la mort p. 41

Chapitre 5

L'attaque p. 53

Chapitre 6

Du faucon à la lionne de sable p. 65

Chapitre 7

L'Horus d'Agilkia p. 79

L'AVENTURE CONTINUE POUR ALEX MOURY ET SA CLASSE!





La classe d'Alex Moury a gagné
une croisière sur le Sobek.

Embarqués sur le Sobek,
les CM2 descendent le fleuve égyptien
de Louxor à Assouan, et visitent de grands
temples et des tombeaux. Mais le voyage
n'est pas sans périls : outre le danger
des crocodiles, des pirates suivent
l'avancée du bateau...

Que recherchent les bandits ?
Y aurait-il un secret sur le Sobek ?

LES HEROS DE
MYSTERES DANS LES HIGHLANDS
ET DE MYSTERES A LONDRES
REPARTENT A L'AVENTURE !

abc
MELCODY
LONDON

9 €



9 782368 362006

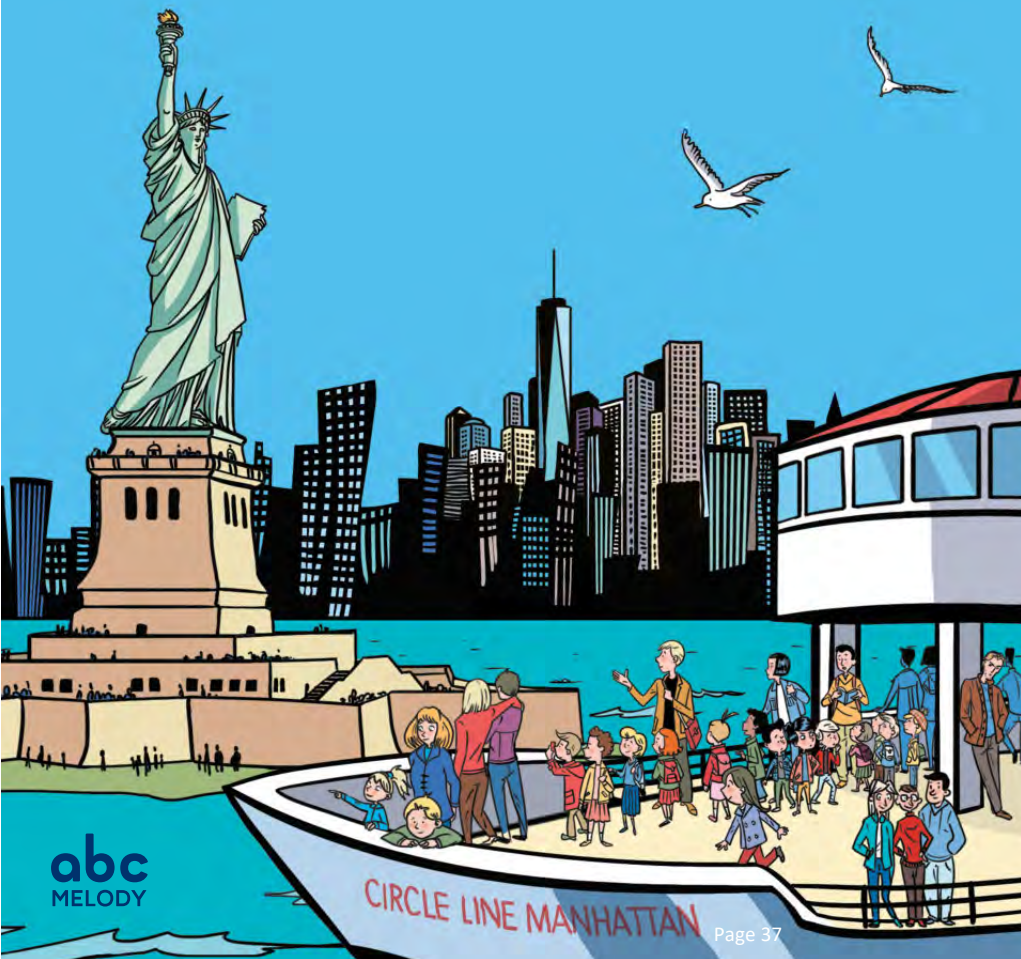
www.abc-melody.com

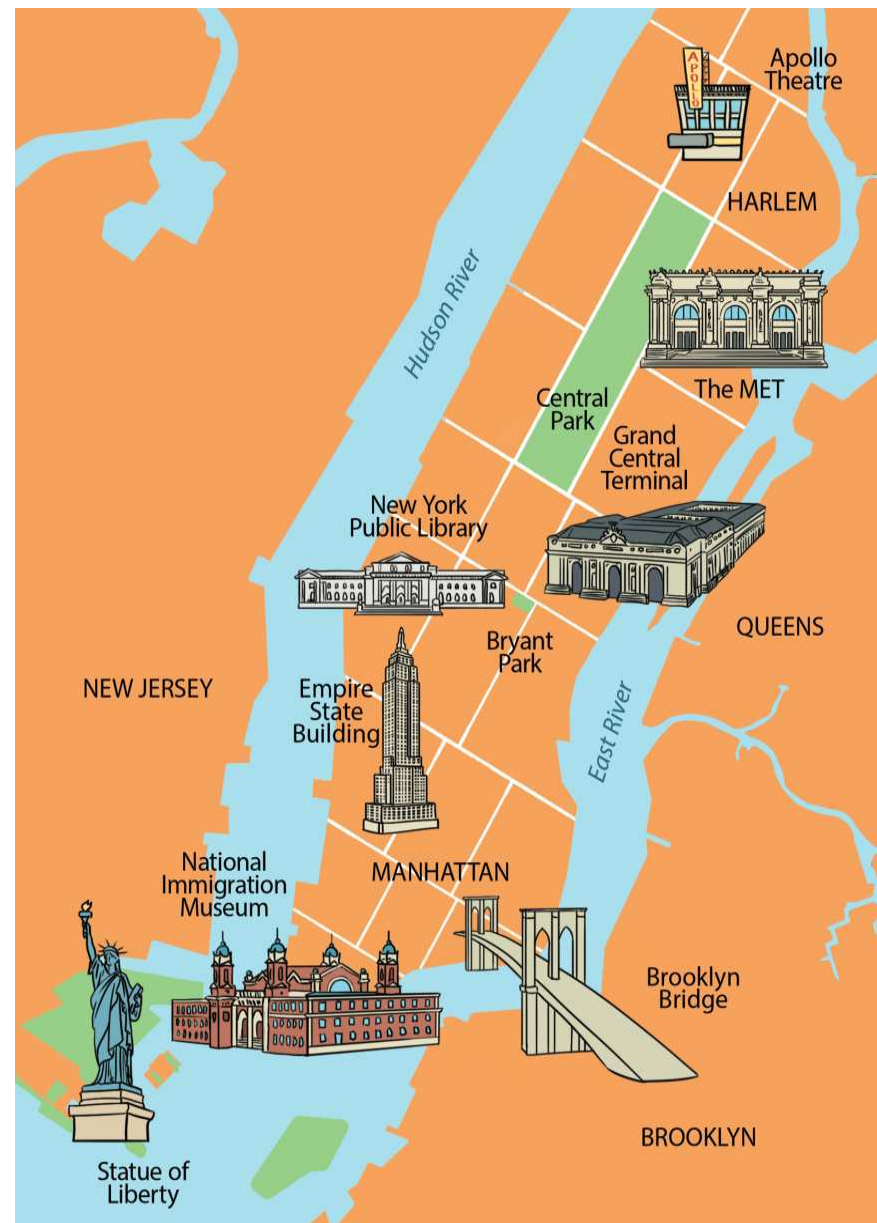
DÈS 7 ANS

MELOkids

ALAIN SURGET • CAMILLE LEDIGARCHER

MYSTÈRES À NEW YORK





MYSTÈRES À NEW YORK

Texte d'Alain Surget

Illustrations de Camille Ledigarcher

d'après les personnages de Louis Alloing



ISBN: 978-2-36836-291-4

Édité par ABC MELODY Éditions

www.abcmelody.com

© ABC MELODY, 2024

Imprimé en Pologne

Dépôt légal: février 2025

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Directeur de collection: Stéphane Husar

Conception graphique et mise en pages: La papaye verte

abc
MELODY



Chapitre 1

Dans l'ombre de Mélanie

Collé contre le hublot de l'avion qui amorce sa descente vers la ville, Thomas prend en photo la statue de la Liberté. Avec ses 93 m de hauteur, du sol à la flamme, elle domine Liberty Island mais, vue du ciel, elle apparaît tel un jouet blanchâtre perdu dans le bleu profond de la baie.

- Assieds-toi et rattache ta ceinture! lui ordonne Alex Moury qui, avec ses deux accompagnateurs Mélanie et Farid, a organisé un séjour à New York avec sa classe de CM2.

L'avion passe au-dessus de la statue, laisse Manhattan sur sa droite et franchit l'Hudson River en direction de l'aéroport de Newark, dans le New Jersey. Les mains crispées sur les accoudoirs, certains élèves serrent les dents, mais bientôt l'impact des roues sur la piste et le freinage rapide leur tirent un long soupir de soulagement.

Une fois au terminal B, immense hall de verre avec d'innombrables boutiques, les passagers zigzaguent entre des rubans en serpentins jusqu'aux guichets de l'immigration. Là, Alex Moury répond aux questions d'un officier, répétant à plusieurs reprises le mot *vacation*. Farid et Mélanie passent ensuite leurs doigts sur un scanner qui enregistre leurs empreintes digitales,

puis ils posent à tour de rôle devant une webcam pour une photo d'identité. Après avoir fait tamponner et scanner tous les passeports, Alex emmène sa classe récupérer les bagages. Le passage à la douane n'est qu'une formalité puisque ni les trois adultes ni les enfants n'ont quelque chose à déclarer.

Parmi les personnes qui attendent les arrivants, dans le hall du terminal, deux hommes étudient le visage des femmes en se référant à une photographie. L'un d'eux est coiffé d'un Stetson blanc, le traditionnel chapeau des cow-boys, l'autre porte une épaisse moustache tombante.

- *It's her!* dit le premier en désignant Mélanie d'un mouvement de la tête.

Tous deux ont l'air surpris de la voir au milieu d'enfants, comme si elle participait à leur voyage.

- *Let's follow her!* propose son compère, suggérant de suivre la jeune femme.

Laissant une légère distance entre eux et la classe, les deux hommes se glissent dans son sillage. Hugo montre alors à Jasper l'homme au Stetson qui, avec son collègue moustachu, a emboîté le pas à la classe.

- Tu crois que c'est un cow-boy venu en ville ? lui glisse-t-il.

- Peut-être un shérif, lâche son ami. Il en a bien la tête.

- Ouais, confirme Moussah qui marche à côté d'eux, en traînant une valise presque aussi grande que lui. En tout cas, c'est un homme de l'Ouest.

- Et l'autre doit être un Mexicain, estime Jasper.

La classe emprunte un escalier si imposant qu'il donne l'impression de descendre le flanc d'une pyramide, et qui aboutit à une série de couloirs conduisant à plusieurs lignes de métro. Se fiant à son plan, Alex Moury choisit la rame

en direction de *Grand Central Terminal*. Sitôt engouffrés dans l'énorme chenille métallique, les élèves colonisent les sièges, ne laissant qu'un étroit passage entre les bagages. De temps à autre, Moussah, Jasper et Hugo jettent des coups d'œil en coin sur les deux hommes montés dans la même voiture qu'eux. Si les deux premiers sont fiers de se trouver près d'un shérif et d'un Mexicain...

- On dirait qu'ils nous observent, s'inquiète Hugo en faisant la remarque à Amytis. Il y en a un qui ne lâche pas Mélanie des yeux. On n'a rien fait de travers, quand même !

- Bah, dans le métro, tout le monde regarde tout le monde mais personne ne voit personne, lui rétorque son amie.

Pourtant, il lui semble bien que l'homme au chapeau fixe effectivement Mélanie. Amytis se tourne vers elle, mais la jeune femme discute avec Alex et Farid et ne s'est rendu compte de rien.

« Si elle sent que l'autre la dévisage, Mélanie va lui faire une remarque, et ça va finir en clash », craint la fillette.

Quand la rame arrive enfin à *Grand Central Terminal*, les CM2 en descendent puis, guidés par leur maître, se dirigent vers le hall principal... les deux hommes sur leurs talons. Quelle n'est pas la stupéfaction des enfants lorsqu'ils parviennent dans le hall !

- Waouh ! C'est une cathédrale en or ! s'exclame Cerise, impressionnée par la hauteur et par la lumière dorée projetée sur les murs par trois immenses fenêtres en forme d'arches.

Le plafond est une voûte étoilée, comme si le firmament recouvrait le hall. Une horloge géante à quatre cadrans en opale surplombe le bureau d'information.

- Le plafond avec sa fresque de 2500 étoiles a été réalisé par le Français Paul Helleu, précise Farid, tirant ces renseignements de son guide.



Grand Central Terminal est la plus grande gare de New York, à la fois ferroviaire et station de métro. Elle compte 44 quais et 67 voies. Rien que ce hall fait 1 100 m².

- Ce n'est pas qu'une gare, intervient Mélanie. Il y a d'autres halls dessous comprenant des boutiques, des restaurants et même un marché aux fruits, aux légumes et à la viande. On y trouve aussi un cinéma et un terrain de tennis. C'est presque une ville dans la ville.

Des gens circulent partout, des billetteries aux panneaux d'affichage. Certains se regroupent en attendant l'arrivée ou le départ d'un train, d'autres se ruent vers les voies. Thomas flashe de tous côtés, sautant des hautes fenêtres au drapeau américain suspendu entre deux piliers, passant de l'horloge aux distributeurs de billets, photographiant sous tous les angles un employé au visage d'Indien puis s'attachant à la fresque céleste de la voûte...

- Thomas ne nous suit plus ! constate soudain Mélanie comme la classe s'apprête à sortir de la gare.

Alex se retourne, aperçoit le garçon en train de mitrailler un groupe de touristes japonais qui lui renvoient des sourires fendus.

- Thomas ! appelle-t-il.

- Il n'entend pas. Je vais aller le chercher, se propose la jeune femme.

Elle retourne en arrière et se retrouve brutalement coupée à la vue de ses compagnons par une colonne de touristes serrés les uns aux autres comme s'ils avaient peur de se perdre. Voyant leur cible isolée, les deux hommes aux trousses de Mélanie réagissent aussitôt.

- *She's alone! Let's go!* claque l'homme au Stetson qui juge l'occasion idéale pour l'intercepter enfin.

Tous deux fondent sur elle sans se soucier de bousculer quiconque se trouve sur leur passage.



Chapitre 2

L'espionne du *New York City Hostel*

Le gaillard au chapeau et son collègue se campent devant Mélanie. Le premier ouvre la bouche pour dire quelque chose quand ses mots se bloquent dans sa gorge.

- *Damn! The other...!* lâche le moustachu.

Les deux hommes reculent d'un pas.

- Quoi ? s'étonne Mélanie. Qu'est-ce que vous me voulez ? Il y a un problème ?

Elle voit que les deux individus regardent fixement derrière elle, se retourne et découvre deux autres personnages apparus dans son dos : un grand maigre au visage en lame de couteau et un petit balafre. Eux aussi ne lâchent pas des yeux les bonshommes plantés devant la jeune femme. Tous se défient du regard, une main dans la poche. Mélanie sent la tension qui les habite.

- Hééé ! bredouille-t-elle, redoutant qu'ils se tirent dessus.

Elle profite de ce que l'attention des quatre hommes est concentrée sur le moindre geste ou plissement de paupière de leurs vis-à-vis pour pivoter sur les talons et s'esquiver, les laissant face à face. Plusieurs voyageurs se sont arrêtés pour observer la scène, frémissant à l'idée d'un duel.

- Thomas ! crie Mélanie, se mettant à courir vers lui.

Les quatre antagonistes se jaugent, sans un mot, prêts à en découdre quand la vue d'un policier en uniforme fait tiquer le balafre. Ils abandonnent tout de suite leur attitude agressive et s'éloignent les uns des autres à pas rapides. Le « shérif » et le « Mexicain » se perdent dans la foule tandis que les deux autres rejoignent une femme aux longs cheveux noirs qui a suivi la confrontation depuis un distributeur de billets. Ils échangent quelques mots avec elle et disparaissent ensuite, avalés par l'effervescence qui règne dans le hall. La femme repère Mélanie en train de sermonner Thomas. Elle se dirige vers la sortie, s'arrête, prend le temps d'allumer une cigarette et d'en tirer deux, trois bouffées, puis emboîte le pas à la jeune femme et au garçon dès qu'ils passent devant elle.

Mélanie s'empresse de rapporter l'incident à Alex et à Farid. Suspectant quelque chose d'anormal, Amytis s'approche d'eux et tend l'oreille.

- Des policiers en civil, des agents de l'immigration, des douaniers..., suppose l'enseignant quand Mélanie a terminé, ne trouvant pas d'explication qui le convainque entièrement.

- Des gangsters, dit Farid, mais il rit aussitôt de son énormité.

- J'avais l'impression d'être au centre d'un duel, reprend Mélanie, mais je ne comprends pas ce qu'ils me voulaient.

- C'est en effet bien étrange, convient Alex Moury, d'autant que j'avais remarqué que deux de ceux que tu mentionnes étaient dans le métro avec nous. S'ils avaient voulu contrôler quelque chose, notre identité ou nos bagages par exemple, ils auraient pu le faire à tout moment. Pourquoi attendre que tu sois seule ?

Amytis rejoint Romain et Hugo et leur fait part de ce qu'elle a entendu.

- Il va falloir garder un œil sur Mélanie, glisse-t-elle à ses amis. Ne jamais la laisser

seule. Il y a quelque chose de pas clair dans cette affaire.

- Nous venons à peine de poser le pied en Amérique que les ennuis nous tombent dessus ! soupire Hugo en secouant la tête. La police, le FBI ou la CIA nous collent déjà aux basques...

- Allez ! l'interrompt le maître. Nous repartons. Restez bien groupés dans la rue ! Notre auberge de jeunesse n'est pas très loin, nous nous y rendrons à pied.

La classe quitte *Grand Central Terminal*, immédiatement happée par le bruit de la circulation et le trafic. Des files ininterrompues de voitures et de taxis jaunes montent et descendent l'avenue rectiligne qui s'ouvre devant la gare. Les élèves empruntent Park Avenue puis bifurquent tout de suite dans la 41^e Rue qui les mène à leur auberge de jeunesse, *The New York City Hostel*, située en face de la *New York Public Library*. Ensuite,



pendant qu'Alex Moury s'entretient avec le personnel de la réception et s'occupe de répartir garçons et filles dans des chambres de quatre, Mélanie et Farid font ranger les bagages de côté afin de dégager un passage dans le hall.

- Thomas! Où est encore passé Thomas? s'inquiète tout à coup Farid.

Il ressort en coup de vent et aperçoit Thomas sur le trottoir en train de photographier des policiers à cheval qui ont accepté de poser pour lui.

- Décidément, tu es incorrigible! lance l'accompagnateur à l'enfant.

- Il faut bien que je fasse des photos de partout dans le monde si je veux les exposer dans des galeries quand je serai grand! se défend celui-ci. J'arrive dès que j'aurai pris aussi le regard de ce cheval: il a de si beaux yeux...

Farid pousse un soupir d'impuissance et retourne à l'intérieur de l'auberge. Thomas photographie l'un des policiers du casque aux bottes, puis sa monture des oreilles aux sabots. L'homme lui décoche alors un sourire et, d'un claquement de la langue, remet son cheval en route. Thomas pousse la perfection à les prendre



de dos puis il se recule pour avoir une vue en enfilade de la rue.

- Hééé! lâche-t-il en heurtant quelqu'un derrière lui.

- *Sorry!* lui renvoie une voix féminine sur un ton agacé.

Le garçon se retourne, découvre une femme aux longs cheveux noirs qui s'apprête à entrer dans l'auberge. D'un geste de spécialiste, il braque aussitôt son appareil sur elle.

- *No pictures!* refuse vivement la femme en plaçant sa main devant l'appareil.

- Ah... euh... désolé, s'excuse Thomas, surpris par sa réaction.

Un peu penaud, il empoigne sa valise à roulettes et se décide enfin à rejoindre ses camarades pendant que la femme se dirige vers la réception pour obtenir une chambre.

Arrêtés à l'angle de la Cinquième Avenue et de la 41^e Rue, l'homme au Stetson et son compère à moustache regardent la porte du *New York City Hostel* se refermer derrière l'enfant.

- *What the hell is she doing with them?* grogne le premier, ne comprenant vraiment pas ce que Mélanie fait avec les enfants.

- *It's a way to go unnoticed,* répond l'autre, estimant que c'est une façon pour la jeune femme de passer inaperçue.

- *What's she gonna do now?* s'interroge le « shérif », se demandant ce qu'elle va faire maintenant.

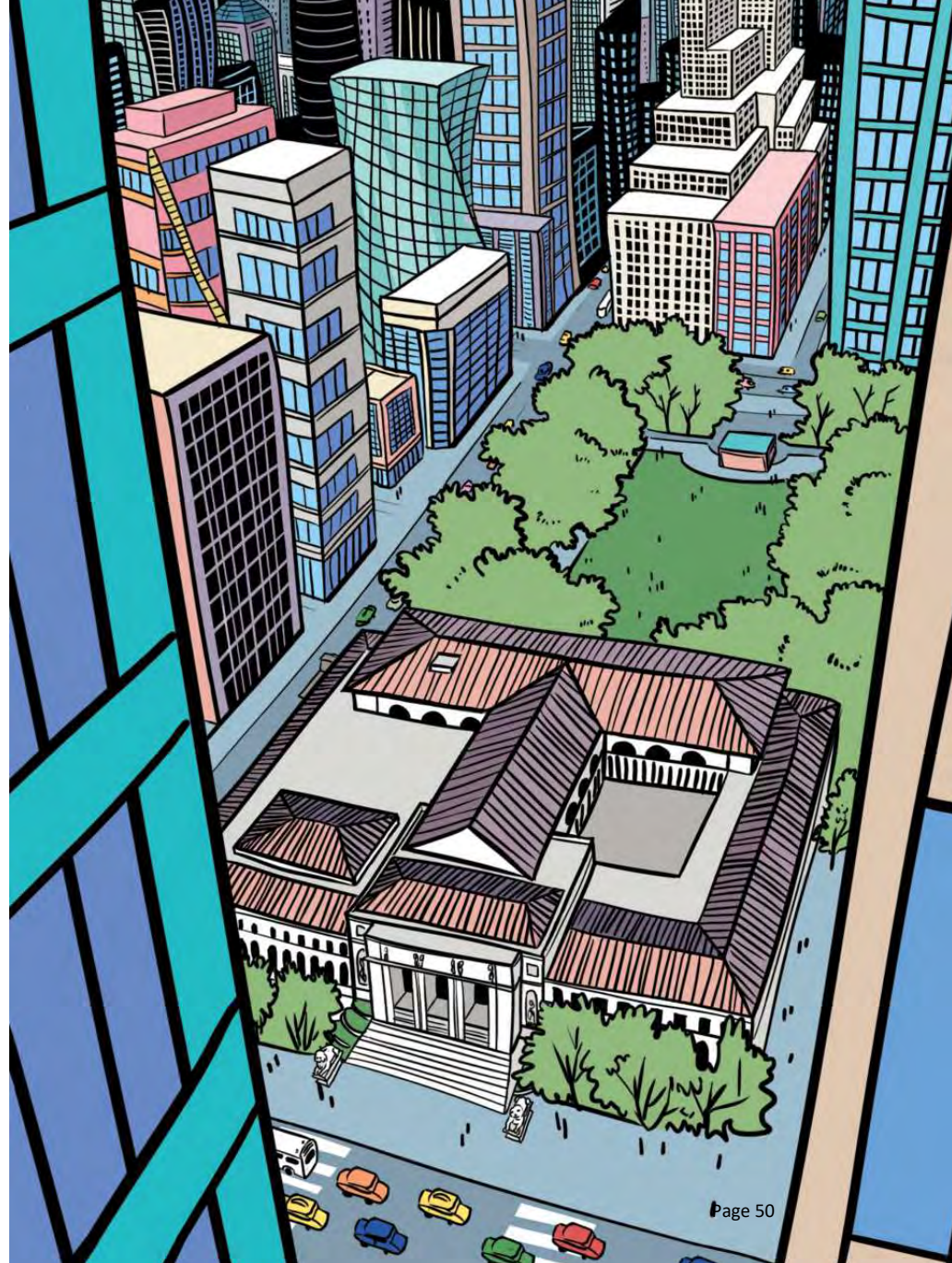
Le « Mexicain » gonfle ses joues en une mimique signifiant qu'il n'en sait rien.

- *Anyway, we'll be keeping an eye on her*, reprend l'homme au chapeau, indiquant que, de toute façon, ils vont garder un œil sur elle. *We'll sure do...*, achève-t-il en décochant un sourire entendu à son complice qui l'appuie d'un ricanement sinistre.

Il sort un portable de sa poche, compose un numéro, attend quelques secondes puis...

- *Hi, Charlie!...*, commence-t-il.

Plus tard, debout à la fenêtre de sa chambre qu'elle partage avec Mélissa, Cerise et Alison, au huitième étage de l'auberge, Amytis regarde la ville qui s'étale et se hérissé devant elle. Ceinturée de gratte-ciel, la *New York Public Library* paraît sortir d'un autre temps, tel un monument de l'Antiquité grecque perdu au milieu d'un monde vertical de verre et de béton. Derrière elle,



Bryant Park est un espace calme et bienveillant qui accueille des promeneurs, des joggeurs et des joueurs d'échecs.

Cerise vient se placer à côté d'Amytis.

- C'est dingue ces rues, remarque-t-elle. Elles sont toutes parallèles et se coupent à angle droit. On dirait un damier.

- Les rues n'ont pas de noms, comme chez nous, mais elles sont numérotées, précise son amie. J'ai lu que les avenues étaient orientées du nord au sud, et les rues de l'est à l'ouest. C'est plus facile pour s'y retrouver.

- C'est sûr, convient Cerise, c'est sûr... mais vu d'en haut, ça fait quand même une sacrée forêt de *buildings* serrée autour des rues.

- Bon, on descend ! Le maître a dit qu'il nous laissait une demi-heure pour nous installer, rappelle Alison. Et la demi-heure est passée...

Une fois sa classe reconstituée dans le hall, Alex Moury l'entraîne de l'autre côté de la rue,

devant les deux énormes lions de pierre qui gardent l'entrée de la *New York Public Library*, et qui s'appellent « Patience » et « Force Morale », les deux qualités recommandées aux New-Yorkais.

- Ce n'est pas une bibliothèque de prêt, mais de recherche, indique le maître.

- Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les livres se déplacent tout seuls sur de petits wagonnets rouges, sur des rails, capables de grimper à la verticale d'un niveau à l'autre, précise Farid qui tire les informations de son guide.

- Et il y a tellement d'ouvrages que des souterrains à livres se prolongent sous *Bryant Park*, ajoute Mélanie.

Les élèves abordent le parc par la 42^e Rue. *Bryant Park*, c'est un îlot de verdure, un lieu de détente au milieu des *buildings* et de la vie trépidante de Manhattan.

- En 1823, il y avait un cimetière des pauvres à cet emplacement, explique Alex. Vingt ans

plus tard, un énorme réservoir a été construit là où s'élève actuellement la bibliothèque, et le cimetière a été transformé en parc sous l'appellation *Reservoir Park*. C'est en 1884, en l'honneur de William Bryant, un écrivain propriétaire d'un journal, qui militait pour l'abolition de l'esclavage, que le parc s'est appelé *Bryant Park*. En 1899, le réservoir a été démoli et remplacé par la *Public Library*.

Pendant un long moment, les CM2 se promènent dans les allées tandis que Thomas prend le tournis à photographier les gratte-ciel tout autour, dont le célèbre *Empire State Building*. Des gens sont allongés sur les pelouses. Des chaises et des tables sont disposées un peu partout. Il y a même un carrousel où des enfants, debout dans des autos au toit ouvrant ou assis sur des chevaux de bois, tendent leurs bras pour attraper le pompon qui leur fouette le visage au passage. Des joueurs d'échecs ou de scrabble s'affrontent

passionnément alors que d'autres disputent des parties de ping-pong. Un petit orchestre exécute un concert devant la statue de William Bryant, suivi par une vingtaine de spectateurs installés en arc de cercle sur des chaises.

Alex Moury propose d'offrir des jus de fruits à ses élèves au *Bryant Park Café* puis, les Américains dînant relativement tôt, il entraîne sa classe dans les rues voisines à la recherche d'un restaurant.

Peu après, les enfants goûtent au *Reuben*, un sandwich grillé au *corned-beef*, à la choucroute, à l'emmental et à la sauce russe, accompagné de ses incontournables frites. D'autres préfèrent s'essayer au sandwich au *pastrami* - de la poitrine de bœuf fumée - servi chaud avec des frites ou des *knishes*, des boules de purée de pommes de terre.

Pendant que les petits élèves français dégustent la cuisine new-yorkaise, au *New York City Hostel*,

la femme aux longs cheveux noirs s'arrête devant la chambre de Mélanie. Sans hésiter, elle sort un trousseau de clés de son sac à main et introduit un passe-partout dans la serrure. Elle s'apprête à ouvrir la porte quand une voix l'interpelle du bout du couloir.

- Hey! What are you doing? This isn't your room!

Elle se retourne vivement, découvre Tom, le garçon d'étage, qui vient de l'avertir que ce n'était pas sa chambre. Elle prend aussitôt un air désolé, indiquant avoir fait une erreur.

- Oh, sorry, I must have got it wrong.

- Yeah, you'll find your room is just above this one, reprend Tom, lui précisant que sa chambre à elle est juste au-dessus.

- Oh, I just got off on the wrong floor, s'excuse-t-elle, reconnaissant s'être trompée d'étage.

La femme marche vers l'ascenseur, l'appelle puis pénètre à l'intérieur en adressant un sourire

contrit à l'employé toujours campé devant la chambre de Mélanie, comme s'il en assurait la garde. Sitôt la cliente remontée à l'étage, Tom extirpe une clé de sa poche, l'enfonce dans la serrure, ouvre la porte et entre dans la chambre de Mélanie... sans doute pour contrôler que personne n'y a pénétré avant lui et qu'elle est parfaitement en ordre.



Alain Surget

Né à Metz en 1948, Alain Surget a été professeur d'histoire. Il commence à écrire dès l'âge de 16 ans en composant des poésies, des nouvelles et des pièces de théâtre. Il est aujourd'hui l'auteur de nombreux romans et séries - *L'Œil d'Horus*, *Le Renard de Morlange*, *Tirya*, *Les Enfants du Nil*, *Les Agents secrets de l'Olympe...* et, bien sûr, *Mystères dans les Highlands* et *Mystères à Londres*. Après avoir envoyé ses personnages en Écosse, à Londres, en Égypte, à Rome, au Mexique, en Russie et au Japon, Alain Surget a décidé de leur faire découvrir Paris et le Louvre, ainsi que New York.

Camille Ledigarcher

Passionnée par les livres illustrés et la B.D., Camille Ledigarcher apprend le dessin dès l'âge de 10 ans. En 2009, elle remporte le 1^{er} prix du concours B.D. de la ville d'Antony. Diplômée de l'école Jean Trubert et professeure de dessin, elle illustre et colorise B.D. et livres illustrés et crée des logos. Parmi ses parutions: *Les Voyages de Van*, *Immortels*, *Graines de Contes*, *Le Pédibus des 3M*. Très polyvalente, Camille utilise toutes les techniques traditionnelles et numériques mais affectionne tout particulièrement l'aquarelle. Camille prend le relais de Louis Alloing, illustrateur historique (à la retraite) de la série *Mystères*.



Table des matières

Chapitre 1

Dans l'ombre de Mélanie p. 7

Chapitre 2

L'espionne du *New York City Hostel* p. 17

Chapitre 3

L'image du passé p. 35

Chapitre 4

La cible p. 55

Chapitre 5

Un visage pour deux p. 65

Chapitre 6

Une journée en demi-teinte p. 77

Chapitre 7

Gare aux livres! p. 91

L'AVENTURE CONTINUE POUR ALEX MOURY ET SA CLASSE!



LES HÉROS DE MYSTÈRES DANS LES HIGHLANDS ET MYSTÈRES À LONDRES REPARTENT À L'AVENTURE !

Direction **New York City**
pour Alex Moury
et sa classe de CM2 !

Dès leur arrivée à l'aéroport de **Newark**,
de **louches individus** s'intéressent de près
à Mélanie et finissent par **l'enlever**.
Pour quelle raison ?

Y aurait-il un rapport avec une **immigrante**
du siècle passé et dont la **photographie**,
découverte au Musée de l'Immigration
d'**Ellis Island**, révèle qu'elle est
le **sosie** parfait de Mélanie ?

abc
MELODY
romans



9 782368 362914

9€

www.abcmelody.com

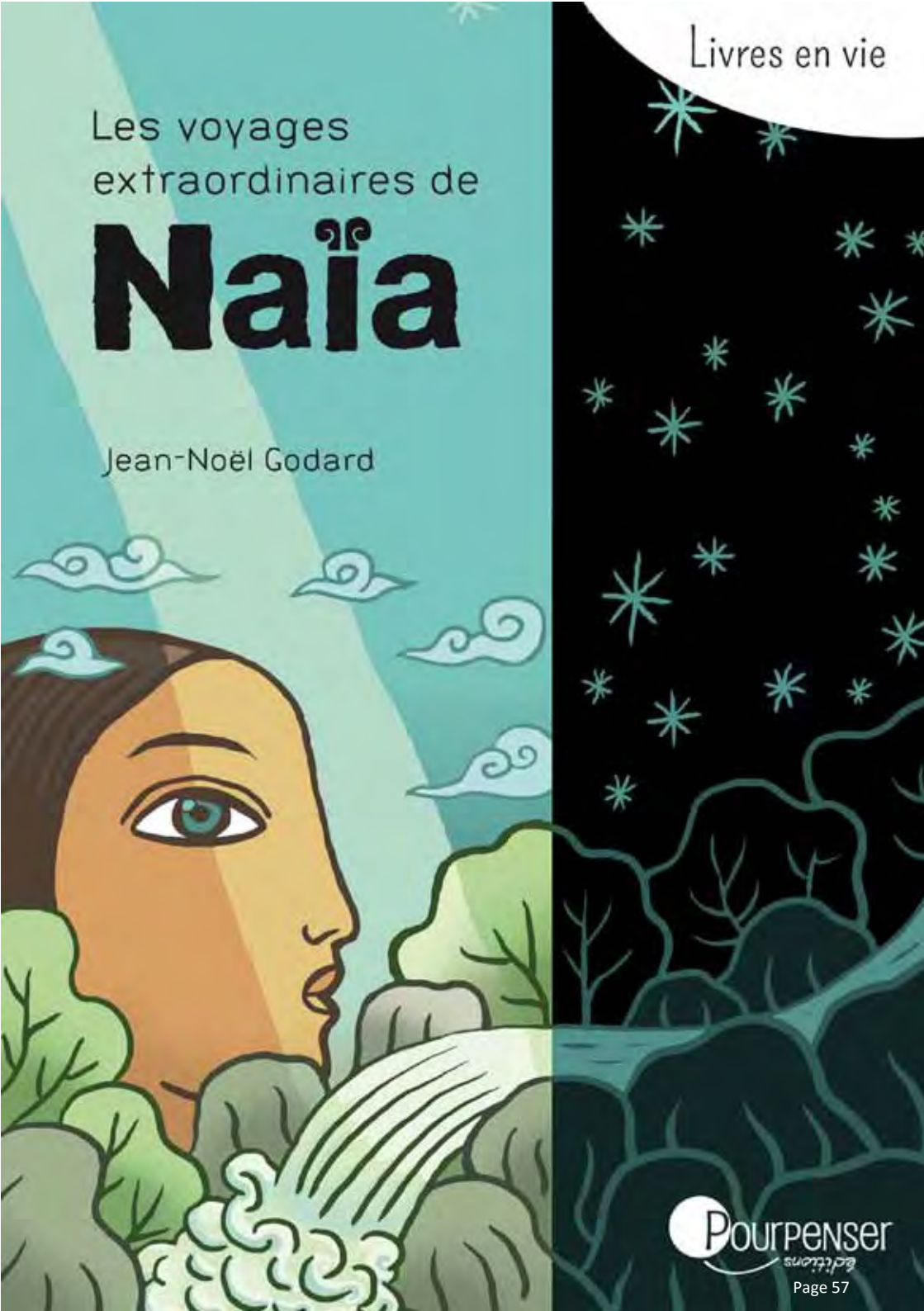
DÈS 7 ANS

Page 56

Les voyages
extraordinaires de

Naïa

Jean-Noël Godard



À propos de l'auteur

Jean-Noël Godard
est musicien de scène professionnel,
auteur-compositeur
et compositeur de musiques de films.
Il est passionné par les philosophies
du monde, les mouvements humanistes
et écologiques et pratique
les soins énergétiques.



« Mieux vaut allumer une bougie que maudire les ténèbres. »

Lao-Tseu

À Rémi, Noé, Clara et Léna... et à tous les enfants semeurs de lumières pour le futur.

À la mémoire de ma maman au grand cœur.

Introduction

Quelque part sur la Terre, dans un monde aux collines verdoyantes et vibrantes de vie, un être s'éveille. C'est une petite fille ronde et potelée qui vient de naître et déjà le doux prénom de Naïa vibre sur les lèvres d'Armelle, sa mère.

La jeune femme semble touchée par la grâce. Elle savoure chaque mimique de son poupon dont tous les sens s'activent pour percevoir les odeurs, les formes, les couleurs et les sons qui s'entremêlent plus ou moins harmonieusement autour de lui. Tout le visage du bébé semble se dilater. Il absorbe intégralement ce monde abstrait qui le submerge, il ne fait qu'un avec lui.

Ce n'est que beaucoup plus tard que son mental tentera de décoder, d'analyser et d'interpréter pour finalement ranger chaque élément dans la « bonne » case. Mais pour l'heure, rien d'autre n'existe que le bonheur absolu et infini d'ÊTRE.

Quelques mois plus tôt, Armelle est venue dans cette région à la végétation luxuriante pour s'installer dans une petite maison de bois isolée sur la colline. Ses rares descentes au marché du village faisaient toujours sensation. Les quelques personnes qui l'ont rencontrée lors de son arrivée au pays parlent encore entre elles de cette très belle jeune femme qui caressait son ventre rond avec une tendresse infinie. La nature l'avait dotée de tous les charmes et son élégance naturelle impressionnait. Sa longue chevelure aux boucles d'or, ses yeux verts en forme d'amande et sa peau très claire séduisaient immédiatement. Sa présence solitaire sans homme à ses côtés intriguait encore davantage. Les villageois les plus curieux n'étaient pas parvenus à percer le mystère de son passé, tant la jeune femme restait discrète sur le sujet.

Un mois après son emménagement, les éléments se déchaînèrent. Une pluie torrentielle et soudaine se déversa en trombes sur la terre

aride, alors que des vents violents venus de l'océan tournoyaient autour de la petite maison.

C'est ce soir-là que choisit Naïa pour venir au monde, au milieu de nulle part, avec pour seule présence sa mère, Armelle. Un grand feu de cheminée avait été préparé. Les quatre éléments, feu, eau, terre et air devaient être réunis pour bénir l'événement.

Tous les membres de la famille, prévenus par courrier de cette naissance, s'empressèrent de venir rendre visite à la petite Naïa. Visiblement issus d'un milieu très aisé, nombre d'entre eux furent choqués en découvrant la modeste habitation dans laquelle ils venaient célébrer cette date importante. Pour toutes ces personnes, l'histoire de Naïa commence à cet instant. Pourtant, ce petit être potelé a déjà effectué un très long voyage, en d'autres temps, en d'autres lieux peut-être...

Dans l'innocence immaculée des premières secondes de sa vie, a-t-elle vraiment tout oublié ?

Bercée par les mains douces et rassurantes de sa mère, elle poursuit la découverte sensorielle de son nouveau monde. Elle ne perçoit que des formes aux contours flous : le crépitement du feu dans la cheminée, la danse colorée des flammes et la beauté hypnotique des couleurs.

Pourtant, à cet instant, la petite Naïa est dans une autre réalité. Comme dans un rêve éveillé, elle vit ce flot d'images qui déferlent dans sa tête.

Un village aux constructions de bois, des hommes qui tournoient autour d'un brasier dans une danse frénétique et joyeuse. On aperçoit à travers les flammes des visages de tous âges, radieux. Aucune de ces personnes n'aurait manqué la cérémonie. La force de la tradition et l'harmonie règnent au sein de cette communauté. Soudain survient l'embrasement gigantesque, incontrôlable, la destruction du village par les flammes ! Pourtant, Naïa ne ressent aucune peur. Elle observe simplement l'image des cendres qui retombent au ra-

lenti sur le sol et le silence de mort qui accompagne la scène.

Progressivement, les cendres deviennent des gouttelettes. Le son des gouttes devient de plus en plus serré pour se transformer en trombes d'eau. La pluie devenue torrentielle emplit l'espace d'un grondement sourd et continu. Le rythme s'amplifie, le vent venu du large miaule sa force et sa puissance.

Naïa revient un instant à la réalité. Toute l'énergie de son petit corps semble être concentrée sur cette seule action : percevoir la mélodie de la pluie battante qui frappe les carreaux du chalet. Armelle s'inquiète de l'évolution du temps à l'extérieur, alors que Naïa, loin d'être effrayée, observe son environnement le plus calmement du monde...

Puis les visions reprennent.

Son univers imaginaire devient liquide, l'eau glisse sur sa peau. Naïa ondule en suivant les courants. Dans une course fraternelle, elle joue avec les dauphins aux chants cristallins. Alors que la pluie dehors redouble de violence, des images merveilleuses de ce ballet avec ses frères de l'océan la remplissent d'amour. Elle baigne dans ce calme infini et cette complète fusion avec l'élément liquide.

Naïa revient à elle une nouvelle fois et sent la respiration profonde de sa mère qui, admirative et fière, embrasse du bout des lèvres le minuscule visage de sa fille. Que le souffle maternel est doux et enveloppant ! Il semble transporter la chaleur des flammes juste pour Naïa.

Dehors, de terribles bourrasques, rendues encore plus puissantes par la pluie, frappent violemment la maison. Le bruit est si fracassant que l'inquiétude grandissante d'Armelle devient perceptible par le nourrisson.

Pourtant, rien de tout cela n'effraie Naïa, car elle sent intuitivement que c'est dans la nature du vent de transporter l'humidité tout comme le souffle de sa mère lui a apporté la chaleur.

À la grande surprise de toute la famille réunie dans la pièce, le bébé est d'un calme étonnant, alors que le déluge semble s'installer dehors. Il respire profondément cette odeur de terre gorgée d'eau, apportée par le vent qui s'insinue par les interstices des fenêtres du chalet. La terre accueille la tempête comme une mère accueille son enfant. bercée par cette intime certitude, Naïa semble baigner dans un fluide familial.

La rencontre

Sept années se sont écoulées. En cette douce journée baignée du premier soleil de printemps, Naïa marche d'un pas décidé sur le chemin de l'école. Elle chantonne des mélodies improvisées en observant le petit matin qui s'éveille autour d'elle. Une brise légère fait onduler les boucles brunes de sa chevelure volumineuse et transporte les chants des oiseaux qui semblent converser entre eux d'arbre en arbre. Un sourire malicieux illumine le visage de la fillette et ses yeux clairs dévorent les couleurs vert tendre de la végétation qui s'étoffe jour après jour.

Naïa arrive à destination. Comme chaque jour, juste avant de rentrer en classe, la fillette prend un petit moment pour observer le grand arbre solitaire dans la cour de récréation. Pour la plupart de ses camarades, un arbre reste un arbre, ni plus ni moins qu'un grand poteau enfoncé dans la terre, figé là, sans expression, contre lequel on s'appuie quand on est fatigué ou qui sert de piquet de jeu à l'occasion. Naïa, elle, le regarde différemment. Elle le salue chaque matin comme pour lui demander de ses nouvelles. Son comportement mystérieux a toujours beaucoup étonné les écoliers qui ont remarqué que lorsque Naïa s'arrête devant cet arbre, son visage devient très triste.

Ce que ces enfants ignorent, c'est que la fillette ressent toujours, à ce moment précis, une douleur sous les poumons. Il lui faut quelques minutes chaque jour pour évacuer cette petite boule qui la comprime au centre de son être.

Elle ne parle à personne de tout cela. Elle ne s'explique d'ailleurs toujours pas ce phénomène étrange dans son corps à chaque fois qu'elle se trouve devant cet arbre.

Et puis le jour suivant, sur le chemin de l'école, Naïa aperçoit

au loin un vieil homme seul qui se tient debout difficilement tant il est courbé par le poids des années. Il regarde dans sa direction et la curiosité naturelle de la fillette l'incite à s'approcher de lui.

Ce que Naïa ignore, c'est que les habitants du village voisin se méfient terriblement de cet homme qu'ils surnomment « L'Ermite ». Une nuit de pleine lune, un villageois l'aurait surpris errant en lisière de la forêt. Certains ont même relaté que cet homme effectuait des mouvements de danse très étranges en chantant d'une voix caverneuse. D'autres racontent des tas d'histoires mystérieuses sur sa vie de solitaire en marge du monde, ne côtoyant pas les êtres humains. Mais en réalité, très peu de personnes ont pu l'apercevoir, car en journée, il s'approche rarement du monde civilisé.

Naïa, intriguée, décide de venir à sa rencontre et commence par lui sourire tendrement. Avec cette grande candeur qui caractérise souvent les enfants, elle se rapproche encore un peu plus près du vieil homme pour voir à quoi il ressemble. Il ne bouge pas d'un centimètre et attend silencieusement.

C'est alors que Naïa ressent de nouveau cette douleur inexplicable au plus profond d'elle-même, comme si celle-ci s'était nichée au centre de son être. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive et s'inquiète un peu. Pourtant, elle est irrésistiblement attirée par cet homme, comme si un appel inconnu résonnait en elle.

Elle marche dans sa direction. Le vieil homme marque une hésitation en la voyant s'approcher, puis disparaît dans la forêt. Naïa est très déçue par cette fuite soudaine. Elle attend un long moment dans l'espoir de l'apercevoir de nouveau, mais en vain. Elle doit se résoudre à reprendre le chemin de l'école.

Étrangement, tous les matins qui vont suivre, la fillette percevra la présence discrète du vieil homme à la lisière du bois. À chaque fois, l'Ermite semblera suivre des yeux Naïa qui, malgré son inquiétude, n'en dira pas un mot à sa mère.

Un matin, n'y tenant plus, elle prend son courage à deux mains et décide de s'approcher plus franchement de l'inconnu en accélérant le pas dans sa direction. Le vieil homme ne fuit pas cette fois-ci. Naïa s'immobilise face à lui et l'aborde immédiatement avec un grand sourire :

— Bonjour, monsieur, comment tu t'appelles ?

Il ne répond pas. Il semble complètement pétrifié et continue de fixer le joli visage de la fillette. À la grande surprise de Naïa, une larme commence à couler doucement sur sa peau rugueuse d'homme des bois. Il reste ainsi silencieux un moment, puis prononce très difficilement à voix basse ces quelques mots en direction de la fillette :

— Tu es un ange.

Son visage semble soudain s'éclairer. Il la fixe toujours, les yeux remplis d'admiration, puis replonge dans le silence et la tristesse. Naïa renouvelle sa question :

— Dis-moi, comment tu t'appelles ? Moi, c'est Naïa... L'Ermite esquisse enfin un sourire.

— Tu es un ange Naïa... et je connais le mal qui te ronge...

La fillette stupéfaite le regarde étrangement. Elle aimerait comprendre pourquoi il lui parle d'ange au lieu de répondre à sa question. L'Ermite reste silencieux et fixe Naïa. Elle se rend compte que la douleur en elle a soudainement disparu, alors qu'il lui fallait habituellement de longues minutes pour qu'elle la souffle hors de son corps. Le vieil homme lui sourit encore, comme s'il la comprenait intuitivement. Son visage semble s'illuminer lorsqu'il déclare à Naïa :

— Descends ce petit vallon et va marcher dans la forêt. Vas-y aujourd'hui, juste après l'école, quand le soleil commencera à se coucher. Si tu observes bien, tu trouveras la réponse à tes questions, petit ange...

Naïa est totalement envoûtée par la voix douce de cet homme des bois et ses phrases mystérieuses. Prenant brusquement conscience de l'heure tardive, elle lui fait un petit signe très rapide de la main et ajoute :

— D'accord monsieur ! Puis elle court en direction de l'école.

Dans la journée, Naïa ne pense plus du tout à cette rencontre. Comme tous les enfants de son âge qui débordent de vie, elle passe d'une activité à l'autre en y mettant toute son énergie et en oubliant l'instant d'avant.

Ce n'est qu'après la classe, lorsqu'elle repasse devant l'arbre de

la cour, que l'image de l'Ermite lui revient. Elle se rappelle subitement le conseil du vieil homme :

« Va dans la forêt... Si tu observes bien, tu trouveras la réponse à tes questions. »

Elle se met alors à courir très vite en direction du bois et finit par s'arrêter au milieu de quelques grands arbres qui l'interpellent. Éclairés par la lumière rasante du soleil couchant, ils ressemblent à des géants ! Naïa est très impressionnée par leurs silhouettes imposantes. Décidée à suivre les conseils de l'homme mystérieux, elle prend le temps d'observer cette scène, puis, impatiente, regarde rapidement tout autour d'elle, mais ne trouve rien qui ressemble à sa réponse.

— Tu trouveras la réponse ! Quelle réponse ? Et puis d'abord, ça veut dire quoi « le mal qui te ronge » ?

Elle décide d'arpenter la forêt de long en large, mais ne voit décidément pas du tout de quoi le vieil homme a parlé.

Découragée, elle s'assied un instant au pied d'un gros chêne pour se reposer un peu.

C'est alors qu'elle sent comme une forme épaisse dans son dos. Elle se retourne brusquement, mais ne voit rien. Elle avance ses mains en direction du tronc et perçoit que cette forme invisible s'épaissit de plus en plus. Elle pose alors ses deux paumes sur le tronc et ressent des frissons au bout des doigts. Ceux-ci se propagent lentement et gagnent bientôt les bras, puis tout le corps. Ce ne sont pas des frissons de froid, mais plutôt de joie et d'allégresse, comme si un immense bonheur l'envahissait. Un sourire béat illumine le visage de Naïa qui ne comprend pas ce qui lui arrive. À cet instant, elle se sent comme touchée par une grâce indéfinissable. Cette vibration qui remplit tout son être la rend profondément heureuse sans qu'elle comprenne pourquoi. Elle savoure cette sensation toute nouvelle pour elle et se délecte de cet instant magique.

La luminosité commence à baisser dans les sous-bois et Naïa prend brusquement conscience qu'il est grand temps de rentrer à la maison. En s'éloignant de l'arbre, elle perçoit que cette forme entre elle et l'arbre est toujours présente, mais de moins en moins épaisse. À une certaine distance, Naïa ne la sent même plus du tout. Elle

décide de faire le tour de l'arbre. Une sorte de grande bulle semble l'envelopper complètement. Elle ne la voit pas vraiment avec les yeux. C'est plutôt comme si une image était projetée dans son cerveau.

« *C'est incroyable, je suis vraiment en train de rêver !* », pense-t-elle.

Elle parvient alors à deviner le contour de cette énergie avec le bout de ses doigts. Intriguée, elle essaie sur un arbre plus petit et ressent cette même bulle, mais de taille réduite. Elle en déduit très vite que tous les arbres de la forêt doivent en être pourvus. Émerveillée et tout excitée par cette découverte, elle court rejoindre la maison.

Arrivée chez elle, elle découvre sa mère en sanglots dans la cuisine. — Excuse-moi, je t'en prie, excuse-moi Maman. Je sais qu'il est très tard. Je vais tout te raconter.

Armelle est furieuse.

— Mais enfin, où étais-tu passée Naïa ? J'ai appelé ta maîtresse qui m'a dit que tu étais partie il y a plus d'une heure. J'ai ensuite téléphoné à plusieurs parents. Une maman m'a confié que sa fille t'avait vue ce matin discuter avec ce vieil Ermite dont tout le monde a peur. J'ai imaginé le pire !

Je te le répète depuis que tu es toute petite, Naïa, fais attention aux hommes que tu ne connais pas ! Ne t'approche pas d'eux, je te le répète sans arrêt, ce n'est pas vrai ? Alors pourquoi tu me fais ça ? Mais où as-tu la tête ? Tu m'entends quand je te parle au moins ? Tu vas me faire mourir de peur un jour !

Elle finit par retrouver un peu son calme avant de s'adresser de nouveau à sa fille.

— Où étais-tu passée ?

Naïa, qui depuis sa plus tendre enfance parle très peu, répond d'une voix timide.

— Maman, je suis vraiment désolée de t'avoir fait de la peine. Je t'en prie, crois-moi, je suis allée marcher seule dans la forêt.

— Avec cet Ermite qui rôde ! Mais enfin, tu es complètement inconsciente. Réfléchis un peu, Naïa ! Tu te rends compte au moins que tu m'as rendue folle d'inquiétude ?

La belle jeune femme fond en larmes. Son visage se ferme brusquement et reste sans expression.

Naïa est habituée à de telles réactions de la part de sa mère. Elle s'approche d'elle sans dire un mot, puis pose sa main gauche tout en douceur juste sur son ventre. La fillette ferme les yeux et respire tranquillement. Les larmes de sa mère s'arrêtent. Naïa la serre très fort contre elle et reste ainsi un long moment sans même chercher à justifier son escapade par des mots. Elle remet sa main gauche au même endroit, puis attend silencieusement que sa mère retrouve un peu de sérénité pour lui murmurer à l'oreille :

— J'avais juste envie d'aller voir les grands arbres, c'est tout !

La jeune femme, attendrie par la candeur de sa fille, sourit.

— À chaque fois que tu quittes la maison, il faut toujours me prévenir Naïa. Tu ne referas plus jamais cela, n'est-ce pas ? Tu me le promets ?

— Oui, je te promets...

Quand Naïa part se coucher, elle se rend compte de son erreur. Elle est triste d'avoir peiné sa mère qu'elle sait déjà très inquiète de nature.

Le lendemain matin, alors que le soleil pointe à peine son nez sur la ligne d'horizon, Naïa est déjà prête pour la journée qui s'annonce. Ceci étonne beaucoup Armelle.

— Mais, tu pars déjà ? Tu as un bon quart d'heure d'avance Naïa !

— Je sais Maman, mais je préfère... Bisou ! À ce soir.

La fillette se précipite hors de chez elle, bien décidée à revoir le vieil homme avant l'école. Elle l'aperçoit au même endroit que la veille sur le bord du chemin. Il semble l'attendre et quand il la voit, son visage s'anime d'un joli sourire. Naïa l'aborde d'un ton très enjoué :

— Bonjour monsieur. Mais monsieur comment au fait ?

Le regard du vieil homme devient étrangement triste. Il contourne la question, une fois de plus.

— Bonjour, Naïa, as-tu trouvé la réponse à tes questions, ma petite ?

— Non, monsieur, mais quelle réponse, quelles questions ? Je ne comprends pas !

— Tu comprendras bientôt ! Tu as vu les grands arbres ?

— Oui, oui. Je suis allée en forêt hier soir ! Il faut que je te raconte une histoire fantastique...

Naïa détaille avec enthousiasme ce qu'elle a découvert dans la forêt. Le vieil homme semble satisfait. Il reprend :

— Alors tu as trouvé une partie de la réponse !

— Mais la réponse à quoi ?

— N'as-tu rien ressenti lorsque tu es passée devant ce grand saule dans la cour de récréation ?

— Si monsieur !

— N'as-tu pas éprouvé la même sensation lorsque tu t'es avancée vers moi ?

— Si monsieur, une petite boule, juste là, au milieu de mon corps. À l'école, je suis restée un moment devant le saule et la douleur a fini par partir.

— Très bien petite.

— Pourquoi tu me dis que c'est « très bien » ?

— Parce que tu es maintenant en mesure de répondre à ces deux questions : pourquoi tu as ressenti cette boule la première fois et pourquoi elle a disparu la deuxième fois. D'ailleurs, elle n'est plus présente dans ton corps en cet instant alors que tu es avec moi. Est-ce que je me trompe ?

— Non, monsieur.

— Si tu veux trouver la réponse, tu as deux choses à faire : d'abord, saluer le saule dans la cour, puis retourner dans la forêt ce soir.

— Mais monsieur, pour la forêt, c'est impossible !

Maman sera furieuse ! Hier déjà...

Naïa explique la scène de la dispute avec sa mère. Le vieil homme reprend d'un ton posé :

— Soit, mais je t'observe depuis de nombreux jours maintenant et je crois que demain tu n'as pas école, n'est-ce pas ?

— Oui c'est vrai !

— Alors, demande à ta mère de t'accompagner en forêt ce soir.

— Tu sais, Maman n'est pas très rassurée quand le soleil se couche. De toute façon, elle n'aime pas sortir de la maison. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais elle me répète souvent qu'il faut faire attention aux hommes qui rôdent.

— Pourtant, il faut y aller ce soir à la tombée du jour et non demain matin, car la lumière sera trop forte.

— Mais pourquoi ?

— Je compte sur toi Naïa !

— Mais pourquoi tu ne réponds jamais à mes questions ? Je ne sais toujours pas ton prénom !

Une fois de plus, le vieil homme reste silencieux un long moment. Il finit par reprendre la parole en évitant le sujet.

— Mais au fait Naïa, cette boule, ne l'as-tu pas ressentie en présence de ta mère ?

— Si, mais comment peux-tu le savoir ? Tu n'as jamais vu Maman ! Tu sais, je la connais bien cette boule, car je vis avec elle depuis que je suis toute petite. Le seul moyen de la faire passer, c'est de mettre ma main dessus et d'attendre patiemment.

— Tu es un ange, ma fille !

— Mais pourquoi me dis-tu toujours ça ?

— Allez, file à l'école, tu vas être en retard, ce n'est pas le moment !

Arrivée devant le saule, Naïa lui fait un sourire pour le saluer. Comme avec le chêne dans la forêt hier, elle avance ses deux mains pour sentir la bulle autour de l'arbre. Pourtant, cette fois-ci, elle ne sent rien. Elle se rapproche un peu plus du tronc et perçoit qu'une toute petite bulle entoure effectivement le saule. « *Mais pourquoi celle-ci est-elle si petite alors que celle du chêne dans la forêt est si grande ?* » Naïa aimerait bien interroger le vieil homme pour avoir une explication.

Le soir, sur le chemin du retour, Naïa se demande comment elle va bien pouvoir convaincre sa mère d'aller avec elle dans la forêt. Au même moment, une voix résonne dans son être : « *Ne cherche pas avec ta tête.* »

Naïa n'est pas surprise tant ce murmure intérieur lui semble familier. Celui-ci ne lui donne pas de réponse pour autant !

De retour à la maison, elle serre Armelle très fort et commence à lui raconter sa journée dans les moindres détails. Sa mère est plus que surprise d'un tel enthousiasme de sa fille pour l'école ! Jusqu'alors, Naïa se contentait de décrire très succinctement sa journée sans se montrer très intéressée.

Bien que les résultats scolaires de sa fille soient exceptionnels, Armelle s'inquiète énormément. En effet, lors de la dernière réunion à l'école, la maîtresse a décrit la fillette comme « une enfant particulière, très différente des élèves qu'elle a rencontrés jusqu'ici » et la mère s'interroge beaucoup au sujet de sa fille. Elle la prend par la main et d'une voix très douce lui demande :

— Naïa, explique-moi ce qui t'a pris de partir seule dans la forêt hier.

— Je ne peux pas te le dire, Maman.

— Mais essaie au moins ! Tu parles si peu ma fille. J'ai besoin d'entendre le son de ta voix. Tu sais, je suis ta mère. Tu peux tout me dire.

— Si tu veux une réponse, viens avec moi ce soir dans la forêt. Ce sera plus facile pour moi de t'expliquer. Tu vas voir, c'est un endroit merveilleux.

— Tu n'y penses pas, Naïa ? C'est trop dangereux !

— Maman, tu ne sors presque jamais de cette maison.

Viens avec moi, je t'en prie !

— Non, j'ai trop peur qu'il arrive un incident. C'est tellement sombre dans les bois, on pourrait rencontrer des personnes malintentionnées.

— Mais Maman, il n'y a personne dans la forêt ! Allez viens s'il te plaît, j'ai fait une grande découverte là-bas ! Je veux absolument te montrer, comme ça, tu comprendras pourquoi je suis partie hier soir.

— Bon, c'est d'accord, mais pas longtemps alors. Promis ? Allez, aide-moi à débarrasser la table. Ça nous fera gagner du temps.

Naïa et sa mère se préparent, ferment la porte à double tour et prennent le chemin de la forêt. Elles ne disent pas un mot et ce silence semble très pesant pour Armelle qui serre fort la main de sa fille. La jeune femme est si nerveuse qu'elle se retourne sans cesse sur le chemin.

La lumière est très faible au moment où elles pénètrent dans cette forêt d'arbres majestueux. Pourtant, Naïa reconnaît immédiatement le grand chêne parmi des dizaines d'autres.

— Viens Maman, approche-toi de cet arbre. Viens, un peu plus près. Voilà, maintenant ne bouge plus...

Après une longue observation silencieuse de ce géant des bois, Naïa reprend :

— Tu ne sens rien ?

— Non, qu'est-ce que je devrais sentir ? C'est un arbre...

Naïa prend alors la place de sa mère pour vérifier. Son petit corps est immédiatement envahi par cette « masse » qu'elle avait perçue la veille. Elle pousse un cri de joie qui résonne dans toute la forêt.

Cette sensation est si agréable et si nouvelle pour elle qu'elle savoure cet instant de tout son corps. Elle ne peut s'empêcher de confier à sa mère :

— Il me reconnaît !

— Mais de quoi parles-tu, Naïa ? Tu vas m'expliquer oui ou non ?

— Il n'y a rien à expliquer, Maman !

Naïa est profondément déçue. Un long silence d'incompréhension s'installe. Elle ne peut s'empêcher d'ajouter :

— Ne cherche pas avec ta tête.

Naïa est surprise elle-même de prononcer ces mots, tellement ils semblent ne pas venir d'elle. Elle poursuit :

— Ferme les yeux, ouvre grand tes bras et attends. Après un nouveau long silence, elle reprend :

— Alors ?

Armelle, excédée, se contente d'attraper Naïa par le bras en s'écriant :

— Bon, maintenant ça suffit. On rentre à la maison ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de m'emmener ici. Regarde, la nuit tombe, allez, on y va ! Viens ! Vite !

Naïa ne dit plus un mot. Elle n'a même pas la force d'expliquer quoi que ce soit tant elle se sent désemparée. Elle reste là, immobile, comme si elle était seule au monde. Pas une larme ne coule alors qu'au fond d'elle-même, un profond désarroi l'envahit. Et cette grande tristesse qui la submerge, c'est celle de sa mère aussi. Elle le perçoit intuitivement...

Naïa n'a pas dit au revoir au grand chêne et sa peine grandit encore. Elle a l'impression d'abandonner un vieil ami retrouvé après de nombreuses années.

Au sommet du petit vallon, elle se retourne une dernière fois pour contempler cette forêt qu'elle aime tant. Il fait presque nuit. Naïa n'en croit pas ses yeux ! Un très fin filament, à peine perceptible, semble relier tous les arbres entre eux. Plus elle fixe cette scène sans cligner des paupières, plus ce filament devient luminescent. Naïa a envie de crier : « Maman, regarde ! »

Mais une fois de plus, elle n'en fait rien. Les mots restent à l'intérieur, comme prisonniers.

L'air indifférent d'Armelle qui regarde pourtant dans la même direction la conforte une fois de plus dans son mutisme. Elle ressent alors une solitude d'une profondeur insondable qui semble s'être comprimée à l'extrême pendant des siècles pour se contenir dans cette petite boule qui la fait souffrir de nouveau, juste au-dessous des poumons.

La petite voix

Le lendemain au réveil, Naïa entrouvre ses volets sur une nature magnifiée par les premiers rayons du soleil qui font scintiller en petites perles la rosée matinale. Mais son cœur n'y est pas. Il lui semble même, à cet instant, que la végétation tout entière pleure.

L'image de sa mère, fixant la forêt et ne voyant rien, la hante. Elle se perd dans ses pensées et finit par s'interroger.

« Et si tout ce que je voyais n'existait pas ? Si c'était mon imagination ? »

Elle sait qu'il lui faudra attendre demain, jour d'école, pour revoir le vieil homme.

« Je suis sûre que lui, il me croira ! », se dit-elle comme pour se rassurer. *« Peut-être même qu'il m'expliquera ce que sont ces fils de lumière entre les arbres. »*

En repensant à cet échange avec le grand chêne qui semblait l'avoir « reconnue », elle se sent moins seule tout à coup.

En réalité, elle n'a jamais éprouvé autant de bien-être dans la forêt qu'à ce moment précis. En se remémorant ces instants, la joie commence à monter dans son petit corps et une puissante envie l'envahit : celle de serrer le monde entier dans ses bras.

C'est alors qu'Armelle entrouvre la porte de la chambre. Naïa se jette dans ses bras et lui murmure à l'oreille :

— Je t'aime.

La journée est occupée par les devoirs et les tâches quotidiennes. À aucun moment, la mère de Naïa ne fait allusion aux événements de la veille. Elle a perçu combien sa fille semble épanouie dans la forêt et cela lui suffit à cet instant, même si une foule de questions lui brûlent les lèvres.

Le lendemain, le vieil homme est assis sur le bord du chemin qui mène à l'école. Naïa court dans sa direction et s'empresse de lui raconter ce qui s'est passé la veille dans la forêt. Elle n'oublie aucun détail.

Le visage de l'Ermite s'éclaire soudain.

— Alors, vraiment tu as réussi à voir tout ça ? C'est magnifique ! Je le savais dès l'instant où je t'ai rencontrée, ma fille.

— Mais comment ça, monsieur ?

— Quand tu m'as souri la première fois, j'ai ressenti un grand frisson de bonheur me traverser tout le corps. J'avais oublié ce que c'était depuis toutes ces années !

— Hé, monsieur, le grand frisson, je l'ai eu moi aussi avec l'arbre !

— Oh, c'est bien ma petite ! Tu sais, les seules vérités sont celles que tu sens avec le corps. Souviens-toi bien de ce conseil : ne cherche pas avec ta tête.

Naïa est surprise d'entendre cette phrase dans la bouche du vieil homme. Celui-ci ajoute :

— C'est parce que tu n'as pas cherché de réponses avec ta tête qu'elles sont venues à toi directement dans ton corps ou plutôt dans ton être.

— C'est quoi mon être ?

— Disons que c'est ton cœur qui te parle. Lui seul connaît tes vérités et peut te guider sans mentir.

— Alors, c'est lui qui m'a montré les bulles autour de l'arbre ?

— Oui en quelque sorte.

— Mais pourquoi Maman n'a rien ressenti, elle ? Elle a bien le même cœur que moi, non ?

— Bien sûr, mais elle n'a écouté que sa tête, comme la majorité des adultes. Tu sais Naïa, la bulle de l'arbre, c'est son cœur en quelque sorte. C'est parce que le tien est pur que tu es entré en communion avec celui du grand chêne. On pourrait dire que vos deux cœurs se sont reconnus et se sont « embrassés ». C'est à ce moment précis que tu as pu ressentir le grand frisson, tu te souviens ?

— Oui, je me souviens très bien ! Mais c'est quoi un cœur pur ?

— Disons que c'est un cœur qui ne réfléchit pas, qui avance les deux bras grands ouverts sans doute et sans crainte. C'est ce que le tien a fait la première fois qu'on s'est rencontrés, tu te souviens ? Ton

cœur m'a souri, en quelque sorte, et je lui ai répondu.

— Alors toi aussi tu as un cœur pur ! D'ailleurs, tu ressembles au grand chêne.

— Grâce à toi, ma fille, je me souviens maintenant !

J'en ai un moi aussi, oui ! Grâce à toi, je me souviens...

— Et le grand saule dans la cour de l'école alors ?

— Bien sûr qu'il a un cœur pur comme chaque arbre, plante ou fleur de la nature.

— Mais pourquoi le sien est si petit ? Sa bulle est minuscule !

— Le saule de ton école est malade et tu l'as bien senti. Ses racines sont prisonnières du goudron de la cour. Pense aux filaments lumineux qui reliaient tous les arbres entre eux dans la forêt.

— Alors toi aussi tu les vois, les grands fils de lumière ?

— Oui Naïa, c'est magnifique, n'est-ce pas ? Les arbres communiquent entre eux par les racines, les branches et ce que tu appelles les « bulles ». Tu sais, je passe beaucoup de temps seul dans la grande forêt et j'ai de plus en plus l'impression que les arbres me reconnaissent aussi et me parlent. Au début, je croyais que je devenais fou. Je pensais que c'était le fait de ne rencontrer personne du matin au soir qui me faisait perdre la tête. Mais bon, ne parlons plus de tout ça, maintenant tu es là... Enfin !

Naïa reprend le fil de la conversation.

— Alors, tu crois que le saule de l'école est malade ?

— Oui, car il a été isolé et ne peut pas communiquer avec les autres végétaux et plus largement avec son environnement naturel. Pourtant, il a besoin de cet échange pour vivre. Il y a trop de bitume, de murs, de routes, de maisons et plus aucun arbre aux alentours. Tu comprends ?

— Oui, c'est triste.

— C'est vrai et c'est pour ça que je t'ai demandé de saluer cet arbre tous les matins, tu te rappelles ?

— Oui...

— Tu sais Naïa, tu es très différente de tes copains et copines de classe. Tu as déjà une grande connaissance des choses, mais tu n'en as pas encore conscience. Tu te souviens de « la petite boule » sous tes poumons ?

— Oui, monsieur, je la sens souvent et elle me fait mal parfois.

— Cette boule, Naïa, c'est la solitude ! Tu ressens la solitude au plus profond des êtres et de la nature, mais ce n'est pas la tienne !

C'est celle de ta maman, la mienne et même celle du saule dans la cour que tu perçois sous la forme d'une petite boule. Je te le répète, cette solitude n'est pas la tienne ! Il faut que tu apprennes à ne plus être triste quand tu ressens cela. Au contraire des autres enfants de la cour qui ne voient dans l'arbre qu'un poteau de jeu, toi tu ressens la vie dans toute chose. C'est cette vie que tu appelles « sa bulle ».

Quand l'arbre est malade et que tu avances vers lui avec ton cœur pur, sa bulle augmente et la boule sous tes poumons disparaît, tu te souviens ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, c'est ce qui se passera avec tous les gens que tu rencontreras. Quand la boule disparaîtra en toi, elle disparaîtra aussi chez l'autre. Mais pour cela, il faut que tu sois en communion avec l'autre et que ton cœur pur lui sourit.

Alors, ne sois plus triste, Naïa. Le mal qui te ronge, celui dont je t'ai parlé le premier jour, ce n'est pas le tien, mais celui des autres.

Allez ! Pars vite à l'école et profite de cette belle journée qui s'annonce comme un nouveau départ.

Découvrez la suite de ce roman
en passant commande sur
www.pourpenser.fr/naia
ou chez votre libraire.

© 2022 Pourpenser éditions
www.pourpenser.fr

Auteur : Jean-Noël Godard
Illustrateur : Patrice Cablat
Maquette : Athena Lecoussis
Correction : Sophie Loubier

Toute reproduction même partielle de cet ouvrage est interdite
sans autorisation de l'éditeur.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : Juin 2022

Imprimé par Xavier, Freddy et Thierry chez BDM - Pays de la Loire - France
Papier issu de forêts gérées durablement - Encres végétales

Collection « Livres en vie » :



Vous avez entre les mains un ouvrage de la collection « Livres en vie ».

Dans cette collection, nous proposons des textes joués et parfois, mis en scène avec un accompagnement musical.

Ces livres ne remplaceront jamais l'expérience vécue lors du partage du spectacle, mais lire et redécouvrir le texte illustré permet de lui donner une vie complémentaire et, nous l'espérons, de toucher un public encore plus large.

À travers cette sélection de textes, Pourpenser souhaite inspirer et faciliter pour chacun, petits et grands, le pas de côté, le pied dans la porte, le grain de sable permettant de se reconnecter à soi, aux autres et par là même à l'ensemble du vivant.

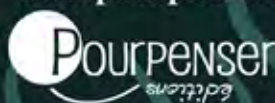
Vous pouvez feuilleter nos livres sur
www.pourpenser.fr

La petite Naïa, âgée de sept ans, vit avec sa mère dans une maison isolée. Un jour, la fillette découvre par hasard des lettres écrites à son intention par son père, qu'elle n'a jamais connu. Bouleversée par leur contenu, Naïa se met secrètement en quête...

Dans la forêt, elle rencontre un étrange ermite, qui lui parle d'emblée comme à une adulte : « *Les seules vérités sont celles que tu sens avec le corps* » ou « *Apprends à voir la beauté en chaque chose et tu seras heureuse* ». Il deviendra un guide bienveillant qui accompagnera Naïa dans son ouverture de cœur et dans ses perceptions exceptionnelles de l'Invisible.

Au terme d'une enquête faite de voyages extraordinaires hors de l'espace et du temps, Naïa découvrira, dans un lieu sacré, une prophétie dissimulée aux yeux du monde.

Pourpenser Éditions
www.pourpenser.fr



Prix : 20 €



9 782371 761889

Nicolas D. Morillon
Illustrations de Baptiste Puaud

Barnabé et la Tour d'ivoire



À propos de l'auteur

Venu du monde du cinéma, Nicolas adore jouer avec les mots et leurs sens. Il peint des mondes magiques pour faire rêver les plus petits et y glisse un peu de malice pour faire rire les plus grands.





CONSEILS D'UTILISATION

(pour une lecture à plusieurs)

Lire un livre, c'est bien. Mais le lire à plusieurs, c'est encore mieux ! Pour cela, rien de plus simple ! Il suffit de trouver un endroit confortable. Ensuite, on désigne quelqu'un pour lire à voix haute. Quand tout le monde est prêt, il ne reste plus qu'à respecter les étapes suivantes :

ÉTAPE 1

Celui qui lit à voix haute raconte le premier chapitre en entier.

ÉTAPE 2

On s'arrête et on discute. On pose des questions : qu'est-ce que tu as aimé dans le chapitre ? Qu'est-ce que tu as trouvé rigolo ? Qu'est-ce que tu aurais fait à la place de Barnabé ? Est-ce qu'il y a quelque chose que tu n'as pas compris ?...

Et puis, ça suffit pour aujourd'hui ! On met un marque-page et on referme le livre. On n'a pas besoin de tout lire d'un seul coup. On verra la suite demain.

ÉTAPE 3

Le lendemain, on échange pour vérifier que tout le monde se rappelle bien ce qui s'est passé dans le chapitre précédent. Une fois qu'on est tous d'accord, on ouvre le livre à l'endroit où on avait mis le marque-page et celui qui lit à voix haute commence la lecture du nouveau chapitre.

ÉTAPE 4

Pendant la lecture, si on ne comprend pas un mot, on dit « STOP ! » à celui qui lit à voix haute. Parce qu'il n'y a pas de honte à ne pas tout comprendre ! Tous ensemble, on essaie d'expliquer le terme, de découvrir ce qu'il veut dire. Et si personne ne sait, on va voir l'adulte le plus proche et on lui montre le livre. Parce que les adultes, ça sert à ça ! Il trouvera une explication, à coup sûr.

ÉTAPE 5

Une fois que le chapitre est terminé, on retourne à l'étape 2 pour recommencer toutes les étapes.

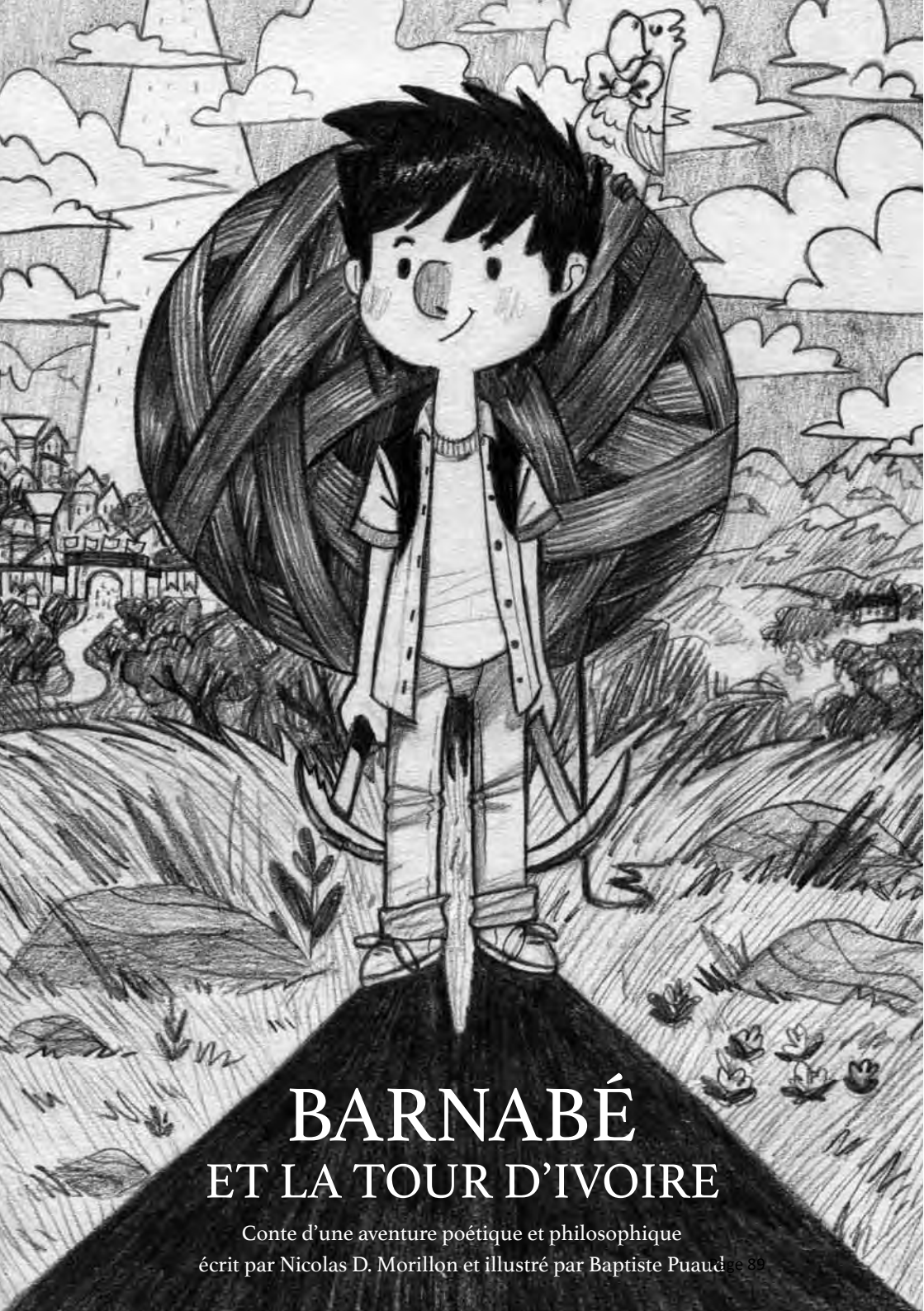
© 2020 Pourpenser éditions
20 rue Marie Baudry, 49300 Cholet
www.pourpenser.fr

Auteur : Nicolas D. Morillon
Illustrateur : Baptiste Puaud
Maquette : Athena Lecoussis
Correction : Sophie Loubier

Toute reproduction même partielle de cet ouvrage est interdite
sans autorisation de l'éditeur.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : Juin 2020

Imprimé par Jouve Print en Pays de la Loire - France



BARNABÉ ET LA TOUR D'IVOIRE

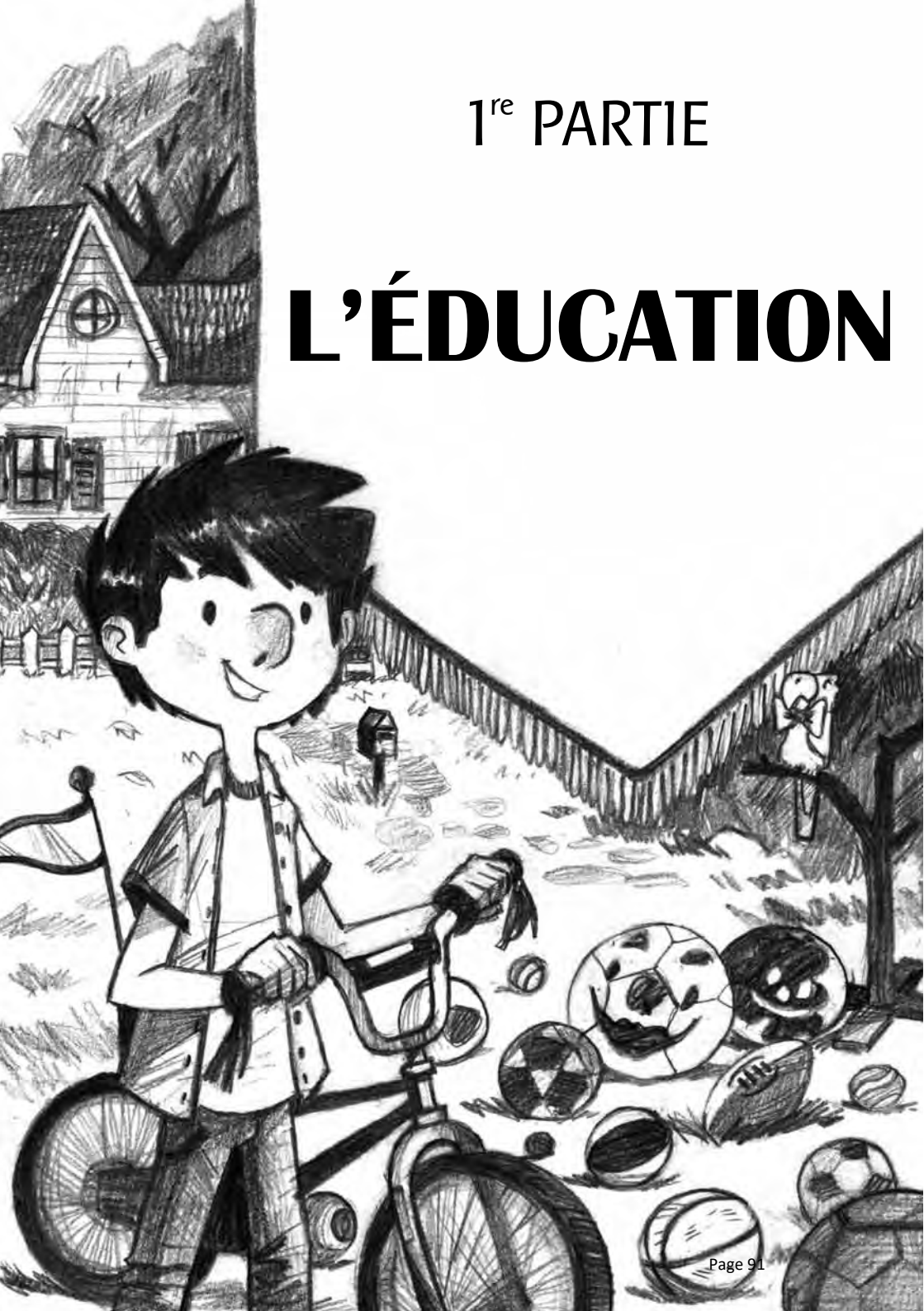
Conte d'une aventure poétique et philosophique
écrit par Nicolas D. Morillon et illustré par Baptiste Puaud 89

*À Suzanne, ma filleule,
pour qu'elle n'oublie jamais de rire de l'absurdité des adultes.*
Nicolas D. Morillon

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé serait due à votre humour.

1^{re} PARTIE

L'ÉDUCATION



Barnabé

Il était une fois un petit garçon qui n'était ni beau, ni fort, ni moche, ni faible. Il s'appelait Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille. Il était, comme on avait tendance à dire à l'époque, normal.

Ce mot ne signifiait pas grand-chose, mais beaucoup de gens aimaient l'utiliser pour décrire les personnes qui étaient comme eux.

Bref, Barnabé était un petit garçon banal, comme tout le monde.

C'est en tout cas comme ça qu'on le décrivait, mais Barnabé n'y croyait pas une seconde. Il était convaincu qu'il était quelqu'un de très important, que son destin serait bien plus grand que tous les destins ayant jamais existé. Parce que, après tout, il s'appelait Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille. Et ça, ce n'était pas rien. Un nom si majestueux ne pouvait pas lui avoir été attribué au hasard. Sa simple évocation laissait entendre une destinée grandiose, des récompenses magnifiques. Ce nom invitait au respect, inspirait la grandeur.

Enfin... lorsqu'on réussissait à le retenir...

Car personne n'arrivait à retenir en entier Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille. Ce n'était pourtant pas compliqué !

Les gens en oubliaient toujours une partie ou en écorchaient une autre. Pour Barnabé, c'était un véritable supplice.

Son nom, c'était son nom ! C'était lui ! Si tout le monde se trompait sur son nom, ça voulait dire qu'on se tromperait sur lui et que personne ne saurait jamais vraiment qui était Barnabé.

Et il tenait à ce que tout le monde sache qui il était ! Le futur héros de toute une génération ne pouvait pas rester dans l'anonymat ! Il était impossible pour lui de devenir quelqu'un de remarquable si personne ne le remarquait !

Mais dans la cour d'école, ses camarades n'en avaient rien à faire. Ils ne voyaient pas en quoi Barnabé était plus important qu'eux.

Car Barnabé allait lui aussi à l'école, comme tout le monde.

À l'école, on apprenait le drapeau. Tous les enfants s'asseyaient à leurs places, derrière leurs bureaux, tandis que le professeur tendait devant eux un grand drapeau, sur lequel étaient inscrits de nombreux mots importants à apprendre par cœur.

Les professeurs faisaient des contrôles pour vérifier que les élèves avaient bien retenu tous les termes. Puis les Mamans et les Papas regardaient les notes de leurs enfants afin d'être sûrs que les mots étaient bien entrés dans leurs têtes.

Parce que connaître les mots sur le drapeau, c'était très important pour plus tard, pour quand on serait grand ! Tout le monde en était convaincu, sans vraiment savoir pourquoi.

Tous les ans, Barnabé changeait de classe pour découvrir des drapeaux de plus en plus grands.

Retenir tous les mots n'était pas une mince affaire, car il y en avait beaucoup. La plupart des élèves étaient découragés. Ils préféraient découvrir le monde en regardant par la fenêtre. Ils observaient les oiseaux ou encore le jardinier s'occupant des arbres. Mais ce qui les captivait le plus, c'était la Tour d'ivoire.

La Tour d'ivoire était une immense tour blanche en forme de corne. On la voyait à l'horizon. Elle était si grande qu'elle tranchait le ciel en deux. Le bout de sa corne se cachait au-dessus des nuages. Où que l'on se trouve, on pouvait l'apercevoir et constater sa magnificence. Les enfants la contemplaient avec admiration.

La Tour d'ivoire n'était pas pour tout le monde. C'était un endroit réservé aux gens importants et de nombreux mystères l'entouraient.

On racontait qu'à l'intérieur tout était possible, même des choses que les gens n'arriveraient même pas à imaginer. Alors bien sûr, les enfants imaginaient des tas de choses : des toboggans géants, des montagnes de bonbons, des animaux de toutes les couleurs, des

vêtements magiques... Et ils soupiraient, en espérant qu'un jour ils arriveraient à entrer dans cette grande tour.

Mais les cours continuaient et le professeur récitait les mots sur le drapeau. Certains élèves demandaient :

– Mais ce mot-là, à quoi il pourrait me servir quand je serai grand ?

– Taratata ! Tu verras, tu verras ! répondait le professeur.

– Mais ce mot-là, je ne le comprends pas ! À quoi bon apprendre un mot que je ne comprends pas ?

– Taratata ! Tu verras, tu verras !

– Mais ce mot-là, il est moche ! Pourquoi l'apprend-on alors qu'on ferait mieux de le changer ?

– Taratata ! Tu verras, tu verras ! répondait inlassablement le professeur.

Barnabé ne voyait pas pourquoi les élèves se plaignaient.

N'avaient-ils pas vu le drapeau ? Il était rempli de mots plus magnifiques les uns que les autres !

Comment ne pas tomber sous le charme de toute cette connaissance ?

En vérité, ce qui séduisait le plus Barnabé, c'était que l'ensemble de la classe devait apprendre les mots du drapeau par cœur.

La nuit, il rêvait que son nom était inscrit sur un drapeau et que tous les élèves de sa classe répétaient après le professeur : « Barnabé de Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille ! » Il imaginait ses camarades venant le voir pendant la récréation, lui demandant son nom, pour être sûrs de ne pas se tromper au prochain contrôle. La cour d'école devenait alors silencieuse, écoutant Barnabé sagement tandis qu'il déclamait : « Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille ! »

Chaque matin, Barnabé se réveillait avec le sourire. Mais en allant à l'école, il se rendait vite compte que tout cela n'était qu'un rêve, que les élèves avaient oublié son nom, qu'ils avaient oublié

qui il était. Il en perdait son sourire et s'installait à son bureau, triste d'être normal.

Le perroquet rouge à nœud papillon jaune

Un jour, Barnabé décida d'agir. Il sortit de chez lui à l'aube en faisant attention de ne pas réveiller son Papa et sa Maman. Il prit son vélo et se rendit à l'école avant que les cours ne commencent.

Lorsqu'il pénétra dans l'enceinte de l'école, le silence était total. Aucun rire d'enfant, pas de bruits de jeux, rien. Barnabé prit son courage à deux mains et traversa la cour vide pour rejoindre le bâtiment. Puis il grimpa à l'une des fenêtres pour pénétrer dans sa salle de classe. À l'intérieur, caché par les ombres du matin, se trouvait le perroquet rouge portant un nœud papillon jaune.

Le perroquet rouge à nœud papillon jaune était l'animal de la classe depuis bien longtemps. Si longtemps, qu'il avait vu tous les cours que l'école ait pu donner. Même ceux de l'époque où le professeur n'était qu'un petit garçon comme Barnabé. Le perroquet connaissait par cœur tous les mots de tous les drapeaux passés dans la classe. Il était tellement doué dans ce domaine qu'il lui arrivait même de remplacer le professeur quand celui-ci s'absentait. Bien sûr, ce n'était qu'un perroquet. Il répétait les mots, mais n'en donnait pas l'explication.

Barnabé savait bien que c'était un peu bête de poser des questions à un oiseau, mais il n'osait pas interroger le professeur. Le perroquet rouge était donc le seul à pouvoir l'aider.

– Comment faire pour que mon nom soit sur le drapeau de la salle de classe ? demanda Barnabé au perroquet rouge.

Du haut de son perchoir, le perroquet rouge se pencha vers Barnabé pour le regarder. Puis il se tourna vers la fenêtre et leva les yeux au ciel.

Barnabé fut surpris, mais surtout agacé qu'on l'ignore ainsi. Le perroquet devait être assoupi et n'avait pas bien entendu la question. Barnabé attrapa le perchoir sur lequel se trouvait le volatile

rouge et le secoua un petit peu. Il redemanda au perroquet :

– Dis-moi comment faire pour que mon nom soit écrit sur le drapeau de la salle de classe !

– Chapitrre 32, parragrpphe 8 ! croassa le perroquet rouge à nœud papillon jaune.

C'en était trop pour Barnabé ! Ce vieux perroquet ne l'écoutait pas et il répondait n'importe quoi ! Le garçon rassembla toutes ses forces, souleva le perchoir et le jeta le plus loin possible.

Mais le perroquet rouge se mit à voler. Le perchoir toujours accroché à ses pattes, il fit demi-tour et revint vers Barnabé.

Le volatile criait en faisant de grands cercles :

– Chapitrre 32, parragrpphe 8 ! Chapitrre 32, parragrpphe 8 !

L'oiseau volait sans faire attention à Barnabé et son perchoir cognait la tête du jeune garçon à chaque fois qu'il faisait un tour.

Barnabé ne savait plus quoi faire. Il se mit à crier :

– Chapitre 32, paragraphe 8 !

À ces mots, le perroquet rouge à nœud papillon jaune retourna se poser calmement près de la fenêtre.

Barnabé n'avait pas trop compris ce qui venait de se passer. Mais les mots « Chapitre 32, paragraphe 8 » lui restèrent en tête. Qu'est-ce que le perroquet voulait dire ? Barnabé courut à la tekhnithèque pour essayer de résoudre ce mystère.

La tekhnithèque était l'endroit de l'école où tous les drapeaux étaient conservés lorsque les professeurs ne les utilisaient pas. Les plus grands étaient accrochés à des crochets, les moyens étaient enroulés autour d'une tige pour en faire des rouleaux et les plus petits



étaient classés dans des classeurs. Dans les classeurs, on rangeait les drapeaux par chapitre pour retrouver plus facilement celui que l'on cherchait.

Barnabé entra dans la tekhnithèque et ouvrit le premier classeur qu'il vit au chapitre 32, paragraphe 8. Puis il en ouvrit un deuxième, un troisième, un quatrième, fit une petite pause, car le cinquième n'avait que trente chapitres, avant d'en attaquer un sixième, un septième, un huitième, et ainsi de suite. Il n'en croyait pas ses yeux. Dans tous les classeurs (à part ceux qui avaient moins de trente-deux chapitres), il était écrit au chapitre 32, paragraphe 8 :

« Conformément à l'article 8 alinéa 3, tous les mots sur ce drapeau ont été approuvés par le Contrôle qualité des mots sur les drapeaux de la Tour d'ivoire, 2, rue de la Tour d'ivoire, 28^e étage, porte 3. Toute reproduction interdite. »

Barnabé comprit ce que le perroquet rouge avait essayé de lui dire et se précipita dans la salle de classe.

Du haut de son perchoir, le volatile arborait avec fierté son nœud papillon jaune. Ce n'était pas le ciel que l'oiseau regardait, mais bel et bien la Tour d'ivoire !

Le vélo et les ballons

Barnabé comprit qu'il n'avait plus qu'une chose à faire. S'il voulait que son nom soit inscrit sur le drapeau de la classe, il devait aller à la Tour d'ivoire pour rencontrer le Contrôle qualité des mots sur les drapeaux.

Il quitta l'école, prit son vélo et partit tout droit vers la Tour.

Il pédala et pédala pendant des heures et des heures. Il contourna les carrefours, semait les chiens qui le pourchassaient, évitait les travaux... Parfois, il n'y avait plus de maisons et des champs apparaissaient ; parfois, il n'y avait plus de champs et des forêts apparaissaient ; parfois, il n'y avait plus de forêts et des immeubles apparaissaient. Quand il y avait une descente, Barnabé pédalait encore plus vite pour sentir le vent frotter ses joues. Il voyait des paysages défiler, des routes changer et même des vaches s'ennuyer. Mais malgré ses coups de pédale, il était encore trop loin de la Tour d'ivoire !

La Tour d'ivoire avait à peine plus grossi que lorsqu'il avait quitté l'école. Barnabé finit par se dire qu'il valait mieux abandonner ; qu'il n'avait pour l'instant pas le bon vélo ; qu'avec un meilleur vélo il aurait pu y arriver ; que c'était un problème indépendant de sa volonté ; que c'était de la faute de ses parents, qui ne lui donnaient pas la possibilité de pédaler dans les meilleures conditions.

Barnabé était complètement perdu. Il avait passé tellement de temps à regarder où il allait qu'il avait oublié de regarder d'où il venait.

Heureusement, un monsieur à grand cou et à col roulé apparut.

Barnabé s'était arrêté devant chez lui et le monsieur le regardait d'un air curieux. Sa tête penchait sur la gauche, puis sur la droite, puis sur la gauche... Elle faisait de grands mouvements de balancier sur ce grand cou qui n'arrivait pas à rester droit. Intrigué de

voir un petit garçon devant chez lui, il s'approcha de Barnabé et lui demanda s'il pouvait l'aider.

Barnabé lui expliqua que cela n'était pas nécessaire ; qu'il allait attendre ici ; que sa Maman et son Papa finiraient par s'inquiéter ; qu'ils enverraient des hélicoptères ; que tout cela sera bien vite réglé.

Mais le monsieur à grand cou et à col roulé ne croyait pas aux hélicoptères. Malgré son âge avancé, aucun hélicoptère n'était jamais venu le chercher lorsqu'il était perdu. Il ne voyait donc pas pourquoi il en serait autrement pour Barnabé.

Barnabé essaya d'expliquer tant bien que mal au monsieur qu'il était un enfant exceptionnel et qu'on n'abandonnait pas comme ça les enfants exceptionnels au milieu de nulle part.

Mais le monsieur ne voyait pas en quoi Barnabé était exceptionnel.

Barnabé trouva cela absolument inadmissible. Comment osait-on le traiter ainsi ? Comme s'il était quelqu'un de normal ? Les gens d'ici n'avaient visiblement aucune jugeote.

Mais il comprit vite pourquoi : il était dans un endroit où personne ne le connaissait ! Un lieu où les gens ignoraient jusqu'à son prénom ! Dans ces conditions, obtenir un hélicoptère allait être plus difficile. Barnabé ne pouvait pas se permettre de rester ici. Il fallait qu'il rentre au plus vite auprès de ceux qui savaient à quel point il était remarquable. Mais il ne s'était jamais perdu et il n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire dans ces cas-là.

Voyant l'état de panique dans lequel se trouvait Barnabé, le monsieur à grand cou et à col roulé se mit à réfléchir. Il pencha sa tête en avant, puis en arrière, puis en avant... Une fois ses oscillations terminées, il rassura Barnabé en lui confiant qu'il avait une idée en tête.

Il affirma à Barnabé, en remuant son doigt vers le ciel :

– Je connais un moyen pour que tes parents sachent où tu es !

Mais pour ça, je vais avoir besoin de mes ballons.

Il ouvrit alors son garage, d'où s'échappèrent des dizaines et des dizaines de ballons (et bien sûr quelques petites balles). Les ballons rebondirent, pour finir par rouler calmement dans l'herbe aux pieds de Barnabé. Il y avait des ballons de foot, des ballons de basket, des balles de tennis, des ballons de rugby, des balles de golf...

Le monsieur à grand cou et à col roulé sortit alors un pot de confiture et le vida directement sur la tête de Barnabé.

Ce monsieur était complètement fou ! On ne renverse pas impunément de la confiture sur le visage si précieux de Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille ! Barnabé était fou de rage.

Mais, avant même qu'il n'ait eu le temps de passer à l'attaque, le monsieur à grand cou et à col roulé prit un des ballons de foot et le frotta contre le visage du garçon !

Barnabé allait exploser ! Comment osait-il !?

Voyant à quel point Barnabé était énervé, le monsieur fit de grands mouvements de tête pour essayer de le calmer. Il lui montra ensuite le ballon qu'il venait d'écraser sur son visage.

Sur le ballon, Barnabé vit son portrait fait de confiture. Le monsieur écrivit son adresse sur le portrait, puis donna un grand coup de pied dans le ballon pour qu'il aille le plus loin possible.

– Comme ça, quand tes parents trouveront le ballon, ils sauront où tu es, expliqua le monsieur à grand cou et à col roulé.

– Mais mes parents habitent très loin ! s'inquiéta Barnabé.

– Ce n'est pas grave ! Lorsque les gens voient un ballon, qu'est-ce qu'ils font ? Ils tapent dedans ! Le ballon rebondit et tombe devant quelqu'un d'autre, qui retape dedans. Et ainsi de suite. Comme ça, le ballon va toujours plus loin !

Le monsieur insista en remuant son doigt vers le ciel et en disant que si les gens se donnaient un peu la peine de s'amuser, un ballon pourrait faire le tour du monde !

Ainsi, Barnabé et son nouvel ami mirent des portraits de confiture sur tous les ballons et s'amuserent chacun leur tour à frapper dedans pour les envoyer le plus loin possible.

Pour Barnabé, c'était devenu le plus réjouissant des jeux. Il s'était mis pieds nus et courait sur la pelouse. Les brins d'herbe lui chatouillaient les doigts de pied. Il prenait son élan pour taper le plus fort possible dans les ballons, en espérant atteindre le soleil. Le monsieur à grand cou et à col roulé l'applaudissait pour l'encourager. Les ballons flottaient dans le ciel dégagé et se laissaient porter par le vent. Barnabé les envoyait voler les uns après les autres. Il criait de joie à chaque ballon qui s'échappait de sa vue. Cette activité qui l'avait tant agacé au départ produisait à présent sur son visage un sourire féroce, à tel point qu'il en avait mal aux joues !

Après toutes ces réjouissances, Barnabé commença à avoir faim. Le monsieur alla chercher du pain et le frotta sur le visage de Barnabé pour faire quelques tartines de confiture.

À peine les avaient-ils mangées que le Papa et la Maman de Barnabé les avaient rejoints.

Tout le monde était soulagé de se retrouver et les embrassades furent nombreuses.

Barnabé, sa Maman et son Papa dirent de grands mercis au monsieur à grand cou et à col roulé, puis de grands au revoir, puis rentrèrent chez eux. Le soir même, dans son lit, Barnabé souriait en pensant à tous les ballons qui sautillaient un peu partout dans le monde avec son visage dessus.

Mais une frayeur le réveilla. Son nom n'était pas sur les ballons ! Si un admirateur voulait lui envoyer un courrier, sa lettre se perdrait chez le monsieur à grand cou et à col roulé.

Barnabé essaya de se rendormir, mais une nouvelle pensée l'obséda. Les gens s'amusaient à taper dans les ballons et, sur les ballons, il y avait son portrait ! Ce qui voulait dire que des milliers de gens rigolaient en frappant le visage de Barnabé, en ignorant tout

du garçon exceptionnel qui se cachait derrière !

Barnabé n'arrêtait pas de se retourner dans son lit, des idées plus horribles les unes que les autres fusaient dans sa tête : avec tous ces coups de pied, la confiture sur les ballons allait disparaître à tout jamais. Et le visage de Barnabé tomberait de nouveau dans l'oubli !

Cette nuit-là, Barnabé ne réussit pas à dormir, mais il comprit une chose. Il fallait de toute urgence qu'il rejoigne la Tour d'ivoire pour inscrire son nom sur un drapeau. C'était le seul moyen efficace pour que tous sachent réellement qui était Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille ! Les ballons n'allaient pas suffire. Il faudrait un drapeau. Un drapeau si magnifique qu'il ferait le tour du monde. Ainsi, où que soit Barnabé, il obtiendrait des hélicoptères sans difficulté.

La tâche la plus complexe était d'atteindre la Tour d'ivoire sans se perdre. Mais Barnabé comptait bien s'y préparer.

BARNABÉ ET LA TOUR D'IVOIRE

Conte d'une aventure poétique et philosophique
écrit par Nicolas D. Morillon

Les conseils de Grand-Maman

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Barnabé fit une grande annonce. Il avoua à ses parents qu'il était prêt à tout pour aller à la Tour d'ivoire.

Leur réaction fut immédiate.

Le Papa et la Maman de Barnabé sautèrent de joie et se mirent à danser sur la table. La Tour d'ivoire était un endroit prodigieux. Savoir que leur enfant voulait s'y rendre les emplissait d'une immense fierté. Ils en étaient tellement heureux que les bouteilles de lait et de jus d'orange ne firent pas long feu. La Maman et le Papa de Barnabé finirent leur petit déjeuner (ou plutôt ce qu'il en restait) et l'emmenèrent voir Grand-Maman.

Grand-Maman avait vécu de grandes aventures dans sa jeunesse et avait rencontré beaucoup de personnes importantes. Des images des quatre coins du monde étaient affichées dans son salon. Elle avait des photos d'elle dans chaque monument de la planète. Grand-Maman avait toujours une anecdote à raconter quel que soit le sujet de conversation. Tout portait à croire que, comme elle le disait si souvent, elle avait bourlingué !

Si quelqu'un savait comment aller à la Tour d'ivoire, c'était bien elle ! Le Papa et la Maman de Barnabé en étaient persuadés.

Une fois chez Grand-Maman, ils lui demandèrent ce que devait faire Barnabé pour rejoindre la Tour d'ivoire. Grand-Maman s'assit et ordonna à la Maman et au Papa de Barnabé d'aller chercher un drapeau et un crayon. Lorsqu'ils les eurent trouvés, Grand-Maman prit une grande inspiration et dit :

– Manger un drapeau tous les matins ! Lire trois classeurs par jour ! Se laver le nez avec un drapeau à la toilette ! Écouter le perroquet rouge à nœud papillon jaune pendant deux heures après

les cours ! Et dormir dans un drapeau différent tous les soirs ! Mais surtout, chose à ne jamais oublier, il faut avoir de bonnes notes à l'école !

Grand-Maman était catégorique ! C'était le seul moyen pour pénétrer dans la Tour d'ivoire.

Dès le lendemain, Barnabé s'attela à cette tâche avec zèle. Tous ses draps et ses serviettes furent jetés, pour qu'il se serve exclusivement de drapeaux. Il se mit à manger des drapeaux, lire des drapeaux, se nettoyer avec des drapeaux, dormir avec des drapeaux. Il était très attentif en classe et passait beaucoup de temps avec le perroquet rouge à nœud papillon jaune.

Au bout de quelques jours, un phénomène étrange se produisit. Barnabé grandit !

Pour être plus précis, son corps n'avait pas vraiment changé, seule sa tête avait grossi ! Son Papa et sa Maman s'inquiétèrent de ce phénomène. Mais ils finirent par l'accepter.

« Après tout, si Barnabé grossit de la tête, c'est sûrement parce que les conseils de Grand-Maman font effet », se disaient-ils.

Tout le monde trouva donc cela parfaitement normal.

Barnabé, lui, en était très fier de sa grosse tête. Il se disait que, grâce à ça, les gens le reconnaîtraient mieux et puis surtout, on le verrait de plus loin. Cette grosse tête était, pour Barnabé, la meilleure preuve de son intelligence.

Pourtant, dans la cour d'école, on se moquait toujours de lui.

Il faut dire que Barnabé était très préoccupé par tous les mots qu'il devait apprendre. Du coup, ses échanges avec ses camarades en étaient bouleversés. La récréation n'était plus la même expérience pour lui. Par exemple, lorsqu'on lui demandait :

– Tu veux jouer à la marelle ?

Barnabé répondait :

– Je ne sais pas jouer à la marelle, mais je peux vous expliquer la théorie de Newton.

Lorsqu'on demandait à Barnabé :

– Tu veux jouer à la balançoire ?

Barnabé répondait :

– Je ne sais pas jouer à la balançoire, mais je peux vous raconter comment fonctionne l'énergie cinétique.

Lorsqu'on demandait à Barnabé :

– Tu veux jouer aux billes ?

Barnabé répondait :

– Je ne sais pas jouer aux billes, mais je peux tout vous dire sur Pythagore et Thalès.

Ses camarades de classe avaient beau inviter Barnabé à jouer à chaque récréation, cela ne servait à rien. Il ne savait plus jouer. Il était devenu comme les grands.

Si les écoliers étaient bien tristes pour Barnabé, Barnabé était, au contraire, très fier de savoir toutes ces choses.

Mais un jour, la tête de Barnabé était devenue vraiment trop grosse. Tellement grosse qu'il ne pouvait plus sortir de sa chambre ! Il était bien embêté, car il devait absolument aller à l'école.

Son Papa et sa Maman ne savaient pas quoi faire. Ils appelèrent tout de suite Grand-Maman pour lui demander conseil. Mais à l'autre bout du fil, Grand-Maman était furieuse.

– Il ne fallait pas le laisser lire tout seul ! cria-t-elle.

Les mots de Grand-Maman claquaient avec fureur dans le combiné téléphonique. À tel point qu'ils faisaient rougir les joues des parents de Barnabé. Grand-Maman leur expliqua que, dans la tête de Barnabé, les mots s'accumulaient sans cesse, mais qu'il était trop petit pour comprendre tous les mots des classeurs et des drapeaux. Du coup, il les gardait tous dans sa tête ! Pas étonnant que celle-ci devienne énorme !

Si la Maman et le Papa de Barnabé l'avaient aidé à comprendre les mots, Barnabé aurait pu les digérer. Il aurait réussi à garder la tête légère. Mais comme ils l'avaient laissé réviser tout seul, les mots

ne pouvaient plus s'échapper !

Sachant cela, les parents de Barnabé se précipitèrent dans la chambre de leur fils.

Mais Barnabé n'était plus là. Il s'était enfui par la fenêtre !

Le Papa et la Maman de Barnabé coururent dans la rue en criant des explications sur les mots pour les aider à s'échapper de la tête de leur fils.

– Rue : espace pour jouer quand il n'y a pas de voitures !

Puis ils prirent la route suivante en criant :

– Route : chemin qui mène d'un endroit à un autre ! Enfin, ils rejoignirent l'école en criant :

– École : endroit où l'on apprend à se faire des amis !

Barnabé était assis au milieu de la cour. Il était tout triste. Sa tête était trop grosse pour entrer dans la salle de classe. Il regardait la Tour d'ivoire au loin.

Il se disait qu'il n'arriverait jamais à s'y faire accepter avec une tête pareille, que tout cela n'était qu'un rêve inaccessible, qu'il ne pourrait jamais faire retenir son nom à ses camarades, que tout le monde allait oublier Barnabé De Mont Moulin D'Escalope Sur Jus De Groseille.

Le Papa de Barnabé s'approcha et lui dit :

– Impossible : mot utilisé par les gens qui ne veulent pas essayer.

Puis la Maman de Barnabé s'approcha et lui dit :

– Pleurer : faire couler sa tristesse et ses peurs par petites gouttes.

Barnabé releva la tête et demanda :

– Et être oublié ? Qu'est-ce que ça veut dire « être oublié » ?

Sa Maman et son Papa répondirent en chœur :

– Ça, c'est un mot que tu n'as pas besoin d'apprendre, car ton Papa et ta Maman seront toujours là pour toi.

Et Barnabé reçut un gros câlin de sa Maman et de son Papa.

Il était bien au chaud entre ses parents. C'était comme si toute sa tristesse et ses peurs avaient disparu ; comme s'il savait qu'il y aurait

toujours quelqu'un pour se rappeler de lui. Barnabé finit par dire :

– Famille : douce chaleur qui vous accompagne toujours.

Puis il soupira.

Et par ce simple soupir, la tête de Barnabé se mit à rétrécir un peu. La Maman et le Papa de Barnabé sourirent car, bien que plus petit de taille, il était devenu plus grand de cœur, et c'était le plus important pour eux.

Barnabé leva la tête pour regarder le ciel et vit une chose extraordinaire. Le perroquet rouge à nœud papillon jaune volait au-dessus d'eux. Tout seul ! Sans son perchoir ! Il planait en agitant calmement ses plumes.

C'était un fait exceptionnel ! Car de mémoire d'élèves ou de professeurs, le perroquet rouge à nœud papillon jaune n'avait jamais quitté son perchoir. Il était d'un naturel si paisible que rester dans la salle de classe lui convenait parfaitement. Mais après tant de temps passé avec Barnabé, son perchoir ne lui suffisait plus. Il avait soif d'explorer le monde de nouveau.

Tous les élèves et les professeurs de l'école avaient interrompu leurs cours pour regarder par la fenêtre le volatile voler.

Soudain, le perroquet rouge à nœud papillon jaune plongea à toute vitesse vers Barnabé. Au dernier moment, il déploya largement ses ailes, s'arrêta et se posa doucement sur l'épaule de celui-ci. C'était un miracle !

Pour le jeune garçon, ça ne pouvait signifier qu'une seule chose : le perroquet rouge à nœud papillon jaune l'estimait maintenant prêt à rejoindre la Tour d'ivoire.



2^e PARTIE

LA

NÉGOCIATION



Découvrez toute notre collection
sur
www.pourpenser.fr



À propos de l'illustrateur

Baptiste Puaud est né en 1989.
Il a passé son enfance en Vendée, entre
la mer et le Puy du Fou, avant d'arriver
il y a quelques années en Alsace.

Il est passionné par le dessin,
les dinosaures, *Star Wars*,
la nature et l'écologie.

Papa d'une fille de 2 ans,
il est maintenant illustrateur
et prof de dessin.

De quoi bien remplir ses journées !





Barnabé et la Tour d'ivoire est une fantastique épopée pour les grands enfants de 7 à 117 ans. Au fil de 41 chapitres où se mêlent des rencontres farfelues, des décors merveilleux et des expériences uniques, Barnabé va découvrir que le monde est plus compliqué qu'il n'en a l'air et qu'il apporte parfois plus de questions que de réponses.

À quelle conclusion parviendra-t-il après avoir traversé toutes ces épreuves ?

À vous de le découvrir !



Pourpenser Éditions
www.pourpenser.fr



Prix : 15 €



9 782371 760875

Page 114



Ma vraie nature

Aline de Pétigny

Ma chère nature

L'auteure :

«Aline de Pétigny est une poétesse moderne dont les dessins et l'humour parcourent inlassablement le chemin du savoir-être-heureux. Son inspiration s'abreuve à la source du bonheur d'exister qu'elle aime partager avec les petits et les grands sous forme de petites pensées pour illustrer de grands moments.

Avec tendresse, avec simplicité, ses personnages pénètrent dans le coeur de chacun, là où s'établit la vraie vie. C'est ainsi que grands et petits se rencontrent en une réalité qui les fait se comprendre.»

Davina Delor

© 2019 Pourpenser Éditions
20 rue Marie Baudry, 49300 Cholet
www.pourpenser.fr

Auteure - Illustratrice : Aline de Pétigny
Maquette : Athena Lecoussis
Correction : Sophie Loubier
Merci à Dimitri pour son regard.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : janvier 2019

Imprimé par BDM en Pays de la Loire - France

Aline de Pétigny

Ma vraie nature



Pourpenser Éditions



Une chose est certaine dans ma vie :
quand j'arrive à la cabane, Zoé est tout le temps là.

Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, de l'hiver ou
de l'été, de l'automne ou du printemps, quand je vais à la
cabane, Zoé est là, qui m'attend.

C'est à la fois étonnant et normal, presque rassurant.

Au milieu de la cabane, il y a un arbre, un arbre énorme !

Mais il n'y a pas tout l'arbre, ce n'est pas possible, il y a juste la partie basse de son tronc. La cabane a sans doute été construite autour de l'arbre pour le protéger, lui faire une maison. Mais maintenant qu'il est grand, qu'il a sorti sa tête et ses longs bras par le toit et les fenêtres, c'est lui qui veille sur la cabane.

Bien souvent, avec Zoé, nous grimpons dans l'arbre, qui nous aide de ses branches. Nous allons le plus haut possible, mais nous avons beau monter, jamais nous ne voyons le ciel. L'arbre semble ne pas finir. C'est à la fois normal et étonnant, presque inquiétant.

- Crois-tu qu'un jour nous réussirons à apercevoir le ciel ?
- Peut-être la prochaine fois, me répond Zoé en souriant.

Et lorsque nous sommes haut dans ses branches les plus basses, le plus haut possible pour nous, entre les feuilles, nous admirons les prés et les montagnes, les mers et les océans. Et tranquillement, nous rions.

Ce jour-là, comme d'habitude, plus j'approchais de la cabane, plus j'étais calme.

Mon cœur s'apaisa, et quand je vis Zoé, un sourire naquit sur mes lèvres, un joli sourire, tendre et tranquille.



Au milieu de la cabane,
il y a un arbre,
un arbre énorme !



– Tu viens, on y va ? dit Zoé en se dirigeant vers l'arbre.
Et, tous les deux, légers, nous nous mîmes à grimper, puis à sauter de branche en branche.

L'odeur verte des feuilles se mêlait à l'odeur brune du tronc, les scarabées et les chenilles allaient et venaient le long des tiges, caressant et massant ainsi l'arbre, qui soupirait de bien-être. Nous pouvions l'entendre respirer, et nous aimions ça.

– Si on allait jusqu'en haut ?

– Tu veux dire... vraiment tout en haut ?

– Oui, je crois qu'aujourd'hui est un beau jour pour y aller ! dit Zoé, debout sur Armande.

Chaque branche a un nom, c'est bien normal. Aller et venir sur l'arbre, cela crée des liens ! On se connaît mieux, on apprend à s'apprécier. Armande, par exemple, est la branche préférée de Zoé, car plein de jeunes pousses s'y développent. Son écorce, recouverte par endroits de mousse, est douce et fraîche, ce qui ne l'empêche pas d'être solide.

Et l'arbre ?

L'arbre n'a pas de nom... Ou, plus exactement, il se nomme l'Arbre, avec un A majuscule pour souligner son élégance, sa force, sa fierté.

– La dernière fois, nous nous sommes arrêtés sur Edgar. Allons lui dire bonjour !

Edgar est une belle branche, la plus haute sur laquelle nous ayons grimpé jusqu'à présent. C'est une grosse branche sombre, presque noire. Si elle était verticale, elle pourrait se prendre pour un tronc. Mais elle est parfaitement horizontale, et si droite, si large, presque majestueuse, qu'il est facile de lui courir dessus, d'y jouer à la marelle ou bien de s'y endormir.

De là, on voit encore le toit de la cabane, on l'aperçoit ou, plus exactement, on le devine entre le feuillage. On pourrait confondre ses tuiles de bois avec les branches, mais la petite cheminée de terre orange est là pour faire s'envoler les doutes.

– Plus haut ?

– Plus haut !

– À tout à l'heure, Edgar.

Edgar sourit, l'Arbre frémit.



Il nous fallait découvrir de nouvelles branches. Bien sûr, nous ne pouvions pas toutes les rencontrer une à une, elles étaient trop nombreuses. Mais les moins timides semblaient nous appeler.

Nous fîmes ainsi connaissance avec plusieurs dizaines de branches et quelques rameaux.

Retenir le nom de chacun ne fut pas chose aisée. Il nous fallut du temps pour les mémoriser et les reconnaître. Il eût été dommage de les confondre. Certaines branches sont assez susceptibles, et si elles se vexent, hors de question alors de laisser le passage aux maladroits !

Mais tout se passa bien, nous prîmes même le thé avec quelques jeunes rameaux, heureux de nous offrir l'arôme de leur feuillage.

Avez-vous déjà bu un thé avec des rameaux ? Ils sont adorables, tout en délicatesse. Un rien les fait rire.

Je regardais Zoé, humais la fraîcheur, écoutais les bruissements



Nous prîmes même
le thé avec quelques
jeunes rameaux.

de l'Arbre, et je m'aperçus que j'étais bien, tout simplement. J'entendis un toussotement près de moi, un de ceux qui veulent dire « je suis là, ne me voyez-vous pas ? ». Je me tournai, curieux. Il n'y avait personne, juste quelques rameaux dansant avec le vent.

J'entendis Zoé rire et mon regard glissa vers elle.

Le toussotement reprit, plus insistant.

Cette fois-ci, j'aperçus un regard à travers le feuillage.

– Bonjour, dis-je tout bas, pour ne pas déranger les rires qui m'entouraient.

Le regard me fixait, l'air étonné.

– Bonjour, insistai-je sans hausser le ton.

– Savez-vous pourquoi ?

– Pardon ?

– Savez-vous pourquoi ?

Je cherchais à comprendre cette drôle de question, mais je n'arrivais pas à en trouver le sens.

– Pourquoi quoi ? répondis-je avec l'étrange impression de faire l'écho.

– Pourquoi je suis ici et pourquoi vous êtes là ? Pourquoi la vie va et vient et pourquoi demain sera ce qu'il sera sans attendre ? Pourquoi je suis là et pourquoi vous êtes ici ? Pourquoi tout est éphémère et si long à la fois ? Pourquoi ? Le savez-vous ?

Il avait dit cela d'une traite, sans inquiétude. J'avais la sensation qu'il posait ces questions par curiosité. C'était pour lui une espèce de gourmandise. Il interrogeait, mais n'attendait pas de réponse. Et puis, que répondre à tout cela ? Le regard reprit de plus belle :

– Savez-vous pourquoi ? Pourquoi il est vain d'attendre, pourquoi le temps se fige, puis soudain s'envole ? Pourquoi à chaque fois qu'il pleut, des gouttes tombent ? Pourquoi ne s'envolent-elles pas comme le temps ?

Il s'interrompit brusquement, regarda les rires qui m'entouraient, puis murmura :

– Ils ont raison. Comment ne pas rire de tout cela !

Puis, l'air de rien, il dit :

– Savez-vous comment ?

Il me tourna alors le dos et je le vis partir, passant d'une branche à l'autre, tout en se régaland de comment, comme d'autres dégustent des madeleines.

– On continue la balade ? me demanda Zoé avec un reste de rire dans la voix.

– Pourquoi pas ! dis-je en perdant de vue l'étonnante rencontre.



Au fur et à mesure que nous montions, l'Arbre changeait. Des fleurs commençaient à apparaître ici et là. Absentes au début de l'ascension, elles étaient désormais de plus en plus présentes. Bien que petites, avec leurs pétales qui allaient du rose le plus clair au blanc le plus pur, elles offraient à l'Arbre une lumière étrange dans laquelle les feuilles semblaient flotter.

Nous nous assîmes sur une branche, Nina, qui ne recevait que peu de visites. Sa timidité, sans doute, empêchait les oiseaux de passage d'apprécier son accueil.

Elle fut très touchée de l'attention de Zoé qui lui demanda gentiment si nous pouvions profiter de sa présence pour nous reposer.

Ses rameaux, heureux de cette rencontre, s'agitèrent légèrement pour nous apporter un peu de fraîcheur.

Doucement bercés par Nina, nous nous endormîmes.



Pourquoi ?







– Tu es sûr ?

La voix de Zoé me sortit du profond sommeil dans lequel je m'étais glissé. Mais c'est une drôle de voix grave et souriante qui me réveilla totalement.

– Bien sûr ! Tu me connais, Zoé, je ne dis pas trop de bêtises.

– C'est vrai ! Mais c'est tellement étonnant ce que tu me racontes là ! Ah, Anselme ! Je te présente Alphonse, qui vient de là-haut.

– De Très-là-haut, précisa Alphonse.

Alphonse n'était pas une branche, ni un rameau. Il était végétal, sans nul doute, mais ses feuilles étaient différentes de celles de l'Arbre. Je ne l'avais jamais rencontré, mais Zoé semblait bien le connaître.

Je compris au détour de la conversation qu'Alphonse était une liane. Il avait pris racine très jeune sur l'Arbre et aimait plus que tout s'y promener. Chose surprenante, il n'était jamais

descendu au pied de l'Arbre. Quand nous lui parlâmes de la partie basse du tronc, des racines, il eut du mal à nous croire. Il ne connaissait de l'Arbre que le Très-là-haut.

Il semblait penser qu'en dehors de l'Arbre rien d'autre n'existait. L'Arbre était à la fois son monde, son dieu, de lui dépendaient sa vie et sa mort, du moins le croyait-il.

Je n'osais, de peur de le blesser, le questionner davantage sur ce qu'il ignorait.

Avec Zoé, il riait de temps à autre sans que je sache pourquoi. J'avais un petit pincement au cœur à chaque fois, comme si, bien qu'étant assis sur la même branche nous n'étions pas sur le même arbre.

Il l'avait dit, il venait de Très-là-haut, ce qui était à la fois clair et obscur. « Là-haut » aurait pu vouloir dire « en haut de l'Arbre », mais « Très-là-haut » semblait vouloir dire : « Attention ! Si vous pensez que l'Arbre est haut, vous vous trompez. Il l'est plus encore que tout ce que vous pouvez imaginer ! »

Je laissai mes idées vagabonder quelques instants en essayant d'imaginer le Très-là-haut et réalisai que j'ignorais sans doute au moins autant de choses qu'Alphonse. Je connaissais la partie basse de l'Arbre et ce qui gravitait autour. Mais je ne savais rien sur le Très-là-haut. Et je ne pouvais même pas l'imaginer. Alphonse, qui devait repartir, nous proposa de

profiter du voyage.

– Vous n’aurez qu’à vous tenir à moi et à vous laisser porter. Nous serions bien restés en compagnie de Nina, mais nous ne pouvions refuser cette occasion de monter vers le Très-là-haut !

Après avoir remercié Nina et ses rameaux, nous nous installâmes donc sur Alphonse, nous agrippant bien à lui, sans trop le serrer pour ne pas le gêner. La liane frémit, trembla et, soudain, se mit à se rouler, se dérouler, s’emberlificoter, s’entortiller de branche en branche.

Plus nous montions, plus les fleurs étaient présentes, plus leur parfum se répandait.



D’un léger mouvement, Alphonse me déposa en un lieu de l’Arbre semblable à un champ de fleurs, un champ où même le ciel est rempli de fleurs, toutes plus belles les unes que les autres.

J’eus juste le temps de voir Zoé continuer à monter, sauter dans l’Arbre quelques branches plus haut et remercier Alphonse d’un geste.

– Auriez-vous la bonté de ne pas nous piétiner ? demanda gentiment une fleur moins timide que les autres.

– Oh, désolé !

J'étais très embarrassé, car je ne savais comment faire. Il y avait des fleurs partout et il était impossible de les éviter.

– Sautillez, dansez, bondissez, volez si vous le pouvez, mais ne marchez pas, ne courez pas, me souffla une fleur en voyant mon embarras.

Comme pour m'accompagner dans ma danse, le vent doucement se mit à souffler entre les branches, les feuilles et les fleurs, entre les lianes, les tiges et les rameaux. Il soufflait une douce musique, légère, telle une brise.

Je sentis soudain mon pied droit se lever. Étonné de le voir prendre son indépendance, je décidai de le reposer au sol, sans doute pour tenter de me prouver que c'était bien moi et moi seul qui prenais les décisions. Mais cela me fut impossible, mon pied refusa tout net de se plier à mes désirs.

J'étais donc là, un pied levé, ne sachant quelle attitude adopter. Je m'appuyai, l'air fier, contre une branche à laquelle je n'avais pas encore été présenté.

Je la sentis frissonner à mon contact. Mais, trop occupé par mon pied droit, je n'y prêtai pas attention.





Puis ce fut au tour de mon pied gauche... C'est à ce moment-là que je réalisai qu'il était inutile de vouloir contrôler quoi que ce soit.

Mes pieds avaient fait ce qu'il fallait pour que je n'écrase pas les fleurs. Je me retrouvai donc à flotter dans l'Arbre, étonné de trouver tout cela presque normal.

– Vous auriez pu vous présenter !

C'était la branche contre laquelle je m'étais appuyé qui, un peu vexée, me faisait cette remarque.

– Oui, excusez-moi, je suis désolé. Mais, voyez-vous, je ne suis pas très habitué à voler.

– Vous flottez, mais vous ne volez pas encore, dit la branche avec une moue. Nos feuilles, elles, volent. Dès qu'elles sont en âge de quitter leur branche, elles s'en vont, légères, elles s'envolent, insouciantes, elles s'élèvent dans les airs. Puis, un jour, elles reviennent, changées en oiseaux. C'est alors magnifique de les voir chanter. Savez-vous que les feuilles chantent vraiment très bien ? Beaucoup mieux que les fleurs, je trouve. D'ailleurs, je ne me souviens pas avoir entendu une fleur chanter. Et vous ?

– Je... les oiseaux ne sont pas...

Je m'arrêtai soudain, conscient que tout ce que je pourrais dire à propos des feuilles et des oiseaux ne saurait convaincre la branche.

- Que disiez-vous ? me demanda-t-elle.
- Que... que vos feuilles doivent devenir de bien beaux oiseaux.
- Oui, regardez ! En voici une justement.

Un oiseau, ou peut-être était-ce une feuille, presque aussi petit que la plus petite des feuilles, vint se percher sur mon épaule, comme pour m'accompagner dans mes premiers pas flottés.

- Allez-vous devenir un oiseau ? me demanda la branche d'un air dubitatif. Je ne pense pas, répondit-elle, avant même que j'aie pu prononcer un mot. Ou bien un oiseau assez laid, ma foi.

Elle renifla après m'avoir toisé, puis haussa ses rameaux :

- Je ne sais vraiment pas ce que vous allez devenir, mon pauvre ami !

Une brise soudaine m'éloigna de cette branche si peu accueillante. Je n'arrivais pas à me diriger. J'avais beau tendre les bras, bouger les pieds avec force, rien n'y faisait, j'allais là où le vent me poussait et nulle part ailleurs.



Malgré tout, j'étais d'accord avec cette branche, je ne savais pas ce que j'allais devenir. Reprendrais-je pied un jour ou bien vais-je flotter ainsi le reste de ma vie ?





Cet état était assez agréable. Je ne décidais de rien, me laissant porter par la brise, et la seule chose que je pouvais faire était de profiter du paysage.

Les fleurs me regardaient, étonnées de me voir.

– Quel genre d'oiseau êtes-vous ? me demanda l'une d'elles.

– Je ne suis pas un oiseau.

– Bien sûr, dit-elle, vexée de s'être trompée, vous n'avez pas d'ailes... Mais qu'êtes-vous donc ?

– Je suis un humain.

– Ah... Quelle drôle d'idée !

C'était une réflexion vraiment étonnante. Comme si j'avais eu le choix, le désir, d'être humain.

À bien y réfléchir, je trouvais l'idée intéressante. Qu'aurais-je voulu être si je n'avais pas été humain ?

– Avez-vous choisi d'être fleur ? demandai-je.

– Je ne sais pas, je ne m'en souviens plus. Mais si j'ai eu à choisir, alors j'ai fait le bon choix. C'est une vie riche et palpitante que d'être fleur. Ne trouvez-vous point ?

– J'avoue que je manque d'expérience.

– Oui, c'est vrai... répondit la fleur qui, décidément, parlait souvent sans réfléchir. S'éparpiller dans l'air grâce à son parfum est une aventure incroyable. Imaginez-vous, partir dans toutes les directions tout en restant uni. À la fois partout et ici.

Je n'avais jamais vraiment réfléchi à la vie des fleurs, mais l'idée de s'éparpiller ainsi dans l'air me séduisit immédiatement.

– Quelle drôle de chose que la vie, murmurai-je.

– Oui, c'est une drôle de chose. N'avez-vous pas vu mon Ozth ?

– Pardon ?

Une fois encore, la fleur semblait parler sans réfléchir.

– Mon Ozth, ne l'avez-vous pas vu ?

– Je ne sais pas... Qui est Ozth ?

La fleur me sourit gentiment et soupira.

– Vraiment, mon cher, vous m'étonnerez toujours !

Elle avait dit cela comme si nous étions de vieilles connaissances puis, sans plus s'occuper de moi, elle se tourna vers ses compagnes et se mit à papoter.

Un coup de vent m'emporta soudain, et après quelques secondes de surprise, je profitai pleinement de cette sensation de liberté qui arrive quand on abandonne tout désir personnel et qu'on se laisse porter par le courant. Dans ces moments, la meilleure chose à faire est d'admirer le paysage. Ce que je fis durant quelques minutes.

L'air s'amusait à me faire passer entre des branches que j'avais à peine le temps de saluer. Je frôlais des rameaux, m'excusant de les déranger. Je les entendais rire, sans doute se moquaient-ils de mes maladresses. Il est vrai que c'est un art de savoir se laisser porter ainsi.

N'avez-vous pas vu



mon Outh ?

L'air me déposa doucement sur une branche et, après une dernière caresse sur ma joue, me quitta. Je retrouvai alors le poids de mon corps et en fus étonné.



Une fleur, seule sur la branche, me regardait tendrement.

– La légèreté est bien agréable, n'est-elle pas ?

Je souris, et soupirai, repensant à cette sensation à la fois nouvelle et tellement naturelle.

– Oui, c'est vrai.

J'observais autour de moi, aucune autre fleur ne semblait pousser dans cette partie de l'Arbre.

– Pourquoi êtes-vous seule ?

Elle me regarda, semblant ne pas me comprendre.

– Comment pourrais-je bien être seule ? répondit-elle enfin.

Sa question me prit au dépourvu.

– Vous êtes la seule fleur de la branche.

– Et vous ?

– Je ne suis pas...

Je n'osai finir ma phrase. Tout ce que j'aurais pu dire sur le sujet me sembla soudain incongru.

La fleur, voyant ma gêne, sourit.

– Savez-vous qu'il est impossible d'être seul en sa propre compagnie ?

Je fermai les yeux et écoutai les chuchotis des feuilles, les murmures des branches.

Quand j'ouvris à nouveau les yeux, il y avait, assis près de moi, une espèce de fantôme gris. Ce n'était pas vraiment un fantôme, mais c'est la meilleure description que je puisse faire de mon compagnon.

Ma première réaction fut la peur qui, lorsque nos regards se croisèrent, s'envola.

Il y avait dans ses yeux toute la tristesse du monde.

Un immense chagrin m'envahit soudain, et je ne pus réprimer un sanglot.

En un instant, cette émotion avait tout balayé sur son passage. Fini les moments de légèreté, terminé les remarques étranges des fleurs. Place à ce vide insondable, à cette solitude envahissante, à cette tristesse universelle.

Je me plongeai dans cette émotion, avec la douce pensée de m'y noyer. M'y noyer pour ne plus la ressentir, mais l'être entièrement.

Au moment où je perdais pied, où je me laissais engloutir par ce regard, j'entendis Zoé au loin.



Quand une branche rit,
elle secoue
toutes ses feuilles,
qui rient elles aussi.

– Anselme ? Zibelin, veux-tu arrêter de jouer avec Anselme !
Regarde dans quel état tu l'as mis !

Le regard de Zibelin changea brusquement, la tristesse laissant place à un sourire, une joie pétillante.

Je fus comme remonté à la surface et, tel un noyé, je pris une grande respiration, avalai l'air goulûment, et me remplis de joie, de bulles de gaieté.

Zibelin me regarda, pencha la tête et, d'un air malicieux, disparut.

– Ça va ? me demanda Zoé. C'est un farceur. Il aime s'amuser.

– S'amuser ?

J'avais du mal à percevoir cette envie de me noyer dans cet océan de tristesse comme un jeu.

– Il ne te serait rien arrivé. Zibelin n'est pas méchant.

Il flottait en moi des nuages de joie, alors je ris sans me préoccuper du reste. Et comme cela est contagieux, Zoé rit avec moi, ainsi que les branches autour de nous.

Quand une branche rit, elle secoue toutes ses feuilles, qui rient elles aussi. Et comme le rire est contagieux, ce fut bientôt l'Arbre entier qui se mit à rire.

J'aperçus, entre deux branches, Zibelin qui me regardait, les yeux souriants, heureux.

Après son fou rire, l'Arbre soupira de bien-être, ce qui fit frissonner chaque feuille.



Zoé était repartie de son côté. Je l'entendais discuter avec une branche.

– Et l'hiver ? N'avez-vous pas trop froid ? Moi, quand j'ai froid, je me fais un bon feu et... Oh, pardon ! Je suis désolée ! Veuillez m'excuser, je vous en prie ! Je ne pensais pas à mal !

Heureusement, la branche n'était pas rancunière.

– Ne vous inquiétez pas, dit-elle en souriant, nous le savons, nous ne faisons que passer. Et si, une fois dans le Très-Partout, nous pouvons encore être utiles, c'est avec plaisir.

Je sus beaucoup plus tard qu'à la suite de cela, Zoé, dès qu'elle allumait un feu, remerciait chaque bûche, chaque branche de bois sec pour la chaleur qu'elle allait lui offrir.

Je m'assis tranquille sur une branche après lui avoir demandé la permission. J'avais besoin de me reposer, de profiter du silence bruisant de l'Arbre.

C'était une branche très accueillante, charmante, mais bavarde et un peu fatigante.





Elle n'arrêtait pas de parler, de la pluie qui était bien agréable, mais qui mouillait quand même beaucoup, du soleil qui réchauffait, mais parfois un peu trop, des saisons qui se répétaient au cours des ans et des écureuils qui, sans le faire exprès, la chatouillaient en courant sur elle.

– Vous comprenez, ils sont adorables, je les aime beaucoup, mais ils ne cessent d'aller et venir. Regardez ! Encore un ! Oh, ce n'est pas qu'ils me gênent, il est toujours bien agréable d'avoir de la visite, mais je dois être trop sensible de l'écorce ! Dès que l'un d'eux passe, ça me chatouille tout le long ! Même mes feuilles en frémissent ! Je n'y peux rien, voyez-vous, c'est ainsi, mais...

Je m'étais levé, doucement, avec l'intention de m'éloigner d'elle pas à pas.

– Oh ! Vous partez déjà ?

Il est délicat dans pareil cas de s'en aller sans être grossier. Alors je mentis, un peu...

– Oui, je dois retrouver une amie.

– Je vous ennuie, c'est ça ? Je suis trop bavarde, je le sais bien. Mais, voyez-vous, les visites sont tellement rares.

– Et les écureuils ?

La branche sourit tristement et haussa les rameaux.

– Vous les avez vus ? me demanda-t-elle. Ils sont sans cesse pressés. Mais, je vous en prie, allez-y, je ne vous en voudrai pas.

Elle s'interrompit un instant, puis reprit gaiement :

– Vous savez, c'est le printemps, les oiseaux vont bientôt revenir de leur long voyage. Il me tarde de les voir. Tous les ans quand ils sont de retour, ils me racontent tout ce qu'ils ont fait. C'est toujours passionnant !

Je la saluai avec maladresse, par peur de devoir rester à l'écouter, lui fis un baisefeuille comme on fait un baisemain et, en quelques bonds, continuai mon ascension dans l'Arbre.



Je montai ainsi de branche en branche, sans me préoccuper du temps et, je dois l'avouer, sans plus penser à Zoé !

Là où j'arrivai, il était presque impossible de voir le ciel tant était dense le feuillage. Mais, étrangement, les feuilles étaient dans des tons de bleu si variés que je me croyais au bord de la mer. Leurs mouvements, ainsi que le bruit du vent dans les branches, faisaient penser aux vagues. Je m'assis sur une branche, comme on s'assoit sur un rocher. Seule me manquait la fraîcheur de l'eau sur mes pieds, car, était-ce mon imagination – sans doute – un air marin flottait autour de moi.

Je fermai les yeux et respirai.

Un courant d'air léger passa sur mes pieds, m'offrant cette sensation de fraîcheur que peut apporter l'eau.

L'instant était parfait.

Je ne sais combien de temps je suis resté ainsi sur ma plage. J'étais bien, là était l'essentiel.

Quand je me réveillai, car je m'étais assoupi, un oiseau étrange était là, me regardant, l'air intrigué.

Je me redressai, et m'aperçus qu'il ne s'agissait aucunement d'un oiseau.

Il avait bien des plumes, ou peut-être des écailles... Avait-il des ailes ? Rien n'est moins sûr.

En tout cas, il n'avait pas de bec, c'était certain. Ce n'était donc pas un oiseau.

– Quelle étrange créature... murmura le non-oiseau en m'observant.

J'ouvris la bouche, mais ne sus que répondre.

– Êtes-vous un poisson ? me demanda-t-il.

– Non.

– En êtes-vous sûr ?

Le non-oiseau me regardait de haut, et je me sentis comme pris en faute.

J'ouvris une fois de plus la bouche, sans qu'aucun son n'en sorte.

– Ah ! Vous n'en êtes pas sûr ! C'est bien ce qu'il me semblait.

Vous êtes donc un poisson. C'est étrange. Je n'imaginai pas les poissons comme ça. Mais vous en êtes un, c'est évident.

Une fois encore, j'ouvris la bouche et ne répondis rien.

Il est vrai qu'ainsi je devais ressembler à un poisson.

– Vous êtes un poisson à longues pattes, conclut-il. Un cousin d'une branche éloignée m'a parlé de votre espèce il y a bien longtemps, après un voyage dans le Très-Bas-là-bas.

– Je suis un humain.

Le non-oiseau m'observa, me dévisagea, cherchant à comprendre ce que je voulais dire.

– Un poisson-humain... soit ! dit-il en regardant mes jambes.

Vous ressemblez fort aux poissons à longues pattes.

Son regard fut attiré par un oiseau qui venait de se poser non loin de nous. Il me jeta alors un dernier coup d'œil, puis se désintéressa de moi.

Je n'eus pas le courage de lui expliquer que je n'étais pas un poisson. Après tout, peut-être que pour lui j'en étais un. Quelle différence cela pouvait-il bien faire ? Je suis ce que je suis, peu importe le nom que l'on me donne. Et puis, suis-je si sûr d'être un humain ? Après tout, qu'est-ce que cela signifie exactement ?

Je m'imaginai alors poisson, oiseau, écureuil, fleur, feuille, branche, Arbre et même pierre. Je me sentis nager, voler, sauter. Je ressentis mes racines qui s'enfonçaient dans la



Il n'était pas
nécessaire de parler
pour savoir qu'on
se ressemblait.

terre, mes ailes qui me portaient au plus haut, ma légèreté de feuille, mon parfum de fleur et ma rudesse de roche. Je fus tout cela, non pas un mélange de tout, mais chaque chose, chaque être vivant à la fois. J'étais riche de toutes ces vies, à la fois si différentes et si semblables. D'un bond, je me levai, heureux d'être un poisson dans cet océan de feuilles. Je continuai ma promenade, me sentant écureuil, puis oiseau, ou encore humain. Je grimpais, sautais, volais presque à certains moments. J'étais moi.



J'étais si bien à me promener dans l'Arbre ! Je m'amusais à aller le plus loin possible au bout des branches pour tenter de voir l'horizon. Ce n'était pas facile de trouver le bon point de vue, car l'Arbre était vaste. Enfin, après quelques recherches, j'arrivai sur la branche idéale. Assez forte pour me porter jusqu'au bout sans ployer et assez longue pour m'emmener au-delà de ses compagnes. C'était une branche à l'esprit vagabond, de celles qui n'en finissent jamais de pousser, de celles que l'on n'arrête pas, de celles qui grandiront, quoi qu'il arrive. Elle faisait plaisir à voir. Elle

me sourit, heureuse de sentir qu'on se comprenait si bien et qu'il n'était pas nécessaire de parler pour savoir qu'on se ressemblait. Je m'assis à son extrémité, tranquille. Elle me balançait tout doucement, heureuse de partager son bout de ciel avec moi.

Nous étions là, tous les deux, main dans la feuille, profitant de cet instant. Qu'il était bon de se sentir ainsi compris !

Le temps n'existait plus. Je me sentais à ma place. Peut-être l'étais-je ?

La nuit commençait à tomber. La lumière se faisait plus tamisée.

À ma grande surprise, des fleurs apparurent sur les branches. En un instant, l'Arbre fut couvert de ces fleurs en boutons qui s'ouvrirent petit à petit, lumineuses, chacune à sa façon, tels des lampions. Elles donnaient à l'Arbre un air de fête. Les branches, de toute évidence heureuses, balançaient leurs fleurs-lampions, ce qui donnait une étrange sensation de flottement. J'avais l'impression d'être dans un navire, voguant dans le ciel.

Était-ce une impression ? Rien n'est moins sûr...



Retrouvez toute notre collection sur

www.pourpenser.fr



J'ai écrit cette histoire comme on part se promener, sans savoir où j'allais, sans savoir quand je reviendrais. Au détour des pages, j'ai rencontré des fleurs et des rameaux philosophes, des non-oiseaux, des fleurs d'un jour, et puis je me suis trouvée. J'étais poisson, oiseau, écureuil, fleur, feuille, branche, Arbre et même pierre. Je me sentis nager, voler, sauter. Je ressentis mes racines qui s'enfonçaient dans la terre, mes ailes qui me portaient au plus haut. Je fus tout cela, non pas un mélange de tout, mais chaque chose, chaque être vivant à la fois.

J'étais riche de toutes ces vies, si différentes et si semblables.

Pourpenser Éditions
www.pourpenser.fr

 **Pourpenser**
éditions

14,50 €



FLORENCE THINARD



REVENEN
amis
MARTIENS!



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

REVENEZ
amis
MARTIENS!

© Éditions Thierry Magnier, 2026
62 avenue de Saxe 75015 Paris
etm@editions-thierry-magnier.com
www.editions-thierry-magnier.com
ISBN 979-10-352-0930-8

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Illustration et conception graphique de la couverture : Antonin Faure
Mise en page de l'intérieur et de la couverture : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

FLORENCE THINARD

REVENEN,
amis
MARTIENS!



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Florence Thinard est née juste en face de l'Atlantique, à Royan, en 1962.

Devenue journaliste et autrice de documentaires, elle s'efforce de décrypter l'actualité. Pour équilibrer ce travail d'une sévère rigueur, elle écrit des histoires où la réalité se soumet joyeusement à l'imagination.

Aux Éditions Thierry Magnier :

Encore heureux qu'il ait fait beau, coll. En voiture, Simone !, 2025 (première édition 2012).

Rendez-moi ma bonne vieille pollution, coll. En voiture, Simone !, 2024.

La Reine Soleil, coll. Grands romans, 2022.

Totems, L'abominable ours des neiges, coll. En voiture, Simone !, 2018.

Totems, Bons baisers d'otarie, coll. En voiture, Simone !, 2018.

Totems, Chat va barder !, coll. En voiture, Simone !, 2017.

Totems, Dans la gueule du loup, coll. En voiture, Simone !, 2017.

Totems, Magots à gogo, coll. En voiture, Simone !, 2017.

Cavalcades, coll. Romans ados, 2014.

Le Jour des poules, coll. En voiture, Simone !, 2013.

Un boulot d'enfer, coll. Romans ados, 2005.

Au tendre et vaillant équipage de la Team Flo
qui a accompagné mes aventures cosmiques.

*Amis Terriens, amies Terriennes,
Regardez la planète bleue sous nos yeux
Oh ! À des millions d'années-lumière
Il n'y a rien de plus beau
Oh ! Nulle part ailleurs dans l'univers
Rien de plus beau que la Terre
Chic planète, dansons dessus...*

*Chic planète,
L'Affaire Louis'Trio*

Le Conseil des Gardiens

Le soleil se levait à peine sur Mars quand FWFX¹ se présenta devant la porte des Grands Anciens Gardiens de l'Autorité Suprême (plus familièrement nommés les GAGAS quand ils n'étaient pas à portée d'onde mentale).

FWFX sentait ses huit cœurs battre à une vitesse folle. Il se tortilla avec nervosité, laissant derrière lui un long filament de bave. Sa peau, d'un rose carmin qui trahissait sa jeunesse, était ponctuée de taches d'angoisse. Il se força à respirer par tous les pores de sa peau et à répéter ses arguments.

1. FWFX est la traduction la plus proche en langage humain de ce nom, assez commun sur Mars, qui signifie selon les traducteurs « Celui qui bave le plus haut » ou « Celui dont la bave est la meilleure ».

Note du traducteur : L'écriture martienne ne comporte pas de voyelles. Selon l'accent des interlocuteurs, FWFX deviendra FIWIFIXI, FOWOFOXO, FAWAFAXA ou même FKWKFKXK.

Il aurait très peu de temps pour convaincre les GAGAS. C'était déjà un miracle qu'ils aient accepté de le recevoir. L'attention était désormais focalisée sur la très prometteuse galaxie PMTCS 765089#98 et la vieille Terre n'intéressait plus personne.

Non, ce n'était pas tout à fait juste. La Terre intéressait les Martiens plus que jamais, et surtout ses immenses, ses colossales, ses incroyables réserves d'Ô. Mais le problème de la Terre, c'était que...

– FWFX est appelé par les Grands Anciens Gardiens de l'Autorité Suprême, claironna soudain une voix dans son cerveau².

Bien qu'il attende cette annonce, FWFX sursauta.

Le grand moment était arrivé, celui qui déterminerait son avenir. Devenirait-il l'aventurier qu'il avait toujours rêvé d'être, l'explorateur de cette Terre qui le fascinait depuis qu'il n'était qu'une larve ? Serait-il le héros qui parviendrait enfin à soutirer son Ô à la Terre ? Ou retomberait-il dans l'anonymat de la masse, tout juste bon à creuser les galeries de pierre où se déroulait la vie martienne, à l'abri des implacables rayons du Soleil ?

FWFX rassembla son courage et laissa éclater une bulle de bave phosphorescente. C'était parti !

2. Sauf mention contraire, tous les échanges entre Martiens se déroulent sous forme de transmission mentale.

FWFX s'avança d'une reptation ferme face aux GAGAS. Les héros et les aventuriers ne rampent pas comme des schmoolaââgs ramollis.

Les sept Grands Anciens étaient rassemblés autour du fameux bassin d'Ô sacrée, symbole de leur pouvoir suprême et incontesté. FWFX n'avait jamais vu autant d'Ô de sa vie entière et dut s'arracher à sa contemplation pour observer les Anciens. Leurs peaux avaient les couleurs du grand âge, du bleu nuit à l'indigo le plus sombre. Leurs émanations mentales exprimaient à des degrés divers l'impatience, la contrariété ou le dédain. Mais FWFX capta aussi une vague curiosité et se raccrocha à cette pensée fugace.

Il s'aplatit au sol avec respect.

– Exprime-toi, dit ABBA, l'Ancien le plus Ancien, dont la peau presque noire reflétait les miroitements de l'Ô sacrée.

– Salut à vous, Vénérables Gardiens de l'Autorité Suprême, commença FWFX d'une onde mentale pleine de conviction. Je vous remercie de...

– Pas de blabla, coupa l'Ancien. Au fait, et vite.

FWFX inspira profondément et se lança.

– La Terre détient 1 400 000 000 000 litres d'Ô, soit 99,7987 % de l'Ô de l'univers connu. Or nos réserves s'amenuisent à chaque cycle solaire, car nous en perdons 4 750...

– On sait tout ça, râla BAAB, un Ancien dont la peau indigo couturée de cicatrices révélait son passé de général

en chef. Tu crois quoi ? Qu'on yoyote entre nous sans connaître nos ressources au millimètre cube près ?

– Je... oui... NON... s'exclama FWFX.

– Bon, alors, tu veux quoi ?

– Je veux aller sur Terre. Pour rapporter de l'Ô.

– Pffff... souffla BAAB dont la peau pourpre fonça encore sous le coup de l'irritation. Pourquoi perdons-nous notre temps avec de jeunes écervelés de cet acabit ?

– Tu n'es donc pas allé à l'école ? persifla un autre. Tu ne sais rien de l'Histoire des Expéditions Terrestres et de leurs lamentables échecs ?

FWFX ravala de justesse la bave amère qui dégoulinait de sa bouche.

– Si, si, mais, mais... bafouilla-t-il. Justement, je...

L'esprit de FWFX fut soudain matraqué par une rafale d'images d'une violence inouïe. L'Ancien militaire les commenta d'un ton acerbe.

– Expédition Terrestre n° 17098 : DGDN calcule que les végétaux représentent 84 % de vie sur Terre. Il en déduit que cette forme de vie a la haute main sur les réserves d'Ô. Il passe donc 506 cycles solaires à métamorphoser en séquoïa géant. Il termine tronçonné, changé en terrasse de piscine et en papier toilette.

Des visions horribles de tas de planches et de rouleaux roses fusèrent dans l'esprit de FWFX.

– Expédition Terrestre n° 30965, enchaîna BAAB sans pitié. Le valeureux KBKZ tente sa chance en

métamorphosant en baleine bleue : 170 tonnes, 27 mètres de long, le plus gros être vivant sur Terre, de surcroît maître des océans. Résultat...

FWFX tenta de fermer son cerveau au bain de sang où le plongea l'Ancien. Le harpon explosif qui pénétrait la chair vivante, la hache qui découpait des quartiers de graisse et pour finir de l'huile de moteur, du savon et des sushis.

– Expédition Terrestre n° 185290, JHJX choisit une approche révolutionnaire en métamorphosant en un animal minuscule mais extrêmement actif, dont les membres réunis pèsent autant que l'humanité. C'était compter sans le génie destructeur des humains et leurs pesticides.

Montagnes de fourmis recroquevillées, les pattes en l'air. Difficile de distinguer JHJX dans cette masse agonisante.

– Expédition Terrestre n° 185290... (L'image d'un splendide éléphant gisant dans la brousse, les défenses arrachées, s'imposa dans l'esprit de FWFX qui grimaça.) N° 25792... (une renarde arrachée à son terrier par des pinces d'acier), n° 35792... (des poules éventrées par des lames dans un abattoir), n° 40897 (une vache abattue d'une décharge électrique), n° 40897 (un dauphin noyé dans un filet de pêche), etc.

– Les humains, cracha avec amertume un autre Ancien. La plaie de cette planète bénie par l'Ô... Quelle injustice !

– Rien ne leur a jamais résisté, insista un autre. Et rien ne leur résistera jamais, parce qu'ils n'obéissent qu'à leur avidité et ne respectent aucune forme de vie.

– Même pas la leur, énonça l’Ancien des Anciens en lançant à la cantonade des images d’enfants décharnés et de prisonniers fusillés.

– De toute façon, ça ne servirait à rien de métamorphoser en humain tant qu’on n’a pas résolu le problème de la parole, grogna un autre.

La parole était LE grand obstacle dans la conquête de la Terre. La plupart des humains étaient quasi imperméables à la communication mentale, sauf à leur envoyer de l’artillerie lourde qui leur faisait exploser le cerveau. Et les Martiens, faute d’atmosphère sur Mars, n’arrivaient pas à développer des sons avec lesquels communiquer. Cette impasse durait depuis des années-lumière.

– Assez ! Assez perdu de temps ! s’indignèrent plusieurs voix. Laissons tomber la Terre et concentrons nos efforts sur PMTCS 765089#98 où des traces d’humidité ont été détectées !

FWFX se ratatina. Il avait échoué. Sa vie était fichue. Jamais il ne verrait la planète bleue de ses rêves de larve. Il était condamné à creuser la pierre martienne jusqu’à sa mort.

C’est alors qu’une pensée indulgente flotta jusqu’à lui. Elle provenait de BABA, un Ancien à la peau bleutée qui l’observait avec attention.

– Puisque nous avons accepté de recevoir ce jeune... heu... FWFX, nous devrions le laisser parler.

Un silence précaire s’installa. FWFX tressaillit. C’était sa dernière chance.

– Vénérables Gardiens, commença-t-il d'une voix pressante, je vous jure que j'ai étudié en détail chacune de nos 525 673 Expéditions Terrestres. Je pense que nous nous sommes trompés en choisissant les formes de vie que nous avons investies.

– Fine analyse, grinça BAAB.

– Chuuut ! intima BABA.

– J'ai étudié toutes nos archives sur les humains, s'enhardit FWFX, et j'ai observé que certains d'entre eux admirent et même obéissent à...

– À qui ? À qui ? s'impacienta l'Ancien des Anciens.

– À leur chat, Vénérable Gardien. Parfois à leur chien, mais c'est moins fréquent.

– N'importe quoi... railla l'Ancien pourpre. Prenons au hasard une petite parcelle de la Terre, je crois qu'ils l'appellent France, où ils en abandonnent 300 000 par an, une toutes les deux minutes ! (Images de chats et de chiens désespérés, le nez collé au grillage d'un refuge.) C'est de l'admiration, ça ?

Là, FWFX était prêt. Il avait prévu cette objection et choisi avec soin ses réponses. Il déploya de merveilleuses et attendrissantes images. Un bébé pelotonné entre les pattes d'un molosse, lui-même assis sur le canapé familial. Un chat mangeant dans l'assiette de son humaine. Un autre vautré sur un clavier d'ordinateur, empêchant tout usage de l'engin. Des millions de vidéos drôlatiques de chats et de dessins de chats kawaiï aux grands yeux émouvants.

Des humains à quatre pattes devant leur chien, d'autres montant des tours pelucheuses afin que leur chat domine le monde, d'autres encore ployant sous les sacs de litière ou de nourriture, et partout, des baisers, des caresses et des câlins, des selfies joue contre joue, et même un cimetière aux petites tombes couvertes de fleurs et de messages éplorés. « À mon amour de Kiki », « Zeppo, jamais je ne t'oublierai », « Moustache, tu as été le soleil de ma vie ».

– Bien sûr, tous les humains ne sont pas capables d'autant d'affection mais ils sont tout de même nombreux à être vraiment gags, heu... fous d'amour pour un animal. Ça pourrait suffire à créer des liens. Si nous parvenons à les convaincre que nous défendons la cause animale, nous pourrions nouer de solides alliances avec cette minorité.

– Et donc tu métamorphoserais en... ? questionna BABA.

– En chat, Vénérable Gardien, c'est le plus sûr. Dans des temps reculés, certains humains les considéraient même comme des dieux. Les chats se montrent par nature indépendants, voire farouches, et pourtant des humains se plient à leurs quatre volontés. Ils leur achètent de la nourriture délicate à prix d'or, se lèvent pour leur ouvrir les portes, leur laissent la meilleure place dans leur propre lit et reçoivent les rebuffades des petits félins sans broncher. Certains les en aiment même davantage pour cela.

– Ces humains sont vraiment des créatures répugnantes, maugréa l'Ancien pourpre.

– Mais ils contrôlent l'accès à la Terre, et donc à l'Ô, soupira l'Ancien indigo. FWFX, tes chances de réussite sont minimes, tu le sais ? Tu t'avances vers une mort quasi certaine et peut-être cruelle...

– Je le sais, Vénérable Gardien, affirma FWFX en bombant l'abdomen. Je suis prêt à ce sacrifice, pour l'Ô, et pour l'avenir de Mars. En outre, nous avons devant nous une fenêtre de lancement exceptionnelle : pendant quelques semaines notre orbite nous amène à seulement 55,7 millions de kilomètres de la Terre au lieu de 401 millions !

BABA se tourna vers le Conseil.

– Je trouve que FWFX a de solides arguments pour une ultime Expédition Terrestre. Je vote pour qu'on lui attribue le budget pour un vaisseau de 7^e classe, du carburant pour un aller-retour Mars-Terre et l'énergie d'une métamorphose.

FWFX n'en croyait pas ses pensées. Un espoir fou le traversa.

– Énergie gâchée, échec annoncé, temps perdu, protestèrent les autres.

Mais comme l'heure du déjeuner approchait et que tous savaient à quel point leur collègue indigo pouvait être têtu, les Anciens n'insistèrent pas.

– Est-ce que je pourrais avoir un groupe de soutien ? osa demander FWFX, ses huit cœurs battant la chamade.

– N'abuse pas de notre générosité ! s'indigna l'Ancien pourpre.

– Donnons-lui un patrouilleur à la retraite, suggéra ABBA d'un air calculateur.

Au pire, pensait-il dans son for intérieur, on sera débarrassés d'un jeune écervelé, d'un engin bon pour la casse et d'une bouche inutile. Au mieux, le gosse rapportera quelques gouttes d'Ô et ce serait toujours ça de pris.

– Cas réglé, au suivant !

FWFX fut éjecté de la salle du Conseil par les huissiers alors qu'il bafouillait encore des remerciements émus. La dernière pensée qu'il capta fut un « Bonne chance » de BABA puis les lourdes portes de la salle du Conseil se refermèrent, coupant court à toute communication.

FWFX rampa en zigzag dans le hall. La bave lui montait à la tête.

Il avait réussi.

Il lança un bouquet de bulles phosphorescentes, d'une joie sans mélange.

Lui, FWFX, était officiellement à la tête de la 525 674^e Expédition Terrestre de la planète Mars !

La gloire l'attendait !

Cap'tain FWFX

– Ben, mon gars, on n'est pas prêts de toucher Terre dans cette casserole... dit WDWC.

– Je vous prie de m'appeler Commandant, rétorqua FWFX d'un ton pincé.

Le vieux patrouilleur ricana. Un filet de bave d'une couleur douteuse dégoulina sur son abdomen.

FWFX serra les mâchoires. L'équipier qu'on lui avait fourni pour cette mission était aussi minable que leur moyen de transport. L'engin était le plus petit vaisseau de catégorie 7 de la flotte, à peine de la taille d'un kropetulateur, éraflé, cabossé et rouillé.

WDWC, lui, était un de ces vieux durs à cuire qui avaient passé leur vie à surveiller les frontières spatiales et à mener des escarmouches et des trafics louches dans les galaxies voisines. Sa peau violine était cousue de cicatrices d'anciennes blessures. Il avait insisté pour montrer à

FWFX ses traces de morsures de vampires plutoniens et ses constellations de verrues dues aux pluies acides de Vénus. À son haleine chargée et à sa reptation zigzagante, FWFX l'avait soupçonné de picoler de l'azote en douce.

– La dernière fois que je suis monté dans un tacot aussi pourri, gargouilla WDWC, c'était quand on a failli s'écraser sur Aldébaran avec ma patrouille... ça date pas d'hier... Mais quand même, on avait bien rigolé. Y avait un Saturnien qui...

FWFX le coupa sèchement.

– Je veux un rapport détaillé sur l'état de ce véhicule d'ici ce soir. Je vais m'occuper du ravitaillement et des procédures de métamorphose.

– Pasque moi aussi, je vais méfartomoser ? s'inquiéta WDWC.

– Métamorphoser. Oui, évidemment. J'ai besoin d'un coéquipier opérationnel sur le terrain. Nous serons des chats.

– Décha ? renvoya WDWC dont la pensée n'exprimait qu'un vide intersidéral.

– Je vous expliquerai pendant le voyage, s'impatienta FWFX. Examinez-moi cet engin, j'attends votre rapport.

– OK, Cap'tain, maugréa WDWC en se traînant vers la porte du vaisseau.

FWFX soupira. Il se reprit aussitôt. Pas question de se laisser abattre. Il avait du travail et, vaisseau pourri ou pas, il irait sur la Terre !

FWFX passa le reste de la journée à remplir des formulaires en trois exemplaires, à signer des bons de commande, à ramper à toute vitesse d'un bureau à l'autre pour obtenir les coups de tampon officiels. Mais au coucher du soleil, il était un commandant heureux dont le dossier complet s'empilait devant lui. WDWC et lui étaient autorisés à métamorphoser en chats domestiques (*Felis catus*), classe des Mammifères, ordre des Carnivores, famille des Félin. La métamorphose elle-même interviendrait durant le long voyage vers la Terre. Cette opération complexe transformerait leurs corps spongieux et baveux, harmonieux et sophistiqués, en organismes primitifs composés de deux cent cinquante os et trente dents ainsi que d'organes aussi étranges et répugnants qu'un foie, des reins ou un anus. FWFX avait envisagé un instant de laisser tomber tout ce fatras intérieur mais ils devaient passer pour de vrais chats et donc avaler de la nourriture et faire des crottes. Aussi avait-il coché la case Métamorphose complète, Intérieur-Extérieur, avec tous les accessoires (truffe, coussinets, moustaches, griffes rétractiles, etc.).

Afin de rappeler à WDWC la hiérarchie au sein de l'équipage, FWFX avait choisi avec soin leurs races respectives sur un catalogue piraté aux humains. Lui-même deviendrait donc un Sacré de Birmanie, « d'une élégance sans pareille » avec « une soyeuse robe claire », visage, oreilles et queue foncés, des pattes « ornées de gants blancs » et des yeux « d'un magnifique bleu saphir profond ». Réputé

calme et câlin, il serait irrésistible aux yeux humains. Pour WDWC, il avait coché l'option « Chat de gouttière », rayures basiques, yeux jaunes, corps robuste.

Ces choix avaient considérablement entamé le maigre budget de l'expédition et FWFX dut remplir leurs cales de la nourriture la moins chère, du dioxyde de carbone premier prix. Ce serait un peu dur à avaler pendant 55,7 millions de kilomètres, mais ils ne partaient pas en vacances, ils ouvraient un avenir nouveau à leur peuple ! Ce but méritait tous les sacrifices.

Lorsque FWFX, épuisé, revint à l'atelier de réparation des véhicules spatiaux, dans le coin sombre du hangar reculé qu'on leur avait attribué, il ne trouva aucun signe de WDWC. Pas la moindre trace de bave indiquant une activité récente. Le vaisseau était exactement dans l'état où il l'avait laissé le matin même.

– WDWC ? appela-t-il, inquiet. WDWC ?

FWFX lutta avec la poignée rouillée du véhicule et parvint à ouvrir la porte dans un grincement de mauvais augure. Une bouffée nauséabonde de moisissure aux vagues relents d'azote s'échappa du vaisseau. L'intérieur était plongé dans une pénombre crasseuse mais il distingua une masse informe sur le siège du copilote.

– WDWC ?

Un grognement inarticulé s'échappa de la masse qui se tortilla mollement.

– WDWC !

La masse sursauta.

– Cap'tain ?

– Vous *dormez* ? s'indigna FWFX. Mais... mais vous avez bu, ma parole !

– Pas du tout-tout, gargouilla le vieux patrouilleur en se redressant. Je réfléchi-chissais au problème de carburation du... heu... Cap'tain, cette passoire a dû faire la Guerre des Mondes, elle fuit de partout ! Le réservoir, les hublots, le sas de décompression...

– Alors pourquoi n'êtes vous pas au travail ? interrogea FWFX, glacial.

– Cap'tain, faut être réaliste, on n'arrivera jamais vivants sur Terre dans cette pétoire. Elle irait pas sur Sirius sans tomber en morceaux.

FWFX frappa son coéquipier d'une rafale d'ondes de colère. Il n'allait pas laisser son rêve de gloire lui échapper par la faute d'un incapable et d'un tas de ferraille.

– Espèce de shmulaââag ! gronda-t-il. Entrez bien dans votre cervelle imbibée d'azote que nous irons sur Terre, même si on doit ramper à travers le système solaire ! J'exige une obéissance sans faille de votre part. Au moindre manquement, je jure par le Grand Mars de vous faire coffrer pour rébellion. Vous irez griller dans la plus lointaine colonie pénitentiaire de la Voie lactée !

Il projeta sur WDWC des images insoutenables de corps mous se contorsionnant dans une chaleur infernale.

WDWC recula sous l'impact.

— OK, Cap'tain, marmonna-t-il. Pas la peine de vous mettre en rogne, on va voir ce qu'on peut faire.

– Au travail ! hurla FWFX. Et plus vite que ça !

Il vit avec soulagement WDWC ouvrir sa trousse à outils et s'attaquer au joint déchiré du sas de décompression. Ce WDWC était un boulet mais ce serait son unique partenaire dans cette aventure, il devait s'y résigner. Heureusement, tout ça serait vite oublié lorsqu'il reviendrait sur Mars en héros, ses cales débordantes d'Ô...

Le grand chien noir

Le soleil se levait à peine sur Terre quand Éva enfourcha son vélo. Le portail de la maison claqua derrière elle et Éva s'élança sur le chemin de la falaise, frissonnant dans le vent frais de l'océan. Trois kilomètres la séparaient du Refuge des Pins où elle travaillait avant d'aller au collège. Déjà, son esprit était occupé par les animaux. Un grand chien noir était arrivé la veille, sale, fourbu et farouche. Malgré sa faim, il n'avait pas touché à sa gamelle de croquettes et reculait en grondant dès qu'on l'approchait. L'une de ses oreilles était déchirée d'une longue cicatrice. Éva se demanda s'il accepterait le morceau de fromage qu'elle avait volé dans le frigo familial et caché dans sa poche. Elle rejoignit la route goudronnée et accéléra.

La chatte tigrée avait peut-être mis bas dans la nuit et il faudrait s'occuper des chatons. Elle collerait une petite annonce d'adoption au supermarché pour leur trouver une

bonne famille. Est-ce que Mme Rillon, la charcutière, en accueillerait un ? Son vieux matou était mort le mois précédent et elle souffrait de son absence, elle l'avait dit à la mère d'Éva pas plus tard que la veille. Sinon Gérard... Éva frissonna à nouveau. Non, il ne fallait pas penser à ce que Gérard faisait aux chatons. Bien sûr, on ne pouvait pas garder tous les animaux, surtout avec les menaces qui planaient sur le refuge, mais ça... Non, ça, c'était trop horrible.

Elle appuya plus fort sur ses pédales pour éviter d'y penser. Quant au collège... Non, ne pas y penser non plus ! En plus, ce matin, elle avait sport. En sport, elle était obligée d'être avec les autres. Serrant les dents, elle attaqua les derniers virages qui montaient à travers un petit bois de pins. L'air embaumait la résine tiède. Entre les troncs des arbres, elle apercevait l'éclat du soleil levant, le bleu-vert de l'océan. Le portail branlant du refuge apparut. Éva contourna le groupe de trois pins immenses qui donnaient son nom à la vieille maison. Sa façade, autrefois élégante, lui parut plus délabrée que jamais. Plusieurs volets pendaient de guingois, leur peinture rouge tombait en poussière sur le perron. Le peu d'argent que gagnait Gérard avec les adoptions payait à peine la nourriture des réfugiés suivants. Des chats et des chiens pour la plupart, parfois des serpents, des perroquets, des furets, un iguane... Leurs propriétaires s'en lassaient et les abandonnaient le long des routes, sur un parking, dans la forêt. Éva appuya son vélo sur le mur de la cahute nommée « bureau d'accueil » et

qui n'était qu'un cabanon de jardin percé d'une minuscule fenêtre.

– Ah, te voilà, toi, grommela Gérard quand elle y passa la tête.

Il ne saluait jamais Éva autrement, seigneur grognon d'un royaume en ruine, peuplé de bêtes désespérées. Ce vieil homme dur à la tâche, taciturne et renfrogné n'aimait que les animaux. Éva le comprenait. Elle-même entretenait des rapports difficiles avec le genre humain, jusqu'au sein de sa propre famille. « Boudeuse », « chochette » et « bêtas » étaient les plus gentils des qualificatifs que lui distribuaient ses quatre frères, dans une tribu où l'on adorait les sports collectifs, les bagarres « pour rire » et les repas bruyants où chacun parlait à tue-tête et où personne n'écoutait.

Elle ne prit même pas la peine de répondre à Gérard. Il se fichait de ce qu'il appelait des « salamalecs » et s'était déjà replongé dans la lecture d'un courrier qu'il tenait entre ses poings serrés comme s'il allait le déchirer. Éva le soupçonnait de perdre un peu la boule, ces derniers temps. Elle se glissa derrière la table branlante et encombrée de dossiers poussiéreux pour décrocher sa combinaison de travail. Par-dessus l'épaule de Gérard, elle aperçut l'en-tête de la lettre et reconnut le logo prétentieux de la mairie. Vert, bleu et jaune criard, censé évoquer l'océan, la forêt et le soleil afin d'attirer toujours plus de touristes. Éva n'avait rien contre les vacanciers, ils faisaient vivre sa famille en achetant du poisson pêché par son père,

en mangeant des glaces vendues par sa mère, en louant des parasols et des vélos à ses frères. Mais davantage de touristes voulait dire plus de chats et de chiens perdus ou délaissés à la fin des vacances. Les touristes voulaient aussi de petites maisons blanches bien alignées, de préférence à l'ombre des arbres et le Refuge des Pins était lorgné depuis longtemps par les promoteurs immobiliers. Pétard de sort ! Que disait cette fichue lettre ?

Éva n'eut pas le temps de s'inquiéter davantage.

– La tigrée a mis bas, grommela Gérard. Faut nettoyer sa cage.

Elle hocha la tête, ravie d'aller observer les nouveau-nés, tendres petits boudins presque nus qui cherchaient à l'aveuglette les tétons de leur mère. Elle passa dans la remise voisine, ramassa ses outils habituels, pelle et seau à crottes, attrapa un fond de sac de litière propre. Le manque de litière, de croquettes et de médicaments vétérinaires était chronique au refuge. En plus, Gérard oubliait de passer les commandes, oubliait d'aller les chercher, oubliait, oubliait...

Éva traversa la cour bordée par les enclos des chiens qui aboyèrent, jappèrent et gémirent à qui mieux mieux pour attirer son attention. Elle avait toujours l'impression qu'ils criaient son prénom. « Éva ! Éva ! Moi ! Moi ! Regarde-moi ! Caresse-moi ! Joue avec moi ! Sors-moi de lààà ! S'il te plaît, Évaaaaa ! »

Il y avait Teddy, le rottweiler doux comme un agneau mais qui n'avait plus que trois pattes. Mona, la bergère

border collie qui se mourait d'ennui sans un troupeau de moutons à houspiller ou sans enfants à qui rapporter des bâtons, Plouffy, un caniche blanc et duveteux qui aurait eu besoin d'un sérieux toilettage, Urdu, le chien-loup qui adorait les humains mais détestait les chats, Sidney, un labrador mélangé à mille autres races, gros gourmand qui guettait la soupe assis à côté de sa gamelle, et la timide Bimba, et Youki, Arkos, Newton, et d'autres, tant d'autres...

Elle pressa le pas en marmonnant « Oui, oui, un peu de patience, j'arrive » tout en sachant qu'elle n'aurait que quelques secondes d'attention pour chacun. Elle remarqua néanmoins que le grand chien noir ne s'était pas mêlé au concert d'appels, qu'il restait roulé en boule dans un coin, la truffe cachée sous la pointe de sa queue. Sa gamelle était intacte. Pas bon signe, ça.

Éva arriva devant le bâtiment qui abritait les chats et déverrouilla le sas d'entrée. À partir de là, il lui fallait être extrêmement attentive et refermer avec soin chaque porte avant d'en ouvrir une autre. Pas question de laisser un chat s'échapper et ils se faufilaient si vite par la plus minuscule ouverture ! Elle traîna son matériel tout le long du couloir. Selon leur tempérament, les chats s'enfuyaient à son approche ou se pressaient contre les grilles en ronronnant. La jeune fille leur murmura des petits mots gentils au passage. La chatte tigrée occupait une petite cage

à l'extrémité la plus mal éclairée du couloir. En arrivant devant la porte, Éva sut aussitôt que quelque chose clochait. La chatte allait et venait d'un pas nerveux et feuillait à fendre l'âme. Ses mamelles gonflées pendaient sous son ventre. Où étaient ses petits ? Éva déverrouilla la porte grillagée. La chatte cracha, poil hérissé, griffes plantées dans le ciment de la cage.

– Minette, minou-chat, murmura Éva en s'avançant avec précaution. N'aie pas peur, Minou doux...

La chatte bondit en arrière, ses lèvres retroussées sur ses canines pointues. Éva s'approcha des chiffons qui avaient servi de lit de mise à bas. Ils gisaient en un tas ensanglanté, vide. Le cœur d'Éva se souleva. Parfois les chattes tuent leurs nouveau-nés, mais il ne restait pas la moindre trace d'un petit corps sans vie.

– Minette... Tu... bafouilla-t-elle. Où sont tes bébés ?

La chatte poussa un cri déchirant où se mêlaient la rage et la douleur. Éva sut alors avec certitude ce qui était arrivé. Les yeux brouillés de larmes, elle referma la porte à tâtons, remonta le couloir en courant, claqua la porte du sas, passa devant les chiens affolés sans un regard et rentra en tempête dans le bureau de Gérard.

– Vous les avez tués ! accusa-t-elle d'une voix étranglée.

Le vieil homme ne leva pas les yeux du formulaire qu'il remplissait d'un stylo appliqué.

– Évidemment.

– Mais... pourquoi ? On aurait pu leur donner une chance, les faire adopter, les....

– Non. On n'a que faire de six bouches inutiles quand on peut à peine nourrir les autres.

– Mais la charcutière, madame Rillon...

Gérard la fixa. La colère scintillait dans ses yeux d'un gris délavé.

– Non, gronda-t-il. La charcutière est une snobinarde qui n'aime que les chats de race. Tu crois pouvoir lui refiler un chat de gouttière à la place de son abyssin à pedigree ?

C'était la plus longue phrase qu'Éva l'ait jamais entendu prononcer. Elle ravala un sanglot. Elle ne pleurerait pas devant ce... ce monstre qui arrachait des bébés à leur mère et les assassinait de sang-froid.

– Retourne travailler, je ne te paye pas à pleurnicher, ajouta-il d'un ton dur.

Éva faillit arracher sa combinaison et la lui jeter à la figure pour ne plus jamais revenir dans cet endroit. Puis elle pensa au grand chien noir, à tous les animaux encagés qui l'attendaient. Elle sortit en prenant soin de claquer la porte à la faire sauter de ses gonds.

Éva nettoya la cage de la chatte tigrée en pleurant à chaudes larmes. « Je suis désolée, vraiment désolée... » répétait-elle à la mère éplorée qui longeaient les murs en feulant à voix basse. Elle poursuivit ses tâches en reniflant, remplit les gamelles de croquettes, changea l'eau des écuelles, ramassa des kilos de crottes et distribua

des dizaines de caresses. Les chats semblaient sentir son désarroi et aucun n'essaya de lui fausser compagnie. Les plus tendres se frottèrent à ses jambes avec insistance. Mais il était déjà 7 h 30 quand Éva en eût terminé avec le bâtiment des chats. Plus qu'une demi-heure pour remplir les gamelles des chiens, avant de sauter sur son vélo et de foncer au collège. Elle décida de commencer par le grand chien noir.

– Bonjour, lui dit-elle à travers la porte grillagée. Comment ça va, mon beau, ce matin ?

Ce qu'elle disait importait peu, c'était le ton de sa voix qui touchait les animaux. Le grand chien noir ne répondit pas. Pas un battement de queue, pas un regard. Éva entra en évitant de claquer la porte. Le chien la fixa, tête basse, et un grondement sourd monta de sa gorge. Éva prit soin d'envoyer tous les signaux canins de non-agression. Elle tourna la tête, regarda sur le côté et bâilla à gorge déployée.

– N'aie pas peur... je ne te ferai jamais de mal...

Elle s'accroupit. Ne pas le dominer. Ne pas le brusquer.

– Tu en as vu de dures, pas vrai ?

Sa gorge se serra. Ce que certains animaux subissaient avant d'arriver au refuge dépassait l'imagination. Mais en dehors de son oreille déchirée et de sa maigreur, le grand chien noir ne semblait pas trop atteint.

– Je t'ai apporté du fromage, dit-elle en fouillant dans sa poche. Tu aimes le fromage ?

Elle vit frémir les oreilles du chien et palpiter sa truffe noire comme de l'encre. À l'évidence, il connaissait le mot « fromage ». Alors, peut-être venait-il d'une famille sympa, qui lui donnait des gâteries en fin de repas ? Peut-être s'était-il perdu lors d'une balade en forêt ? Peut-être sa famille le cherchait-elle, des enfants en larmes, des adultes au cœur serré ? Les vies des pensionnaires du refuge débordaient de « peut-être ». Mais Éva avait déjà assisté à des retrouvailles poignantes entre des animaux perdus et leur famille. L'espoir était permis.

– Tu veux bien me laisser approcher ? demanda-t-elle. Il faut soigner cette oreille, tu sais... Et puis voir si tu as une puce, elle nous aidera à...

Tout en parlant, elle avait tendu la main. Elle pouvait presque le toucher. Tout à coup, le chien se leva d'un bond, les oreilles rabattues sur le crâne, et montra les dents avec un grondement rauque. Le message était clair.

N'approche pas.

Éva le reçut 5 sur 5.

– D'accord, dit-elle. Regarde, je pose le fromage là. Tu le mangeras quand tu voudras.

Elle se redressa en douceur, se glissa à l'extérieur, verrouilla la porte.

– Tu devrais finir tes croquettes, lui conseilla-t-elle. Il faut reprendre des forces pour retrouver ta famille.

Le grand chien se détendit, ses oreilles pointèrent et il posa sur elle des yeux mordorés. Éva crut y lire une interrogation.

– Oui, chuchota-t-elle. Tu peux me faire confiance.

Puis elle se dépêcha de terminer ses tâches matinales. Il était déjà 7 h 45, une fois de plus, elle serait en retard. En sport, les équipes seraient déjà faites. Ça ne changerait pas grand-chose, personne ne voulait jouer avec elle. Malgré sa haute taille, ses grands bras et ses grandes jambes, elle était nulle au volley. Elle était aussi nulle en réseaux sociaux, nulle en fringues, nulle en copines, nulle au self et nulle en récré. Avoir une chevelure d'un roux flamboyant n'aidait pas. Éva avait beau les natter serrés, les attacher, les couper ou tenter de les cacher, ses cheveux étaient d'un indomptable orange fluorescent qui débordait des casquettes et des bonnets. Poil de carotte. Carotte-la-Moche. Orangina. Pimiento, Ronie McDo, la Rou-Pilleuse, Rouquine-qui-pue, Mortadelle... Elle avait tout entendu.

Tous les enfants de la famille Sénac avaient des reflets plus ou moins roux mais Éva était la seule à flamber ainsi de la tête, lointain héritage d'une ancêtre au visage piqueté de son. Éva ignorait si elle aussi, elle avait pleuré toutes les larmes de son corps sous les moqueries et les brimades. Depuis la maternelle, et sans s'en rendre compte, Éva avait néanmoins bénéficié de l'aura de protection de ses frères aînés. À la rentrée précédente, Simon était à son tour parti au lycée et Éva avait découvert qu'elle était seule au collège. Ses tourmenteurs l'avaient compris aussi et se déchaînaient.

Elle expédia aussi vite que possible les soins aux chiens en leur promettant de faire mieux le lendemain puis courut à son vélo. La boule au ventre, ses cheveux roux flottant dans son dos comme une malédiction, Éva entama la descente vers la ville.



**Quand Éva, une collégienne
solitaire et harcelée,
recueille deux chats errants
miraculeusement sauvés des eaux, elle ignore
qu'elle se trouve face à FWFx et WDWC,
des extraterrestres en mission
secrète sur Terre.**

**Nom de Mars, cette rencontre
va changer sa vie ! C'est le début
d'une aventure pleine de rebondissements,
de télescopages improbables
et de répliques inoubliables.
Prêts, bande de schmulaââgs
ramollis ?!**

***Des chats venus d'une autre planète,
une ado en détresse, une vache complice :
un roman aussi déjanté que jubilatoire !***

15,90 €



Jean-François Chabas

Ba



BA

Ce texte a été publié pour la première fois
aux éditions Casterman en 2000

© Éditions Flammarion pour la présente édition, 2026
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris
securitedesproduits2@madrigall.fr
ISBN : 978-2-0801-4241-2

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

BA





Pour Martine
J.-F. C.

Chapitre 1

PANIQUE

La montagne s'est fendue en deux.
Des blocs de plusieurs centaines de tonnes de neige, de glace et de rocher ont dévalé la pente et moi, je suis restée plantée là, bouche entrouverte, mes bûches dans les bras.

Le grondement s'est amplifié dans le ciel d'hiver, si pâle qu'il semblait un prolongement aérien du sol neigeux. Dans mon souvenir, il s'agit plutôt d'un rugissement, un phénomène étrange ayant, d'un instant à l'autre, fait passer la montagne de l'état minéral à l'état animal. Une masse de pierre glacée et poudrée qui se transforme en monstre affamé.

La peur m'a frappée au ventre, d'un coup, et j'ai lâché les bûches qui sont tombées sur mes pieds mais je n'ai pas senti la douleur tout de suite.

J'ai dit :

– Maman...

Autour de moi j'ai entendu des gens crier, mais sans les écouter. Comme un bruit de fond inintelli-

gible, un bourdonnement d'insectes. Quand on a peur à ce point-là, on est seul et ce n'est pas des autres qu'il faut attendre du secours, mais bien de l'intérieur de soi. Si on en est capable, s'il reste quelque chose à aller chercher au fond de ses propres tripes. Et moi, j'étais vide, une enveloppe creuse habitée seulement par des vents de panique, tandis que l'avalanche descendait.

Un large massif d'épicéas et de sapins a été fauché comme une rangée de cure-dents. Le souffle de l'avalanche était si puissant que les arbres se couchaient ou s'envolaient, avant même que la matière proprement dite les atteigne. La coulée poussait devant elle une sorte de mur invisible fait de gaz sous pression.

Le bruit est devenu insupportable et des silhouettes sont passées à côté de moi, en courant. On m'a bousculée ; je me suis réveillée, je me suis mise à courir moi aussi, mais sans but précis, comme une poule affolée. J'ai crié sans m'arrêter, les hurlements s'extrayant de mes lèvres distendues malgré moi, jaillissant comme on vomit. Plus jamais, au cours de ma si longue existence, je n'ai éprouvé une telle terreur. Je n'avais que treize ans. Ce n'est pas bien vieux, lorsqu'il est question d'affronter les manifestations les plus épouvantables d'une nature hostile.

Malgré l'âge que j'avais à l'époque, il m'arrive encore, quatre-vingt-dix ans plus tard, de juger sévèrement ma conduite. J'avais perdu la tête...

J'étais en haut d'une petite colline quand le souffle m'a rattrapée. J'ai été projetée dans les airs et, pour le reste, je ne me souviens plus de rien. La première chose que j'ai vue en me réveillant, c'est le visage étrange de la femme qui était penchée sur moi.

Chapitre 2

103

Bien que je m'en défende, il me faut avouer que j'ai un peu de mal à comprendre les enfants de maintenant. Si on m'avait dit que je vivrais l'an 2000... Le vingt et unième siècle... Si on m'avait dit ça quand j'étais petite fille, jamais je ne l'aurais cru.

Je suis née le 12 juin 1897, à Fairbanks en Alaska, et c'est là que je vis encore. Je demande pourtant à ce qu'on n'en tire pas de trop hâtives conclusions. Je n'ai pas passé mon temps ici. J'ai beaucoup voyagé ; pour tout dire, j'ai traîné mon sac à peu près partout dans le monde, mais mon cœur m'a ramenée à Fairbanks. J'ai fait comme les saumons rouges qui, après des années de mer, remontent le courant pour mourir à la source du fleuve qui les a vus naître. Puisque j'ai cent trois ans, il me semble difficile d'imaginer que je puisse quitter cette terre ailleurs qu'ici ; je n'en suis pas certaine malgré tout. La vie est pleine de surprises.

Oui, j'ai du mal à comprendre certains de nos petits pensionnaires. Ils parlent un argot étrange, ils

emploient aussi des mots qui ont à voir avec la télévision, les jeux vidéo, les ordinateurs, tous ces machins du diable dont je n'ai jamais voulu entendre parler.

Ce qui ne change pas en revanche, ce sont les attitudes et les bravades. Dans la manière de marcher d'un gamin, dans sa façon de bousculer un de ses camarades, je retrouve un air éternel. Ainsi, il y a deux jours, Brian, un des plus grands – je crois qu'il a seize ans –, était appuyé contre un mur dans la cour, en train de fumer une cigarette, ce qui est tout à fait interdit chez nous. Il y avait dans son maintien un mélange très amusant, fait de la crainte de se faire surprendre et de la volonté bien arrêtée d'exprimer son indépendance dans le cas où cela serait arrivé. Il en venait à manier sa cigarette comme un sceptre : un symbole de son émancipation. Je me suis alors souvenue d'un garçon, un des tout premiers parmi ceux qui ont habité l'orphelinat.

C'était en 1958, il y a quarante-deux ans déjà.

Ce pensionnaire s'appelait Adam, il avait un caractère très difficile et je l'avais surpris en train de fumer, dans une attitude qui était celle de Brian. Il m'avait improvisé un numéro d'indignation très réussi, mais il avait éteint sa cigarette et il ne s'était pas dérobé à la main que j'avais posée sur sa nuque pour l'en remercier.

Adam est devenu directeur d'une compagnie de cars de tourisme, il y a longtemps ; il a pris sa retraite cette année. Installé à Minneapolis, il a les joues

rouges d'un homme bien nourri, il fume d'infects cigares italiens, il a un tas d'enfants et de petits-enfants, il m'écrit tous les mois depuis quarante ans et il vient me voir chaque année, au moment de Noël. Celui-là s'en est bien sorti.

En observant Brian, j'ai souhaité du fond de mon âme qu'il trouve son chemin aussi bien. Je ne vois pas pourquoi cela ne se produirait pas. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois qu'Adam était infiniment plus pénible que lui.

Aussi loin que remontent mes souvenirs j'ai toujours aimé les enfants. Y compris quand j'en étais une moi-même. Je m'occupais des plus petits. Lors des réunions de famille, alors que les jeunes recherchaient la compagnie des adultes pour se sentir importants et considérés, je jouais avec les petits cousins. Le destin a voulu que je ne puisse pas enfanter. Pour être plus prosaïque, ce destin s'est manifesté sous la forme d'une infection mal soignée, l'année de mes dix-sept ans, à l'époque où les antibiotiques n'existaient pas. Lors de mes pérégrinations, je me suis toujours occupée des enfants des autres et il m'est arrivé, à l'occasion, d'éprouver pour eux un amour qui n'était sans doute pas loin de celui qui m'aurait habitée s'ils étaient sortis de mon ventre...

En 1956, au Tanganyika – un pays d'Afrique qui était alors sous mandat britannique –, mon compagnon d'alors, Peter Siudmak, et moi-même avons

découvert un gisement diamantifère. Il n'est pas utile que j'entre plus avant dans les détails de l'année qui a suivi. Peter et moi nous sommes fâchés, il a gardé pour lui la majeure partie de l'argent que nous avons gagné, mais il m'en restait assez pour être riche. Très riche.

Que faire de tous ces dollars ? J'avoue n'avoir pas réfléchi, cela s'est imposé à moi comme une évidence de toujours : « Je rentre à Fairbanks et j'y crée un orphelinat. »

J'avais cinquante-neuf ans, il m'aurait fallu des heures pour dessiner au crayon sur une mappemonde les trajets des voyages effectués pendant des décennies, mais je n'étais pas fatiguée. En fait, je cherchais à donner un sens à mon existence. Tous les pays du monde, tous les métiers, tous les hommes, rien n'est suffisant si on ne sait pas à quoi on sert.

Ce tas de dollars m'a servi à faire construire un des plus beaux bâtiments de Fairbanks. C'est une bâtisse à un étage, très grande, fermée sur elle-même comme une roue. Les chambres y sont spacieuses, le réfectoire et les salles communes clairs et pratiques. J'habite une partie de l'orphelinat qui est exposée au sud, c'est le seul luxe que je me sois accordé : j'aime le soleil.

Bien que j'aie pressé l'entrepreneur et les ouvriers du chantier pour qu'ils finissent rapidement leur travail, promettant des primes si cela allait vite, il a fallu un peu plus d'un an pour que la dernière touche de peinture soit posée à Peter's Lodge. (C'est ainsi que

j'avais décidé de l'appeler, mon orphelinat. Peut-être me faut-il avouer que Peter Siudmak – il est mort il y a vingt-deux ans, qu'il repose en paix – était pour moi plus important que je ne l'ai laissé entendre jusqu'à maintenant. Il pouvait se montrer charmant, et puis il était aussi très beau...)

Pendant les travaux, j'ai fait les démarches administratives nécessaires pour l'ouverture de ma maison. Même si tout était bien moins compliqué que maintenant, je dois dire que j'ai noirci assez de paperasse pour en être dégoûtée à vie. Dans les mois qui ont suivi, j'ai engagé un scribouillard pour me débarrasser de ça. Quant au personnel de l'orphelinat, je l'ai choisi avec un soin extrême. Il me fallait des gens qui soient à la hauteur d'une tâche peu aisée : s'occuper de gosses perturbés et parfois violents, et s'en occuper bien ; des gens à la fois bons et efficaces, mais ces qualités ne vont pas toujours de pair... Ah, je me suis aussi trouvé un mari. Chainsaw. Son vrai nom est Mike Deep mais on l'a toujours appelé Chainsaw, parce qu'il était bûcheron jusqu'à ce que je lui demande de se consacrer exclusivement aux petits.

Il avait dix ans de moins que moi, il était bête mais adorable. On a toujours accordé beaucoup trop de crédit à l'intelligence. C'est loin d'être la qualité première. Je préfère un gentil abruti à un méchant roublard.

Je crois en effet que c'est la bêtise himalayenne de Chainsaw qui m'a séduite. Il était tellement reposant,

toujours content, toujours affable. Je ne pense pas l'avoir vu froncer une fois les sourcils, en plus de quarante ans de vie commune. Il est costaud comme un chêne et, à quatre-vingt-treize ans, il continue à porter des charges qui sembleraient lourdes à un gamin de vingt ans. Il n'a jamais été malade. Les pensionnaires l'aiment beaucoup parce qu'il est droit et sans malice. Les enfants sentent ce genre de chose.

Sans exagération, ce que j'ai vécu depuis que je suis gamine donnerait de la matière à plusieurs livres. Les gens adorent que je leur raconte ma vie. Je ne le faisais pas trop jusqu'à présent, de peur de passer pour une vieille radoteuse, mais depuis quelque temps je comprends que si je garde tout cela pour moi, eh bien ce sera perdu ; la mémoire des événements se dissoudra avec ma mort. Et il y a plusieurs choses que j'ai vécues dont il me paraît utile de parler. La plus importante d'entre elles étant ma rencontre avec Ba, quand j'avais treize ans, il y a presque un siècle. Un détail encore ; j'oubliais de me présenter.

Je m'appelle Selma Inkwell.

Chapitre 3

BA

Sa peau était tendue sur des pommettes saillantes et son front haut, large, reflétait la flamme de la lampe à pétrole qu'elle tenait à la main. Ses yeux si noirs qu'on ne distinguait pas l'iris de la pupille plongeaient dans les miens. Ils n'étaient pas franchement bridés, mais plutôt obliques.

J'ai eu d'un coup très mal à la tête. Une douleur si soudaine que je me suis évanouie une seconde fois.

Elle était en train de préparer des compresses quand j'ai à nouveau ouvert les yeux. Elle m'avait couchée sur le côté et elle m'a expliqué plus tard que c'est une position qui permet d'éviter qu'un blessé ne s'étouffe s'il régurgite pendant qu'il est inconscient.

Ainsi couchée sur le flanc, je l'ai regardée sans qu'elle se sache observée. Elle était très petite et très mince, mais les muscles de son avant-bras se sont tendus quand elle a tordu un linge au-dessus d'une cuvette émaillée : elle n'était pas frêle. Sa peau, quand

je l'ai vue ensuite à la lumière du jour, avait une teinte brun clair, mais dans la pénombre de la cabane ce soir-là elle m'a paru presque blanche, par contraste avec les murs de bois noir. Elle portait une veste de coton aux manches retroussées, mais elle avait conservé sur elle le large pantalon rembourré indispensable pour affronter les rigueurs de l'hiver en Alaska.

Elle s'est rendu compte que je l'observais et elle s'est approchée. Elle marchait un peu en canard, mais cela avait quelque chose de gracieux chez elle. Il était très difficile de lui donner un âge, comme à beaucoup de gens asiatiques, pour nous les Occidentaux.

– Il faut recoudre, a-t-elle dit.

J'ai essayé de parler, mais ma bouche était pâteuse ; je me suis énervée, j'ai mâché dans le vide, frotté mes lèvres l'une contre l'autre et j'ai réussi à marmonner :

– Quoi ? Recoudre quoi ?

– Ton front.

J'ai dû lui jeter un regard perplexe, car elle a expliqué :

– Tu es tombée sur une souche. Ton front est ouvert. Malgré les compresses ça continue à couler. Le sang, je veux dire. Il faut coudre.

Elle est retournée à la table et elle a sorti d'une boîte une pelote d'aiguilles. Elle en a pris une, elle a ôté le verre de protection de la lampe et elle a passé l'aiguille à la flamme.

– Tu ne me touches pas avec ça.

Elle a levé les yeux vers moi.

– Si je ne recouds pas, tu perds tout ton sang et tu meurs.

Je haletais, de peur et d'épuisement.

– Tu m'approches avec cette aiguille et je te la plante dans le cul, sale chinetoque¹.

Elle m'a regardée jusqu'à ce que je détourne les yeux, et elle a dit :

– Annamite. Pas chinoise. Nous n'aimons pas beaucoup les Chinois. Nous nous sommes longtemps battus contre eux. Ils nous ont occupés pendant mille ans et nous avons eu bien du mal à nous en débarrasser, alors tu vois, jeune fille...

Je ne comprenais qu'à moitié. J'étais trop faible et fiévreuse. La seule chose que je savais, c'est qu'une femme étrangère, dans une cabane que je ne connaissais pas, se proposait de me planter une aiguille dans le front.

– Tu ne me touches pas, sale chinetoque, ai-je répété.

Elle a recousu ma plaie sans que je puisse l'en empêcher. Sa manière de faire, celle que je lui ai toujours connue par la suite, peut se résumer en deux mots : patience, intelligence. Assise devant la table, mains posées sur les genoux, elle avait attendu que je m'endorme. Puis elle avait attaché mes poignets et mes chevilles aux montants du lit. Je m'étais réveillée

1. Selma emploie des termes racistes qui traduisent ses préjugés et ceux de son époque. Ces mots ne sont évidemment pas d'un emploi acceptable aujourd'hui.

quand elle avait commencé à recoudre mon front, mais elle enserrait mes tempes entre ses genoux pour m'empêcher de bouger la tête. Elle était très forte, malgré sa petite taille et son ossature d'enfant. Moi, à treize ans, j'étais à peu près aussi différente d'elle que possible. Blonde, vraiment grande pour mon âge et pour l'époque, j'avais des yeux violets dont j'étais fière, mais une carcasse de garçon manqué que je traînais comme une malédiction. Je n'ai jamais été très gracieuse... Mes mains à cet âge mesuraient déjà bien trois tailles de gant de plus que celles de Ba.

Enfin, elle a recousu ma plaie sans que je réussisse à m'y opposer et j'ai eu beau l'agonir d'injures dont le souvenir me fait encore honte aujourd'hui, elle a achevé son travail sans montrer beaucoup d'émotion.

– Tu en connais, des gros mots ! Est-ce que ton père est conducteur de mules ? Il paraît que ce genre d'expression les fait avancer plus vite...

Mon père. J'ai pensé à ma famille, tout à coup. L'atmosphère étrange de la cabane et mon épuisement fébrile m'avaient tout fait oublier.

– Où ils sont ? Mes parents, et Mark, et Thelonious ? Détache-moi ! Détache-moi, par Jupiter, ou je te tue.

– Tu n'es pas logique. Pour que tu puisses me tuer, il faut justement que je te détache ; cela me donne une raison supplémentaire de ne pas le faire...

J'ai poussé un hurlement. Elle me rendait folle. Elle est allée à la fenêtre.

– Il faut que je sorte.

Elle a enfilé une grosse veste, et une autre par-dessus. Elle mettait ses bottes quand j'ai dit :

– Où est-ce que je suis ? Ne me laisse pas.

– Tu es dans ma cabane et la sale chinetique doit dégager autour à la pelle. La neige tombe tellement qu'elle va coincer la porte, la fenêtre, et peut-être s'entasser à un tel point sur le toit que ça pourrait étouffer la cheminée.

Elle a enfilé des gants, puis elle a pris dans un coin une pelle au large fer et elle a ouvert la porte. Une petite masse de neige et des flocons tourbillonnants sont entrés dans la pièce. Elle a soufflé la lampe.

– À tout à l'heure. Je ne te détache pas, tu serais capable de faire des bêtises.

Une fois seule, l'angoisse et le dégoût de moi-même m'ont submergée. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai ressenti combien la présence de l'Asiatique avait été apaisante. J'ai fermé les yeux. Au bout de quelques minutes, j'ai entendu des chocs, des raclements, à intervalles irréguliers. C'était le fer de la pelle qui cognait parfois contre les rondins de la cabane.

« Est-ce que Mark et Thelonious s'en sont sortis ? » Mes deux frères étaient plus âgés que moi, et plus durs aussi, mais que faire face à une montagne qui vous tombe dessus ? Les biceps ne servent pas à grand-chose. J'ai essayé de me souvenir. Que faisaient-ils, où étaient-ils au moment où j'avais été surprise par l'avalanche, en

pleine corvée de bois ? J'ai tenté de me représenter le camp de prospecteurs, d'en construire le plan dans ma tête, mais je m'embrouillais.

Tout ce à quoi je pensais, c'était aux suppliques de ma mère, l'année précédente :

« Washington, nous ne pouvons pas faire ça. C'est de la folie. Nous ne pouvons pas risquer toutes nos économies dans une telle aventure. »

Mais mon père, Washington Inkwell, était un homme têtue. À cette époque, il était assez fréquent que le mari décide pour deux et que la femme n'ait qu'un rôle de potiche, au mieux d'accompagnatrice. Les choses ont changé et ce n'est pas un mal. Je ne me suis quant à moi jamais laissé dicter ma conduite par qui que ce soit, ni homme, ni bête, ni dieu ; mais là n'est pas l'objet de mon récit.

Mon père était plombier à Fairbanks. Au début de notre siècle, il y avait tout à construire et il ne chômait pas. Nous vivions confortablement, autant du moins que c'était possible dans une ville où il peut faire moins quarante en hiver, ce qui suppose pour y trouver quelque agrément un tempérament Spartiate. Sans doute mon père en eut-il assez, un jour, de manipuler de la ferraille et du plomb, sans doute eut-il envie de caresser un métal plus précieux... C'était alors en Alaska l'époque de la ruée vers l'or qui avait commencé une trentaine d'années auparavant, aux alentours de 1880.

« Je vends le fonds de commerce, nous achetons du matériel et des mules, et nous partons vers l'est. Le Yukon, c'est l'Eldorado. »

Hurlements d'allégresse de Mark, qui fêtait ses dix-sept ans, de Thelonious, qui avait quinze ans, et de votre servante, qui se poussait du col du haut de ses douze ans et demi. Ma mère était effondrée.

An illustration of a woman with long dark hair and pale skin, wearing a dark blue coat over a light-colored dress, standing in a subway car. She is holding a vertical pole and looking directly at the viewer with a surprised expression. The subway car is filled with other passengers, including a woman reading a book and an older woman with glasses. The lighting is warm and yellow, coming from a central light source on the ceiling.

Jean-Baptiste Evette
Mademoiselle V.

MADemoiselle V.

JEAN-BAPTISTE EVETTE

MADemoiselle V.





Ce texte a été publié pour la première fois
aux éditions Magnard Jeunesse en 1999
© Éditions Flammarion pour la présente édition, 2026
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris
securitedesproduits2@madrigall.fr

ISBN : 978-2-0801-4236-8

Chapitre 1

DANS LE MÉTRO

C'est la sortie du lycée ; par l'étroit passage le long de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, jusqu'à l'air libre, une foule de lycéens débarque bruyamment dans la rue Saint-Antoine. Certains filent vers la boulangerie ou vers le supermarché, d'autres vont vers la place des Vosges ou vers le bar de Jarente.

Nous nous retrouvons, comme d'habitude, Julien, Anaïs, Thomas et moi ; nous n'habitons pas le quartier.

On s'engloutit dans la bouche de métro. On dévale les escaliers ; on pousse les portes en les laissant se refermer sur ceux qui nous suivent ; on glisse nos coupons de carte orange dans les machines ; les barrières s'ouvrent pour nous laisser passer et se referment avec un chuintement. On file dans les couloirs, direction Pont-de-Neuilly.

Sur le quai, sous une voûte haute comme celle d'une église, on plaisante ; on se moque les uns des autres. Comme je grimace à une plaisanterie un peu salée, Julien m'appelle « froide Hélène », comme il le fait parfois ; ça ne me vexe pas.

Quand le métro arrive, les portes s'ouvrent et on se bouscule pour entrer, puis elles se referment avec un claquement sec, comme des mâchoires. Et le métro s'ébranle, péniblement d'abord, puis accélère, encore et encore. Il cliquette sur les rails et son bruit répercuté par les parois du tunnel monte jusqu'à devenir un hurlement presque insupportable. Ça ne nous empêche pas de parler ; on crierait plutôt que de se taire. Les stations défilent : Hôtel-de-Ville ; Louvre, avec ses décorations de sépulcres, de gisants et de sarcophages. À Palais-Royal, Thomas descend, et un si grand nombre de gens monte qu'on se retrouve serrés, écrasés même, les uns contre les autres. Je déteste ça. Je suis coincée un peu à l'écart et je ne peux même plus parler avec mes amis. À l'odeur indéfinissable du métro, odeur de poussière, de sueur et de désinfectant, se mêle le parfum violent de l'eau de toilette d'une grosse femme à côté de moi.

Je lui tourne le dos pour regarder par la vitre les murs du tunnel, à peine éclairés, qui filent à une

vitesse vertigineuse. Je vois des niches creusées dans la paroi, des graffitis obscurs et illisibles, des carrés rouges peints sur un fond blanc qui doivent être des signaux mais qui ressemblent à des peintures abstraites. En même temps, je vois aussi le reflet de l'intérieur du wagon. Je reconnais un bout du dos de Julien et sa nuque, à travers une forêt de bras accrochés aux barres, entre une multitude d'épaules. Je crois que j'aime bien le dos de Julien et sa nuque, mais Julien... Quelque chose a brillé tout près de sa tête, juste un éclat de lumière reflété dans la vitre. Je n'ai pas vu ce que c'était, mais cela a accroché mon œil. Je me retourne. Une tête, des cheveux noirs ébouriffés me cachent Julien. Je donne un petit coup de coude dans le gras de ma voisine pour qu'elle se pousse un peu et que je puisse bouger. Je regarde à nouveau Julien et j'ai l'impression que cette tête aux cheveux noirs mal coiffés se presse contre sa nuque. Incroyable. C'est une fille. Elle a de l'audace, celle-là ! Est-ce qu'elle l'embrasse ? Je détourne la tête. Et Julien qui ne dit rien, qui ne fait rien, qui ne proteste pas. Nous arrivons à Concorde : à la prochaine, Anaïs et moi descendons. Le métro s'arrête mais personne ne descend et la pression ne diminue pas ; ça remue un peu

dans le wagon. Un jeune homme avec un gros sac à dos essaie de s'approcher de la sortie. Du coup, je ne vois plus rien. Tant pis ; d'ailleurs, je m'en moque. La rame reprend sa course hurlante dans les couloirs obscurs, nous ballottant en tous sens. On dirait que nous allons de plus en plus vite, comme si le conducteur avait du retard à rattraper. J'entends Anaïs qui rit : « Julien, ça ne va pas ? Arrête ! » Je n'essaie pas de voir. Ça ne m'intéresse plus. Le métro freine, on oscille les uns contre les autres, déséquilibrés par la décélération, on murmure des excuses ou des grossièretés, pour les pieds qu'on a écrasés, les mains qui ont touché les nôtres involontairement. C'est la station Champs-Élysées-Clemenceau : beaucoup de gens se préparent à descendre ; la tension et la presse augmentent de manière sensible. Le sac à dos bouge devant moi. Je ne vois ni Julien ni Thomas. Prise d'une espèce de peur tout à fait irraisonnée, bêtement, oubliant ma colère, j'appelle : « Julien ! »

La fille aux cheveux noirs se retourne vers moi. Je me tais ; car je vois ses yeux, ou plutôt quelque chose d'anormal dans ses yeux. Je ne sais pas quoi, leur éclat ou la taille des pupilles. Quelque chose d'autre me choque dans son visage, mais je

ne puis que regarder ses yeux. Ensuite les portes s'ouvrent et c'est la ruée, et la panique... Tout le monde se précipite pour sortir. Je n'échappe à l'emprise de ces yeux que pour voir Julien qui bascule comme une masse, de tout son long, et qui s'effondre par terre, entre les portes, sans même faire un geste pour amortir le choc. Il est allongé par terre, tout blanc, encore plus pâle que moi ; il ne bouge pas. Ce n'est pourtant pas son genre, de s'évanouir. Des voyageurs l'enjambent pour descendre ; Anaïs se penche sur lui, essaie de le redresser, mais il ne réagit pas. Je regarde plus loin : une petite jeune fille aux cheveux noirs marche vivement le long du quai, remontant vers l'avant de la rame. Je tire sur le signal d'alarme, à le décrocher. Ça casse une petite goupille métallique. Je bouscule quelques badauds dont j'ai aperçu les visages déformés par une laide curiosité et, laissant Julien aux mains d'Anaïs, je cours après la mince silhouette.

J'ai l'impression qu'elle y est pour quelque chose. Son empressement à filer me paraît suspect. D'ailleurs, elle accélère, elle se met aussi à courir ; son manteau de cuir oscille au rythme de ses foulées, comme des ailes de chauve-souris. Je vais la rattraper, je gagne du terrain. Et je me

cogne brutalement contre quelqu'un ; je marmonne une excuse, je veux repartir, reprendre la poursuite, mais il me retient par le bras. Furieuse, je le regarde enfin. Il a une casquette et une chemise bleu marine : c'est le conducteur du métro qui est sorti de sa cabine.

« C'est vous qui avez tiré le signal d'alarme ?

– Oui. C'est mon ami, Julien. Il s'est évanoui, là-bas.

– Alors, qu'est-ce que vous faites à courir ici ? »

Je veux lui montrer la fille au manteau de cuir, mais, à l'endroit vers lequel je tends la main, il n'y a plus personne. Elle a disparu, comme si elle avait filé dans le tunnel... dans les ténèbres, là où courent des rails chargés d'une intensité électrique foudroyante, là où filent les métros hurlants, aveugles et indifférents. Elle m'échappe ; ça m'énerve, mais tant pis... Avec le conducteur, je reviens jusqu'à Julien. Je m'agenouille à côté de lui. Anaïs a desserré sa chemise et l'a tourné un peu sur le côté. Il est toujours livide et comme exsangue, mais il cligne des yeux. Il tente de se redresser, mais il se rallonge ; manifestement, il n'en a pas la force. Il dit d'une voix étranglée qu'il a soif. Il demande ce qui s'est passé.

« Je crois que tu t'es évanoui dans le wagon, mais on était tellement serrés que tu n'es tombé qu'à la station, quand les gens sont descendus. »

Il ferme les yeux. Ce petit effort semble l'avoir épuisé. Après, tout va très vite ; les pompiers arrivent. Julien est chargé sur un brancard imposant, presque un chariot. C'est un soulagement de les voir faire ; ils ont l'air efficaces et pas du tout affolés. Puis ils demandent si quelqu'un veut les accompagner.

Nous nous regardons, Anaïs et moi. Comme je sais qu'avec ses parents rien n'est simple, je dis très vite :

« Je vais y aller. Occupe-toi d'appeler chez Julien pour prévenir. »

Et je suis le brancard avec les deux cartables, le mien et le sien, un vieux sac kaki couvert d'inscriptions. On monte Julien dans les escaliers. Les pompiers font très attention. Puis, en haut, c'est une camionnette rouge qui nous prend en charge. Elle est équipée d'une quantité impressionnante d'appareils médicaux et elle va très vite, avec la sirène, mais je ne regarde guère ce qui se passe dehors. Je me rends juste compte que le décor des rues défile si vite qu'il ressemble lui aussi, vu par la fenêtre de l'ambulance, à un tunnel formé

d'arbres et de façades. Un des pompiers examine Julien. Il remarque qu'il a une petite coupure sur le côté du cou, presque à la nuque.

« Ce n'est rien, dit-il en désinfectant la petite blessure. Tu as dû te faire ça en tombant. »

Nous ralentissons, je jette un coup d'œil dehors. Il y a de grands marronniers et des bâtiments déjà anciens. C'est l'Hôtel-Dieu. Nous arrivons dans une petite cour ; nous descendons. Les portes automatiques des urgences s'ouvrent devant nous et nous débouchons dans un très long couloir. Les pompiers discutent un instant à l'accueil, puis ils nous laissent.

L'endroit ne me rappelle pas de bons souvenirs : j'y ai accompagné une fois ma cousine, qui avait essayé de s'empoisonner en avalant un cocktail de médicaments trouvés dans la table de nuit de ses parents. Elle va mieux maintenant, elle habite dans le Sud, mais tout de même...

J'attends, appuyée à côté de Julien. Je voudrais qu'ils se dépêchent ; je m'inquiète un peu pour mon ami, qui est si pâle et qui respire si doucement. Tout autour de nous, du carrelage blanc ; ça fait propre mais c'est froid. Heureusement, une infirmière arrive. Elle se penche sur Julien :

« Il a fait un malaise dans le métro ? Il n'est pas diabétique ?

- Non, répond Julien d'une voix faible.
- C'est drôle, on dirait que ça arrive de plus en plus souvent. Le docteur Hersart va s'occuper de vous. On le fait venir de son service. »

Tout ce qu'elle raconte me paraît bizarre : pourquoi n'est-ce pas l'interne de garde, comme la dernière fois ? Pourtant je ne dis rien. J'essaie de réfléchir. On emmène Julien dans l'une des petites pièces qui donnent sur le couloir. Je le suis sans que personne ne s'y oppose. Comme il a l'air inquiet, je lui tiens la main. Normalement, je ne ferais pas ça, mais les circonstances sont un peu spéciales... Puis le médecin arrive. Il est assez grand, il a les cheveux gris et l'air important. Il semble contrarié ; on l'a dérangé, c'est évident. Il interroge Julien, il l'ausculte, il regarde ses yeux avec une petite lampe, il lui prend la tension. Et enfin il aperçoit la petite coupure ; il s'assombrit tout à fait.

« Et ça, c'est quoi ? »

On dirait presque qu'il en veut à Julien :

« Comment tu t'es fait ça ? En tombant ? »

J'interviens :

« Il ne sait pas. Il était évanoui. »

Alors, il fait comme si tout à coup il découvrait ma présence et il me demande d'attendre dans le

couloir. Ça ne fait rien, j'ai des choses à faire ; je sors. Dans le hall d'accueil, je trouve une cabine téléphonique libre ; j'appelle chez moi. C'est ma mère qui répond ; je lui explique le malaise de Julien, les pompiers, l'hôpital. Elle me propose de venir me chercher. Je refuse :

« Ça ira. Je rentrerai dès que le père de Julien sera là. »

Puis j'appelle chez Julien pour vérifier que son père, chez qui il vit, a bien été prévenu. Je laisse passer dix ou douze sonneries mais personne ne répond. Il n'est pas encore rentré et, en effet, je crois me souvenir que souvent il rentre tard et qu'alors Julien dîne seul, d'une pizza surgelée. Tout cela va peut-être prendre plus de temps que prévu.

À mon retour dans le couloir, au moment où j'arrive à la porte derrière laquelle le médecin examine Julien, je vois arriver deux messieurs en costume et cravate. Ils semblent tous deux un peu fatigués. Je ne suis pas tellement surprise lorsqu'ils me disent qu'ils sont de la police nationale ; je m'y attendais vaguement, sans trop savoir pourquoi. Ils se présentent, ce sont le lieutenant Hoël et le lieutenant stagiaire Schwartz.

« Raymond Schwartz », précise le second avec un sourire. Ils ont, disent-ils, quelques questions

de routine à me poser en attendant que mon ami puisse leur parler. J'écoute distraitement ; la cravate du lieutenant stagiaire est incroyable : il y a des feuillages verts, de toutes les nuances, une panthère... Je crois bien que c'est un détail d'une toile d'un peintre célèbre dont le nom m'échappe.

Enfin, je leur raconte ce que je sais, que Julien a perdu conscience, qu'il est tombé à la station Champs-Élysées-Clemenceau, sur le quai, que c'est un garçon solide et que je n'ai jamais entendu dire qu'il fût sujet à des malaises. Je ne leur parle pas de la jeune fille aux cheveux noirs que j'ai poursuivie ; je ne sais plus très bien pourquoi j'ai couru après elle ; ce serait trop compliqué à expliquer. Il vaut mieux que je m'en tienne à quelque chose de simple et de clair. Je reste muette, un peu embarrassée, et j'ai l'impression qu'ils me regardent bizarrement.

Par chance, le médecin sort enfin de la petite salle ; il se dirige vers les policiers et les entraîne à l'écart pour leur chuchoter quelques mots. Ces trois-là se connaissent déjà, personne ne s'est présenté, ils ne se sont même pas dit bonjour. Ils reviennent et nous entrons tous voir Julien.

Il n'a pas tellement meilleure mine. Le docteur explique :

« Un étourdissement sans gravité... Un peu d'anémie, sans doute... Carence en fer... Il est tombé et il s'est entaillé superficiellement le cou, sûrement sur l'encadrement de la porte. »

Les deux lieutenants répètent la même chose :

« Un étourdissement ; une coupure sans gravité...

– On va tout de même le garder vingt-quatre heures en observation », ajoute le médecin.

J'ai l'impression que quelque chose ne va pas. Ils ont l'air un peu gêné ; ils ont un ton un peu trop plat. Et ce lieutenant stagiaire, Raymond Schwartz, me regarde avec une insistance vraiment étrange. D'ailleurs, nous sommes trop nombreux dans ce minuscule espace surchauffé et cela devient étouffant. Le malaise monte ; est-ce que quelqu'un a menti ? Le lieutenant stagiaire me regarde toujours ! Je dis que je vais rappeler chez Julien et je sors ; dans le couloir, je me sens mieux. Je réussis à joindre son père et il finit par arriver, un quart d'heure plus tard, essoufflé et décoiffé, amenant, en même temps que son inquiétude, une bouffée d'énergie et d'air frais. Il est sympathique ; il n'y peut rien, il semble né comme ça. Il trouve le temps de me sourire ;

il embrasse son fils, il se renseigne auprès du médecin, il salue les policiers, trouvant tout de suite le ton juste pour leur parler. On lui donne une version édulcorée et insipide de l'accident, puis le médecin l'entraîne dans le couloir avec les policiers. J'en profite pour expliquer à Julien qu'il faut que je rentre chez moi ; il est déjà tard. Je murmure qu'on va venir le voir demain, qu'il se remette vite. Il essaie de sourire, le résultat est un peu terne mais je suis émue. J'ai une espèce d'envie de le prendre dans mes bras. Alors je me dépêche de sortir ; je cavale dans les couloirs avec mon cartable. Au moment où je m'apprête à sortir sur le parvis, quelqu'un m'appelle :

« Vous connaissez le poème d'Edgar Poe "To Helen" ? ». C'est Raymond Schwartz.

Je réponds : « Non. »

C'est faux : Thomas, qui lit l'anglais avec une aisance qui rend tout le monde jaloux, me l'a montré un jour. Je n'en ai compris que la moitié. Mais aujourd'hui, je n'ai pas envie de discuter avec ce bonhomme. Il me tend une petite carte de visite ; une carte minable, de celles qu'on se fait imprimer dans les gares pour trois euros.

« Appelez-moi si un détail, même superficiel, vous revient. »

Et, sans aucune gêne, il me fait un clin d'œil. Je n'en reviens pas. Je rougis ; je ne veux pas, j'essaye de respirer profondément, mais je rougis tout de même.

Piteusement, je réplique :

« Vous avez une très belle cravate !

– Merci. » Il n'a pas senti l'ironie ou n'a pas voulu la sentir, et il fait demi-tour.

Je marche jusqu'au métro. J'ai l'impression que le lieutenant Schwartz n'est pas normal. Est-ce que ça existe, un lieutenant de police avec une cravate comme ça, qui cite des poèmes ?

En attendant sur le quai, je regarde la carte de visite. D'un côté son nom, deux numéros de téléphone, son curieux grade de lieutenant stagiaire ; au dos, deux mots griffonnés d'une écriture mince et pointue ; je mets un moment à les déchiffrer : « Beauté convulsive » ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qu'il s' imagine ? Je l'insulte copieusement en pensée. Je chiffonne le bout de carton et je le jette sur la voie au moment où le métro arrive. En rentrant chez moi, je repense à l'accident : pourquoi ai-je couru après cette fille ? Par jalousie ? Parce qu'elle courrait elle aussi ? Non, c'est à cause de ses yeux et surtout de ce que j'ai vu sur son visage, ce que

j'ai vu de dérangeant, je ne sais pas bien quoi...
Du rouge à lèvres mal appliqué, une tache de naissance, une trace de sang ? Non, je ne crois pas à ces histoires sorties de l'imagination des écrivains, je ne suis pas superstitieuse. Je n'ai pas peur des fantômes, pas plus que des lieutenants stagiaires. Et j'ai le bac français dans deux mois.

Chapitre 2

LE CAUCHEMAR

Julien n'est pas revenu au lycée de la semaine. Je suis allée le voir mercredi. Vingt-quatre heures d'observation, tu parles ! Ils lui ont fait plusieurs prises de sang, une transfusion, des vaccins contre le tétanos, l'hépatite et je ne sais quoi encore ; il prend des antibiotiques trois fois par jour. Bref, on ne nous a pas tout dit et, comme d'habitude, sous prétexte de rassurer les plus jeunes, des adultes ont raconté n'importe quoi. S'il a une maladie grave, on ferait mieux de le prévenir ; c'est en tout cas ce que je voudrais qu'on fasse pour moi.

Ce qui est rassurant, pourtant, c'est qu'il reprend peu à peu des couleurs ; ses cernes s'effacent. Il commence à se plaindre d'être gardé là ; il en a assez d'être traité comme un bébé. Les infirmières, en sa présence, parlent de lui à la troisième

personne : « Il a l'air d'avoir meilleure mine, le petit... »

Je lui ai donné des photocopies des cours pour qu'il puisse suivre, mais il les a fourrées dans le tiroir de sa table de nuit en grognant.

Au lycée, pendant un cours de géographie un peu mou, j'ai demandé à Thomas ce que c'était une « beauté convulsive ». Il m'a répondu : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas », quelque chose comme ça. C'est dans un livre d'André Breton sur les surréalistes. J'ai regardé Thomas avec admiration, mais ça ne m'a pas aidée à comprendre ce que Schwartz avait voulu dire. Est-ce un policier surréaliste ?

Tous les jours, je prends le métro et je ne peux m'empêcher de guetter la petite jeune fille agile aux cheveux noirs comme l'aile du corbeau et aux yeux fous. Le hasard, parfois... Cependant, il y a dans ces couloirs et dans ces wagons tant de visages que c'est un exercice vertigineux et déprimant. À part ça, les cours et les soirées se déroulent sur le même rythme un peu terne, à peine égayé par le retour du soleil. Jusqu'au vendredi soir.

Je suis rentrée tard, fatiguée ; et la nuit, j'ai fait un rêve terrible.

Je rêve que le métro dans lequel je suis ne s'arrête pas à la première station que nous traversons, ni à la seconde ; en fait, il continue sans plus jamais s'arrêter, de plus en plus vite, sur une voie qui semble descendre de plus en plus profond, vers les entrailles de la terre. Il accélère tellement que les secousses et les trépidations deviennent très violentes. Affolée, je regarde les autres voyageurs autour de moi : ils semblent profondément abattus, prostrés même, mais pas du tout étonnés. Je veux en interroger un qui est plus près de moi ; il met un doigt sur sa bouche pour me recommander de me taire. J'insiste tout de même. Alors, d'une voix blanche, sans timbre, il articule :

« Il est trop tard pour les questions, trop tard pour les doutes, trop tard même pour avoir peur... »

Du coup, je me tais ; j'ai compris et mon cœur gèle, se lézarde, tombe en morceaux au fond d'un abîme, laissant dans ma poitrine un vide de silence et de tristesse que rien, je le sais, ne pourra plus combler : nous sommes morts et ce métro nous emmène au royaume des ombres. Sans savoir quand ou comment, je suis morte.

Après une descente qui me paraît d'une longueur mélancolique malgré sa rapidité infernale, la rame finit par s'arrêter au bord d'un quai lugubre

et ruiné, à peine éclairé par quelques ampoules nues... Je suis les autres dans un couloir encombré de plâtras et de détritrus, enjambant des flaques d'eau sale où luisent des irisations suspectes. Tout au fond, nous aboutissons dans une grotte vaste et haute, éclairée je ne sais comment. Des baraques en planches forment une espèce de village minable ; les rues sont boueuses et, par endroits, noyées sous dix centimètres d'eau. Il y a un fast-food qui présente derrière une vitre crasseuse des hamburgers effondrés, un peu verdâtres. Il en sort quelqu'un que je reconnais malgré la douloureuse transformation qu'elle a subie. C'est Maud Belin, une ancienne camarade de classe que je n'ai pas revue depuis longtemps. Elle est si maigre et si exsangue que je n'ose pas lui adresser la parole, de peur d'apprendre quelque chose de trop effrayant sur le sort qui m'attend.

Après avoir erré sans but entre les baraques, j'entre dans l'une d'elles, qui est un peu à l'écart. Il y fait noir mais, dans l'obscurité, deux yeux brillent. Leur éclat me remplit d'horreur ; elle m'attendait, seule, dans les ténèbres.

Bien sûr, je me réveille brutalement, secouée par une grande décharge nerveuse, et j'ai du mal

à me dégager des mauvaises brumes du rêve. La jeune fille du métro... J'en suis sûre, elle est en bas, quelque part dans les labyrinthes du sous-sol. Je croirais presque que c'est elle qui m'a envoyé ce rêve. Pour y échapper, je me remue ; dans la salle de bains, je me débarbouille à l'eau froide ; je me reprends. J'ai moins peur, mais un certain malaise persiste. Certes, j'ai déjà fait des cauchemars affreux – une fois, j'ai rêvé que je nageais dans un lac et qu'une vipère me mordait à la cuisse – mais jamais ils n'ont été aussi précis, et surtout aussi persistants. Même après une tasse de thé avec ma mère, j'ai du mal à sortir de chez moi et à prendre le métro pour aller au lycée.

Je le fais tout de même. Dans les souterrains, les visages défilent ; presque aussi ternes et indifférents que dans mon rêve ; c'est comme si les gens étaient masqués. Lorsque j'en sors, à la station Saint-Paul, devant le lycée, je suis tout heureuse de retrouver la lumière du jour et même la pluie, qui me paraissent être des signes de vie.

Pendant la journée, j'ai du mal à écouter les cours ; même ceux qui m'intéressent d'habitude n'arrivent pas à retenir mon attention qui divague. Je pense trop souvent aux couloirs déserts du métro, à l'aspect qu'ils prennent la nuit, une fois que tout

le monde est parti. J'ai vu une fois sur les rails, très tard le soir, une énorme machine à l'allure archaïque, sans voyageurs, qui avançait au ralenti...

Le malaise continue jusqu'à la fin de l'après-midi et atteint son sommet en cours de latin : je respire mal dans la classe dont l'air est chaud et vicié. Je dis au professeur que je ne me sens pas bien et je vais respirer dans la cour, sous les deux platanes. Je repense au rêve de la nuit ; j'en frissonne encore. Quelle horreur !

Au lieu de rentrer directement, je fais un crochet par l'Hôtel-Dieu, pour voir Julien ; ça me rassurera un peu ou bien, en tout cas, je saurai plus précisément de quoi j'ai peur.

Julien a encore l'air fatigué mais on lui a promis qu'il sortirait lundi. On a ensuite parlé de choses et d'autres. Il m'a demandé qui, dans la classe, avait pris de ses nouvelles ; cela m'a étonnée. D'habitude, il semble se moquer pas mal de savoir si les autres s'intéressent ou non à lui. Je suis allée chercher deux cafés au distributeur du hall et, pendant que nous les buvions, je lui ai demandé s'il dormait bien.

« Pas trop, répond-il. Je fais des cauchemars... Des cauchemars assez affreux...

– Moi aussi, j'en fais, depuis... »

Mais nous n'allons pas plus loin dans nos confidences. Nous sommes plutôt pudiques l'un comme l'autre.

Et je rentre chez moi. Bien sûr, ce rêve était particulièrement désagréable, mais je suis une fille sérieuse, solide, du moins jusqu'à maintenant.

Le lendemain pourtant, il y a un devoir de mathématiques et je le rate ; impossible de me concentrer sur ces petits signes néo-grecs qui, tout à coup, me paraissent être une sorte de code secret sans message... Le soir, entraînement de judo au gymnase du dix-septième arrondissement, à côté de la mairie. Tout d'abord je n'ai pas envie d'y aller, mais je me force : il faut de la persévérance, là comme ailleurs.

Une fois sur place, ça va déjà mieux : l'échauffement me fait du bien, un peu de fatigue et les muscles qui se préparent, qui jouent plus librement...

On revoit les enchaînements de la semaine précédente, et on tombe à grand bruit ; les bras claquent sur les épais tatamis, puis, pour finir, quelques combats. Jennifer doit peser dix kilos de plus que moi, et ce n'est pas facile... Sans le faire exprès, elle m'écrase le pied, ça me fait mal. Et, du coup, je ne sais pas vraiment ce qui me prend,

je m'énerve, je me déchaîne. Je deviens mauvaise et brutale. C'est comme si je me vengeais sur elle de mes soucis et de mes peurs. Je la coince, je la jette à terre ; je la bloque d'une prise à la jambe. Je pèse trop. Elle crie de douleur. Effarée, je la lâche et je recule de plusieurs pas. Qu'est-ce que j'ai fait ?

On me demande des explications. Je ne sais pas quoi dire, alors je me fais sévèrement reprendre et renvoyer au vestiaire, tremblante et honteuse. J'ai exagéré. Il ne faut pas que je me laisse dévorer par un bête cauchemar. Il ne faut pas que j'en sois changée. Après la douche, j'attends Jennifer. Je la prie de m'excuser ; elle sourit. Elle ne m'en veut pas. L'incident perd de sa gravité. Je rentre moins inquiète. Plus tard, je dîne avec les parents ; tout est calme. Je suis normale ; tout est normal. Les fantômes sont loin.

À vingt et une heures, le téléphone sonne. Mon père répond, puis me passe le combiné.

« Bonjour, Hélène. Je ne te dérange pas ? »

Tout d'abord, je ne reconnais pas la voix. C'est celle du père de Julien. Pourquoi appelle-t-il ? Il commence par me remercier d'être restée avec son fils le jour de l'accident, puis d'être venue le voir.

« De rien, de rien... »

Je ne vois pas de quoi je peux être remerciée. De bien aimer Julien ? Puis il devient confus. En fait, il a une question à poser et il met un certain temps à trouver les mots.

« Je voudrais te demander si... Enfin, est-ce que le malaise de Julien... Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de spécial que tu n'aurais pas raconté ? Tu avais un drôle d'air, à l'hôpital... »

Je l'aime bien. Il est tout à fait sympathique, mais la manière dont il m'a devinée me refroidit et je me ferme comme une huître.

« J'ai déjà répondu aux questions de la police ! »

Et puis, de toute manière, est-ce qu'il s'est vraiment passé quelque chose de spécial ? Je ne sais pas. Je m'obstine à me taire. Tout de même, je donne une précision, car soudain je crois deviner la nature de son inquiétude.

« En tout cas, si c'est à ça que vous pensez, il n'est pas question de drogue. Ce n'est pas dans nos habitudes. On sortait tout droit du lycée et c'est arrivé comme ça, d'une manière plutôt inexplicable. »

Et je finis : « Allez, au revoir ! Ne vous faites pas de souci ! » Je parle le plus gentiment que je peux.

La semaine finit mal. Samedi, ambiance pesante et querelle familiale. J'ai traîné un peu plus que

d'habitude sur le chemin du retour et, à la maison, mon père m'accueille d'un :

« J'en ai assez ! Tu rentres pour te mettre les pieds sous la table. Tes dernières notes étaient catastrophiques. Tu n'es pas à l'hôtel ! »

J'ai crié : « Oh, ça va ! » et j'ai filé dans ma chambre. Je sais bien que ce n'est pas une réponse ; je n'ai pas de réponse parce qu'il a raison et que j'ai tort. Il se trouve simplement qu'en ce moment j'ai d'autres soucis, et que j'ai quand même besoin de retrouver un toit, un repas et l'affection inquiète de mes parents. Mais ce serait un peu difficile à expliquer.

Je suis trop énervée pour travailler ou pour lire vraiment, et les quelques revues que je feuillette, au lieu de me distraire, me paraissent dans le meilleur des cas stupides et, pour certaines, bizarres, voire inquiétantes. Les modèles ou les actrices qui posent ont des sourires trop rouges, trop pleins de dents brillantes. Je reste sur mon lit, à regarder le plafond, jusqu'à l'heure du dîner. Il est lugubre, comme il fallait s'y attendre. Nous sommes tous un peu embarrassés, un peu sur la défensive, et c'est finalement un soulagement général lorsque nous nous asseyons devant la télévision, dispensés

de parler et même de penser, grâce aux mirages qui scintillent sur l'écran bleuté. Au journal du soir, une minute est consacrée à un événement curieux et inquiétant : une série de malaises dans le métro ; un spécialiste en épidémies parle d'un virus grippal particulièrement agressif qu'on n'a pas encore réussi à isoler. Le cas de Julien a-t-il un rapport avec ce virus ? « Il ne faut pas s'inquiéter outre mesure » : c'est la conclusion rassurante du présentateur, qui sourit si gentiment qu'on veut bien croire tout ce qu'il nous raconte.

Chapitre 3

VAMPIRES, OUPIRES ET BRUCOLAQUES

Ce matin, lundi, Julien est revenu au lycée, encore un peu pâle et un peu hésitant sur ses jambes. À midi, nous avons trouvé le moyen de discuter dans un coin de la cour, à l'écart des autres. Je l'ai interrogé sur l'accident ; il n'avait pas envie d'en parler, et j'ai dû insister. Le vertige atroce et nauséux qu'il avait ressenti est encore trop présent pour qu'il s'explique facilement. Il me dit juste que ça avait commencé par une sensation de froid dans la nuque, puis était venue une espèce de somnolence plutôt agréable, et c'est au moment où il en était sorti qu'il avait ressenti ce terrible vertige et qu'il était tombé.

Nous avons parlé du « virus », sans vraiment y croire.

Le soir, comme son père est venu le chercher en voiture et que Thomas va au cinéma avec

Anaïs, je prends le métro seule. Je me sens un peu bizarre, je dévisage les filles aux cheveux noirs, sans retrouver celle qui m'intéresse. Quand je descends à Champs-Élysées-Clemenceau pour changer, tout à coup je le vois. Il guette quelqu'un ou quelque chose. Lui aussi m'a vue. Raymond Schwartz, tout souriant dans son costume gris barré d'une cravate rouge et or. J'ai l'impression que c'est moi qu'il attendait et ça me met en colère. Je marche droit sur lui, les poings serrés, la tête baissée. Il sent tout de même que quelque chose ne va pas puisqu'il recule de deux pas quand j'arrive près de lui. Le fait qu'il a battu en retraite calme un peu mon indignation ; je demande d'un ton sec :

« Qu'est-ce que vous faites là ? Vous me suivez ?

– Du calme... Du calme... J'ai le droit d'être là ; j'enquête, voilà tout. »

Il y a un gros livre qui déforme la poche de sa veste.

« Vous espérez trouver quelque chose ici ? Un virus ?

– On ne sait jamais... Il faut laisser le hasard objectif se manifester.

– Le hasard quoi ?

– Le hasard objectif. On ne vous apprend donc rien à l'école ? »

C'est mesquin ; je me contente de hausser les épaules. Il reprend :

« C'est une catégorie d'événements qui ont toutes les apparences du hasard, mais qui sont riches de sens et qui semblent obéir à des règles secrètes et puissantes.

– Ça ne me paraît pas très convaincant.

– Et pourtant, aujourd'hui, voyez-vous, ce hasard-là fait que je vous rencontre... »

Il a réponse à tout, et ça m'énerve.

« Encore faut-il que ce soit vraiment un hasard... Et même si c'en est un, il ne me paraît pas avoir beaucoup de sens. »

Et j'ai pris le couloir de correspondance sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit. Juste avant de le quitter, j'ai entraperçu le haut de la couverture du gros livre qu'il avait dans la poche ; il y avait un nom. Stocker ou Stoker, quelque chose comme ça. Cela m'intrigue tout de même et, une fois arrivée dans mon quartier, je passe à la librairie et je demande à l'un des libraires s'il connaît des livres écrits par un certain Stocker ou Stoker. Il hésite un peu, fait des grimaces, soupire et puis, tout à coup, son regard s'éclaire.

« Mais oui ! Bien sûr, je ne connais que ça. Bram Stoker, c'est l'auteur de *Dracula*. Un fameux roman, je l'ai si vous voulez.

– Dracula ?

– Oui. Vous êtes sûre que ça va ? Vous avez l'air un peu pâle, tout à coup. Vous voulez un verre d'eau ?

– Non, ça va aller. Merci, je me sens déjà mieux. »

Me voilà dans la rue, la tête pleine d'un tourbillon de questions et de craintes. *Dracula*... Qu'est-ce que ça veut dire ? Le lieutenant stagiaire lit *Dracula* et fait des clins d'œil. Julien avait une blessure dans le cou, et la jeune fille aux yeux fous, une tache rouge sur les lèvres. Du moins, c'est ce que j'ai cru voir. Je ne veux pas y croire. Je ne sais plus à quoi m'en tenir. Un... Une vampire... Pas dans un château, pas dans un cimetière ni dans une abbaye en ruine ; non, un vampire dans le métro parisien, à la fin du vingtième siècle ! Alors, les policiers et le médecin auraient menti... Pour nous rassurer, encore une fois ?

Et les malaises dans le métro ? Tu parles d'un virus... Ce seraient d'autres victimes d'un vampire. Ces yeux fous m'ont hypnotisée... Je marche, je marche sans m'en rendre compte jusqu'au square

des Batignolles pour essayer d'assimiler tout ça, de calmer mon esprit qui s'emballe. Je m'assois sur un banc, à côté du manège, ce qui ne m'empêche pas d'entendre les trains ou le métro qui passent en contrebas, en direction de la gare Saint-Lazare, dans la grande fosse. Cette fille mord les gens dans les wagons, aux heures d'affluence... Est-ce qu'elle les mord ? je n'ai rien vu de vraiment probant. Et elle circule là-dessous, dans les couloirs, les escaliers, les wagons du métro, dans ceux du RER, et peut-être même dans les autres réseaux souterrains qui doivent leur être reliés : les égouts, les anciennes mines d'où provient la pierre de la plupart des édifices de Paris, et encore les tunnels où passent les câbles du téléphone, les tuyaux de gaz, les fils électriques... Peut-être même a-t-elle ainsi accès aux caves des immeubles... Il faut que je vérifie que les caves en bas de chez nous ne communiquent pas avec un de ces souterrains, sinon, je ne vais pas pouvoir dormir tranquille...

Est-ce qu'elle se transforme en chauve-souris, la nuit, quand tout le monde est parti, pour filer à toute allure dans les tunnels déserts ? Depuis quand est-elle là ? Depuis quand les gens sont-ils pris de malaise dans le métro ? C'est peut-être elle qui, depuis ses cachettes souterraines, nous

envoie des cauchemars terrifiants... Qu'est-ce que je peux y faire ? En tout cas, une chose est claire. Rien ne me fera retourner dans le métro. Plutôt aller à pied.

Je finis par me décider à rentrer ; avant de monter, je jette un coup d'œil à la porte de la cave. Elle est solidement verrouillée. Manque de chance, au dîner, alors que j'ai encore la tête pleine de ces histoires trop folles pour que je puisse en dire un mot à mes parents, mon père dépose sur la table un rôti de porc. Il le découpe ; il n'est pas tout à fait assez cuit, il est vaguement rose et saignant au milieu. Je suis prise d'une assez forte envie de vomir devant le morceau de viande qu'il fait glisser dans mon assiette. Je dis que je ne veux pas de viande ce soir, et dans le mouvement, puisque j'y suis, j'annonce que d'ailleurs je n'en mangerai plus.

« Je vais devenir végétarienne. Si, si, je vous assure. Non, ce n'est pas mûrement réfléchi, mais c'est comme ça. »

Mon père est choqué par la brutalité de ma décision ; il proteste. Ma mère réplique que je n'ai plus l'âge qu'on me force à manger quoi que ce soit. Elle est plus fine ; elle se dit que si elle attend, ça finira peut-être par me passer...

Si je m'étais contentée de ça, je crois que tout se serait assez bien arrangé, mais j'ajoute :

« Je trouve qu'il y a quelque chose de suspect dans le fait de manger de la viande... On prend un risque, vous ne trouvez pas ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je ne sais pas bien, mais... Est-ce qu'il y a loin entre le fait de manger de la viande et le cannibalisme, heu, l'anthropo... ? L'anthropophagie, c'est ça. Je veux dire, est-ce qu'il n'y a pas un risque de confusion ? »

Ils se taisent, consternés. Je crois que j'aurais mieux fait de ne pas trop m'expliquer. Pour moi, si j'y réfléchis, c'est presque clair ; c'est à cause du vampire... Je veux être aussi différente que possible de cette chose cannibale dans les sous-sols, mais je ne peux pas tout leur raconter, pas encore. Pour cette fois, ils ne m'ont pas proposé de rendez-vous chez un psychologue, mais ils ne tarderont sans doute pas, pour peu que j'aie une nouvelle lubie. Je me replie dans ma chambre pour travailler un peu. Je lis quelques pages du dictionnaire philosophique de Voltaire. Pas longtemps, j'ai la tête qui tourne trop ; de plus, ça chuchote dans le salon, et ça marche sur la pointe des pieds, ça téléphone à voix basse. L'atmosphère étrange

et inquiète me tape sur les nerfs. Je me couche tôt ; le mieux, ce serait de dormir. Malheureusement, le sommeil ne vient pas. Où est-elle, maintenant, dans quelle station, dans quel tunnel, ou même dans quel centre commercial ? Il y a aussi le Forum des Halles, le carrousel du Louvre et les galeries marchandes enterrées sous les gares... Y a-t-il des endroits auxquels elle ne saurait accéder ? Je voudrais ne pas y penser, mais je ne peux pas. J'ai trop chaud, je repousse ma couverture, je retourne l'oreiller pour avoir contre ma joue du tissu plus frais. J'attache mes cheveux pour ne pas les avoir sur les yeux ou sur la bouche. En vérité, mon corps m'encombre ; ce soir, je ne sais pas dans quelle position m'installer pour trouver le repos. Je voudrais dormir. Mais si le cauchemar revenait ?

En fait, il n'y a qu'une solution ; il faut prendre une décision à laquelle s'accrocher, farouchement. Cela fera au moins quelque chose de solide dans ce marécage d'angoisses mouvantes. J'ai eu tort de décider de ne plus aller dans le métro. Mieux vaut affronter sa peur. Je ne vais pas reculer devant elle. Je vais l'attaquer de front. Au lieu de me cacher les yeux, je vais les ouvrir grands. Je vais chercher la fille aux cheveux noirs. Je

vais la trouver et je vais lui casser la figure, une bonne fois. Le vampire...

Demain, j'irai à la bibliothèque d'arrondissement et je me documenterai sur mon ennemie. Elle a mordu Julien. Rien de tel qu'une décision farouche ; maintenant, je vais dormir.

Le lendemain, je prends le métro et je regarde, je cherche, je guette. Je crois d'ailleurs la voir plusieurs fois, mais dès que je regarde mieux, dès que je change d'angle de vue ou que je m'approche un peu, je me rends compte que ce n'est pas elle. Ce sont des choses qui arrivent ; parfois, quand on voudrait voir quelqu'un, on y arrive, mais ce n'est pas lui... Des faux Julien, j'en ai déjà vu dans mon quartier. Le vrai, lui, n'y met jamais les pieds, il habite du côté du métro Franklin-Roosevelt, derrière les Champs-Élysées. Entre deux cours, j'ai essayé de lui parler de la résolution que j'ai prise, mais manifestement la question de l'accident ne l'intéresse plus. Il ne veut plus du tout en discuter.

En rentrant à la maison, j'ai fait un détour en passant par une autre ligne ; changement à Charles-de-Gaulle-Étoile, direction Nation. Peine perdue ; j'ai rallongé mon itinéraire sans rien voir de plus. Le réseau est tellement grand, il y a tellement de

stations, et dans chaque station tellement de couloirs et d'escaliers, qu'il faudrait une coïncidence inouïe pour que nous passions toutes deux au même endroit et au même moment. J'ai ensuite emprunté à la bibliothèque quelques ouvrages qui traitent des vampires. Je les ai dissimulés dans mon cartable. Dès le soir, je m'y mets ; au début, je feuillette rapidement, puis les histoires, les drames me happent et me retiennent dans leurs labyrinthes venimeux. J'y consume la plus grande partie de ma nuit. Et d'autres nuits encore. Il y a *Dracula*, bien sûr, et puis *Vampyre* du docteur Polidori, le médecin du poète anglais Byron, à ce que dit la couverture, et encore *Lord Ruthwen* de Nodier, qui s'avère un plagiat étendu du précédent, et aussi *La Morte amoureuse*, de Théophile Gautier, dont le vampire, comme le mien, est une femme et qui ne mord pas sa victime, mais la pique avec une aiguille. L'éclair métallique que j'ai cru voir avant que Julien ne tombe s'explique peut-être ainsi, une aiguille ou une petite lame. Apparemment, les vampires sont des morts animés et j'ai presque un instant de tristesse et de compassion pour la fille. Elle est bien jeune pour être morte. Heureusement, ça me passe. Aucun de ces livres ne parle de canines proéminentes, et il

ne m'a pas semblé que mon vampire en avait. Je crois bien que les clichés du cinéma ne vont pas être très utiles dans nos sous-sols modernes. Si j'ai pris conscience de la fascination dangereuse qui attire vers ces personnages maléfiques, pratiquement les livres ne m'ont pas beaucoup aidée. Je ne pense pas que les pieux, les crucifix et les gousses d'ail se montrent efficaces dans le métro.

Le seul essai sérieux que j'aie trouvé sur le sujet remonte au dix-huitième siècle : *Dissertation sur les revenants en corps, les excommuniés, les oupires, ou vampires, brucolaques, etc.* par un certain dom Augustin Calmet, moine bénédictin. Or, par une curieuse coïncidence, certains des extraits du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire que nous étudions en ce moment en cours de français parlent de lui. Voltaire se moque à plusieurs reprises et bien cruellement du naïf dom Calmet. Pourtant, les événements survenus dans le métro ces derniers temps tendraient à montrer que, sur un point au moins, le bénédictin poussiéreux et gothique a eu raison contre Voltaire. Ça change beaucoup de choses. J'ai essayé de parler de ma découverte à monsieur Leduc, notre professeur de lettres, un homme très, très sérieux, mais ouvert à la discussion, normalement... Je lui ai demandé si

ces histoires de siècle des Lumières, de siècle des philosophes et de siècle de la raison n'étaient pas des bêtises, brillantes certes, mais fausses, inventées pour cacher tout ce qui était noir, confus, tourmenté, plein de gouffres et de menaces souterraines. S'il était possible que dom Calmet ait stupidement raison et Voltaire brillamment tort.

Il m'a regardée avec des grands yeux. Il était visiblement choqué, il a répondu :

« Je ne vois pas bien... Le dix-huitième siècle fonde l'ère moderne. Je trouve vos idées dangereuses... Critiquer Voltaire, c'est faire l'éloge du fanatisme, de la superstition. Attention, les examinateurs du bac ne sont pas du tout prêts à tolérer ce genre de choses... »

Je suis désolée. Ce n'était pas vraiment ce que j'avais voulu dire. Peut-être n'ai-je pas assez réfléchi à la question. Je n'aime ni le fanatisme ni la superstition. Quand, par hasard, une idée me vient, une idée sérieuse, personne ne semble comprendre ce que j'essaie de dire...

Passons. Si la nuit je lis, le jour, je traîne autant que possible dans le métro. Je veux la retrouver, je fais des détours, j'essaye d'autres lignes. Mairie-d'Issy-Porte-de-la-Chapelle, Porte-d'Orléans-Porte-de-Clignancourt, et les autres. J'observe. Je

remarque des choses que je n'avais jamais vues. Des messages d'amour griffonnés sur les affiches de la station Montparnasse-Bienvenue, tous de la même écriture et tous destinés à la même Christelle. À la station Télégraphe, des tracés à la craie sur le sol dans un couloir, avec des mots encadrés ; c'est un appartement, ici la cuisine, la salle de bains là, le salon et la chambre. Je suis presque certaine que celui qui a dessiné ça n'avait pas d'autre maison que le métro et qu'il est resté un long moment assis là, à l'emplacement du canapé qu'il avait grossièrement tracé. J'ai vu aussi des palissades de chantier, des stations où le métro ne s'arrête pas ; des colleurs d'affiches avec leurs brosses télescopiques, des rats qui courent sur les rails, des portillons automatiques qui ne servent plus à rien. Des gens qui lisent et qui ratent leur station. Qui lisent des livres savants ou des journaux lamentables avec des filles de papier glacé, tellement plus belles que moi. Des signatures, des tags, des graffitis dans un espéranto incompréhensible et parfois décoratif ; des robinets d'eau non potable, des carreaux vernissés d'un beau vert. La station Arts-et-Métiers, qui ressemble à l'intérieur d'un vieux sous-marin. J'ai vu des musiciens ; j'ai vu des malheureux ; j'ai vu

des misérables ; des gens magnifiques aussi, et des vendeurs de cacahuètes à la sauvette ; j'ai vu ou cru voir un ou deux pickpockets. C'est pareil que cette histoire de siècle des Lumières. Il y a la Ville lumière à la surface et la ville d'ombre en dessous. Et si je n'ai pas réussi à voir la fille aux yeux fous, mon regard, lui, a changé.

C'est parce que, à force de regarder avec beaucoup d'attention un lieu aussi banal et aussi quotidien que le métro, eh bien, je ne sais pas trop comment m'expliquer, on finit par avoir le sentiment que ce n'est plus du tout un endroit quelconque et ordinaire, que ça devient un domaine très étrange, aussi exotique que la Chine ou que l'Afrique, mystérieux et inquiétant, avec ses cryptes, ses catacombes. Forcément, le fait qu'il est hanté, ça lui donne un aspect plus neuf ; et puis le métro est juste fait pour être traversé, sûrement pas pour qu'on s'y arrête et qu'on le regarde de trop près.

Je passe toute ma semaine à ça, et puis le samedi, coup de tonnerre, mon souci secret devient la propriété de tous. Les petites manigances des deux inspecteurs et du médecin s'effondrent, et la vérité, ou au moins quelques faits véridiques, sont proclamés de manière éclatante. C'est au journal de vingt

heures à la télévision. Une femme d'une quarantaine d'années a été retrouvée inconsciente, sur une banquette, dans le dernier métro. Et cette fois-ci, par un hasard inexpliqué, elle ne s'est pas retrouvée dans le service du docteur Hersart à l'Hôtel-Dieu, comme Julien, mais à l'hôpital Boucicaut, dans le quinzième. Du coup, le secret n'a pas aussi bien tenu ; un interne, devinant la bonne affaire, a téléphoné aux journalistes. Maintenant, la télévision, la radio parlent de lui. Il manquait à cette femme un litre de sang, qu'on lui avait prélevé par une incision à la base du cou. D'un ton grave, le présentateur lance la formule :

« Il y a un vampire dans le métro. »

Il fait le rapport avec le soi-disant virus du métro : ce sont en fait d'autres victimes potentielles du monstre... On va nous montrer le ministre de l'Intérieur, mais mon père, stupéfait, coupe la télévision pour m'interroger :

« Alors, le malaise de Julien ?

– Ben oui, je suppose...

– Et toi, tu savais la vérité ?

– Disons que je me doutais qu'il y avait quelque chose de pas clair ; ils l'ont vacciné contre le tétanos, la rage et l'hépatite. Plutôt comme pour une morsure que pour une simple faiblesse due à l'anémie. »

Mon père me regarde ; il ne sait pas trop s'il doit se fâcher. Il me demande pourquoi je n'ai rien dit.

« Je n'étais pas sûre ; je ne voulais pas passer pour une folle. »

Il hoche la tête, presque admiratif, puis ajoute :

« À partir de maintenant, plus personne ne prend le métro. Surtout pas toi, Hélène.

– D'accord. »

Tant pis... Il a ses raisons... Il faut bien que je les accepte de temps en temps.

Ça ne manque pas : le lendemain, les journaux titrent sur le vampire du métro et il y a un embouteillage géant ; tout le monde a sorti sa voiture, son vélo ou sa motocyclette. Personne n'a envie de se faire mordre, de se faire vider de son sang comme un tonneau qu'on mettrait en perce. Du coup, mon bus est bloqué dans un bouchon et j'arrive avec beaucoup de retard au lycée.

On ne parle plus que de ça ; il paraît qu'on a fait descendre dans le métro des escouades de CRS, des maîtres-chiens avec leurs bêtes et je ne sais qui encore.

Pourtant, les journées au lycée continuent à se ressembler, comme si l'affolement qui paralyse la ville s'arrêtait aux portes de l'établissement. C'est

bizarre et rassurant à la fois que nos occupations ici restent aussi immuables, aussi ordinaires, que les professeurs paraissent aussi indifférents à cette panique.

Pour moi, au début du moins, cette vaste publicité donnée aux attaques du vampire est une sorte de soulagement. Je suis allégée d'un souci que je portais toute seule ; maintenant, c'est l'affaire de tout le monde, des voyageurs, des policiers, du ministre de l'Intérieur et de celui des Transports. Moi, je ne prends plus le métro et j'essaie de m'occuper de mes cours et du bac de français qui approche.

Mais c'est au début seulement, parce que, voilà, par la suite, l'histoire m'a rattrapée. La nuit de jeudi, après l'entraînement de judo, sans autre avertissement qu'un peu de difficulté à m'endormir, le cauchemar est revenu me hanter ; aussi terrifiant, aussi neuf que la première fois. Les yeux brillants me poursuivent dans les couloirs du métro des morts, puis dans d'autres, plus anciens, parfois taillés à même la pierre. Je fuis de toutes mes forces, mais mes mouvements sont pénibles et malhabiles. Je fais des efforts insensés pour soulever la jambe et pour la lancer en avant afin de progresser. Chaque pas est entravé, comme si je marchais dans une neige profonde, et elle va me rattraper.

Le hurlement de terreur que je pousse me réveille. Je me retrouve assise, en sueur, sur mon lit défait. Mon état ne s'est arrangé qu'en surface. Tout au fond, les ravages continuent. Bien sûr, il est hors de question que je me rendorme, et je passe une nuit blanche à remuer dans mon lit en froissant les draps.

Au matin, je suis à faire peur, les yeux rouges, les traits tirés, avec des cernes. Toute la journée, je suis dans un état lamentable, épuisée, sursautant et frissonnant tour à tour. Pendant les cours, je jette de temps en temps un coup d'œil à Julien. Il m'ignore. Il n'a pas l'air très en forme non plus. Il reste abattu et muet, pâle, le cheveu gras. Les heures se succèdent, longues et monotones ; j'ai l'impression que ça ne va jamais finir. Lorsque enfin je sors du lycée, Anaïs me propose de venir au bar de Jarente avec elle. J'accepte, trop heureuse de trouver une occasion de me distraire, de penser à autre chose.

Elle me parle d'un garçon qu'elle a rencontré, d'un garçon qui lui plaît bien, et elle a fait tel geste, et il a fait tel autre... Mais ce genre de conversation m'ennuie un peu, sûrement parce que je n'ai pas grand-chose de comparable à raconter, ou alors il faudrait inventer. Du coup, je détourne les yeux,

mon regard déraille, comme il le fait quelquefois, sur les affiches, sur les autres consommateurs installés dans le café, sans que je les voie vraiment. J'ai l'impression que je risque de m'endormir sur ma chaise, alors je me redresse, je regarde Anaïs. La bouche d'Anaïs rutil, éclatante, rouge sang sur la moitié des lèvres. J'en renverse mon verre. En fait, elle s'est mis du rouge à lèvres.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle.

– Le rouge... Enlève-le. C'est dégoûtant.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Enlève-le ! À quoi ça ressemble ? »

Je me rends compte que j'ai crié ; tout le monde me regarde. J'essaie de me calmer, de ne pas regarder. Mais je ne supporte pas. Je continue :

« On dirait... Je ne sais pas... du sang. C'est trop rouge... C'est indécent...

– Arrête, Hélène ! Tu me fais peur ! »

Effectivement, elle a l'air effrayée, comme si elle ne me reconnaissait plus. Je lui demande pardon. Je lui explique que c'est à cause du vampire. La conversation, cependant, a du mal à reprendre. Anaïs conclut : « D'ailleurs, personne ne t'oblige à en mettre. »

Nous sortons.

Alors que je me dirige vers l'arrêt de bus, Anaïs m'embrasse et part vers le métro. Je la rappelle :

« Tu prends le métro ?

– Je n'ai pas le choix. Mes parents n'ont pas de voiture, et mon quartier n'est desservi par aucun bus commode. »

Je n'hésite qu'une seconde.

Et puis je descends avec elle, tant pis. J'expliquerai à mes parents ; je ne vais pas la laisser y aller toute seule.

Dans la station, quelqu'un nous salue.

« Bonjour, mesdemoiselles, vous cherchez quelque chose ? »

C'est un vieux clochard. Il n'a pas l'air méchant. Je réponds :

« Bonjour et au revoir, monsieur ; ce que nous cherchons, ce n'est pas à vous que nous allons le dire. »

Il sourit et nous montons dans le métro qui vient d'arriver.

Sabrina Inghilterra

L'Ogre et sa princesse aux petits oignons



L'OGRE
ET SA PRINCESSE
AUX PETITS OIGNONS

SABRINA INGHILTERRA

L'OGRE ET SA PRINCESSE AUX PETITS OIGNONS





Ce texte a été publié pour la première fois
aux éditions Didier Jeunesse en 2016

© Éditions Flammarion pour la présente édition, 2026
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris
securitedesproduits2@madrigall.fr
ISBN : 978-2-0801-4186-6

Pour mon ogre Sébastien,
notre petite fée raffinée Diane
et nos adorables ogrillons Aubin et Virgile.

*Si vous n'êtes pas capable d'un
peu de sorcellerie, ce n'est pas la
peine de vous mêler de cuisine.*

Colette,
Prisons et paradis

L'OGRE DU 23, RUE DE BAGNOLET

Munie d'un paquet de pop-corn sucré-salé taille XXXL, une jeune femme joliment dodue et à la chevelure rousse incandescente, emmitouflée dans un plaid en mohair rose bonbon, s'approche de sa fenêtre à pas feutrés. Elle écarte ses rideaux, puis saisit ses lunettes du club d'ornithologie amateur dont elle a fait partie autrefois. Elle braque ses lorgnons à haute portée visuelle sur l'appartement du voisin d'en face, qui était devenu depuis sept ans son principal sujet d'observation.

À raison de deux à trois heures de surveillance par jour, elle avait pu établir les constats suivants :

Premièrement : Son voisin d'en face était un ogre. Elle n'avait aucun doute là-dessus. Il en avait tous les attributs et les principales caractéristiques physiques, qu'elle avait bien pris soin de noter dans son carnet d'observations : une taille hors-norme avec une ossature massive, un poitrail de bison, un ventre rond comme une colline, des bras larges semblables à des troncs d'arbre, des mains gigantesques, un cou de taureau surmonté d'une grosse tête fendue d'une bouche immense plantée de crocs affûtés. Une longue barbe hirsute avec des reflets bleus orne son visage tandis que son regard d'acier lui donne un air mystérieux.

Bref, tout à fait son genre d'Ogre, s'était-elle dit, en dessinant un gros cœur à l'encre rouge dans la marge de son cahier.

Deuxièmement : l'Ogre était un fin gourmet !

En effet, si son apparence exceptionnelle avait de quoi retenir son attention, c'était surtout les délicieux parfums qui s'échappaient des fenêtres de sa cuisine en inondant son appartement d'odeurs subtiles qui avaient d'abord attiré son attention. C'était, dès le matin, des senteurs d'épices et de truffes, de volailles farcies et de sauces suprêmes, de ragoûts qui n'en finissaient plus de mijoter. Elle en salivait rien que d'y repenser. En plus d'être à son goût, il semblerait que cet ogre-là était très raffiné.

Troisièmement : Son Ogre était carnivore mais pas cannibale !

Depuis sept ans qu'il était là, aucun voisin n'avait disparu, ni dans l'immeuble ni dans le quartier. Preuve que cet ogre-là ne consommait pas de chair humaine. Elle avait d'ailleurs mené l'enquête dans l'épicerie polonaise de Piotr, qui se situait au bout de la rue et dont

l'Ogre sortait régulièrement les bras chargés de victuailles. Alors qu'elle s'inquiétait que l'épicier termine en roulé à la viande, il lui avait répondu avec son accent si prononcé : « Ventrerond, me manger ? Ah ça non ! je ne serai pas à son goût et Ventrerond est plus qu'un client, c'est un véritable ami. » Elle était rassurée et avait depuis un nom pour cet ogre, son ogre : l'Ogre Ventrerond.

Mais, depuis quelque temps, elle avait remarqué que Ventrerond n'avait plus la forme. Il ne sortait presque plus, ne cuisinait plus... Aujourd'hui encore, elle l'observe qui tourne en rond dans sa cuisine comme un lion dans sa cage. Il est devenu l'ombre de lui-même.

La jolie femme rousse resserre son plaid sur ses épaules. Elle ne peut tout de même pas ne rien faire, le regarder sombrer, en restant les bras croisés derrière sa fenêtre à se goinfrer de pop-corn... C'est décidé, elle enfile un manteau du même rose que son plaid et s'en

va à l'épicerie à côté de chez elle. Piotr, le seul ami de l'Ogre, saurait sans doute quoi faire.

Pendant ce temps-là, de l'autre côté de la rue, au 23 rue de Bagnolet, l'Ogre continue de tourner en rond comme un lion en cage dans sa propre cuisine. Il a faim. Une faim dévorante... mais rien à se mettre sous la dent. Pas le moindre reste... Son frigo est désespérément vide. Lui qui se flattait toujours d'être le roi de la débrouille, capable de vous préparer une forêt-noire avec un pot de pâte à tartiner ou une pièce montée avec des petits-beurre ! Il est désemparé. Il ne va quand même pas faire bouillir ses chaussures en cuir ou rôtir son manteau en peau de porc-épic ?

Il y aurait bien des voisins, oui, et même certains particulièrement appétissants, comme le beau bébé bien gras gorgé de lait du couple du cinquième, qui aurait fait les délices de n'importe quel ogre, accommodé avec des herbes et des oignons, servi avec des pommes

aux cendres. Ou encore la gardienne de l'immeuble, juste assez grasse pour être marinée avec du vinaigre, de l'huile d'olive, de la sauce soja, du miel, du gingembre en poudre, des graines de coriandre, du sel, du poivre et du persil plat, avant de passer au four. Seulement voilà, Ventrerond n'est pas ce genre d'ogre. Les humains, il trouve ça fade, sans goût, caoutchouteux et même répugnant !

Mais l'Ogre est-il seulement un ogre ? Né d'un mariage mixte entre une mère ogresse 100 % cannibale et un père chasseur 100 % humain, il ne se sent ni l'un ni l'autre. Les ogres l'avaient rejeté : il avait, à leur goût, un caractère trop doux, un physique chétif (malgré ses deux cents kilos), un parfum trop délicat (c'est-à-dire qu'il sentait tout au plus le roquefort frais, mais sans la moisissure qui donne au fromage tout son caractère) et, pire que tout, il ne mangeait pas de chair humaine.

Un végétarien parmi les carnivores ! Une brebis dans un troupeau de loups !

Ces défauts, très mal acceptés par les ogres, ne le rendaient pas plus sympathique auprès des humains qui le percevaient comme un gigantesque marginal nauséabond et potentiellement dangereux.

Cela dit, à choisir entre des ogres forts, cruels, colériques et imprévisibles et des humains faibles, rachitiques, méfiants et soupçonneux, il n'avait pas hésité à préférer la compagnie des seconds. Sûr qu'au moins il ne risquait pas de terminer égorgé et cuit à la marmite. Il avait donc fini par emménager sept ans plus tôt au 23, rue de Bagnolet. Très vite, il avait été séduit par sa nouvelle vie : lui qui ne connaissait que les forêts humides et sombres des Carpates, il avait découvert avec émerveillement Paris. De jour comme de nuit, la capitale sans cesse en mouvement remplissait sa vie de nouvelles odeurs. Et puis, surtout, Paris, c'est la ville de la gastronomie. Une multitude de

restaurants à portée de main ! Des plus petites gargotes aux restaurants étoilés, il avait voulu tout essayer ! Dans le tourbillon des premiers mois, il avait dépensé sans compter... Et le petit pécule qu'il avait en arrivant avait fondu comme neige au soleil.

Et voilà comment, en ce morose et pluvieux vendredi de janvier, Ventrerond doit se résoudre à utiliser sa dernière conserve de secours, un pot de graisse d'oie qui lui sert à caler la table de sa cuisine.

— Il ne manque qu'un peu de pain pour accompagner ce festin de misère, grommelle-t-il. Ce sera l'occasion d'aller saluer ce vieux Piotr !

*

Devant la petite épicerie polonaise à la devanture rouge et blanc, Piotr affiche, comme toujours, un sourire radieux. Il bavarde avec

une petite dame joliment potelée emmitouflée dans un manteau de laine rose, qui le quitte en courant quand elle aperçoit la silhouette sombre et massive de l'Ogre s'approcher d'eux.

Ventrerond regarde un instant la dame qui s'enfuit.

— C'est qui cette fille qui part en courant comme un pet sur une toile cirée ?

— Ta voisine d'en face, lui répond Piotr. On jurerait qu'elle a croisé un ogre, ajoute-t-il en souriant.

Dès son arrivée dans le quartier, Ventrerond était devenu le meilleur acheteur de Piotr. C'était la première fois que l'épicier avait un ogre pour client et il avait dû répondre à des commandes aussi extravagantes que colossales. Une fois, Ventrerond lui avait demandé une telle quantité de poissons – barbues, limandes, soles, truites, rascasses, rougets barbets – que l'épicerie de Piotr s'était transformée en un véritable vivier, et ses clients

avaient dû marcher sur la pointe des pieds pendant toute une journée pour ne pas écraser les poissons frétilants qui jonchaient le sol. À une autre occasion, Ventrerond avait décidé de se lancer dans la cuisine moléculaire : il avait commandé tellement d'azote que des volutes de fumée blanche s'étaient échappées de dessous la porte de l'épicerie pendant toute la semaine, ce qui avait provoqué l'effroi des passants qui s'enfuyaient en criant « Au feu, au feu ! ». Mais le coup de grâce, ce fut quand Ventrerond avait choisi d'utiliser l'arrière-salle de Piotr pour réaliser des barbes à papa au foie gras géantes qui avaient tapissé l'intérieur du magasin de longs fils gluants. Ça n'aurait pas été trop grave, si ça n'avait justement été le jour où le maire avait décidé de venir faire ses courses chez Piotr...

Tous deux en riaient encore, quand ils se remémoraient le pauvre homme, piégé dans cette gigantesque toile sucrée-salée !

Piotr regarde son ami de ses grands yeux d'un bleu serein.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? lui demande-t-il de sa voix chaude.

Ventrerond est mal à l'aise. Lui qui jadis lui commandait des chariots de vivres n'a même plus de quoi s'offrir un steak !

— La vérité, c'est que j'ai une faim d'ogre, lui dit-il en se tortillant nerveusement les doigts.

— Ah... eh bien, comme dirait ma mère, la faim fait sortir l'ogre de sa tanière ! Alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir ? lui répond l'épicier en se tournant vers ses étalages bien fournis.

Ventrerond voudrait lui répondre « un cheptel de moutons, une forêt de cèpes et de girolles, avec des montagnes de choux à la crème, une pyramide de nougatine, un torrent de caramel », mais il se retient. Il n'a presque plus d'argent et ne veut pas embarrasser l'épicier. Il se contente de dire :

— Du pain de mie, ce sera parfait.

Piotr se précipite dans le rayon boulangerie et dégote un paquet de pain de mie extra-large pour son ami.

— Voilà, fait-il ravi, en mettant le pain dans un cabas.

Voyant que Ventrerond met la main dans sa poche pour y trouver des pièces, il l'interrompt.

— Non, non, mon ami... pas besoin. Tu me rends service ; il sera périmé demain et ça encombre mes placards.

L'Ogre reconnaissant lui assure en plaisantant :

— Si on apprend qu'on mange gratis ici, tu vas fermer boutique.

— T'inquiète pas, va, je dirai que j'ai un copain ogre et qu'il est du genre vorace !

Ventrerond le remercie chaleureusement et rentre chez lui à la hâte ; il n'aime pas trop s'attarder dehors. Le voisinage, auprès duquel il passe pour un gigantesque clochard, lui est hostile. En plus de s'être conduit comme

un écervelé à son arrivée en France, il n'a jamais réussi à surmonter sa timidité avec les humains. C'est plus fort que lui, quand ce n'est pas la peur, c'est du dégoût qu'il devine dans le regard des gens. Il ne se sent jamais à l'aise et ne sait pas quoi leur dire. Alors il se contente de les éviter. Ce qui est sans doute mieux pour tout le monde ! Arrivé dans son appartement, il ouvre le cabas, et tandis qu'il s'attend à y trouver du pain, il voit que son ami en a profité pour lui glisser des harengs (il faut toujours qu'il y ait des harengs dans l'assiette de Piotr, même au petit déjeuner !), un saucisson à l'ail et de gros cornichons sucrés. « Piotr est vraiment un chic type, je lui revaudrai tout ça... » pense-t-il en se vautrant sur son vieux canapé. Alors qu'il s'apprête enfin à s'enfourner une première tartine dans le gosier... la sonnette retentit.

Ventrerond monte le son de sa radio. Mais monsieur l'envahisseur n'a pas l'air d'être du genre à se décourager. Quand l'Ogre réalise

qu'il est tombé sur le dernier des enquiquineurs et qu'il risque d'être encore là le lendemain s'il ne lui répond pas, il s'empare rageusement de l'interphone et hurle d'une voix tonitruante :

— Que me veux-tu, SAC À VIANDE ???

L'importun a l'impression que des cloches sonnent à quelques centimètres de ses oreilles et, encore étourdi, il répond d'une voix mi-soprano, mi-basse, comme un adolescent qui n'aurait pas fini de muer :

— Monsieur Ventrerond, j'ai un pli avec accusé de réception pour vous.

L'Ogre n'en revient pas ; d'habitude, quand il prend sa voix d'ogre, ils détalent tous comme des lapins. Celui-là (ou celle-là, il n'en est pas bien sûr) doit être un drôle de spécimen. Le mieux est encore de coopérer s'il veut enfin manger son saucisson tranquille.

Il appuie sur le bouton de l'interphone pour ouvrir la porte et maugrée :

— Escalier E, treizième étage, première porte à droite ; l'ascenseur est en panne...

*

Dix minutes plus tard, un minuscule facteur flottant dans un costume trop grand et affublé d'une volumineuse écharpe en laine rose arrive exténué devant l'appartement de Ventrerond. Il tient dans ses mains une enveloppe énorme qui dégage une forte odeur de cochon grillé. Avant même qu'il ne frappe, l'Ogre ouvre brusquement la porte. L'employé des Postes, tout en récupérant son souffle, semble parfaitement indifférent à la monumentale silhouette qui se trouve devant lui. Au bout de quelques instants, il tend à l'Ogre un calepin.

— Veuillez signer ici, je vous prie, lui dit-il de sa voix étrange, en lui remettant son stylo.

Ventrerond en est tellement surpris qu'il s'exécute sans demander son reste et se

retrouve, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, avec cet encombrant courrier. Il lève les yeux pour marmonner quelque chose à l'intention du facteur, mais celui-ci a déjà disparu. Il regarde en bas dans l'escalier : il n'y a plus personne. Seul un léger parfum de fleurs lui chatouille les narines.

« Qu'est-ce que c'est encore que cette carabistouille ? » se dit-il. Au contact de ses doigts moites, l'enveloppe s'ouvre d'elle-même avec un bruit cristallin.

De grosses lettres gonflées et brillantes apparaissent sur le papier, comme si elles avaient été peintes avec un caramel tiède.

*Félicitations, Monsieur Ventrerond !
Vous avez été tiré au sort pour vous présenter
au grand concours annuel de gastronomie
ogresque, Le Poucet d'Or.
L'épreuve se tiendra le 23 janvier prochain
à la tour Nedos des Carpates.
Nous comptons sur votre présence.*

*Le grand gagnant du concours se verra remettre
la coquette somme de 20 000 galons d'or.*

P.-S. : vous trouverez le règlement ci-joint.

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? râle l'Ogre. Je n'ai jamais envoyé la moindre candidature nulle part, à ce que je sache !

Il jette un coup d'œil sur le règlement.

Article préliminaire :

*Pensez festin, démesure, excès, folie,
grandeur, et réalisez un plat monstrueux
de votre création !*

« Rien que ça », se dit-il. Il s'ensuit une tartine d'articles, rappelant aux ogres les codes élémentaires à respecter pour le bon déroulement du concours. « Il sera, par exemple, catégoriquement prohibé de tenter de soudoyer le jury avec des pièces d'or sous peine d'expulsion (pour ça, pas de risque, je suis sans doute l'ogre le plus pauvre au

monde), ou encore de se transformer au cours de l'épreuve, ou d'utiliser tout ustensile magique (bottes de sept lieues ou autre...) pour avoir un avantage sur la concurrence. Par ailleurs, tous les animaux de compagnie (et particulièrement les chats, surtout s'ils ont des bottes) seront interdits pendant la compétition. Les concurrents pourront néanmoins apporter des humains ou des animaux si ces derniers sont destinés à être inclus dans leurs recettes, etc. »

Ventrerond froisse l'enveloppe encore tiède, décidé à ne plus se préoccuper de son contenu (il en a assez lu). Ces trucs d'ogre, ce n'est vraiment plus pour lui. S'il a fui son pays, c'est bien pour ne pas y revenir. Il est hors de question qu'il parte où que ce soit ; sa maison est ici, au 23, rue de Bagnolet, et sous aucun prétexte il ne veut remettre un seul de ses gros orteils dans les Carpates ! Et puis, de toute façon, le concours a lieu dans moins d'un mois, ce serait du suicide de s'y rendre

sans avoir eu le temps de le préparer. On ne se rend pas à un concours gastronomique de renommée internationale, surtout celui du Poucet d'Or, armé de sa seule bonne volonté !

RETOUR AU PAYS DES OGRES

Mais l'Ogre a beau avoir rangé sa lettre dans le dernier tiroir de son bureau, sous une pile de papiers crasseux, elle n'en reste pas moins bien présente dans son esprit. Vingt mille galons d'or, tout de même, ce n'est pas rien ! Et Ventrerond est si pauvre qu'il ne mange plus qu'un jour sur deux depuis des mois déjà. De grosses touffes de cheveux commencent à lui dégringoler du crâne tandis que ses joues deviennent de plus en plus creuses et que sa peau vire au gris. La faim le tenaille, l'empêche de dormir. Il n'a pas

le choix, il faut qu'il parte. Il ne peut pas rater une occasion pareille !

Au petit matin, il sort une vieille valise en peau d'iguane et la remplit tant bien que mal avec un tas de frusques rapiécées. Il envoie un courrier express à sa mère. Si l'idée de la revoir ne l'enchanté guère, ce sera néanmoins pratique (et moins coûteux !) de s'installer chez elle. En plus, sa tanière n'est qu'à une dizaine de kilomètres de la tour Nedos et sa cuisine tout équipée lui permettra de se remettre un peu à niveau question gigots ! Ventrerond passe prévenir Piotr qui se serait sans doute affolé de ne pas le voir pendant quelques jours, puis s'élance pour attraper le car porte de Charenton. Celui-ci est à moitié vide ; seuls quelques touristes partent en Slovaquie en janvier pour aller skier.

Il s'installe tout au fond en espérant ne pas être dérangé. Il roule en boule son manteau en peau de porc-épic contre la vitre et se cale dessus en fermant les yeux. Il pousse un

grognement d'aise. Mais, quelques minutes plus tard, une petite dame ridée comme une vieille pomme, toute vêtue de rose passé, vient poser ses valises à côté de la sienne. Elle l'observe longuement de ses grands yeux dorés, au travers de ses grosses lunettes embuées par la chaleur ambiante.

— Je peux ? lui demande-t-elle, en désignant la place supposée libre sur laquelle Ventrerond déborde largement.

L'Ogre regarde de tous côtés, il y a un tas d'autres places libres... Elle doit être dérangée. Il lui sourit de toutes ses incisives et, d'un ton un peu affecté, lui répond :

— Chère madame, je ne voudrais pas que vous vous sentiez à l'étroit ici quand vous seriez bien plus à l'aise ailleurs.

Mais la grand-mère en a décidé autrement. Elle ignore la réponse du géant et se colle tout contre lui. L'Ogre grogne un bon coup, mais rien n'y fait, la petite dame a déjà déballé

tout son fatras comme si elle était dans son propre salon.

Ventrerond lui jette un regard courroucé et décide de l'ignorer. Le bruit régulier du car et la vibration de la fenêtre le détendent.

Mais ses craintes ne se sont pas évanouies. Comment sa mère va-t-elle réagir en le revoyant ? A-t-elle bien reçu son message ? Sept ans sans lui avoir donné la moindre nouvelle (elle n'avait pas cherché à le retrouver non plus) ! Ils ne s'étaient plus parlé depuis une dispute violente qu'ils avaient eue au sujet de son père. Elle reprochait à Ventrerond de trop lui ressembler et de se comporter en humain, tandis qu'elle aurait souhaité avoir un ogre à la maison. Elle avait conclu en lui disant qu'elle aurait dû le dévorer (sort qu'elle avait réservé à son père !) à la naissance et que ça lui aurait causé moins de soucis ! Il avait réalisé à ce moment-là que, quoi qu'il fût, elle ne serait jamais fière de lui, et au petit

matin il avait fait ses valises. Ces souvenirs qui le travaillent encore aujourd'hui l'épuisent. Ventrerond les chasse de ses pensées et finit par s'assoupir.

Alors qu'il dort profondément, la vieille dame lui flanque une baffe à vous décoller la mâchoire. Ventrerond se réveille en sursaut, noir de colère. Lorsqu'il comprend que l'auteur du coup n'est autre que sa voisine octogénaire, il est estomaqué. Il ne sait pas encore s'il va l'écrabouiller contre la vitre, lui faire manger son horrible cabas à fleurs ou la balancer dix sièges plus loin. Voyant qu'il hésite, la grand-mère lui demande d'une petite voix fluette :

— Excusez-moi, mon jeune ami, je ne vous ai pas réveillé trop brutalement, j'espère ? J'ai parfois la main un peu lourde, ajoute-t-elle en ricanant. À vrai dire, je n'aurais pas osé ce geste audacieux si la curiosité ne m'y avait contrainte. Mais je mourrais d'envie de savoir

ce que vous avez pensé préparer pour votre dîner !

« Elle est folle ! » L'Ogre n'a plus aucun doute maintenant sur la santé mentale de la passagère.

— Maintenant que vous m'y faites penser, j'avais songé dévorer une petite grand-mère bien rosée avant d'avaler quelques touristes à peine hachés, lui répond-il avec un air féroce.

La petite dame rit bien fort...

— C'est bien, mais ce n'est certainement pas avec une grand-mère qui n'a plus que la peau sur les os et sans doute plus beaucoup de goût que vous gagnerez votre concours...

Vexé, piqué, désappointé, l'Ogre s'apprête à demander à la grand-mère comment elle est au courant pour le Poucet d'Or. Mais la petite dame a disparu. Il regarde dans le couloir du car, il n'y a plus personne.

Il essaye en vain de se rendormir ; c'est trop tard. Et voilà, maintenant, il se demande

comment il va bien pouvoir faire pour le gagner, ce fichu concours... D'autant que cela fait bien des années qu'il n'a pas mangé, ou plutôt dévoré, de la vraie cuisine d'ogre !

FESSES DE LAPIN JUTEUSES
ET AUTRES RECETTES...

La nuit devient noire et épaisse tandis qu'un vent qui doit faire dans les moins trente degrés cingle les fenêtres du car. Ventrerond est désormais seul, les autres passagers sont descendus depuis longtemps... Il regarde dehors, les bois noirs se densifient, il ne devrait plus tarder à arriver.

Il enfile son manteau et prépare son sac, quand il s'aperçoit que la grand-mère a oublié un vieux livre qui a dû être lu des milliers de fois, à en croire la couverture

usée. L'Ogre, intrigué, le prend et le glisse dans sa besace.

Deux minutes plus tard, il est arrivé devant l'entrée de la tanière où il a grandi. Son ventre se noue. Tous ses muscles se tendent. Il frappe à la porte.

Une titanesque ogresse à l'odeur rance vient lui ouvrir. Ventrerond se sent toujours aussi microscopique à côté d'elle. Mis à part des cheveux poivre et sel, une trogne plus rougeaude et un peu plus burinée peut-être, elle n'a pas changé. Toujours ses mêmes yeux froids, gris comme un ciel d'hiver, injectés de sang, son nez comme une patate qui se serait écrasée au milieu d'un pudding et sa bouche énorme qui semble vouloir vous aspirer comme un trou noir lorsqu'elle est ouverte.

Elle contemple son fils. Aucune émotion ne transperce. Rien. Comme s'il était parti seulement quelques heures. Des milliers de

sentiments s'entrechoquent dans le cœur de Ventrerond.

— Entre, grogne sa mère, tout en remettant le loquet qui maintient la porte close.

À peine le pas de la porte franchi, il sent l'odeur des fesses de lapin qui mijotent dans la moutarde (elle l'attendait donc ?). Sans un mot, elle l'invite à s'asseoir. Le repas se déroule aux bruits de la mastication (ou plutôt des sons de broyeur, du genre de ceux qu'on entend sur un chantier) et des rots tonitruants de l'ogresse. Ventrerond est statufié, l'observe dévorer sa gigantesque pile de fesses de lapin du coin de l'œil, mais il est incapable d'aligner deux mots. De quoi lui parlerait-il d'ailleurs ? De son concours ? Il sait d'avance ce qu'elle lui dirait : « Comment veux-tu gagner un concours d'ogres, Ventrerond, alors que tu raisones comme un humain ? ».

Cela fait tellement longtemps qu'ils n'ont plus rien partagé qu'il a l'impression d'être assis en face d'une étrangère. Quand ils ont

fini, l'Ogre s'éclipse, sans demander son reste, au grenier où il avait l'habitude de dormir. L'air lui semble encore plus glacial qu'autrefois. Rien n'a bougé. À croire que personne n'y est entré depuis qu'il en est parti.

Ventrerond tente tant bien que mal de se reposer un peu, mais impossible de dormir : les fesses de lapin lui pèsent sur l'estomac, le bruit du vent le dérange, sa tête est lourde, il a froid ! Il commence à réfléchir (ce qui n'est pas bon pour un ogre ; on dit qu'un ogre qui pense risque d'avoir sa digestion gâchée !), c'est plus fort que lui. Tant de questions l'assaillent : pourquoi est-il revenu ? Comment va-t-il s'en sortir avec ce maudit concours ? Que va-t-il préparer ? Sait-il seulement encore cuisiner ?

Mais oui ! Ça, c'est en lui, il en est certain ! Il n'avait pas trois crocs sortis qu'il observait scrupuleusement sa mère éventrer, dépecer, désosser, équarrir, découper puis faire mijoter

le gibier qu'elle avait chassé (des sangliers, des biches, des enfants, surtout quand un camp de scouts décidait de s'installer à proximité). Ventrerond sourit à ce souvenir. Il respirait avec ravissement les parfums riches et exaltants qui s'échappaient des casseroles, tandis que des nuages de fumée blanche emplissaient la pièce.

La cuisine, il a toujours eu ça dans le sang. Lorsqu'il se met aux fourneaux, il devient un alchimiste de la gastronomie, celui qui peut transformer un simple bout de mangue en une explosion sensuelle de saveurs délicates, qui peut restituer les goûts de chaque produit : faire deviner aux papilles les parfums de l'humus et la rosée de l'aurore qui couvrait le champignon cueilli le matin, donner l'illusion au cerveau qu'il devient pour un instant le mouton qu'il dévore, lui faire sentir l'herbe du pâturage et la luzerne. Ventrerond est un génie qui fait palpi-ter les tomates cœur de bœuf, frémir les œille-
ts de poète, rosir les figues de Solliès. Car il aime chacun de ses ingrédients comme une mère

aime chacun de ses enfants (enfin, comme une mère qui ne serait pas sa mère).

Absorbé dans ses réflexions, Ventrerond sursaute : il a entendu un bruit du côté de ses bagages. Comme si un rat s'était faufile dans sa besace. Il se précipite, prêt à chasser l'intrus. Mais à sa grande surprise il ne trouve rien, pas la moindre petite souris ! Et pourtant, il aurait juré... Ce n'est pas grave, si quelque chose se balade dans la chambre, il l'attrapera, tôt ou tard. À la place, il retombe sur le vieux livre de sa drôle de voisine du car. « Voyons voir quel genre de bouquin une petite mamie à l'odeur de pot-pourri peut bien lire », se dit-il en ricanant. À sa grande surprise, ce n'est pas un roman à l'eau de rose qui vous vante le grand amour sur fond de soleil couchant, mais un livre de cuisine... et quel livre !

L'Ogre se plonge dans la lecture de l'ouvrage avec le plus grand intérêt. Bientôt, il est

complètement captivé. Du lointain *Vieillard à la diable* que devaient dévorer ses ancêtres à l'exotique *Bucentaure aux citrons revenus dans du miel et safran* cuisiné en Grèce ou aux odorants *Sushis de sirènes au wasabi extra-fort* du Japon, il voyage à travers le monde, à travers le temps, au gré des saveurs. Sur toutes les recettes, de petites annotations ont été soigneusement écrites à l'encre rouge, sans doute par la grand-mère, et donnent des conseils fort précieux :

Mettre la sirène au frigo avant de la cuire pour éviter qu'elle ne se débâte dans la casserole.

Attention, la découpe du steak de rhinocéros est délicate : protégez vos mains.

Pensez à épiler le porc-épic avant de le réduire en bouillie...

L'Ogre pense que le livre de la grand-mère est probablement celui d'une fée ou d'une

sorcière (ce qui expliquerait bien des choses sur le comportement de la mamie cinglée), tant les recettes ressemblent à celles d'un grimoire magique. Il soupire et murmure :

— Cela fait des années que je ne mange plus que de la cuisine humaine (et non plus de cuisine d'humains), alors si seulement ce livre pouvait m'aider à trouver une recette pour mon concours !

Soudain, comme si le livre l'avait entendu, il s'échappe de ses mains et s'élève dans les airs tandis qu'un tourbillon de poussières rose scintillant emplit la pièce. Incapable de parler, Ventrerond ne le quitte pas des yeux ; ses pages se mettent à tourner comme si un lecteur invisible enragé s'en était emparé, puis, d'un seul coup, il retombe sur le sol. L'Ogre se penche pour regarder à l'intérieur et voit qu'en haut de la page s'inscrit maintenant à l'encre fraîche :

Une recette gagnante ! Idéale pour tout concours de gastronomie ogresque.

« Étrange, étrange... Qu'on me fasse griller les orteils s'il n'y a pas de la magie là-dessous », se dit-il. L'émotion passée, il recale ses oreillers et tombe dans un profond sommeil. Il n'a plus de soucis à se faire, car il n'y a aucune raison désormais pour qu'il ne gagne pas le concours et les vingt mille galons d'or. Il allait préparer cette recette, la fameuse recette de filets de p...

W O K E

U P

L I K E

T H I S

AMY LEA

Flammarion

WOKE
UP
LIKE
THIS

AMY LEA

WOKE
UP
LIKE
THIS

Flammarion

Publié pour la première fois aux États-Unis
par Mindy's Book Studio, New York
sous le titre : *Woke Up Like This* en 2023

Amazon, et Mindy's Book Studio
sont des marques de Amazon.com, Inc., or its affiliates.

Texte © 2023 by Amy Lea

Design de couverture par Caroline Teagle Johnson

Image de couverture : © AlexandrBognat, © Erhan Inga,
© Squeeb Creative / Shutterstock; © Chuanchai Pundej / EyeEm,
© Evgeniia Siiankovskaia,
© Somrudee Doikaewkhao / EyeEm / Getty Images

© Éditions Flammarion, 2026
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris

ISBN : 978-2-0804-9371-2

À la moi de dix-sept ans

UN MOT DE MINDY KALING

Je n'ai jamais pu résister à un récit initiatique. C'est ce qui fait que je suis tombée amoureuse de *Woke Up Like This*, cette charmante comédie romantique qui parle de Charlotte Wu, une brillante élève de terminale obsédée par la réussite qui se retrouve dans la plus étrange des situations.

Charlotte a d'excellentes notes dans toutes les matières, elle a décroché une place dans une bonne université, et a même presque réussi à se faire remarquer par le garçon dont elle est secrètement amoureuse. Mais lorsqu'elle tombe d'une échelle en accrochant des décorations pour le bal de fin d'année, Charlotte se réveille dans un lit qui n'est pas le sien, âgée de trente ans, et fiancée à son ennemi juré. Ces deux opposés se verront contraints de collaborer pour retrouver le chemin vers leurs dix-sept ans et découvrir qu'il n'y a pas que la course à la réussite dans la vie.

Comme la série *Mes premières fois* et le film *30 ans sinon rien*, le roman d'Amy Lea m'a rappelé que les sentiments exaltants et compliqués que nous éprouvons adolescents ne s'envolent jamais tout à fait.

Liste de choses à accomplir avant la fin du lycée

(Écrite par Charlotte Wu, 13 ans – à achever
avant la fin de l'année de terminale de Charlotte Wu, 17 ans)

- ~~- Rejoindre le conseil des élèves, le sénat des élèves et le comité de l'album de fin d'année~~
- ~~- Figurer au tableau d'honneur tout au long du lycée idéalement en tête de liste~~
- Avoir le permis de conduire (raté, merci de ne pas poser de questions)
- ~~- Se faire inviter à la fête de fin d'année de Tony Freeman~~
- Devenir présidente du conseil des élèves (cruellement saboté)
- ~~- Obtenir au moins 1300 points à l'examen d'entrée à l'université~~
- Passer la semaine des terminales avec Kassie (en cours)
- Se faire inviter au bal de promo (le vent siffle dans le désert...)
- Bal de promo féérique (en cours)

UN

Un mois avant le bal de promo

Le bal de promo est la soirée la plus importante d'une vie d'ado, je vous interdis de me dire le contraire. Je sais ce que vous pensez : c'est surfait, cette nuit n'a rien de spécial. Et c'est vrai qu'on peut la rater de mille et une manières :

- Votre cavalier pourrait vous lâcher pour partir avec sa superbe ex, vous laissant ruminer dans un coin sombre pendant que le reste du monde danse un slow sur la chanson que vous avez demandée.
- Les coussinets en silicone que vous vous êtes fourrés dans le soutien-gorge pour rembourrer votre décolleté pourraient tomber par terre quand vous vous déhancez un peu trop sur la piste de danse. (Ne me demandez pas comment je le sais.)
- Un des ringards de la fanfare pourrait abuser du punch et projeter son vomi couleur cerise sur votre robe.
- Vous pourriez passer toute la soirée à courir après le rat de laboratoire infesté de maladies que quelqu'un a libéré, sous les regards horrifiés de l'assemblée.

Tout peut virer à la tragédie en une fraction de seconde. Croyez-moi sur parole, j'ai vu le film *Carrie*. Mais partant du principe que cette histoire de reine du bal couverte de sang et

dotée de pouvoirs télékinétiques a peu de chance de se produire dans la réalité, quelle meilleure occasion pour célébrer la fin de quatre années d'un parcours olympique social et académique ? C'est le rite de passage que nous méritons. Une fabuleuse soirée pour enfin troquer nos manuels de préparation aux examens d'entrée à l'université trempés de larmes contre une tenue hors de prix qu'on ne reportera jamais. Une soirée pour oublier l'injustice d'avoir été rejeté par l'université de ses rêves. Notre dernière soirée d'adolescence avant que la vie d'adulte vienne nous flanquer un coup de pied bien placé.

En tant que présidente du conseil des élèves, organiser une soirée féerique dont je chérirai tendrement le souvenir quand je serai vieille et ridée et que je réclamerai une réduction pour seniors sur ma glace rhum raisin est une chose que je ne prends pas à la légère.

Voilà pourquoi j'ai passé mon week-end à peaufiner ma présentation PowerPoint : *Une soirée féerique autour du monde*. Elle est très complète, j'ai compilé un budget détaillé, une sélection de traiteurs, ainsi que des listes de DJ et d'éléments de décoration bien notés sur les sites de vente en ligne, comme ces ballons translucides en forme de globes dorés qui scintillent quand ils accrochent la lumière.

Je suis assise à la table de la cuisine à m'arracher les cheveux sur la couleur de la police quand maman entre nonchalamment, ses cheveux châtain clair à moitié coiffés dans la tresse africaine qu'elle s'est faite il y a deux jours. Elle a beau commencer son travail à la pharmacie dans moins d'une demi-heure, elle est encore en pyjama.

— Tu es levée depuis longtemps ? demande-t-elle en se dressant sur la pointe des pieds pour attraper dans le placard sa tasse FUTURE AUTRICE À SUCCÈS.

Elle n'a pas encore publié de livre, mais je la trouve souvent voûtée tard le soir sur son ordinateur portable, à taper fébrilement

en enchaînant les canettes de Red Bull jusqu'à ce que ses yeux se ferment d'eux-mêmes.

— Je me suis couchée tôt. J'ai dû me lever à peu près quand tu es allée au lit, je réplique, engloutissant précipitamment une cuillerée de flocons d'avoine en voyant l'heure qu'il est sur mon ordinateur.

— Ces cernes en valaient la peine. Tu sais quoi ?

Elle a l'air exaltée, et sûrement pas parce que je lui ai préparé son café à l'avance.

— J'ai enfin trouvé une solution à ce problème d'intrigue au deuxième acte.

— Tu me racontes dans la voiture ? On va devoir lever le camp, je lui rappelle pendant qu'elle se sert tranquillement un café.

Le retard est inévitable avec maman, c'est pour ça que je préfère me rendre au lycée à vélo. Manque de chance, le mien est encore en réparation chez le Docteur du Vélo (alias le hacheur de treize ans au bout de la rue qui répare aussi les deux roues pour pas cher).

Maman cale négligemment une hanche contre le plan de travail et se met à faire défiler l'écran de son téléphone.

— On a largement le temps.

C'est faux, mais je ne me donne pas la peine de protester. J'adore maman, mais elle est tout le contraire de moi. Elle ressemble à une guerrière nordique blonde aux yeux bleus tout droit sortie de la série *Vikings*, et moi, je suis plutôt format nain de jardin, avec des traits asiatiques, des cheveux sombres et des yeux « couleur de l'abysse » (un compliment tordu et mal inspiré de la part de mon ex-petit ami).

Contrairement à moi, maman ne se presse jamais avant la dernière minute et oublie généralement l'essentiel, du genre, son soutien-gorge. Elle a toujours été comme ça, même avant le départ de papa. Mais se retrouver mère célibataire n'a pas

arrangé son manque de ponctualité. À neuf ans, je scotchais un emploi du temps de mes activités extrascolaires avec un code couleur personnalisé sur le frigo pour qu'elle n'oublie pas de me récupérer après mes cours de natation. Au fil des ans, établir des listes et des emplois du temps est devenu mon mode de méditation. Ça m'apaise quand j'ai l'impression que tout m'échappe.

Sa tasse fumante à la main, maman jette un coup d'œil à mon écran par-dessus mon épaule, toujours sans se presser.

— Il avance, ton PowerPoint ? Je vois que tu as encore changé le fond.

— L'aspect visuel compte, je consens à lui expliquer.

— Tu ne trouves pas que dix-sept diapos, ça fait beaucoup ?

— J'en avais vingt-cinq au début ! J'ai beaucoup allégé.

Après tout, « c'est dans les détails que la magie s'épanouit », comme on dit. Certes, je viens d'inventer cette citation, mais je parie que quelqu'un de brillant l'a prononcée un jour.

Elle s'affale sur la chaise en face de moi avec un froncement de sourcils bienveillant, quoique perplexe.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu n'es pas allée à la fête de Tony Freeman.

— Maman, tu es la seule mère de toute l'histoire de l'humanité qui soit déçue que sa fille mineure ne se soit pas pris une cuite à la plus grosse soirée de l'année.

Ma mère m'encourage activement à sortir, ce qu'elle ne faisait pas à mon âge. Ses parents (mes grands-parents) étaient très stricts, donc elle cherche à vivre par procuration à travers moi.

— Kassie m'a dit qu'il y avait des étudiants à cette soirée, je précise.

— Si je me souviens bien, tu es censée être à la fac dans...

— Elle marque une pause pour consulter sa montre imaginaire — trois mois.

— Justement ! Et je ne tournerai pas la page du lycée tant que je n'aurai pas organisé le bal de promo parfait.

Le bal de promo est l'un des derniers points de ma « liste de choses à accomplir » au lycée. Je ne trouverai pas la paix tant que je ne serai pas en mesure de le valider.

— Ah oui, cette fameuse liste ! ronronne-t-elle alors qu'elle glisse sur son siège en étirant ses longues jambes.

Maman trouve ridicule d'évaluer la réussite de ma carrière de lycéenne à l'aune d'une liste que j'ai dressée à treize ans. Elle a peut-être raison. Mais il n'y a rien de plus satisfaisant que de rayer chaque entrée l'une après l'autre.

Je m'approche de l'évier pour rincer mon bol, dans l'espoir qu'elle saisira l'allusion et filera s'habiller.

Mais elle se contente d'allonger les bras au-dessus de sa tête et de bâiller.

— J'espère seulement que tu n'oublies pas de t'amuser un peu. Tu as travaillé comme une folle pour tes examens et pour envoyer tes candidatures à l'université. Tu n'as pas envie de profiter un peu de la vie plutôt que de stresser pour des choses que tu ne peux pas maîtriser ?

À l'entendre, ça a l'air facile. Comme s'il suffisait de décider de ne pas stresser pour que ça se produise par magie.

— Non, dis-je par-dessus le bruit de la vaisselle et le gargouillis de l'eau. Je préfère envisager tout ce qui pourrait mal tourner. Et puis, repérer les erreurs grammaticales dans une présentation PowerPoint est un loisir sous-estimé.

Elle a un petit rire.

— Ma petite droguée à l'adrénaline. Mais sérieusement, ne sois pas si pressée de devenir adulte.

— Pourquoi pas ? On peut faire tout ce qu'on veut. Manger tout ce qu'on veut. Même adopter un animal de compagnie, je souligne en clignant des yeux pour effacer le douloureux souvenir

de ma mère oubliant de nourrir mon poisson rouge la semaine où j'étais partie en colo.

R.I.P. Herbert.

— Ça me fait de la peine de te t'apprendre, mais la vie adulte est un cycle infini de corvées, d'obligations, de recherches Google pour savoir comment réparer la chaudière et d'argent dépensé pour acheter des trucs nuls. Du genre, des éponges et du liquide vaisselle.

Elle montre vaguement l'évier derrière moi.

Peut-être pour toi. Mais je ne le dis pas tout haut.

— Franchement, cette éponge fait des merveilles ! je proteste. C'était un très bon investissement.

Elle secoue la tête d'un air amusé.

— Ce que je veux dire, c'est que je passe la moitié de mon temps à faire semblant de savoir ce que je fais, et l'autre moitié à essayer d'ignorer mes problèmes en espérant qu'ils finiront par disparaître. Je vais casser le suspense : ils ne disparaissent jamais. Et ne me parle même pas de mon corps. Un instant, on s'envoie des sachets de chips entiers, et celui d'après, on doit avaler des suppléments de tout et n'importe quoi et se caler une bouillotte en bas du dos.

Elle fait mine de se courber avec un effet théâtral.

— Génial, maman. Merci pour ce tableau réjouissant.

— C'est ça, l'âge adulte, décrète-t-elle avec un haussement d'épaules qui signifie *tu verras bien quand tu y seras.*

Débordant d'optimisme pour mon avenir incertain, je m'empare de mon sac à dos près de la porte.

— Je préfère mille fois les suppléments et les douleurs dorsales à une vie d'ado où on ne peut pas se coucher à l'heure qu'on veut. Mais d'abord...

— Le bal de promo, achève maman.

DEUX

Malheureusement, mes camarades ne sont pas tous aussi investis que moi dans ma volonté d'organiser une soirée parfaite.

Voilà quinze minutes que la réunion de planification du bal de fin d'année a commencé, et notre cher président du conseil des élèves n'est toujours pas là.

Kassie (secrétaire et ma meilleure amie), Ollie (chargé de la levée de fonds) et Nori (vision créatrice) ne semblent pas perturbés par le retard de notre chef. Kassie et Nori sont trop occupées à boire les paroles d'Ollie. Il connaît toujours les derniers potins en date du lycée Maplewood, et il faut admettre qu'aujourd'hui, ils sont particulièrement croustillants.

— Ce matin, deux membres du club de théâtre se sont fait prendre en flagrant délit dans la salle de gym, révèle-t-il en remuant les sourcils de manière suggestive. C'est le coach Tanner qui me l'a dit.

Nori se juche sur son siège telle une chouette, on peut pratiquement voir un sachet de pop-corn se matérialiser dans ses mains.

— Comment ça, « en flagrant délit » ?

Ollie esquisse un geste obscène, ce qui m'en dit plus que je n'aimerais le savoir.

Kassie étouffe un cri, comme si elle et Ollie n'avaient pas fait bien pire – du genre, dans ma salle de bains lors de mon seizième anniversaire. Je n'y ai pas remis un pied depuis.

Ils passent les douze minutes qui suivent à énumérer les rumeurs sur ceux qui s'enverraient en l'air dans l'enceinte du lycée (y compris sur le bureau du proviseur Proulx). Pendant ce temps, je crispe les mâchoires, surtaille mon crayon, et fixe l'horloge du regard.

Je m'apprête à suggérer de commencer la réunion sans M. le président quand la porte s'ouvre brusquement. Tous poussent des cris de joie, sans se soucier de ce retard. Évidemment. Tout le monde adore J.T. Renner.

— L'entraînement d'athlétisme a duré plus longtemps que prévu, annonce-t-il sans s'excuser, bombant le torse comme s'il était l'incarnation de Dieu sur Terre.

Son T-shirt bleu marine taille « médium » travaille dur aujourd'hui, tendu autour de ses biceps dans un effort à peine dissimulé pour mettre ses muscles en valeur. Ne vous méprenez pas, je n'ai rien contre les muscles. En tant qu'intello maigri-chonne pas sportive pour un sou, je jalouse quiconque parvient à dévisser des bouchons de bouteille avec aisance et à monter des marches sans s'essouffler. En revanche, je me réserve le droit de critiquer ceux de Renner, dont l'air arrogant me donne envie de me jeter dans un trou de ver.

— Aucun problème, Renner. Ce n'est pas comme si on avait autre chose à faire, je lance d'une voix sucrée alors qu'il se laisse tomber sur le siège à côté du mien et étire ses jambes anormalement longues sous la table.

Sa basket est à moins de trois centimètres de ma ballerine moutarde, et ça m'horripile.

Il me lance un sale regard – comme à chaque fois que je l'appelle par son nom de famille. Tout le monde l'appelle J.T.

— J'ai raté quelque chose d'important ? demande-t-il en étirant un bras hâlé pour atteindre l'une des barres de céréales que j'ai eu la générosité d'apporter.

Comme je suis particulièrement mûre pour mes dix-sept ans, je pousse la pile de barres de céréales quelques centimètres à gauche. *Si tu en veux, donne-toi du mal, espèce de tocard.* Il parvient à en attraper une quand même.

— Seulement la réunion la plus essentielle du moment, je lance sèchement.

Il déchire l'emballage de la barre de céréales comme un chimpanzé tout en inspectant froidement mon T-shirt à col roulé et ma jupe à carreaux assortie.

— Chouette tenue, Charlotte. Le vert diarrhée te va à merveille.

— Merci. Je l'ai choisie pour aller avec tes yeux.

Pour info, mon haut est vert olive.

Nori agite sa main comme une baguette magique, jetant un sort imaginaire pour dissoudre la tension.

— Les gars, j'ai un FaceTime avec mon magnétiseur dans quarante minutes. On devrait s'y mettre.

Ollie ouvre son cahier à une page blanche.

— Passons en revue le budget après nos prévisions de vente de billets, commence-t-il, peinant à réprimer un gloussement quand Kassie lui caresse la cuisse sous la table.

Il était inévitable que Kassie craque pour Ollie, qui est indubitablement canon (imaginez Michael B. Jordan, mais avec vingt ans de moins), dès le premier jour de notre année de troisième. Il lui a suffi d'un seul coup d'œil sur ses épaules de joueur de football pour que sa passade avec Renner ne soit plus qu'un lointain souvenir.

Petit retour en arrière : Kassie et Renner se sont rencontrés lors d'un tournoi de beach-volley caritatif quelques jours avant

la rentrée. S'est ensuivie une séance torride mais insignifiante de roulage de pelles contre un arbre. Puis, dès que Kassie a rencontré Ollie, elle a aussitôt oublié Renner et sa vague ressemblance avec Noah Centineo, ses yeux verts couleur d'écume (qui n'évoquent malheureusement pas vraiment la diarrhée) et ses boucles brunes en bataille.

Oui, je sais que je dresse un portrait assez séduisant de Renner. Mais le fait est qu'on dirait un croisement entre tous les beaux gosses de comédies romantiques. Son super-pouvoir, c'est d'ensorceler les gens avec son regard de chien battu et son sourire rayonnant. Si vous voulez mon avis, c'est de la sorcellerie pure et simple.

J'ai toujours trouvé ça bizarre, les gens qui souriaient trop. Dès le début, j'ai eu le pressentiment qu'il était trop beau pour être vrai. Et il m'a donné raison.

Je vous ramène quatre années en arrière, la première semaine de notre année de troisième. L'espace de quatre jours et demi, il est possible que j'aie très vaguement flashé sur Renner (comme je l'ai déjà dit : sorcellerie). Il était assis devant moi pendant la première heure de cours. Tous les jours, il se retournait, dévoilait sa dentition parfaite, et demandait à emprunter un de mes nombreux crayons. J'ai vidé un paquet entier de critériums en une semaine, mais c'était mon instant préféré de la journée.

Un matin, au lieu de me réclamer un crayon, il m'a passé un mot disant *Bal de rentrée ? Entoure Oui ou Non.*

Contenir mon excitation a relevé de l'exploit. Intérieurement, je faisais des saltos et des coups de poing dans le vide. Mais extérieurement, je me suis contentée de baisser le menton en un hochement de tête maîtrisé et d'entourer *Oui*.

Je l'ai instantanément regretté quand j'en ai parlé à Kassie après les cours. J'avais la nuque en feu en constatant sa mine impassible.

— Je peux carrément retourner lui dire non, ai-je humblement proposé en m'appuyant contre la rambarde. Je sais que j'aurais dû te le demander d'abord. Je pensais que ça ne te dérangerait pas maintenant que tu es avec Ollie. Mais je comprends, vu que tu es sortie avec lui et que...

Elle a secoué la tête, balayant mes paroles d'un revers de manche avant de gravir les marches à toute vitesse.

— En théorie, tu aurais dû. Mais il n'est pas mon genre, m'a-t-elle assuré pendant que je la suivais. Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, je suis contente pour toi. Je suis seulement... surprise.

Je n'aurais jamais imaginé être invitée au bal de rentrée (même si ça figurait dans ma liste de choses à accomplir de mon année de troisième). Je ne m'étais pas doutée non plus que Renner puisse me voir autrement que comme la copine coincée de Kassie. Et puis, j'ai l'habitude d'être invisible. Si notre groupe d'amies était une comédie romantique, Kassie serait le personnage principal – la fille sublime à la personnalité solaire et au rire pétillant. Il y a aussi Nori, qui se fiche du regard des autres et qui est la pro de la réplique foudroyante. Et puis, il y a moi. Je ne suis ni culottée, ni canon, ni marrante. Je n'ai même pas assez de charme pour incarner l'héroïne coincée en pull sans manches qui « a parfois simplement besoin de se lâcher un peu ». Je suis le personnage tertiaire. La copine-maman ultra-performante qui s'occupe de tout le monde en coulisses mais qui ne fait pas avancer l'intrigue.

Mais je m'éloigne du sujet. Revenons au bal de rentrée. Renner et Ollie avaient prévu de passer nous prendre, Kassie et moi, chez elle. On avait commandé une pizza et passé toute la soirée dans sa chambre à se préparer en fantasmant sur nos rencards respectifs.

— N'oublie pas de prendre des bonbons à la menthe, m'a conseillé Kassie en me poudrant le nez. Je parie qu'il va t'embrasser.

Je rayonnais, visualisant mon tout premier baiser sous les lumières éparpillées de la boule à facettes.

— Tu crois ?

— Carrément. Et il fait ce truc avec la langue...

Et voilà. Encore un rappel que, dans les faits, Renner avait été d'abord avec Kassie. Ce genre de commentaires me mettait mal à l'aise, même si ce n'était pas son intention. Après tout, ce n'était pas sa faute si j'étais mal dans ma peau.

J'avais beau me sentir éternellement reléguée au second plan derrière ma meilleure amie, je me trouvais jolie ce soir-là dans ma mini-robe en satin rose pâle. Kassie affirmait qu'elle m'allongeait les jambes. J'avais mal aux joues à force de sourire en songeant à ce qui m'attendait. Mais quand Ollie est arrivé, il était seul, et affichait une mine grave. D'instinct, mes yeux se sont gonflés de larmes.

— J.T., euh... Il a annulé à la dernière minute. Il avait oublié qu'il avait déjà prévu autre chose, s'est-il empressé d'expliquer avant que Kassie ne m'entraîne à l'intérieur.

— Il y a un truc que tu devrais savoir sur J.T. : c'est un dragueur, m'a révélé Kassie en épongeant mes traces de mascara avec du papier toilette. J'ai entendu dire qu'il sortait avec une fille du volley, Tessa, de Fairfax.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté d'y aller avec lui.

Je reniflais sur le meuble de sa salle de bains.

Elle a poussé un soupir tremblant.

— Tu étais tellement heureuse quand il t'a invitée... Je ne voulais pas tout gâcher.

— Pff, quel salaud ! Je devrais le traîner dans la boue, ai-je déclaré, les poings serrés sur mes genoux.

— Non, a-t-elle contré fermement. Tu sais ce qui serait ta meilleure vengeance ? Que tu passes une super soirée, que tu danses avec tous ses amis, et que tu l'oublies complètement.

Elle m'a tendu la main et m'a aidée à me remettre debout.

J'ai suivi en partie les conseils de Kassie, mais je ne l'ai jamais oublié. Ni pardonné.

Renner a essayé de s'excuser le lundi suivant lors du premier cours de la journée.

— Je sais que tu m'en veux, a-t-il commencé.

— Non. Je suis seulement déçue que tu n'aies pas eu le cran de me l'avouer toi-même.

J'ai attendu qu'il me dise la vérité – qu'il sortait avec une autre fille. Mais il ne m'a pas offert la moindre explication.

— Je suis désolé, s'est-il contenté de dire.

J'ai gardé les yeux rivés sur le tableau blanc, priant pour qu'il se retourne et ne me reparle plus jamais.

— Tu comptes me pardonner ? a-t-il insisté en pianotant sur ma table.

— Franchement, Renner, ne t'inquiète pas pour ça. J'ai seulement accepté d'aller à la soirée avec toi pour faire plaisir à Kassie.

Je mentais, bien sûr. Il m'avait humiliée. J'avais pleuré dans mon lit tout le week-end, dans un nuage de miettes de chips. Mais pas question qu'il le sache. Grâce à mon père, j'avais compris que la déception était inévitable. Et la contrariété que j'éprouvais chaque fois que je constatais son absence, comme lors de ma fête de fin d'année du collège, n'y changeait jamais rien.

— Ah, s'est contenté de lâcher Renner en fronçant les sourcils.

Et puis, il s'est retourné en soufflant.

Bien fait pour lui. Inutile de préciser que depuis, on ne s'est jamais bien entendus.

Kassie passe négligemment la main dans son épaisse chevelure à la Blake Lively qui lui descend jusqu'à la taille, ce qu'elle doit faire une quarantaine de fois par heure.

— Vu que c'est dans un mois, on devrait songer à installer les stands de vente des billets pendant la pause déjeuner, suggère-t-elle, loin de se douter que je m'en suis déjà occupée.

Mais je n'en dis rien. Elle a tendance à bouder quand j'agis sans consulter personne. « Le comité du bal de promo est un effort collectif, pas une mission individuelle », a-t-elle pour habitude de souligner.

Renner lève paresseusement la main.

— Attends, attends, attends. On a décidé si le repas était inclus ou pas ?

Je pousse un soupir excédé en crispant la main sur mon portemine. Je remarque qu'il a volé l'un des trois que j'avais pris en réserve.

— Pour la dixième fois, non, le repas n'est pas inclus. Tu le saurais si tu t'étais donné la peine de venir aux deux dernières réunions.

— Ce n'est pas ma faute si c'est la saison de l'athlétisme ! Désolé, mais j'ai une vie. Je te recommande fortement d'essayer, d'ailleurs.

Il me lance un de ses regards suffisants.

Vient-il sérieusement d'insinuer que je n'avais pas de vie ? Enfin... Il n'a pas tout à fait tort. J'ai des amies, même si je ne les vois pas aussi souvent que je l'aimerais. Quand je ne sers pas des boules de glace au *Cornet givré* ou que je n'étudie pas, je suis généralement dans mon environnement naturel, penchée sur la page d'accueil de Netflix, incapable de décider si je vais revoir

À tous les garçons que j'ai aimés I, II ou III pour la cinq-centième fois, avant de finir par écumer TikTok. Mais plutôt porter mes lentilles de contact pendant une semaine complète sans jamais les retirer que de l'avouer à Renner.

— Toutes mes excuses. Entre le fait de devoir me charger de ton boulot de président en plus de celui de vice-présidente, c'est vrai que j'ai oublié d'avoir une vie. Mais je veux bien prendre la tienne, je rétorque avec un sourire forcé.

Ollie, l'éternel arbitre, agite son cahier comme un drapeau.

— On a trouvé un thème ou pas encore ?

J'y vois le signal pour sortir ma tablette et présenter mon programme en dix-sept diapos pour un bal féerique. Il est temps d'épater la galerie.

En théorie, Renner et moi étions censés proposer un thème commun au proviseur Proulx. Mais comme Renner est visiblement trop occupé à mordre la vie à pleines dents, je m'en suis chargée sans lui. Je vais encore passer pour une perfectionniste qui cherche à tout régenter. C'est peut-être vrai, mais je ne peux pas laisser le bal de promo entre les mains de ce pseudo-philosophe et de son approche épicurienne de l'existence.

Renner étouffe un gloussement dans son coude quand l'écran du vidéoprojecteur affiche des anciennes photos de monuments historiques.

Je m'efforce de l'ignorer pour me concentrer sur les visages des autres, rassurants par comparaison.

— Imaginez. Les invités auront besoin d'un passeport pour entrer. On pourra faire le tour du globe en une seule soirée. Au lieu d'un repas à table, on installera des stands avec toutes sortes de petites bouchées : chinoises, mexicaines, éthiopiennes, italiennes... Sans compter les innombrables possibilités de déco. Je vois déjà des gigantesques découpes en carton des monuments

les plus célèbres, des guirlandes lumineuses scintillantes, des drapés en tulle étincelant...

Quand ma présentation prend fin un quart d'heure plus tard, tout le monde applaudit lentement – tout le monde à part Renner. Kassie est à deux doigts de s'assoupir sur l'épaule d'Ollie, et Nori est occupée à se gribouiller le poignet.

Renner fait tourner *mon* crayon comme une baguette de majorette. Il a l'air d'essayer de résoudre un problème d'algèbre compliqué, faisant surchauffer le petit pois qui lui tient lieu de cerveau. Nos regards s'accrochent l'espace d'un déroutant instant, avant qu'il se fende d'un :

— Bah.

Je cligne des yeux.

— « Bah » ?

Nori, Kassie et Ollie se calent sur leurs sièges, comme les spectateurs d'un match de catch attendant impatiemment un bain de sang.

Renner hausse les épaules et se laisse aller sur sa chaise. Il est presque à l'horizontale, et dégage une belle énergie de fumier.

— Je pense qu'on peut faire mieux que « Autour du monde ».

Il prononce « autour du monde » comme si c'était puéril et rebattu, comme s'il en avait entendu parler des milliers de fois. Il le ponctue en levant à moitié les yeux au ciel, trop blasé pour aller jusqu'au bout.

— Et qu'est-ce qui ne te plaît pas dans « Autour du monde » ? je demande d'une voix égale.

— Comment est-ce qu'on est censés choisir quels plats commander ? Quels monuments ? Moi, je suis allemand et polonais. Je veux des saucisses et des *pierogis*. Sinon, je me sentirais lésé.

— J'adore quand les garçons blancs sont contrariés dès que tout ne tourne pas autour d'eux, le taquine Nori.

Renner lui adresse un hochement de tête respectueux.

— Bien vu, n'empêche que j'ai raison.

— On ne laissera personne sur le carreau, je lui assure. On fera des sondages sur les origines de chacun et...

Ollie lève la main.

— J.T. n'a pas tort, Char. C'est un peu... indiscret d'aller questionner les gens sur leurs appartenances ethniques.

— Pas faux, concède Kassie à contrecœur. L'idée me plaît, mais le thème me paraît un peu large. Il vaudrait mieux trouver quelque chose d'un peu plus marrant et décontracté.

Renner hausse un sourcil en un *je te l'avais bien dit*, ravi de m'avoir volé la vedette. C'est un de ses passe-temps préférés, en plus de vénérer son propre reflet et de planter les gens juste avant une grande occasion.

Je croise les bras, vexée. Ce n'est pas tout à fait faux. J'ai effectivement négligé ce détail concernant la vie privée. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'ils ont rejeté ma proposition un peu vite, sans même envisager les solutions possibles. Les traîtres.

— Alors, que nous suggère monsieur le président ?

Il hausse les épaules.

— Pourquoi pas...

Il scrute le plafond, comme pour y trouver la réponse.

— « Sous l'océan » ?

J'en tournerais presque de l'œil. Sous l'océan, ça implique des algues kitsch, des machines à bulles, des ancres et des poissons en carton. Pour une soirée féerique ? Pitié !

— Jamais de la vie. Plutôt mourir.

Il croise mon regard pour me mettre au défi.

— On n'a qu'à voter à main levée.

TROIS

Deux semaines avant le bal de promo

Vous êtes cordialement invités à...

Sous l'océan

Fièrement présenté par la classe de terminale
du lycée Maplewood

Le samedi 15 juin
De 19 heures à minuit
Gymnase A du lycée Maplewood

Tickets :
40 \$ par personne
75 \$ par couple
50 \$ le soir même

*Voir le programme d'événements des terminales ci-dessous

3 au 7 juin – Examens
10 au 12 juin – Jours des farces, présentations finales,
peinture des briques
13 juin – Soirée pyjama
14 juin – Journée à la plage
15 juin – Bal de promo
22 juin – Remise des diplômes

— Le bal de promo est foutu, je grommelle en contemplant la baleine ridicule qui sourit comme une détraquée sur nos billets tout juste plastifiés.

Si la thématique « Autour du monde » avait été proposée par n'importe qui d'autre, Renner aurait adoré. Mais comme c'était moi, il s'est senti forcé de la faire capoter.

Je fais mine de sangloter dans une robe en taffetas particulièrement hideuse. La vendeuse aux sourcils tatoués me jette un regard noir depuis l'autre côté de la boutique. Elle est de mauvaise humeur parce que Nori, Kassie et moi avons interrompu son épisode de télé-réalité du midi. Je m'affale à côté de Nori sur le banc tufté installé devant les cabines d'essayage.

— Je n'ai jamais rien fait de mieux, proteste Nori. C'est une véritable œuvre d'art. Tu me fous en l'air, là, tu sais.

Dans un tintement de ses bracelets dorés, Nori porte le ticket à la lumière pour admirer sa création sous tous ses angles. Elle a toujours son iPad à portée de main, ce qui lui permet de dessiner au gré de ses inspirations. Elle est incroyablement douée et serait sûrement capable de rendre un caillou visuellement intéressant.

— Cette soirée sera géniale, quel que soit le thème, déclare Kassie, la voix étouffée par le rideau de la cabine d'essayage.

— Pas avec des tentacules de méduses géantes qui pendouillent du plafond du gymnase, dis-je d'un air dégoûté. Tu savais que les méduses n'ont même pas de cerveau ?

— Peut-être, mais elles peuvent se cloner elles-mêmes, fait remarquer Nori. Nous autres humains, avec nos gros cerveaux inutiles, on en serait incapables.

C'est dingue, quand même, ce qu'on apprend en cours de bio.

En dehors de ces pseudo-infos sur les méduses, cette thématique semble enchanter tout le monde sauf moi. Même le proviseur Proulx, lui qui est pourtant perpétuellement grincheux.

Ces deux dernières semaines n'ont été qu'un enchaînement de révisions intensives pour les examens à venir et d'invitations au bal ultra-élaborées. La plus remarquable était celle d'Ollie. Après une flash-mob chorégraphiée lors du match de vendredi, les membres de l'équipe de football américain se sont mis torse nu, l'un après l'autre, révélant des lettres peintes en bleu qui, mises côte à côte, épelaient BAL, KASSIE ? Il était inévitable que Kassie et Ollie y aillent ensemble, tout comme il est inévitable qu'ils soient élus roi et reine du bal, qu'ils se marient (et que je sois la demoiselle d'honneur), et qu'ils fassent des bébés au visage parfaitement symétrique qui procréeront ensuite avec mes propres enfants (si mon plan sur vingt ans consistant à épouser un homme fiable au regard gentil qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Charles Melton se déroule comme prévu).

— Char, je ne voudrais pas te vexer, mais peut-être que tu devrais nous laisser gérer sans toi cette fois-ci, suggère Kassie. Je sais que les examens te stressent à mort, et...

— *Gérer sans moi ?* Le bal de promo ?

Je me gratte la nuque impulsivement. La seule idée de ne pas tenir les rênes de l'organisation de cette soirée me donne de l'urticaire.

— Et je ne suis pas plus stressée que ça, merci.

Nori me lance un regard entendu.

— Elle n'a pas tort. Tu t'es occupée de tous les événements de cette année. Genre, tu as passé le jour de la Saint-Valentin à courir partout, pour essayer de réparer la machine à barbe à papa. Tu n'as même pas pu faire un tour de grande roue.

Avant que j'aie pu souligner que le bal de promo est l'événement LE PLUS IMPORTANT de tous, Kassie sort de la cabine dans une robe à sequins rouges qui se déverse jusqu'au sol. Elle lui va si bien qu'elle fait l'effet d'une seconde peau. Les fentes théâtrales sur les côtés remontent dangereusement haut sur ses

cuisses. Elle grimpe sur le piédestal et se déhanche d'un côté et de l'autre, dégageant une aura explosive à la J. Lo.

— Rouge catin, lance Kassie dans un faux accent britannique. Comme dirait ma mère. Ça me fait des gros seins ou pas ?

Nori fait mine de s'abriter les yeux.

— Pour les seins, j'en sais rien, mais cette couleur m'agresse. J'ai les yeux qui pleurent rien que de la regarder.

Sa voix est un peu sèche. Elle et Kassie sont, au mieux, meilleures ennemies. Je suis la colle qui parvient à unir notre trio improbable. Il faut reconnaître que Kassie est un vrai boomerang, elle passe son temps à ramener la conversation à elle. Comme la fois où Nori a rompu avec sa première copine il y a deux ans, et où Kassie a décidé que c'était le bon moment de se plaindre du fait qu'Ollie ne l'avait pas invitée à ses vacances en famille à Disney World.

Toutefois, je connais aussi une autre facette d'elle. La Kassie que j'ai rencontrée en colo quand on avait neuf ans et qui m'a prise sous son aile alors qu'à la maison, c'était l'enfer sur Terre. Celle qui m'a donné son élastique à pois parce que c'était l'accessoire parfait pour mon look « Britney Spears rétro ». La Kassie qui me récupère après mes heures interminables au *Cor-net givré* pour rouler sans but en chantant-criant des chansons d'amour. La Kassie qui m'offre régulièrement des fringues en prétextant qu'elles ne lui vont plus même si je sais que c'est faux.

Kassie sait que ma mère cumule deux emplois – assistante en pharmacie le jour, ce qu'elle traîne comme un boulet, et aspirante romancière la nuit. Je suis loin d'être pauvre mais, contrairement à la plupart de mes camarades, je ne peux pas m'acheter de fringues à la mode ni les derniers smartphones en date. Kassie le sait, et n'en a jamais soufflé mot à personne. Parfois, je me dis que je lui dois beaucoup.

— C'est une jolie couleur, dis-je, pour apaiser les tensions en me retournant vers Kassie. Tu pourrais te pointer dans un sac-poubelle avec des boîtes de Kleenex comme chaussures, tu serais quand même la reine du bal.

— Je ne la sens pas, décrète Kassie en passant une main sur le corsage moulant. Ce n'est pas raccord avec le thème.

— Le thème, je marmonne d'une voix amère en suivant Nori dans la cabine. Renner gâche tout. Il est comme cette tache de sauce tomate sur mes baskets blanches qui refuse de partir malgré toutes les tentatives de ma mère.

— Je sais que vous vous détestez, vous deux. Mais pour ton bien, tu devrais arrêter de le laisser t'atteindre. Ça ne fait que l'encourager, m'avertit Kassie, comme si c'était ma faute s'il me pourrit la vie.

— Rappelle-toi ce qu'il a fait ! je lance à travers le rideau.

— On avait quatorze ans. Et on faisait encore une fixation sur Shawn Mendes. Il faut vraiment que tu passes à autre chose, dit-elle pendant que j'enfile une robe en satin violette.

Si vous voulez tout savoir, je fais toujours une fixation sur Shawn Mendes. Je me souviens aussi d'une photo avec un dauphin.

Et ma haine pour Renner va bien au-delà du bal de rentrée.

Les affronts de J.T. Renner à mon égard :
un historique complet

- année de troisième – m’a laissée en plan au bal de rentrée.
- année de troisième – m’a traitée de « lèche-bottes » et de « chouchou des profs ».
- année de troisième – a fait une blague obscène pendant mon exposé de biologie.
- année de seconde – a invité toute la classe à faire la fête dans son garage, mis à part moi.
- année de seconde – a souligné une faute d’orthographe tout haut pendant ma présentation PowerPoint sur la guerre civile.
- année de première – m’a accusée d’avoir pété à la soirée du Nouvel An de Lucy H.
- année de première – m’a ridiculisée parce que j’étais la seule fille à ne pas avoir reçu de fleurs ni de bonbons pour la Saint-Valentin.
- année de première – s’est moqué de ma conduite pendant les cours d’auto-école.

- *année de première – m’a injustement vaincue lors d’un débat en cours de droit.*
- *année de terminale – se vante encore du débat de cours de droit de l’année dernière.*
- *année de terminale – tellement traumatisée par ses moqueries que j’ai raté mon permis de conduire – deux fois.*
- *année de terminale – prétend avoir fait mieux que moi à l’examen d’entrée à l’université (aucune preuve n’a été présentée).*
- *année de terminale – élection du conseil des élèves.*

De toutes les offenses de Renner, celle du conseil des élèves était la cerise sur le gâteau. J’avais été déléguée en troisième, seconde et première, et tout le lycée Maplewood savait que ce poste de présidente me revenait. J’avais travaillé trois années sans relâche pour y parvenir.

Les activités périscolaires sont essentielles pour être admis en troisième cycle universitaire. La voie obligatoire pour devenir conseillère d’orientation. Elles permettent aussi de décrocher des bourses, ce pour quoi j’ai passé toutes mes vacances de printemps à envoyer des candidatures. D’ailleurs, j’ai un entretien la semaine prochaine pour une bourse de 20 000 \$ de la fondation Katrina Zellars, une organisation caritative qui finance les éducateurs en herbe. Maman a économisé tout ce qu’elle pouvait pour mes études, mais la somme accumulée permettra à peine de payer pour un semestre en chambre universitaire.

Bref, j’étais shootée aux endorphines et, n’ayant aucun concurrent, je répétais déjà mon discours de victoire. Et puis,

deux jours avant l'élection, Renner a décidé de se présenter au pied levé, même s'il n'avait absolument aucune expérience en la matière.

Quand je lui ai demandé pourquoi, il s'est contenté de répondre :

— Parce que je savais que ça t'énervait. Et je me suis dit que ça pourrait être marrant.

Marrant. Voilà comment Renner mène sa vie. « J'aime tout ce qui est marrant » figure même dans sa bio sur les réseaux sociaux.

Contrairement à moi, Renner n'avait aucun programme officiel. J'ai passé un nombre incalculable d'heures penchée sur mon ordinateur portable, à sonder mes camarades, à dresser une liste d'objectifs qui me tenaient à cœur, notamment apporter un soutien plus conséquent aux différents clubs, ajouter un stand de sandwiches et un buffet de crudités dans la cafétéria, et veiller à l'égalité entre les programmes sportifs féminins et masculins.

Renner, lui, a débité quinze minutes d'un charabia non préparé et pourtant étrangement convaincant sur l'esprit d'équipe et l'importance que tous soient entendus, le tout avec le charisme naturel des Obama.

Et, comme tout le monde adore J.T. Renner, il a remporté la présidence avec une majorité de soixante-quinze pour cent.

Je ne peux toujours pas en parler sans pleurer. L'obstination de Renner à me gâcher la vie m'a coûté l'université de mes rêves sur la côte ouest. Le conseiller d'orientation ne l'a jamais dit ouvertement, mais je crois que le fait que je ne sois que vice-présidente – pas présidente – a joué en ma défaveur. Le seul bon côté c'est que du coup, je vais aller à la fac de la ville avec Nori.

J'émerge de la cabine vêtue de la robe violette et me hisse sur le piédestal avec un grognement peu gracieux. J'ai l'impression d'être l'une des futures mariées de l'émission *La robe de ma vie*,

sans les douze proches occupés à ressasser divers degrés d'amertume au sujet de mes noces à venir.

Cette robe en satin pourpre royal ne met absolument pas en valeur mon mètre cinquante. Ma poitrine plate n'occupe que la moitié d'un décolleté tellement large que c'en est risible. On dirait une gamine de cinq ans qui jouerait à se déguiser avec les habits de sa mère.

Nori saute sur le piédestal à côté du mien dans un ensemble deux pièces jaune abeille à la coupe évasée et fronce les sourcils comme un mannequin sur un podium à la Fashion Week de Paris.

— Il n'y a que toi pour réussir à porter ce genre de couleur, je lui dis avant qu'elle se mette à douter. Tu es super belle.

La vendeuse s'approche nonchalamment avec, dans les bras, la robe émeraude que je reluquais dans la vitrine.

— Vous voulez toujours l'essayer ? demande-t-elle à Nori.

Celle-ci cligne des yeux et me montre du doigt, déroutée.

— Euh, c'est mon amie qui la voulait.

La vendeuse pose son regard d'aigle sur moi, relevant sûrement ma troublante ressemblance avec un des Teletubbies dans cette tenue violette.

— Ah oui.

Gênée, elle entre dans ma cabine pour y suspendre la robe émeraude.

Nori me lance un drôle de regard. Ce n'est pas la première fois qu'on nous confond, même si nous ne nous ressemblons pas. Nori est coréenne, grande et pâle, les cheveux teints dans des tons pastel qui lui frôlent les épaules. Moi, je suis moitié blanche moitié chinoise, avec de longs cheveux noirs. Ce n'est pas comme si Maplewood manquait de diversité (plus ou moins), mais il y a toujours quelqu'un pour nous dévisager ou faire des blagues débiles sur mon prétendu penchant naturel

pour les maths. Apparemment, le simple fait d'être asiatique suffit à s'assurer une place au tableau d'honneur.

Quand je ressors avec la robe verte, Kassie fait le tour de mon piédestal pour me prendre en vidéo. Nori hoche vigoureusement la tête dans le miroir, signalant son approbation tandis que je me tourne pour inspecter mon profil.

Curieusement, le dos nu m'allonge les jambes et le torse.

— J'ai peut-être même les chaussures parfaites pour aller avec, dis-je.

Le mois dernier, pour la remise des diplômes, j'ai trouvé des escarpins orthopédiques couleur chair, avec des semelles intérieures spécialement rembourrées.

Kassie lève les yeux au ciel.

— Pas ces chaussures d'église pour mamie !

J'étouffe un cri, feignant l'indignation. J'ai passé des semaines à sonder les profondeurs du net pour les trouver.

— Ce ne sont pas des chaussures d'église ! Elles sont pratiques. Il est important de soutenir la voûte plantaire. Il faut seulement que je les porte un peu avant pour les assouplir.

Confidence : moi et les talons hauts, on a un passé compliqué. La première fois que j'en ai porté à un bal de collège, le talon gauche s'est enfoncé dans la pelouse et je suis tombée la tête la première dans un lit de roses pleines d'épines. Avance rapide jusqu'au bal de printemps des secondes : les ambitieux talons aiguilles rouges que j'avais commandés en ligne se sont avérés être des vraies chaussures de strip-teaseuse (pas de jugement). Je ressemblais à Bambi sur des échasses, et dépassais d'une tête mon cavalier – Jamie Nemi.

Si je pouvais accomplir une chose au cours de cette vie, ce serait de réhabiliter les tongs. On les dénigre beaucoup, pourtant il n'y a rien de plus pratique. Malheureusement, je doute de

parvenir à réaliser cet exploit d'ici le bal de promo. D'où les talons gériatriques.

Nori redresse la traîne derrière moi.

— Oublie les chaussures moches. Cette robe est superbe. Si tu ne la prends pas tout de suite, c'est moi qui l'achèterai. Point barre.

— Tu as cinq minutes pour te décider, m'avertit Kassie. On va être en retard en cours.

Elle sort un tube de gloss de son sac et l'applique généreusement avant de claquer des lèvres devant le miroir.

Je contemple mon reflet et relève mes cheveux comme je l'avais toujours imaginé, dans un chignon bas, flou et romantique. Je me rappelle l'assurance que j'ai éprouvée en me préparant pour le bal de rentrée de troisième, alors que je fixais le miroir taché de laque dans la chambre de Kassie. Je suis résolue à ce que ce bal de promo finisse mieux. Quitte à claquer la moitié de mes économies pour une seule soirée, autant avoir un look qui me plaise.

— OK. C'est la bonne. Je dis oui à la robe !

Nori pousse un cri strident et tape dans ses mains.

— Tu vois ? Le bal de fin d'année sera parfait. Poissons ou pas. J'émetts un sifflement de dérision.

— Ne prononce plus jamais les mots « bal » et « poissons » dans la même phrase.

Kassie secoue la tête comme la mère épuisée de cinq enfants braillant à l'arrière d'un mini-van.

— Je t'en supplie, ne saute pas à la gorge de J.T. au bal de promo. Qu'on puisse au moins passer une dernière soirée sans prise de tête, OK ?

— Je peux essayer. Tant qu'il s'assied à l'autre bout de la limousine. Loin de moi.

NIVEAU

3

Je lis
tout seul



Magdalena

Emmanuel
Ristord

Je suis en
CP

La maîtresse se marie

La maîtresse se marie

À Maîtresse Veloso Celia et à ses élèves.
Avec la lecture, la vie est belle !

M.

Pour toutes les classes de CP
de l'école Sainte Anne - Saint Jean-Baptiste
du Loroux-Bottereau !

E. R.

Les Éditions Flammarion sont investies dans une démarche active pour l'empreinte environnementale de leurs parutions. Ainsi, le livre que vous tenez entre vos mains a été imprimé en Europe sur des papiers issus de forêts gérées durablement, par un imprimeur engagé dans la protection de l'environnement.



www.flammarion-jeunesse.fr
www.jesuisencp.fr

Couleurs : Emmanuel Ristord et Anne-Sophie Dumeige
© Éditions Flammarion, 2020 pour le texte et les illustrations
© Éditions Flammarion, 2026 pour la présente édition
Éditions Flammarion – 82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris
ISBN : 9782080143044 – N° d'édition : L.01EJEN002542.N001/ 675179-0
Dépôt légal : janvier 2026
Imprimé en Espagne par Liberdúplex – octobre 2025
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

La maîtresse se marie

Texte de
Magdalena

Illustrations
d'**Emmanuel Ristord**



CASTOR POCHE



Basil



Réda



Samir



Léo



Selma



Alice



Lou



Fatou



Tim



Bob



Mia



Noé



Léa



Ana



Téo



Maîtresse
Julie



Notre classe de CP

Pour lire l'histoire,
tourne la page !



Pour des activités autour
de la lecture, va page 34 !

« C'est quoi le jour le plus important de la vie ? demande Lou à ses amies.
– C'est le jour d'anniversaire ! dit Selma.
– Non, c'est le jour de Noël ! dit Alice.
– Ben non, c'est le jour du mariage de Maîtresse Julie ! » affirme Fatou quand elle les entend.





« Quoi ? s'écrient les filles.

Maîtresse Julie se marie ?

Comment tu le sais ? »

Fatou, toute fière, raconte :

« Mon papa a croisé la maîtresse à la **mairie**.

Elle se marie dans deux samedis !

– Avec qui ? demande Léa.

– Avec Maître Luc, je parie ! lance Ana.

– Je sais pas, elle lui a pas dit ! »

répond Fatou.





Ce midi, Maîtresse Julie est de service,
elle mange à la cantine.

Les élèves tournent autour d'elle.

« Maîtresse, c'est qui ton mari ?

demande Lou.

– Elle est comment ta robe de mariée ?

ajoute Mia.

– C'est vrai que tu te maries ? demande Tim.

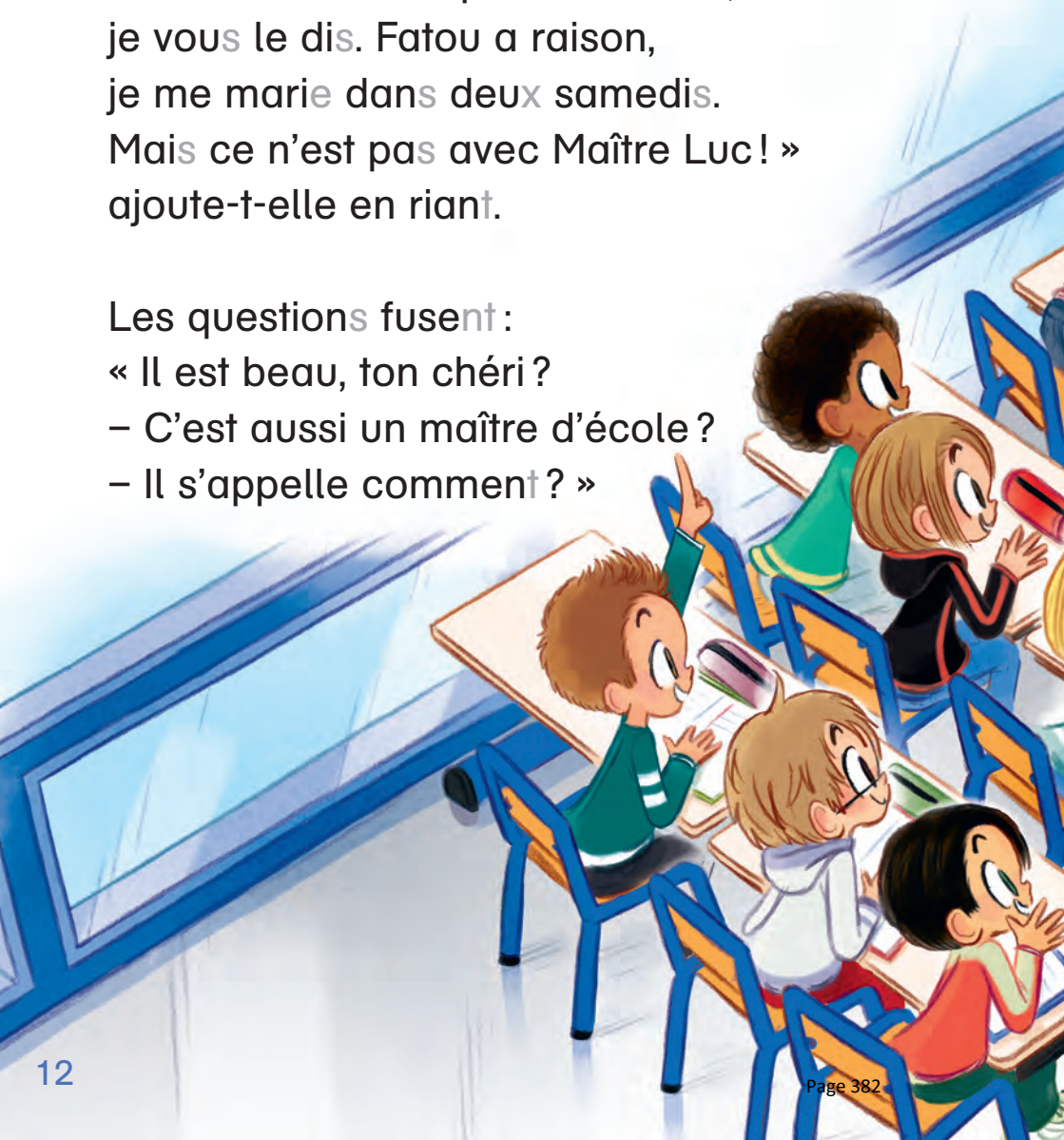
– C'est Fatou qui l'a dit ! répète Selma.

– Oh, les petits curieux ! » rit Maîtresse Julie.



De retour en classe,
Maîtresse Julie annonce :
« Comme ce n'est plus un secret,
je vous le dis. Fatou a raison,
je me marie dans deux samedis.
Mais ce n'est pas avec Maître Luc ! »
ajoute-t-elle en riant.

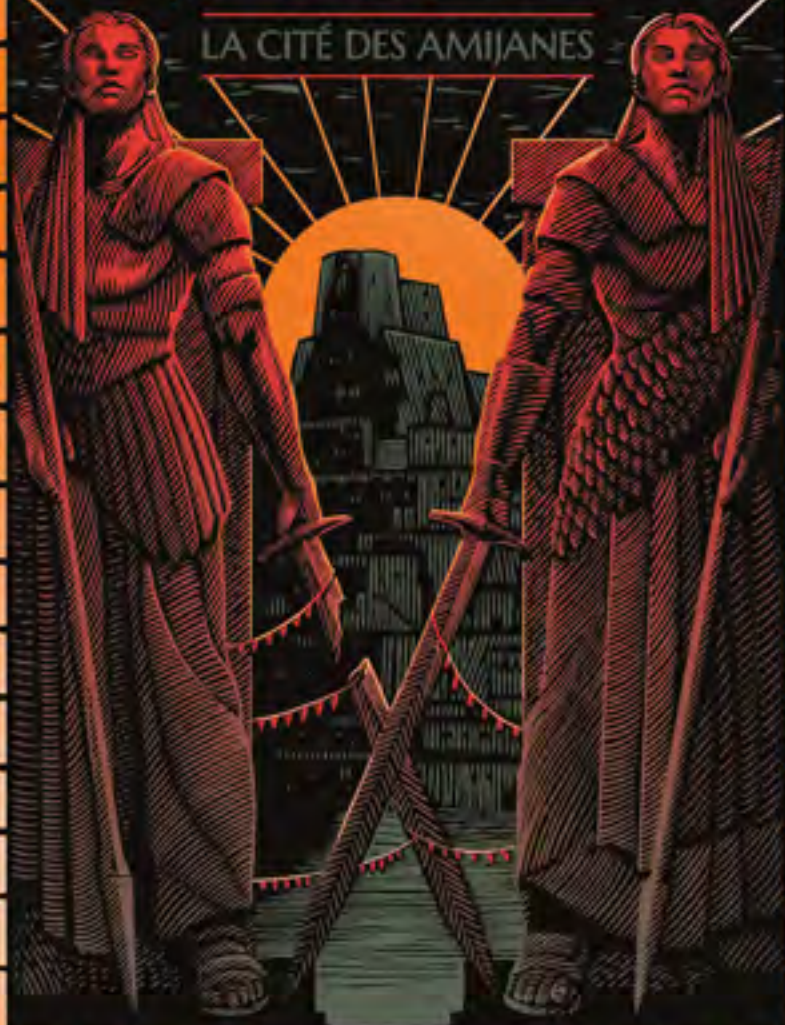
Les questions fusent :
« Il est beau, ton chéri ?
– C'est aussi un maître d'école ?
– Il s'appelle comment ? »





ALTHÉE

LA CITÉ DES AMIJANES



ELYSSA BEJAOUI



ALTHÉE

LA CITÉ DES AMIJANES

*Pour mes parents,
qui ont toujours cru en ce projet.*

© 2026, l'école des loisirs, Paris
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2026
Dépôt légal : janvier 2026
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-34482-1

ELYSSA BEJAOU

ALTHÉE

LA CITÉ DES AMIJANES



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

I

LA TOILE

Ce serait de très loin la pire affectation possible.

De très, très loin.

Je préférerais encore rejoindre la Régie et grossir les rangs des Manœuvres. Oui, plutôt récurer quotidiennement les latrines que finir dans ce trou...

Mais même ce souhait-là n'a aucune chance d'être exaucé. N'en déplaise à la Dirège de la Douzième Maison qui dirait le contraire, je ne suis pas complètement idiote. Je sais pertinemment pourquoi elle m'a envoyée ici, je n'ai pas d'illusions. La harpie me destine à la Toile, et il n'y a rien à espérer d'autre de la Nomination.

Mes jambes commencent à fourmiller. Je remue, balance d'un pied sur l'autre, étire mon cou. Peut-on s'y faire, vraiment ? Non, probablement pas, on ne s'y fait jamais. Voilà pourquoi les filles d'ici ont toutes ces têtes de cadavres.

Lentement, j'approche mon visage de la partie supérieure de ma cachette, ce rocher évidé comme une coquille de noix, dans lequel est percée ma lucarne d'observation. Au travers de celle-ci, je jette un œil à la forêt qui s'agite dans le vent qui se lève.

Je n'en vois qu'une portion, celle que je suis chargée de défendre. Ce qui m'est invisible ne me regarde pas, une autre fille, debout dans un autre trou, en est responsable. Ainsi fonctionne la Toile, ce maillage souterrain en forme de toile d'araignée, pourvu de postes de surveillance à chaque point de jonction.

Le vent s'engouffre soudain par ma fenêtre rocheuse ; la poussière qu'il charrie me surprend et me fait larmoyer.

Je décide qu'il est temps de manger quelque chose. D'un bond, je saute de ma plateforme et rejoins les tunnels. Au pied des marches qui permettent d'accéder à mon trou, je récupère la besace qu'une des titulaires m'a tendue ce matin.

Je prélève de mon sac du pain et des raisins secs, dont je gobe une poignée.

Un instant, j'envisage de m'asseoir, de reposer mes jambes. Un instant, je joue avec l'idée. Le risque d'une attaque me paraît si infime... Et puis, la Dirège m'aurait-elle confié un poste stratégique ? Probablement pas. Mais je suis assez malchanceuse de nature, et si une horde déferlait sur nous pendant la maigre pause que je m'octroie...

– D'accord. Mieux vaut remonter sur ton perchoir, Althée, on ne sait jamais.

Quand je reprends ma surveillance, je constate que la lumière a un peu décliné. Partout, les ombres s'étirent. Au loin, les arbres oscillent dans la brise qui fraîchit. Quelques oiseaux tournoient au-dessus de leurs cimes. Ils plongent parfois entre les branches, disparaissent dans la verdure.

J'avale mon pain en trois bouchées. Voilà. Repas terminé, faim tout juste apaisée, avec si peu à manger, aucun risque de m'assoupir pendant mon tour de garde.

Je devrais être avec les autres, voilà la vérité.

À patrouiller tout autour de la Toile, avec les filles de ma classe d'âge. Juchée sur ma monture de guerre, le cœur et la tête emplis du bruit assourdissant de ses sabots. Mais je n'ai rien d'une Amijane, pas vrai ? Ni la taille, ni le poids, ni l'allure de ces Guerrières massives qui s'avancent, toujours exposées, franches dans leur brutalité.

Pourtant, je me défends plutôt bien. Certes je combats autrement, à ma manière, et j'admets volontiers que je ne pourrai jamais surprendre Asmée ou Almarée. Mais je vaudrais cent fois cette lourdaude d'Abnée, et je rivalise largement avec Aranée, dont l'énorme poitrine finit toujours par se mettre en travers de ses coups.

Malgré cela, les Dirèges n'ont jamais fait mystère de leurs intentions. En ce qui me concerne, les Casernes ont toujours été inaccessibles. Parce qu'en plus d'un corps un peu plus nerveux que la moyenne, la nature m'a dotée d'une chevelure incandescente. Or les rousseurs intenses, mon peuple s'en méfie. Le feu est l'arme des faibles et des surnois. Les vraies Guerrières lui préfèrent le métal.

Avec mes cheveux flamboyants, peu importaient mes capacités réelles ou bien mes résultats : j'ai passé mon enfance à être rabaisée. Rebut. Roussotte. Scorie. Pendant des années, j'ai entendu ces mots-là si souvent que j'y répondais presque comme à mon prénom. Jusqu'à ce que je grandisse assez pour enfin répliquer :

– Non, Dirège. Je m'appelle Althée.

Quel âge avais-je alors ? Huit, neuf ans ? Oui, quelque chose comme ça, parce que c'est à la femme à la tête de la Cinquième Maison que j'avais sorti cette répartie cinglante...

Je pousse un long soupir.

Le crépuscule rampe entre les troncs maintenant; tout devient flou et illisible.

J'ai hâte que la nuit tombe, je déteste ce moment de la journée, quand les contours se brouillent. Dans l'obscurité froide, curieusement, les choses apparaissent plus clairement.

Comme elle doit jubiler, la Dirège, de me savoir ici... De toutes, c'est elle qui m'a le plus haïe, je crois. Et cela tient du prodige, vraiment, parce que je n'ai jamais été dorlotée. Depuis que nous avons quitté les Maisons d'Enfance, que nous sommes en âge de nous battre, toutes les femmes en charge de notre éducation m'ont prise pour cible, systématiquement. Mais il me semble qu'elles me punissaient d'exister un peu différemment, avec, disons, un peu moins de diligence.

Ma Dirège actuelle, la douzième, la dernière, puisque je vais quitter les Maisons d'Âge après la Nomination, me tourmente quotidiennement comme s'il s'agissait pour elle d'une mission divine. Parce que c'est sa responsabilité de nous recommander pour les corps. Et qu'elle ne peut tout simplement pas laisser la Roussotte intégrer les Casernes...

La lune s'est levée maintenant, répandant sa lumière et fabriquant des ombres.

Je bâille bruyamment. La nuit va être longue. Et dans ce trou, la vie aussi.

Autant l'admettre. À moins d'un miracle, je vais finir ici.

Une journée dans la Toile et on s'y trouve happée. Bien vu, Dirège. Tu as gagné, je capitule. Toi et toutes celles qui t'ont précédée, vous m'y avez tellement bien préparée, à ce futur sans honneur. Des années que vous me martelez que je suis une

erreur. Que vous me prédisposiez, en fait. On pourrait presque y voir une forme de gentillesse. Manière de me faire comprendre qu'il ne sert absolument à rien de m'acharner.

Le vent fraîchit encore, envahit ma cachette. Pour ce qui doit être la centième fois de la journée, mes mains se coulent autour de deux des poignées qui ornent les parois de mon trou. J'ignore quelle force il faudrait pour les actionner. Les câbles qu'elles libèrent doivent être bloqués par endroits, sous des monceaux de terre et de cailloux... Si je devais les tirer, y parviendrais-je? Une curieuse envie me prend. Celle d'essayer, juste pour voir. Bien sûr, je n'y cède pas. Je finirai à la Régie à coup sûr.

La Régie et ses Manœuvres...

Latrines, corvée de linge et débouchage des égouts. Tous les jours.

Mais en contrepartie, une vraie Maison. De vraies compagnes. Pas cette solitude dans l'obscurité, pas ces baraques souterraines pour mes temps de repos... Toile? Régie? Régie? Toile? Pourrais-je réellement préférer l'une à l'autre?

Une part de moi cultive depuis toujours l'idée que je finirai malgré tout par intégrer la Maison de la Guerre. Qu'un jour ma valeur sera reconnue. Que toutes les brimades et les humiliations constituent le prix à payer, et que si je courbe assez l'échine, la Dirège de la Douzième Maison finira par m'affecter aux Casernes.

Cette part-là subsiste encore, étrangement, alors je lâche les poignées et les observe quelques instants. D'abord les plus grosses, qui opèrent des câbles situés entre deux points de surveillance. Celles-là déploient de redoutables filins à quelques centimètres du sol, destinés à faire trébucher une horde qui

charge. Juste en dessous, plus petites et qui doivent être tirées d'un coup sec, celles qui mettent à feu des charges cachées sous la terre. Et tout en bas, les simples nœuds de chanvre, qui libèrent des pièges dissimulés sous le feuillage.

Leur position dans le trou m'indique approximativement leur emplacement au-dehors et tout l'enjeu consiste à tirer la bonne poignée au bon moment : ni trop tôt pour ne pas dévoiler l'existence des pièges, ni trop tard pour qu'ils servent effectivement à quelque chose. Tout est affaire de précision, sans quoi l'effet de surprise serait complètement gâché. Or voilà l'arme principale, pour ne pas dire la seule, des filles de la Toile : la peur, la confusion.

Soit. Il me reste deux jours avant d'opter entre sabotage et latrines – ou résignation et tunnels. En résumé, mes choix sont restreints à différentes sortes de boyaux... S'il ne s'agissait de ma vie, je pourrais presque en rire.

Sans conviction, je reprends ma surveillance.

La lune projette sa lumière pâle sur la forêt devenue noire. Les arbres dévorent l'horizon, une masse compacte qui empiète sur le ciel à peine moins foncé et pourrait m'avalier. Oui, je pourrais me perdre dans la forêt. Complètement m'y fondre. Disparaître.

Mon esprit se met à divaguer, m'emmenant par-delà la lisière.

Maintenant prisonnière de la végétation, j'en reconnais les contours. Buissons, rochers, troncs et racines familiers, je m'avance sans peur dans cet environnement maintes fois pratiqué, mettant toujours plus de distance entre la Cité et moi... Ce serait faisable. Je pourrais partir. Il me suffirait de me faufiler par l'ouverture, ramper jusqu'à l'orée...

Brusquement, mes joues s'enflamment de honte.

Une fois de plus, je me suis hasardée sur des terrains inavouables. Heureusement qu'aucune Dirège n'a jamais eu accès à mes pensées. Des fantasmes de désertion, j'en cultive depuis toujours. Et ils m'auraient définitivement condamnée, encore plus sûrement que mes cheveux rouges.

Si près de la Cérémonie, je me sens coupable de laisser pareilles idées s'insinuer dans ma tête. Cela me coûte de l'admettre, mais une telle faiblesse donne raison aux Dirèges. Contrariée, je serre les dents, fronce les sourcils, focalise toute mon attention sur le paysage en face de moi.

Je discerne un peu mieux les ombres, les silhouettes étranges qui se créent entre les arbres. En balayant la lisière du regard, je repère plusieurs points dérangeants, vers l'ouest. À ces endroits, arbres et broussailles se mêlent, et l'éclat de la lune se fait avaler par la densité sombre.

L'instant d'après, je perçois une drôle de variation. Comme si la lune s'était voilée, ou qu'une ombre s'était superposée à une autre. J'écarquille les yeux ; le phénomène ne se reproduit pas. Je note en revanche que le vent est tombé. La forêt ne bruisse plus, ses habitants se taisent.

Pendant quelques secondes, le silence.

Cela me perturbe. L'ombre plus noire, le silence soudain. Comme si la forêt s'était mise à me surveiller, moi. J'examine la zone un moment encore – et d'un coup, je vois le mouvement. Là-bas, quelque chose se déplace, quelque chose d'imposant.

Je me raidis, sonde les poignées, jauge les distances. La chose marque une pause. Puis soudain, elle s'élance. Vers la Toile. Vers moi !

Mes doigts se referment instinctivement sur l'un des nœuds de chanvre. Sans réfléchir, je tire, du plus fort que je peux, en priant pour que le mécanisme fonctionne. Un grincement se produit, suivi d'un gong métallique, et la chose se retrouve propulsée plusieurs mètres au-dessus du sol, piégée dans un filet.

Mon cœur bat lourdement dans ma poitrine. J'ai tiré la bonne poignée, attrapé quelque chose ! Une belle prise, du premier coup ! Pendant quelques instants, je me sens bêtement fière. Et puis j'observe la chose qui se débat dans le filet. L'arbre auquel elle est suspendue l'englobe dans son ombre mais j'arrive tout de même à discerner des éléments de sa silhouette. En particulier, son aspect velu distinctif.

Mon cœur sombre. J'ai consommé un piège pour attraper un ours. Je viens d'offrir à la Dirège ma tête sur un plateau.

Prise d'une bouffée de panique, je renfonce vigoureusement la poignée dans son logement. Mais le filet ne se rouvre pas, évidemment. Quelque chose, quelque part, s'est brisé pour déclencher le piège et je ne vais pas pouvoir dissimuler mon erreur.

Je retiens un cri de rage. Quelle poisse ! Pourquoi ai-je tiré sur cette maudite poignée ? Je n'aurais pas pu temporiser, identifier la bête et la laisser filer ? Il va me falloir réparer mes bêtises !

Je lève les yeux vers la roche évidée qui me surplombe et pousse dessus des deux mains. Elle bascule lourdement sur le côté, retombe au sol dans un bruit sourd. Mes mains à plat sur le rebord, je prends une impulsion et me hisse hors du trou. Heureusement que les filles de la Toile travaillent en solitaire, sans quoi je serais déjà plusieurs mètres dans les airs, à pendouiller dans un autre filet déclenché par une de mes acolytes... Plaquée

au sol, je m'avance en rampant, en m'efforçant de ne surtout pas penser aux charges explosives que je pourrais déclencher par inadvertance. En vérité, je devrais retourner dans mon trou, et faire face aux conséquences de mon erreur, parce que tout ce qui adviendra si je suis prise en plein abandon de poste sera infiniment pire. Mais je me sens guidée par quelque chose d'autre, l'excitation de braver l'interdit peut-être, et plus j'approche du filet suspendu, plus je veux l'atteindre, pas uniquement poussée par l'impétuosité ou la bêtise, mais davantage par la curiosité, parce qu'une part de mon esprit a assimilé les grognements qui s'échappent de la bête et compris que ces sons-là ne peuvent être produits par un simple animal. Et bien que j'aie la certitude d'enchaîner les mauvais choix, je continue de ramper par terre tel un serpent, parce que ces grognements proviennent d'une gorge humaine, et qu'ils sont bien plus graves que tout ce qui m'a été donné d'entendre jusqu'ici. Et l'idée se forme dans ma tête de ce que je m'apprête à voir, mais cela ne m'arrête pas plus, cela m'encourage à continuer, jusqu'à ce que j'atteigne l'arbre, que je puisse confirmer que ce que j'ai pris pour une fourrure en est une, effectivement, mais d'un animal mort, une fourrure jetée sur les épaules de quelqu'un, jusqu'à ce que je réalise ce qu'est ce quelqu'un.

Je n'en ai jamais vu mais il n'y a pas l'ombre d'un doute.

J'ai capturé un homme.

2

LE COCON

Un Phallos! J'ai capturé un Phallos!

Le cœur qui tape. Le vertige. Puis un temps suspendu pendant lequel je traite l'information.

Au-dessus de ma tête, le Phallos pris au piège.

Et tout autour, ces ombres, qui soudain se sont mises en mouvement.

Une horde! Une horde tout entière, qui fonce droit sur moi!

La peur me saisit à la vitesse de la foudre. Je me rive au sol, haletante, les membres fourmillant de terreur. Quelle idée d'avoir quitté mon poste! Pas compliqué, pourtant, de suivre les instructions, de faire ce qu'on me dit! «Les Phallos ne se déplacent jamais seuls, Althée. Jamais!» Faut-il être stupide! Les Dirèges ont raison, indigne des Casernes et de l'Amijanat, je ne suis qu'une fillette dépourvue de jugeote! Tout ce que je peux espérer maintenant, c'est que la horde ne m'ait pas vue, et qu'une autre, plus apte et moins idiote, effectue mon travail à ma place!

Mes ongles enfoncés dans la terre, je tente de m'y fondre. Devenir la plus obscure des créatures, le plus immobile des

rochers. J'attends en tremblant la charge qui se prépare. J'attends et rien ne vient... Ils doivent se tenir immobiles, aux aguets. Ils doivent m'avoir repérée ! Penser que je suis l'avant-poste, que derrière moi se tient tapi tout un régiment d'Amijanes !

Je tends l'oreille. Je devrais maintenant percevoir quelque chose, un craquement de branchages, des pas résonnant sur la terre, un souffle, au moins. Ils m'ont paru si proches... Avec une lenteur minérale, je me raccroche aux réflexes. Gestes mille fois répétés, routines d'entraînement. Pousser sur les avant-bras. Se forcer à relever la tête. Amener les yeux à hauteur des broussailles. Mais plus rien. Plus le moindre mouvement. La seule chose qui bouge dans ce décor figé, c'est le Phallos prisonnier...

Aurais-je rêvé cette armée ?

Deux choses émergent dans mon esprit confus : un, les Phallos ne se déplacent jamais seuls. Et deux, comme toutes les créatures qui usent de trahison, ils sont passés maîtres dans l'art de la dissimulation... Celui que j'ai capturé se déguisait en ours. Les autres aussi seraient-ils travestis ?

Je délibère quelques instants. Une nouvelle fois, le cœur menaçant d'exploser, je scrute les alentours. Chaque ombre. Chaque ondulation suspecte. Petit à petit, je me calme. Il semblerait que je me sois trompée. Les ombres que j'ai cru voir étaient celles des arbres, déplacées par le vent, rendues glaçantes par la peur.

D'un coup, j'ai un peu honte. Une vraie froussarde, franchement. Une pétoucharde à l'imagination fertile... Les grincements du piège me font lever la tête. Juste au-dessus de moi, le Phallos se démène dans son piège. Tout de même... *un Phallos* ! Un Phallos que j'ai pris, moi, l'éternel rebut !

Il me paraît immense. Plus grand que les plus imposantes des nôtres, hormis Cinée peut-être, mais personne n'égale la vieille Conservatrice en taille. Si tous les siens sortent du même moule, je n'aurais effectivement aucune chance en combat rapproché. Les Dirèges n'ont pas menti, maudites harpies.

Cela dit, il n'a pas l'air très malin. À force de ruer et de cabrer, il n'est parvenu qu'à resserrer ses liens. L'imbécile n'a pas compris qu'il fallait se calmer et rester immobile.

Son piège, nous l'appelons « un cocon ». Un dispositif vraiment ingénieux. À chaque mouvement du captif dans son filet, les milliers de fils de soie blanche qui le retiennent se resserrent au moyen d'un assemblage complexe de poulies minuscules. L'ennemi se retrouve emmailloté comme dans un cocon d'araignée. Et peu à peu asphyxié.

Soit il n'a jamais entendu parler de nos pièges, soit il panique comme un bébé.

À peine ai-je pensé ces mots qu'il cesse soudain de se débattre. La tête en bas, une jambe bizarrement repliée, l'autre coincée vers le haut, il ne bouge plus. Il doit étouffer là-dedans, entre l'épaisseur de soie et sa pelisse d'ours... À gestes plus mesurés, il recommence à s'agiter. Il a dû saisir la nature du piège, au moins en partie, parce qu'il essaie d'éviter les oscillations maintenant. Ses membres animent la surface blanche du cocon presque refermé. Les reliefs changent. Une forme pointue apparaît, qui décrit un trajet rectiligne le long des fils de soie... Un couteau ! Il cherche à trancher le cocon !

La pointe passe et repasse sur l'assemblage de fils. Que nous avait appris l'Amijane en charge des cocons ? Qu'ils pouvaient être percés ? « En théorie, oui, c'est possible, avait répondu

Aphijane à la question d'Asmée. Mais il faut de la patience et de l'adresse, parce que tout mouvement dans le cocon, même le plus léger, active les poulies. Entre la panique et la nécessité d'agir vite, un ennemi n'y parviendra pas... »

Mes yeux rivés sur le trajet du couteau, j'espère de tout cœur qu'Aphijane avait raison.

Le Phallos met toute son énergie à découper les fils sans faire bouger le piège. Malgré ses efforts pourtant, le balancement reprend. Il force sur sa lame pour accélérer la découpe, prendre la machinerie de vitesse, mais le cocon se referme de plus belle, et il pousse un cri de désespoir.

Cela me gêne de l'entendre beugler ainsi, comme une bête en détresse. Cela m'indispose, je voudrais qu'il se taise. Pourquoi ne cesse-t-il pas de s'agiter ? Il ne sent pas ce qui vient ?

Les branches craquent, les feuilles s'agitent, le cocon se balance furieusement au bout de sa corde. Et puis graduellement, horriblement, l'agitation s'apaise. Le piège s'immobilise. Un ou deux sursauts encore, une ou deux tentatives, ponctuées par un râle, et tout s'arrête définitivement. La prison de soie se met à tourner lentement sur elle-même.

Je devrais être soulagée mais l'écœurement l'emporte.

Une mise à mort indigne, voilà ce que j'en pense. Et cette chose blanche, si rebutante. Je m'attends presque à voir s'avancer sur la branche une énorme araignée venue liquéfier sa proie.

Je me relève.

Idiot, j'en conviens. Maintenant que j'ai vu le contenu du piège, le plus sage serait de regagner mon trou et de donner l'alerte. Mais au lieu de cela, je porte la main à ma ceinture et

en décroche mon croc. J'allonge le bras, passe mon arme entre deux fils de soie, et d'un coup sec, je brise une première fibre.

Je ne devrais pas faire cela, je ne devrais pas. Mais le croc s'élève, passe derrière un deuxième fil, et le tranche lui aussi. Un troisième, un quatrième, mes gestes procèdent-ils de ma curiosité? Je n'ai pas d'autre envie que celle de contempler le mort... Après tout, il m'appartient. J'ai mes droits sur lui puisque je l'ai tué.

Libre de lui prendre ce qu'il me plaira, je tranche un nouveau fil.

Voilà mon intention, prélever un souvenir. Que vais-je lui emprunter? Les plus brutales d'entre nous conservent des phalanges ou des lobes d'oreilles, mais je préférerais un bijou ou une arme. Ou sa pelisse, peut-être. Oui, la pelisse me plairait.

J'enfile mon croc, tire dessus, tranche les fils. À mesure se dévoile une matière velue. La peau d'ours que je convoite? Non, plus douce, trop douce, je suis en train de dégager... une chevelure.

Je rétracte vivement mes mains, comme si je venais de me brûler au contact des boucles noires qui se détendent comme un ressort. Elles brillent à la lueur de la lune, et ne sont pas sans me rappeler celles de certaines de mes compagnes.

Craignant de les toucher, j'enfonce lentement mes doigts dans leur épaisseur soyeuse. Elles s'avèrent parfaitement ordinaires : mes phalanges ne tombent pas, ma peau ne s'arrache pas de mes os. Tant mieux. Car je suis contrainte de les agripper pour maintenir le cocon immobile.

Maintenant que je perçois leur caractère trivial, l'idée d'en conserver une partie me traverse l'esprit. Je la repousse immé-

diatement. Il y aurait dans le geste de les couper, d'en déposséder le Phallos, quelque chose qui me met étrangement mal à l'aise.

Curieux sentiment, pour une fille qui ne rêve que de devenir Amijane...

Refusant de m'attarder dessus, je me remets résolument au travail. Bientôt émergent une oreille et une joue, couverte de quelques poils. Un instant, je relâche ma prise, étudie cette bizarrerie. Puis l'envie de découvrir l'intégralité du visage me fait reprendre ma découpe.

La manipulation devient plus difficile. Autour des chairs molles de la face, les fibres du cocon sont très resserrées. Il faut passer le croc de biais, à plat, puis le retourner précautionneusement pour amener son tranchant sur la soie. Je redouble de précautions. Fil après fil, millimètre après millimètre, j'ouvre une brèche, dégage un nez, une bouche, une mâchoire, un menton.

Les traits m'étonnent d'abord.

Comme si, trop éloignés de mes repères habituels, je n'arrivais pas à les fixer dans mon esprit. Mais le Phallos est suspendu à l'envers ; cela rend l'analyse compliquée. Alors je grimpe sur un rocher, et me penche sur le côté pour me représenter ce à quoi il ressemble lorsqu'il est à l'endroit.

Sa bouche est entrouverte, on dirait qu'il dort. Les boucles noires frémissent dans la brise légère.

Le nez me paraît droit, plutôt fin, le menton un peu fort, la mâchoire nette.

La pénombre me joue sans doute des tours, mais plus je l'observe, plus il me paraît quelconque. Comparable à plusieurs de mes compagnes, si j'omets les poils irréguliers qui ornent ses joues.

Oui, le bas du visage m'évoquerait presque celui d'Achrée, le nez, celui d'Asmée.

Troublant, cette ressemblance. Je ne m'attendais pas à cela. On m'a dépeint des êtres tellement terribles... À moins que ce ne soit son âge? Peut-être que leurs jeunes sont comparables aux nôtres et que l'âge adulte les transforme?

D'un coup, je n'ai plus du tout envie de lui prendre sa pelisse.
Et juste à cet instant, il papillonne des yeux.

3

LA PATROUILLE

Je croyais qu'il était mort !

À la vitesse de l'éclair, je bondis du rocher et cours me cacher derrière un buisson.

Au travers des feuilles, le cœur battant à tout rompre, je vois le captif reprendre lentement connaissance, cligner fort des yeux, comme pour ajuster sa vision. La tête à l'envers, il ne doit pas saisir où il est. Cela doit lui faire un drôle d'effet ; je n'aimerais pas me retrouver à sa place, suspendue à un arbre dans une forêt étrangère, à me réveiller d'entre les morts sans comprendre si oui ou non j'ai trépassé.

Maintenant la surprise passée, je prends conscience que j'ai fui devant lui. C'est pourtant lui le prisonnier, lui qui se balance au bout de sa corde. J'ignore ce qui m'a pris, mais il faut que je me ressaisisse d'urgence, d'autant qu'avec mon croc et ma petite découpe, je viens de lui sauver la vie sans le vouloir.

Sans le vouloir ? répète une petite voix dans ma tête. *Vraiment ?* Je la fais taire immédiatement. Peut-être que cette part de moi, révoltée par le piège et sa façon de tuer, a agi contre l'autre, celle à laquelle on a enseigné l'art de la guerre. Oui, peut-être

bien. Et sans doute qu'il faudra s'interroger plus tard sur les fondements de mon geste, mais à cet instant précis, il y a nettement plus pressant, car à quelques mètres de moi, le Phallos tire sur son cou avec l'air de chercher quelque chose ou quelqu'un. L'instant d'après, des sons s'échappent de sa gorge, une suite de syllabes, qui sonne comme « sirssimé ».

Les poils se dressent sur toute la surface de mon corps. Dans ma poitrine, mon cœur se remet à cogner. Un serpent. Un serpent meurtrier qui siffle son cri de ralliement.

Affolée, je fais brusquement volte-face. Derrière moi, personne. Mais pendu à sa branche, le captif continue, susurrant dans sa langue.

– *Sirssimé...*

Ma main trouve instinctivement le pommeau de mon épée. Sans un bruit, je la dégaîne. J'inspire. Le temps se suspend. Coupée du monde figé, j'abandonne ma cachette. L'épée au flanc, j'avance. Juste le bruit de mes pas et celui de mon cœur. Quelques enjambées et j'atteins le Phallos. Il m'aperçoit. Ses yeux s'écarquillent de stupeur. Et tandis que, dans le ciel obscur, l'épée décrit un très lent arc de cercle, je l'entends murmurer :

– S'il te plaît !

Les mots pénètrent dans mon crâne. Je vois ses yeux fermés, son visage pétrifié dans l'attente du coup. Et je ne sais comment, je parviens à dévier la trajectoire de l'arme qui allait s'abattre sur sa gorge.

L'épée se fiche dans la terre.

Il rouvre les yeux, aussi surpris que moi. Sa bouche tremble, hésite, il va dire quelque chose, mais son élan est coupé par la forêt qui se met brutalement à tanguer, absorbant tout le

reste et me foudroyant sur place de terreur. Voilà les renforts ! La horde ! L'attaque que je redoutais !

Je plonge sur mon épée, l'extirpe de la terre et me retourne, désespérée et pourtant résolue, prête à défendre ma vie chèrement, à entraîner dans ma fin le plus d'ennemis possibles. Et puis je reconnais ce tonnerre de sabots. Terrible, ordonné. Ce vacarme qui déferle comme pour tout emporter, c'est une de nos patrouilles.

Le soulagement m'envahit, aussitôt contredit par une vague de panique absolue. Car à la tête de la colonne de Guerrières, juchée sur l'immense Tiraure, j'aperçois Atrijane, emmenant toutes les filles de la Douzième Maison. Mes compagnes, donc. Les filles de ma classe d'âge, qui ont grandi avec moi et la certitude, constamment serinée par les Dirèges, que j'étais inutile.

– S'il te plaît, répète le captif d'une voix plaintive.

– S'il te plaît, *quoi* ? je jappe en rengainant mon épée.

Qu'y puis-je désormais, hormis tenter de me dépêtrer moi-même de mes bêtises ?

Tiraure ralentit sa course écrasante, amenant jusqu'à moi son auguste cavalière.

Atrijane a participé à notre formation sur le terrain, comme une bonne dizaine d'autres Amijanes chevronnées, et je dois reconnaître qu'elle ne m'a jamais réellement tourmentée, contrairement aux Dirèges. Il m'est même arrivé de croiser un semblant d'approbation dans son regard, après certains combats gagnés contre plus imposante que moi. Mais jamais elle ne m'a encouragée non plus. Jamais elle n'a laissé entendre que les Casernes étaient à ma portée. J'ignore complètement comment elle va prendre la scène actuellement sous ses yeux.

– Althée... Tu as pris un Phallos! s'exclame-t-elle, sur un ton qui n'a rien d'approbateur.

Ses yeux étirés au-dessus de ses pommettes luisent dangereusement. Elle saute au bas de sa monture, toute bardée de cuir et de métal, et me paraît encore plus massive que d'habitude.

– Que fais-tu hors de ton trou? dit-elle en s'approchant du captif.

D'une main, elle empoigne ses cheveux bouclés et tire dessus sans ménagement, pour observer son visage sous un rayon de lune. En réponse, le Phallos gronde et se débat, tentant tant bien que mal de se défaire de la poigne d'Atrijane. Elle le repousse vigoureusement d'un geste méprisant. Aussitôt, le mécanisme se réactive, le restant du cocon se resserre – et le Phallos pousse un râle atroce.

– Tu as tranché ses liens, pourquoi? demande Atrijane, une menace dans la voix.

J'ai soudain chaud, la honte m'étouffe, la sueur perle à mon front – et le cri du Phallos m'insupporte. Je voudrais me boucher les oreilles et m'enfuir, ne plus subir l'interrogatoire d'Atrijane. Instinctivement, je cherche Asmée des yeux, mais elle ne peut m'aider, pas cette fois, il n'y a rien à faire, et à la vue de son visage fermé, ses paupières baissées, je sais que j'ai signé ma perte.

– Que fais-tu hors de ton trou? répète Atrijane, en avançant sur moi. Comment comptais-tu piéger sa horde?

Je jette un œil affolé alentour. *Une horde? Il y en avait une?*

Atrijane me dévisage, sévère. Elle me testait, je le comprends trop tard.

– Nous avons quadrillé cette zone toute la journée. Il n'y avait personne. Tu as de la chance, fille, beaucoup de chance,

mais cela n'excusera en rien tes actions. Aranée, Akissée, lance-t-elle ensuite dans son dos, décrochez-moi ce piège.

Mes deux compagnes s'exécutent aussitôt, la gigantesque Akissée, torse en avant, bras toujours ballants, et Aranée qui jubile, son visage barré d'un sourire railleur.

Quelle plaie que cette fille !

Malgré des performances similaires aux miennes, Aranée n'a jamais été inquiétée par les Dirèges quant à son futur d'Amijane. Une injustice de plus qui m'a toujours rendue malade. Et la voilà qui s'avance, la démarche victorieuse, sa poitrine brandie devant elle comme un rempart, toute son attitude semblant me dire qu'enfin, justice est faite. Enfin, mon inaptitude éclate au grand jour, et toutes les humiliations qu'on m'a fait subir étaient donc justifiées.

Mon ventre s'enflamme littéralement de rage.

Un élan m'envahit, venu de je ne sais où, et ma voix gronde comme un coup de tonnerre.

– Cette prise est à moi ! Je revendique le Phallos ! Et je le veux vivant !

Mes compagnes se figent, surveillant Atrijane, guettant sa réaction. Je l'imagine cinglante.

L'Amijane me considère cependant d'un drôle d'air. Pas tout à fait appréciateur, loin s'en faut, mais elle ne me réprimande pas. À la place, elle effectue un pas de côté.

– Soit, Althée. Récupère donc ta prise, me dit-elle.

Malgré l'ironie dans sa voix, je ne me laisse pas désarçonner. Qu'imagine-t-elle ? Que je ne sais pas grimper aux arbres ?

Le tronc auquel est suspendu le piège s'avère en plus noueux à souhait. Sans difficulté, je me hisse de branche en branche,

et repère celle qui a été creusée pour accueillir l'assemblage de poulies. En aval du réseau de pièces métalliques court un épais bouquet de fils blancs. J'enfonce mon croc dans la rainure et les tranche d'un coup sec. Ils filent le long de la branche comme des centaines de serpents.

Quelques fractions de secondes plus tard, surpris par la sensation de chute, le captif émet un cri, brusquement interrompu par le bruit sourd de son impact au sol. Perchée sur ma branche, je note ses yeux fermés, ses traits amollis : il a pris un coup sur la tête et perdu connaissance.

Dans d'autres circonstances, je me sentrais peut-être coupable de malmenier quelqu'un de la sorte, même s'il ne s'agit que d'un Phallos, mais je suis bien trop préoccupée par ma propre situation. Par Atrijane, qui, une main sur sa hanche puissante, un sourire aux lèvres, attend la suite.

Elle semble vraiment s'amuser de la situation, et je comprends enfin pourquoi : maintenant que j'ai décroché le Phallos, que vais-je en faire ? Le jeter en travers de mon épaule et rejoindre la Cité à pied, en remontant les tunnels ? Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je dois être en train d'établir un record de bêtise.

Atrijane l'avait anticipé, bien sûr, que je serai coincée, voilà pourquoi elle m'a laissé faire. J'en ai soudain plus qu'assez que l'on se paie ma tête.

— J'ai pris un Phallos ! je lance rageusement à la cantonade. Moi, Althée, votre *rebut*, votre *Roussotte*, j'ai pris un Phallos vivant ! Combien d'entre vous peuvent-elles en dire autant ?

Aucune, voilà la vérité, pas même Atrijane qui, comme nous toutes, est née pendant la Grande Trêve. Mais elles ne l'admettraient jamais, elles préféreraient se pendre.

– Pourquoi suis-je sortie de mon trou ? Parce que le Phallos était seul et que je le savais !

J'invente, je brode, les mots s'égrènent comme si un plan s'était échafaudé à mon insu dans un coin de mon crâne. D'où ils viennent, je l'ignore.

– Pourtant que nous apprend-on depuis l'enfance ? Que les Phallos ne se déplacent jamais seuls ! Alors que faisait-il, celui-ci, aux abords de la Toile ? Il faut l'interroger !

Des dizaines de paires d'yeux rivés sur moi, attentifs, impressionnés. Mon discours a fait mouche, je le sais, et je croirais voir mouliner leurs méninges tandis qu'elles en pèsent la teneur.

Soudain, depuis les rangs des filles en selle, une voix s'élève, grave et posée, que je reconnaîtrais entre mille : celle d'Asmée.

– Althée a raison, Atrijane.

Elle cherchait un prétexte pour me porter secours, j'en suis sûre. Impériale, juchée sur sa jument qui piaffe entre ses cuisses, elle balaie le groupe des yeux, mettant nos compagnes au défi de la contredire. Comme personne n'ose le faire, elle saute à terre pour me rejoindre.

– Tu prends la tête et moi les pieds ?

J'acquiesce. Ensemble, nous agrippons le cocon puis chemignons, courbées sous le poids de notre charge, jusqu'à sa monture.

D'un pas délibérément lent, Atrijane s'approche. Les bras croisés sur son torse, un pied négligemment posé sur un rocher, l'Amijane se tait. Ma petite sortie a dû l'humilier, et je risque de le payer plus tard. Je n'ai cependant rien dit d'autre que la vérité, même si pour une Guerrière de sa trempe, elle doit être pénible à entendre.

Sans trop de mauvaise grâce pourtant, elle ordonne d'un

geste à nos compagnes de nous assister. Akissée et Aranée nous prêtent main-forte, et toutes quatre, nous juchons le Phallos en travers de la monture d'Asmée.

Toujours sonné, il n'a pas rouvert les yeux. Pour éviter qu'il ne retombe à terre, je l'attache à la selle au moyen d'une corde. Cela m'oblige à effleurer ses boucles de nouveau.

Je les ai tenues entre mes mains plus tôt, ce contact ne devrait plus m'effaroucher. Pourtant, il me gêne, par son caractère à la fois intime et ordinaire. Ses cheveux n'ont rien de monstrueux. Si je fermais les yeux, je serais probablement incapable de les distinguer de ceux d'Asmée.

Subitement pressée de m'éloigner, je termine vite mon nouage et recule d'un pas.

Je relève la tête, prends la mesure de la scène face à moi : Atrijane, l'expression illisible, les filles de la Douzième, à peu près aussi perplexes, Asmée, à cheval, ma prise sécurisée sur l'encolure de sa monture.

Il y a peu, j'étais encore au fond d'un trou, tout au bout de la Toile, à me morfondre sur le sort qui m'attendait. Ces instants sur ma plateforme de surveillance me semblent dater d'un autre âge, comme si plusieurs jours s'étaient écoulés en l'espace de quelques heures à peine.

Depuis, tout a changé. J'ai pris un Phallos. Moi, la renarde, la Roussotte. Certes, je n'ai pas procédé comme il aurait fallu, j'ai désobéi. Mais pour une raison valable, n'est-ce pas ? Une raison de vraie stratégie de guerre. Peu importe que je l'aie inventée a posteriori.

Voilà peut-être le miracle que j'attendais.

Soudain émue à cette idée, je pose mon pied sur la patte

arrière du cheval d'Asmée, agrippe sa main tendue pour grimper derrière elle. Mais Atrijane tonne :

– Non, fille, ta mission ici n'est pas terminée.

Prenant appui sur la croupe de Tiraure, l'Amijane saute en selle, d'un geste étonnamment leste pour une femme de sa taille.

– Tu rejoindras la Cité comme prévu, après le passage de la relève. En attendant, préviens la Toile. Ce piège que tu as détruit, il faut le remplacer.

De ses rênes, elle fouette sa monture. Dans un grondement, le tonnerre des sabots s'éloigne.

Je suis de nouveau seule, et je pourrais hurler.

4

AZALÉE

Le temps s'écoule avec une lenteur de cloporte. Je me morfonds comme jamais. Évidemment, je ne surveille plus rien.

Je suis bien retournée dans mon trou, comme Atrijane me l'a ordonné. Et je suis en faction sous mon rocher percé. Mais je ne remplis plus mon rôle, pas question. Il ne faut pas trop m'en demander non plus.

Le paysage scintille devant moi sous un soleil d'hiver. Des arbustes, des cailloux. Des ennemis peut-être, et après ?

Il fallait me rendre justice, Atrijane. N'importe quelle autre fille aurait été portée en triomphe. Même cette pataude d'Abnée aurait été autorisée à chevaucher dans toute la ville, sa prise en travers de sa monture. Mais moi ? On me renvoie dans mon trou. On m'ordonne d'y rester. On s'approprie ma victoire.

Parce que je ne vois pas d'autre explication : l'Amijane veut me priver de mes lauriers.

Je me trompais sur son compte, la croyais juste... Elle va me sacrifier allègrement. Il suffit qu'elle le questionne un peu, lui soutire quelques informations, et qui se souviendra que c'est moi qui ai pris le Phallos ?

Je jette un œil à la lisière, inchangée depuis tout à l'heure. À croire que la Terre s'est figée sur son parcours. Le soleil, dans le ciel, n'a pas bougé d'un pouce.

Si le Phallos a repris connaissance, Atrijane a déjà dû céder à son interrogatoire. Un ennemi aux abords de la Toile a de quoi inquiéter, les Amijanes vont s'empressez d'obtenir des réponses.

Heureusement que j'ai tranché la soie. Que je l'ai laissé vivre. Les Guerrières ne le reconnaîtront jamais, mais il se peut que par ce geste j'aie sauvé la Cité tout entière.

Malgré tout, une sensation inconfortable m'envahit quand je repense au moment où j'ai levé mon bras pour abaisser mon croc. J'ai beau en tourner et retourner le souvenir dans ma tête, je ne vois pas bien ce qui a réellement pu me pousser à libérer ses liens.

J'en suis là de mes réflexions quand quelque chose de froid me saisit la cheville. Je jappe de surprise, aperçois une main et saute de la plateforme, mon poignard à la main.

– Range ça, voyons. Qui veux-tu donc saigner? s'amuse la femme qui me fait face.

– C'est toi ma relève? lui dis-je, pleine d'espoir.

– Ta garde n'est pas terminée. Je viens pour réparer le piège que tu as actionné.

D'un mouvement d'épaules, elle amène devant elle le sac qu'elle portait sur son dos. À l'intérieur, je reconnais la soie qui constitue nos pièges. Tout en me lançant de petits regards vifs, elle s'éternise un instant, au pied de la plateforme.

– Je me souviens de toi, avec tes cheveux rouges. Althée, n'est-ce pas?

J'acquiesce, un peu surprise.

– On se connaît ?

– Un peu. Il m'arrivait de m'occuper de toi il y a des années.

Quelque chose se produit dans ma poitrine, une sensation étrange, inexplicable. Comme une chaleur, juste sous mon sternum, qui irradie dans mon ventre et mes bras, suivie, dans un mouvement contraire, par une douloureuse crispation.

– Tu venais juste de sortir du Premier Cercle, tu étais toute petite. Tu devais être dans la Deuxième Maison. Moi, j'allais déjà quitter les Maisons d'Âge. Tu ne te souviens pas ? À l'époque, on m'appelait...

Elle s'interrompt, comme s'il lui fallait fournir un effort pour convoquer le souvenir de son propre prénom. Lentement, elle articule, incertaine :

– ... Azalée.

Azalée. Prénom oublié, remisé au plus profond de ma mémoire parce qu'il fallait y faire taire le souvenir de celle qui le portait.

J'ai cinq ans.

Je suis différente des autres filles et, chaque jour, chaque heure, on me le fait sentir. Je ne pleure plus. J'ai l'œil sec quand la Dirège me rabroue. Tout juste si je serre ma mâchoire, si je fronce les sourcils. Parce que dès que je manifeste mon désaccord, je reçois une gifle. Asmée se tient à mes côtés. Déjà. Elle me dépasse d'une tête. Elle me protège de son ombre, s'allie à moi quand il faut travailler à plusieurs, fixe la Dirège de ses yeux attentifs quand elle la voit me tourmenter. Je l'aime. J'ai besoin d'elle. Je m'accroche à sa main.

Au crépuscule, nous jouons devant notre Maison. Parfois

seules, parfois en présence d'autres filles. Un jour, une femme s'arrête. Elle me paraît immense, vieille, mais moins que la Dirège. Elle a de jolis yeux. Elle s'accroupit devant moi, considère mon jeu, montre la terre du doigt, sourit. J'aime les longues tresses qui encadrent son visage. Et ses canines, un peu grosses, qui chevauchent ses incisives.

– J'aimais venir te voir quand j'avais un moment. Toi et l'autre petite avec laquelle tu jouais, voyons, Asmée, je crois. Je passais les Cercles et je venais vous voir. Vous jouiez souvent devant votre Maison. Avec un petit bâton, tu dessinais dans la terre. De gros gribouillis de colère. Et tu pointais avec tes petits doigts, et tu me disais que c'était ta Dirège. Ensuite, tu te mettais à rire d'un gros rire étrange, au bord des larmes, et quand personne ne regardait, tu montais sur mes genoux.

J'ai cinq ans.

Je suis différente des autres filles et, chaque jour, chaque heure, on me le fait sentir. Mais au crépuscule me rejoint Azalée. Elle caresse mes cheveux. Pose parfois ses lèvres sur le haut de ma tête. Partage un bout de pain. La Dirège la surveille. L'invective parfois. N'a-t-elle rien d'autre à faire ? Azalée sourit, hausse les épaules. Je passais, répond-elle. Tu passes tous les jours ! J'ai peur pour Azalée. Elle dit qu'il ne faut pas. Elle dit qu'elle a le droit de remonter le temps. Je ne comprends pas bien. Mais le soir quand je ferme les yeux, c'est à elle que je pense.

Azalée. Je reconnais ses yeux noirs, ses paupières allongées et ses hautes pommettes. Ma gorge se serre et mes yeux piquent, mais je retiens mes larmes parce qu'elles sont de colère et qu'elles viennent de trop loin, de cette peine d'enfance,

enterrée dans mon cœur et jamais digérée, de l'avoir perdue du jour au lendemain.

J'ai cinq ans.

Je suis différente des autres filles et, chaque jour, chaque heure, on me le fait sentir. Et je me laisse faire. Je me laisse piétiner. Je n'ai plus d'espoir. Des jours que j'attends Azalée. Des jours qu'elle ne vient plus. Asmée se tient toute droite à mes côtés, devant notre Maison. Ensemble, nous scrutons l'artère circulaire jusqu'à ce que la nuit tombe. La Dirège nous réprimande. Asmée, de la voix. Moi, à coups de claques derrière la tête. Chaque jour, je résiste un peu plus longtemps. Chaque jour, elle frappe un peu plus fort. Chaque jour, je finis par obéir, rejoindre les communs. Mais je ne mange plus. Tout juste si je bois. Le soir quand je ferme les yeux, j'imagine ne plus jamais les rouvrir.

– Tu ne te rappelles pas, ce n'est pas grave...

Me voilà ramenée des années en arrière. La douleur est intacte, presque brûlante. J'ai de nouveau cinq ans et je ne comprends rien. Où est-elle partie? Pourquoi? Personne pour m'éclairer, soulager ma détresse. Je l'ai haïe, cette femme. Chassée de mon cœur enragé. Mais oubliée? Jamais.

– Bien sûr que si. Bien sûr que je me souviens. Je t'ai attendue. Des heures, des jours durant. Je t'ai cherchée partout où j'étais en droit de le faire.

Azalée baisse les yeux, serre ses mains sur son sac.

– Je n'ai pas eu le choix après la Nomination. La Dirège m'a envoyée ici.

– Je sais. Maintenant, je sais que tu n'y pouvais rien. Mais à l'époque, je l'ignorais.

– J’aurais dû te prévenir, sans doute. Au fond de moi, je croyais...

– Que tu ne chuterai pas ? je suggère, acide. Qu’il y avait un espoir ?

C’est à moi que je pense en formulant ces mots, parce que l’analogie entre nous me paraît évidente, mais Azalée les prend pour elle.

– C’était stupide, je m’en rends compte. Je savais bien où j’allais finir. Je n’avais juste pas réalisé que cela me priverait de te rendre visite.

Tout en parlant, elle grimpe sur la plateforme, se met à fourrager dans mon trou, déloge le nœud de chanvre que j’ai tiré pendant la nuit.

– C’est cela qui m’a le plus peinée, plus encore que ma chute, poursuit-elle, en remplaçant dans une veine tout un jeu de ressorts. Le reste, je pouvais m’en accommoder...

– Vraiment ? Peut-on se faire à la Toile ?

Azalée me considère un instant avant de répondre en haussant une épaule.

– Il y a de la noblesse dans ce que nous faisons, même si les Dirèges ne le présentent jamais ainsi aux filles.

– Vous vivez sous terre, j’objecte. Vous ne voyez jamais la lumière.

– Ce n’est pas tout à fait exact. Et la Toile constitue une de nos lignes de défense.

Je fronce les sourcils, incertaine. Azalée n’insiste pas. Elle se redresse et le haut de son corps disparaît dans le trou. Je l’entends qui force là-haut, sans doute pour ouvrir le passage. Quand elle y parvient, la lumière illumine d’un coup la plateforme. Elle

prend une impulsion, ses pieds se balancent un instant à hauteur de mes yeux, puis disparaissent eux aussi à mesure qu'elle se hisse au-dehors.

Je reste d'abord immobile sans trop savoir quoi faire. Puis je grimpe à mon tour sur la plateforme, pour assister au changement du piège.

Il me faut un moment pour la repérer; malgré le soleil déjà haut dans le ciel, d'abord, je ne la vois pas. Puis mon regard capte un bref mouvement sur ma droite, aussi rapide qu'une attaque de serpent. Azalée bondit avec une vivacité animale et se volatilise de nouveau derrière un buisson.

C'est à la fois fascinant et franchement dérangeant. Parce qu'elle se rend quasiment invisible à l'arrêt et se déplace vraiment comme un insecte. J'en viendrais presque à comprendre les Phallos et les surnoms insultants qu'ils nous donnent : *Mantes*, pour nos Amijanes caparaçonnées dans leurs armures, *Veuves*, pour les filles de la Toile.

Elle atteint le pied de l'arbre, vérifie ses arrières, puis grimpe au tronc à une vitesse déconcertante, son sac en bandoulière. Je m'attends à ce qu'elle mette un certain temps à remplacer le cocon, avec tous ces fils à passer dans les poulies, mais cela lui prend à peine une dizaine de minutes. Lorsqu'elle entame le chemin inverse, je me dépêche de quitter la plateforme pour lui faire de la place.

J'ai à peine regagné les tunnels qu'un bruit d'impact m'annonce son retour. Sa tunique s'agite autour de ses chevilles tandis qu'elle replace le rocher protecteur, puis elle me rejoint en bas des marches.

—Voilà, c'est fait, tu es parée, annonce-t-elle.

Nous nous jaugeons un moment en silence. Ensuite, elle jette le sac maintenant vide sur son épaule, et dans un souffle, murmure :

– Je suis contente de t’avoir revue, Althée.

Un chagrin d’enfant monte en moi, un cri irrésistible, alors j’enfonce mes incisives dans ma lèvre inférieure pour le contenir.

– Moi aussi, Azalée.

– Ne m’appelle pas comme cela, dit-elle en secouant la tête. Cette fille n’existe plus. Mon prénom est déchu.

– Je parle à l’autre toi, celle d’autrefois qui me prenait sur ses genoux, dis-je en essuyant de la paume une larme qui m’a échappé.

Celle-qui-fut-Azalée pondère un instant ma réponse et la commissure de ses lèvres s’étire en un demi-sourire.

– Cela, je veux bien te le concéder, Althée. Ton prénom à toi va devenir grandiose, ajoute-t-elle après une courte pause. C’est bien, très bien. Je m’inquiétais, tu vois, quand tu étais petite. Je te voyais choir, à cause de ta rousueur et de tes gribouillages...

– Ne te réjouis pas trop vite, je marmonne, piteuse. C’est bien le projet de la Dirège de m’envoyer ici.

Celle-qui-fut-Azalée écarquille les yeux.

– Avant peut-être, mais avec ta prise ? Impossible ! Toute la Cité en parle !

5 LA RELÈVE

Toute la Cité en parle... Depuis mes retrouvailles fortuites avec Azalée, ces mots bourdonnent furieusement dans ma tête. Atrijane se serait montrée loyale ? La patrouille n'aurait pas usurpé la prise ? J'ose à peine y croire. Si cela s'avérait correct, la Dirège de la Douzième Maison n'aurait d'autre choix que de m'octroyer l'Amijanat... L'avenir dont j'ai toujours rêvé serait à ma portée !

Lorsque quelques heures plus tard on me relève de mes fonctions, j'entame la remontée des tunnels en frémissant d'excitation. À mi-chemin environ, je perçois une présence dans la pénombre : une fille de la Toile, accroupie dans l'alcôve qui lui sert de sanitaires.

J'ai été contrainte d'utiliser le même dispositif, près de mon poste de surveillance, et ne l'ai pas particulièrement apprécié.

Paradoxalement, la vision me revigore : ce futur-là n'est plus le mien, n'est-ce pas ? Je presse le pas, croisant plateforme après plateforme, devinant les pieds qui les piétinent.

Sous terre, les distances paraissent se décupler, les tunnels s'étirent à l'infini. Et puis, me surprenant presque, l'échelle de

pierre se matérialise devant moi. J'agrippe les montants, escalade rapidement les marches, et enfin, j'émerge.

La lumière frappe les hauts murs de la Cité, leurs blocs de pierre ocre rendus éclatants par le soleil de l'après-midi. Mes yeux se mettent à larmoyer et ce n'est pas que l'effet de la lumière. Un drôle de rire s'échappe de ma bouche tandis que je m'approche au plus près des remparts.

L'instant d'après, je me fais brutalement rappeler à l'ordre.

– Halte-là ! beugle une Amijane depuis les hauteurs. Signale-toi immédiatement !

De son arc dans lequel elle a engagé une flèche, elle me tient en joue. Bras en l'air, je m'écrie :

– Althée, je suis Althée de la Douzième ! De sortie dans la Toile ! Je rentre !

L'Amijane en faction débande lentement son arc et me fait signe de poursuivre. Bêtement, puérilement, sans pouvoir tenir ma langue, j'ajoute :

– C'est moi qui ai pris le Phallos !

Je crois entendre un rire mais je le rêve peut-être.

– D'accord, fille, rétorque l'autre, mais annonce-toi quand même si tu veux arriver en un seul morceau !

Je dois encore contourner les murs de la Cité jusqu'à son entrée. Ils sont parfaitement circulaires, mais on peut vite l'oublier, tellement ils sont énormes. Ma marche retour va durer un moment.

Cela ne m'ennuie pas : un soleil d'hiver me réchauffe, un air propre et frais emplît mes poumons. J'inspire profondément, bois les rayons qui caressent ma peau – tout en gardant un œil sur les Guerrières qui guettent du haut de leurs remparts.

À chaque fois que je repère une archère, je m'avance mains levées et décline sans attendre mon identité. On ne sait jamais. Certaines d'entre elles ont la décoche facile.

Bientôt se dressent devant moi deux gigantesques Amijanes de pierre.

Hautes d'une vingtaine de mètres, les statues monumentales flanquent l'unique accès à l'intérieur de la Cité, percé dans l'épaisse muraille. Il n'y a aucun autre moyen d'y entrer ou d'en sortir. Une sorte de verrou, qui nous protège – et nous emprisonne. À l'aller, pour rejoindre le poste qu'on m'avait confié dans la Toile, j'ai également dû passer les herses et les écrasantes sentinelles, avant de contourner à pied les remparts.

Je n'ai jamais été aussi heureuse de voir ces deux colosses. Je me réfugie sous la protection de leurs immenses boucliers, et m'avance entre les Gardes.

Il me faut passer plusieurs contrôles et montrer patte blanche. À chaque fois, on me fouille avec un zèle excessif. L'envie me titille de signaler que c'est la fille dont parle toute la Cité qu'on rudoie, mais je me tais. Une dernière volée de grilles se referme derrière moi, et je passe enfin l'épaisseur des murs.

Au-dessus de ma tête, un ciel glorieux, comme nous n'en connaissons que trop rarement dans nos contrées glaciales. Les rayons du soleil parviennent même à s'enfoncer par endroits, entre les hauts bâtiments, donnant aux pierres jaunes une note dorée. Sourire aux lèvres, je pénètre dans le labyrinthe.

Il est difficile de se repérer à l'intérieur de la Cité pour qui n'a pas une idée précise de sa configuration. C'est voulu. Sa conception alambiquée nous assurerait un avantage non négligeable en cas d'attaque. Nos ennemis se perdraient entre

les murs circulaires qui se ressemblent tous, et tomberaient dans les pièges que nous y avons semés.

Dès l'enfance, nous apprenons par cœur le plan de la Cité. Un savoir essentiel, car il n'en existe aucune trace écrite, pour éviter précisément de révéler ses secrets. De mémoire, je peux aisément me la représenter dans ma tête en intégralité, y compris ses entrailles, et surtout, les embûches qui la jalonnent. Mais pour retrouver mes quartiers, je n'ai pas besoin d'invoquer mes connaissances : le trajet jusqu'à la Douzième Maison, où je vis depuis bientôt un an en compagnie des filles de ma classe d'âge, est assez immédiat. Il suffit d'emprunter la ruelle entre Savoirs et Casernes pour tomber sur son haut mur arrière.

Il se dresse devant moi, son maillage de pierres apparemment identique aux autres et pourtant, pour moi, pour mon peuple, reconnaissable entre tous.

De ce côté, il semble aveugle. Mais depuis les minuscules ouvertures dont il est truffé, nos archères pourraient faire un vrai carnage.

Mes doigts effleurent la paroi rugueuse. Je me sens légère. Libérée d'un poids. Bien sûr, la Cérémonie n'a pas encore eu lieu, je n'ai pas encore été nommée. Dans les faits, ma situation n'a pas beaucoup évolué. Mais j'y crois désormais. Dur comme fer. Demain, je quitte la Douzième Maison et je rejoins celle de la Guerre.

J'atteins l'une des extrémités du bâtiment et le contourne en plongeant dans une autre ruelle. Celle-ci débouche sur l'une des artères courant entre deux Cercles d'Âge ; je la remonte en suivant la courbure des murs de la Douzième Maison. De ce côté, ils sont très différents, et nos constructions m'évoquent

parfois des hérissons allongés sur un flanc : vers l'extérieur, leurs pics hérissés, mais de l'autre côté, le refuge, dans la chaleur de leur ventre.

Je parle uniquement des murs, bien entendu. Pour le reste, le terme n'a jamais été approprié.

Je me dirige vers l'une de nos portes cachées, la première que je trouve. Elles aussi, on m'a depuis toujours entraînée à les identifier. Il faut chercher dans la roche les ruptures infimes, les détails insignifiants. Des Phallos pressés de tuer seraient incapables de les repérer. Ils tourneraient autour de nos Maisons comme des bêtes furieuses, imbéciles, pendant que depuis les étages nous les canarderions.

À moi pourtant, cette porte paraît si visible que je n'hésite pas une seconde. J'enfonce la pointe de mon croc dans un interstice minuscule au pied du mur apparemment continu, un clic se produit, et un bloc de pierre se désolidarise des autres. Il ne me reste plus qu'à rejoindre la pièce où je dors.

J'ai toujours été remisee dans les angles et les replis, les recoins où les Dirèges ont pour habitude de caser les rebuts. Petite, je prétendais m'y volatiliser. Pouf. Plus d'Althée. Disparue derrière le mur et finies les brimades.

C'est un peu paradoxal, quand on y pense. Que le rebut s'avère, en cas d'attaque, plus à l'abri que les bijoux. Parce que le monde entier pourrait s'embraser et disparaître dans les flammes avant que des Phallos ne viennent me trouver au bout de mon dédale.

Rasant les murs, je me faufile dans les entrailles de la Douzième, choisissant les couloirs les plus sombres, les plus étroits, ceux que personne n'emprunte d'habitude. Au détour d'une

volée de marches cependant, je m'immobilise brutalement. Là, en haut, une silhouette. Celle d'Almarée. Une fille plutôt gentille, quoique suiveuse. Le genre qui ne se moque pas ouvertement mais ricane aux blagues des autres.

À ma vue, elle aussi s'est figée. Je m'apprête à rebrousser chemin quand il se produit une sorte d'événement. Un accroc à la hiérarchie instaurée entre nous par les Dirèges, et appliquée par des filles comme Almarée. Elle qui d'ordinaire poursuivrait sa descente me sourit, puis, comme si c'était parfaitement naturel, m'encourage à continuer mon ascension d'un geste de la main.

Je suis si stupéfaite qu'elle me laisse la priorité, cette grande fille musculeuse qui pèse deux fois mon poids, que d'abord, je ne bouge pas.

—Vas-y, insiste-t-elle depuis le haut des marches, passe, Althée.

Mon statut aurait-il radicalement changé depuis ma prise? Plus perturbée que rassurée, je monte, et la dépasse en prenant bien garde à ne pas la frôler. Elle ne semble même pas noter mon réflexe de déférence : souriant sans malice, d'un air presque sympathique, elle m'adresse un signe amical de la tête avant de s'enfoncer dans l'escalier.

Étourdie de surprise, je reprends mon trajet pour atteindre un palier d'où part une échelle verticale, ménagée dans la pierre. Ces installations sommaires, les filles les évitent, préférant rallonger leur parcours. Personne ne s'y aventure.

J'entends mon souffle, le craquement de mes sandales sur les pierres inégales. Il suffit de prendre son temps. Poser une main après l'autre sur les prises en hauteur, bien caler les pieds sur ces semblants de marches.

Régulièrement, je croise un nouveau palier. La température

baisse à mesure que je grimpe. Mes mains reconnaissent les planchers bruts et les poutres pleines d'échardes des étages oubliés, mal isolés du froid. Ici, point de lumière sous les portes dégondées, voire inexistantes : il n'y a personne dans ces greniers, hormis moi, reléguée tout au fond de mon repaire aménagé dans la charpente.

J'arrive sous les toits les jambes tremblantes, et m'écroule en travers de ma paille sans même prendre la peine de me débarrasser de mes armes.

À travers la minuscule ouverture percée dans une portion du mur filtre une faible lumière. Le soleil ne frappe pas encore la façade. Il est donc assez tôt, je peux m'octroyer un moment de repos.



Élodie Chan

ROUSSE ET L'OISELLE DE FEU

Illustré par
Célia Housset

neuf
l'école des loisirs

ROUSSE

ET L'OISELLE DE FEU

Pour l'écriture de ce roman, Élodie Chan a bénéficié d'une résidence de création à Barcelonnette à l'automne 2024 portée par la commune de Barcelonnette et l'association Éclat de lire, avec le soutien de la direction régionale des affaires culturelles de la région PACA. Élodie Chan a également reçu un soutien de la DRAC de Normandie et de la région Normandie au titre du FADEL Normandie.



L'autrice a bénéficié d'une bourse d'aide à la création littéraire de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur pour l'écriture de cet ouvrage.



Élodie Chan

ROUSSE ET L'OISELLE DE FEU

Illustré par Célia Housset

neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2026, l'école des loisirs, Paris
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2026*
Dépôt légal : février 2026
*Imprimé en France par Gibert Clarey Imprimeurs
à Chambray-lès-Tours (37)*

ISBN 978-2-211-35006-8

*À Maryse, Émilie,
Robert et Tchan Pong,
mes grands-parents.*





C'est une chaumière,
quelque part, dans le profond du bois ;
un rougeoiement filtre par la fenêtre
ouverte sur la nuit comme un œil.

Il n'est pas rare
que les bêtes nocturnes s'approchent,
attirées par la lumière ou la chaleur, c'est selon.
Parfois, des crapauds forment un chœur
au pas de la porte,
une salamandre grimpe le long de la gouttière,
ou bien c'est une chouette qui, proie au bec,
se pose sur le toit.

La chaumière pourrait être un songe
tant elle paraît surgir de nulle part.
Il faut oser glisser le regard
par la vitre entrebâillée pour apercevoir
la flambée dans l'âtre,
les carillons d'osselets
et de plumes suspendus
et la femme, très vieille,
assise sur un tabouret.

Malgré l'âge, elle se tient droite,
silhouette robuste parée d'une robe longue.
Ses yeux couleur d'ambre
semblent à peine ciller ;
sur son visage, on devine que
chaque ride de la peau
raconte une histoire.

La tête légèrement inclinée, la sorcière
démêle son épaisse chevelure blanche
qui dégouline jusqu'au sol.
Ses doigts ressemblent à des os de pigeon.
Agiles, ils dénouent, tricotent :

c'est interminable à défaire,
ce désordre de cheveux,
et il restera encore à tisser
les mèches piquetées de brindilles et de feuilles.

Les gestes de la sorcière sont lents, délicats.
Le temps qu'elle a vécu
ne se compte pas en années humaines ;
elle n'est pas pressée, s'applique à sa tâche.
La tresse lourde retombe sur l'épaule.

Sur la table, il y a une lanterne
contre laquelle cogne un papillon de nuit.
La vieille tourne le visage,
l'observe une seconde
puis, d'un geste vif,
le saisit entre le pouce et l'index.
L'insecte n'a pas le temps de se débattre
que, déjà, elle l'avale
puis lèche la poudre sur ses doigts.

Ça goûte pareil que le vent.
Les yeux mi-clos, la sorcière savoure sa friandise,

songeant aux âmes des morts
qu'elle garde prisonnières
au fond de sa poche.



Après la lisière de la forêt,
il y a une maison, faite de bois et de pierres.
C'est une maison étrange, tout en hauteur :
à distance, on croirait un bric-à-brac,
avec sa couverture en ardoises,
ses murs penchés
et ses lucarnes aux vitraux multicolores.
La nuit, une toile de fumée
s'élève de la cheminée
et s'effiloche en
maillons blancs
où s'accrochent
les rayons de la lune.

C'est une maison étrange.
Elle cache un ciel d'étoiles au plafond

et sous les tapis, des soleils miniatures.
Les jours de grand vent,
les miroirs s'ouvrent tels des paysages
et les couloirs rient à pleins poumons.
C'est une maison étrange,
elle n'a rien à envier aux châteaux.
Dedans, on y vit à tire-d'aile :
 il y fait aussi doux
 que dans un nid.



Au premier étage, la chambre
fait penser à une cabane :
des voilages sont accrochés ici et là,
des dessins tapissent les murs,
le parquet demeure jonché de livres,
 de branches
 et de cailloux
 rapportés des bois.

Juste après minuit,
Rousse s'agite dans son sommeil.
Un poids comprime sa poitrine,

quelque chose de lourd et de mouvant à la fois.
À demi éveillée, la jeune fille
se débat sous sa couette
et ce n'est qu'à l'instant où la drôle de créature
se penche sur son visage
qu'elle sursaute.

Un cri reste coincé dans sa gorge.
Du jamais-vu, cette bestiole,
si bizarre qu'on ne peut la croire réelle !
C'est vrai, d'où sort cette boule de poils noirs,
à la forte odeur de brûlis, si ce n'est d'un rêve ?

«Ta grand-mère est en danger !»
s'exclame la créature.

L'entendre parler chamboule Rousse.
De ce qu'elle sait,
ça ne cause pas, un cauchemar,
ni ne vous souffle en pleines narines
son haleine de fumée froide.
«Bas les pattes !» hurle-t-elle, giflant l'air.

D'une cabriole, la bestiole esquive,

saute sur le parquet.
Sans réfléchir, Rousse bondit de son lit,
saisit son filet à papillons
et fait mine de vouloir l'attraper
mais la créature riposte aussitôt :
la voici qui déploie six longues mèches,
rampe hors d'atteinte à la façon d'un poulpe
puis crache une épaisse bouffée de cendres.

Rousse s'étouffe, tousse, éternue.
Zut, elle va en profiter pour s'enfuir,
songe-t-elle tandis qu'elle ne discerne
plus rien à la ronde.

Pourtant, une fois le nuage dissipé,
la boule de poils n'a pas bougé d'un pouce.
Ses mèches s'agitent autour d'elle
et ses yeux rougeoient, autant que des braises.

«Yaya, la sorcière d'automne,
va emporter Babu
vers le royaume des morts.
Sacrefeu, c'est pour bientôt!»

Et, avant que la jeune fille ne puisse réagir,
la bestiole se volatilise,
dans une giclée d'étincelles.



*Ritournelle de la créature cachée
à l'intérieur du conduit de cheminée*

*Quand Dovoï vient à minuit,
petite humaine, sois tout ouïe !
Dingdindon dingdondi,
Dovoï sait ce que cache la nuit.*

*Si Dovoï surgit dans ta maison,
ouvre tes oreilles pour de bon !
Dingdondi dingdindon,
écoute Dovoï, qui en sait long.*

*Dingdondi,
Croix de bois, croix de suie !
Dingdindon,
Si je mens, je finis en charbon !*





Entre les nuages, le soleil creuse
des trouées de lumière.
Une brise fait se pencher
les plantes du jardin de-ci de-là ;
la matinée est douce.

À quatre pattes, Babu débroussaille les courges.
Rousse, à ses côtés, arrache les mauvaises herbes
ou chasse les limaces visqueuses
qui dévorent les plants de céleri et de chou.
Quand elle débusque un ver,
elle le balance loin du potager
en faisant la grimace.

Le paysage a revêtu ses parures d'automne.

Des flaques de feuilles pourpres
parsèment la pelouse,
la glycine tord ses nœuds d'écorce
contre la façade de la maison.
La terre est meuble,
ça s'enfonce sous le pied quand on marche.

Obnubilée par la créature apparue cette nuit,
Rousse n'écoute que d'une oreille
Babu parler de graines et de floraisons à venir,
des insectes
et du potager
qu'elles devront pailler pour l'hiver.
De temps à autre, Rousse fait oui oui de la tête
mais sans retenir quoi que ce soit.

Les genoux fichés dans l'herbe,
elle ne pense qu'à une chose :
*Si la bestiole dit vrai
et que Babu est en danger,
qu'est-ce que tu vas faire ?
S'il arrive malheur à Babu,
que vas-tu devenir ?*



« C'était une pelote de poils vivante
avec des yeux de feu.
Elle glissait sur le sol,
crachait de la fumée
et puait la suie froide !
Elle m'a dit que tu allais mourir, Babu »,
lance Rousse en gesticulant.

La cuisine a deux portes,
une qui donne sur le salon,
une vitrée par laquelle on accède au jardin.
Il y a des carreaux de faïence aux murs ;
au sol, des tomettes.
Surplombant la cuisinière, une ribambelle
de casseroles en cuivre et de poêles.

Babu serre les lèvres
tandis qu'elle dépose sur la table
une pile de crêpes fumantes.
Malgré l'odeur de sucre chaud,
Rousse boude son assiette :

elle voit bien que sa grand-mère,
elle aussi, est troublée.

Babu a des cheveux argentés, coupés court.
Elle porte un jean,
un pull en laine violette qui sent la lessive,
et un méli-mélo de colliers en perles.

Elle pourrait dire à Rousse
qu'à force de lire des contes avant de s'endormir
on finit par ne plus savoir quand on rêve.
Elle pourrait lui dire
que la nuit prend parfois des formes étranges
qui s'estompent quand le jour se lève.
Mais Rousse est une jeune fille à présent,
elle n'a plus l'âge qu'on lui mente.

« Si cette créature revient,
et quoi qu'elle te dise,
promets-moi de ne pas t'aventurer
en forêt au-delà de la rivière »,
exige Babu.

Rousse frappe la table de la main :

« Mais pourquoi ? Ça veut dire que
tu prends son avertissement au sérieux ? »

Le visage illisible, Babu se tait.
Près de son assiette, une fourmi,
frétilant des antennes,
surgit d'un pli de la nappe.
Elle s'empare d'une miette.
Se carapate entre les confitures.

« Il y a quoi, après la rivière ?
reprend Rousse.

– Un territoire où
les humains se perdent.
Certains y disparaissent à jamais,
c'est dangereux...
Maintenant, jure-moi. »

La jeune fille hoche la tête
de façon à ce qu'on ne puisse dire
si elle promet ou non.

Babu lève les yeux au ciel.

«Je ne plaisante pas,
je compte sur toi...»
Elle se dirige ensuite vers une étagère
dont elle déplace les bocaux, révélant
ainsi une cavité à même le mur.
L'air mystérieux, elle y plonge
la main puis en extirpe un coffret
en bois précieusement ouvragé.

Rousse paille de surprise, et encore plus
lorsque Babu dévoile son contenu :
couchée sur du velours sombre,
une grande plume écarlate
luit de reflets mordorés.
« Elle est magnifique ! »

Babu acquiesce d'un sourire.
«Jadis, la forêt appartenait au roi.
Un jour, celui-ci organisa
une grande battue.
Parmi les barons, ducs et comtes,
il y convia les archers les plus habiles.

» La chasse avait pour but de capturer
Iska, l'oiselle de feu,
dont la magie était légendaire
et attisait les convoitises.

» Mais celui qui attraperait l'oiselle
n'était pas né de sitôt !
Iska, aussi vive qu'une rafale,
n'eut aucun mal à semer
les limiers du roi.
Cependant, durant sa fuite,
elle perdit ceci... »

Babu saisit délicatement la plume.
« On raconte que sa puissance
est telle que, durant des siècles,
les hommes ont cherché
à la retrouver, fouillant la forêt
jusqu'à en perdre la raison... »

Rousse écarquille les yeux.
Son imagination s'échauffe,
déroulant sous son crâne des scènes
de chiens en meute, la salive aux mâchoires,

d'une oiselle de feu survolant la battue
et d'hommes hagards, piégés
par des ravines cerclées de ronces.

Éberluée, la jeune fille examine
la plume sous toutes ses coutures.
« Comment tu l'as eue ?

– Elle est dans notre famille
depuis longtemps. On se la transmet
de génération en génération,
dit la grand-mère, un ton plus bas,
comme pour enjoindre à Rousse
de garder le secret.

» Tu verras, la nuit, elle scintille
autant qu'un éclat de lune.
Il suffit de la placer sous ton oreiller
pour te sentir protégée.
Tiens... elle est pour toi. »

Avec précaution, Rousse s'empare de la plume
et la glisse au fond de sa poche,
comme on dissimulerait un trésor.

Du bout des doigts,
en retenant son souffle.



L'après-midi est sonore de vent et d'oiseaux.
Rousse et Babu longent la lisière du bois
avant de s'aventurer sous le couvert des arbres
de quelques foulées
mais pas plus.

Rousse s'étonne de tant de prudence :
les deux ont l'habitude
des longues heures en forêt,
des cueillettes en toute saison,
et jusqu'à présent, elles n'ont jamais
pris garde aux chemins empruntés.
Soucieuse, la jeune fille imite
les gestes de sa grand-mère.
Ramasse en silence
racines, écorces et feuillages.

Le soleil asperge les frondaisons

et goutte, à travers leur manteau rougi,
sur l'humus, les cailloux.

Babu pointe une branche du doigt :
«Tu vois cette feuille
en forme de cœur ? C'est du tilleul.
Si tu le prépares en décoction,
tu obtiens un puissant soporifique.»

Cela fait des années que Rousse apprend
la vie forestière auprès de Babu.

Ensemble, elles étudient chaque plante,
du lichen minuscule

au peuplier dressé vers le ciel,

et Rousse consigne en elle-même

l'aspect des feuilles, leurs bordures,

la façon dont le passage des saisons

affecte texture et couleur.

Fascinée, la jeune fille mémorise

les secrets du langage végétal.

La grand-mère indique un buisson
de baies blanches, agrégé
à la ramure d'un arbre :

« Ça, c'est du gui.
On dit qu'il guide
les esprits de la nature
mais c'est aussi
une plante vénéneuse, mortelle
pour les animaux et les humains. »

Arpentant un sentier puis l'autre,
Rousse prend peu à peu conscience que la forêt,
gardée par ses masses de fougères et d'arbustes,
aurait tôt fait de se transformer en piège.

C'est vrai, Babu ne l'a-t-elle pas prévenue
que les humains qui franchissent la rivière,
s'ils atteignent le cœur du bois,
s'y perdent pour toujours ?

*Tu devrais apprendre à te repérer
sans l'aide de personne, se dit Rousse.
On ne sait jamais...*

Attentive, elle note alors en son esprit
les modulations de la futaie,
comment les parterres d'herbes jaunes

cèdent place aux fourrés des taillis
puis aux immenses troncs râpeux
d'où parfois surgit un écureuil,
oreilles touffues et queue en panache.

Toute à son observation minutieuse,
Rousse en oublie presque la présence de Babu
et ce n'est qu'au bout d'une heure
qu'elle la surprend, veillant du coin de l'œil
à ce qu'elles n'outrepassent pas
quelques frontières invisibles.

Si, prise sur le fait,
Babu reporte vite son attention
sur des paquets de champignons filandreux,
Rousse n'est pas dupe pour autant.
Elle lit l'inquiétude sur son visage,
et dans chacun de ses gestes.



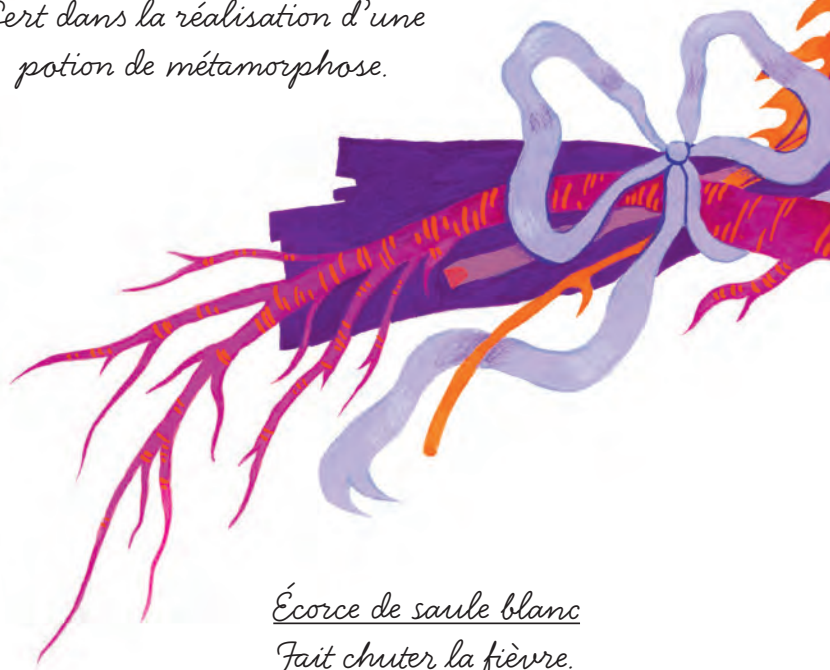
*Extrait de l'herbier tenu par Rousse,
au fil de ses balades avec Babu*

Aubépine

Augmente le courage. Placée sous le lit,
empêche d'être victime d'un envoûtement.

Pissenlit

Guérit les affections de la peau.
Sert dans la réalisation d'une
potion de métamorphose.



Écorce de saule blanc

Fait chuter la fièvre.
Calme les douleurs. En amulette,
protège contre les forces maléfiques.



Tilleul

*Soigne les maux de gorge.
Chasse la mélancolie et les cauchemars.
Puissant narcotique.*

Gui

*En bouquet,
purifie l'âme et attire
les esprits de la forêt.
Si consommé,
poison mortel.*

Racine d'églantier

*Aide à enfanter.
Sert aussi dans
la préparation
des philtres d'amour.*

ANAÏS
SAUTIER



LA NUIT BLEUE



M+

ANAÏS SAUTIER

**LA
NUIT
BLEUE**



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*L'autrice a bénéficié d'une bourse d'aide à la création littéraire
de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur pour l'écriture de cet ouvrage.*



© 2026, l'école des loisirs, Paris
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2026*
Dépôt légal : février 2026
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-34962-8

*T'as pas de pire ennemi que toi-même, dit-on.
Mais on nous file un sacré coup de main.*

On m'appelle Demon Copperhead,
Barbara Kingsolver

I MARSEILLE

PROLOGUE

12 juillet. Établissement pénitentiaire pour mineurs – La Valentine

C'est la dernière pizza de la chienneté.

Tous les jours de la pizza, à chaque repas.

Avec du pain mou et blanc.

Repas de piteux.

Je suis tombé pour violence aggravée sur mineur. Mais comme je suis mineur moi aussi, j'ai pris que quatre mois.

La mission, c'était de recadrer un petit qui avait piqué dans la caisse. J'ai tapé et le môme, il a perdu son œil. L'incarcération serait pas arrivée si ce fils de viol de Croco avait fait sa part. C'était à lui de le faire, c'est lui le bicraveur. À la dernière minute, il m'a dit : «Je peux pas le fracasser, je connais Franklin depuis qu'il est petit. Sa mère, elle buvait quand il était dans son ventre. Et lui, il ramassait les chewing-gums par terre pour les bouffer.»

Le trou dans la caisse, il était de 195 euros, le prix d'une paire de TN neuves. Les flics sont arrivés pendant que je frappais. J'ai pris beaucoup car la juge a dit que personne ne sait ce qui serait arrivé sans les condés.

Moi, je sais. Y aurait plus jamais eu de trou dans la caisse.

Croco, il a été relaxé. Il a raconté qu'il était au mauvais endroit au mauvais moment.

J'ai reçu un message Telegram à mon arrivée ici.

Vador il oubliera pas.

On te dit quoi quand tu sors.

Je suis pas un zgeg. Vador, il sait rien sur moi. Vador, il gère des gadjis à Dubaï ou je sais pas où. Mais ses bras droits, ils vont se rappeler que j'ai donné personne et que je sais salir mes mains.

J'ai fini la pizza. Je vais aller fumer pour faire passer le goût. Dans la cour, y a un mur avec écrit «RESPECT-RÉINSERTION». Ils nous ont forcés à peindre «RESPECT-RÉINSERTION».

Je vais mendier une clope à l'éduc. Il a un front qui dégoûte. Grand comme le Maracaña.

– T'es sûr que t'as été sage, Psycho ?

Ce qui me retient d'enfoncer dans son œil la fourchette que je garde toujours dans ma poche, c'est que je sors demain. Il me file ma clope, il met une croix dans le cahier. Ces chiens de la casse notent tout ce qu'ils nous filent.

Je remonte dans ma cellule. J'attrape mon téléphone sous mon oreiller. On n'a pas le droit d'en avoir un, mais un ancien m'a dit que les chambres étaient jamais fouillées. Ma mère, elle m'en a rapporté un, caché dans un gel douche. J'ai pu envoyer des SMS, parler, mater des gadjis à poil et attendre des nouvelles de la Vador.

Deux messages.

Croco vient te chercher demain. Il quitte le Réseau.
Tu le remplaces au poste de bicraveur à la Myrte.

Ensuite, y aura une grosse mission. Mais plus tard.
Tu sais tirer?

En bas, j'entends la voix de mixeur de l'éduc.
Bien sûr que je sais tirer.

1

CERVELLE

Tous les matins, mon frère me passe un coup de fil. Les vibrations du téléphone grésillent dans les ressorts de mon matelas jusqu'à s'incorporer à mon rêve. Quand le scénario devient ingérable, j'ouvre les yeux.

Aujourd'hui, je tenais un chef-d'œuvre : ma mère me chatouillait le menton avec une plume. Mortifiant. Je n'ai jamais vu ma mère tenir autre chose qu'un pinceau à blush ou une puff. Ça fait six ans qu'elle est partie. Pas certaine qu'elle reconnaîtrait mon menton dans la rue si elle le croisait.

J'écrase le téléphone contre mon oreille ramollie par la chaleur.

– Debout, Cerveille ! Il est 6h15. Grosse Folle t'attend, annonce Farouk.

Je produis un son entre le non et le oui. Farouk n'exige rien de plus qu'une preuve de vie. C'est son rôle dans ma vie : vérifier que je suis vivante (et raccrocher juste après).

Bien sûr que je vais me lever. Qui voudrait provoquer Grosse Folle ? Pour un retard de quinze secondes, ma patronne serait capable de me dénoncer aux services sociaux.

Tout l'été, j'officie comme serveuse dans son salon de thé, aux Terrasses du port, à quinze minutes à pied de chez moi. «Un bâtiment futuriste face à la mer, inspiré des plus beaux centres commerciaux américains.» C'est ce qu'en dit la plaque dans le grand hall. Je ne suis jamais allée en Amérique mais je m'y connais en réalité. Et les Terrasses ne sont qu'un gros cube climatisé avec une tenace odeur de bagel. L'idéal pour survivre à un été de plus à Marseille.

L'année dernière, j'ai passé les deux mois morts de l'été toute seule en ville. Le vent a refusé de souffler et les jours de passer. Quand je repense à cette période désertique, des odeurs de fête foraine et d'égout me reviennent. Cette année, quand j'ai cherché un job estival, mes premiers critères ont été la climatisation et la fréquentation du lieu (j'adore voir du monde). Bingo pour cet été, car le salon de thé de Grosse Folle, tout le monde y vient. Plus fréquenté que le guichet de la RTM en début de mois.

En période scolaire, j'étudie au lycée Thiers, un endroit où les gens portent des jeans pour le plaisir. Là-bas, ils ont d'autres mœurs. Comme quitter Marseille dès que deux jours de soleil se suivent. Ils partent pour les raisons qui attirent les touristes : la chaleur, l'ambiance de carnaval et les odeurs complexes. Si j'avais su, avant d'envoyer mon dossier pédagogique, que mes copines disparaîtraient toutes les vacances, je n'aurais pas choisi ce lycée. Mais tout ce que j'en savais, c'est qu'il se visite pendant les Journées du patrimoine, qu'une vieille chapelle domine la cour intérieure, et que la façade couleur kraft n'est jamais taguée.

Depuis la mort de ma grand-mère, il y a quatre mois, je vis en autonomie. Mon frère n'en a pas avisé les services sociaux. J'ai 17 ans et vivre en foyer ou en famille d'accueil n'est pas une option.

Ma situation a ses avantages (la liberté pure et parfaite). Mon frère assure le minimum syndical : il me réveille le matin avec son coup de fil, gère les formalités administratives et assure le suivi avec le lycée. L'année dernière, ça s'est résumé à une convocation unique à une réunion parents-profs. Idem l'année d'avant. Ce soir-là, Farouk a mis un jean comme s'il adorait ça et utilisé plein d'adverbes. Je le soupçonne d'avoir adoré (l'outfit surtout).

Il me vire de l'argent pour assurer la satisfaction de mes besoins essentiels (manger et m'habiller).

Pour éviter toute aggravation de ma situation (un placement), j'applique un ensemble de règles basiques :

- Ne pas me rendormir après le coup de fil de Farouk ;
 - Ne jamais écouter Angèle (les gens qui écoutent Angèle finissent par ruiner leur karma) ;
 - Ne pas fréquenter d'individus qui ont des choses à cacher à la justice des hommes (« et à celle de Dieu », ajouterait ma grand-mère – je réussis encore à la faire parler comme si elle était toujours là) ;
 - Changer de sous-vêtements deux fois par jour ;
 - Ne pas manger les surgelés à même l'aluminium (ça change le goût et ça donne le cancer) ;
 - Honorer l'école sans poser de questions sur son intérêt comme si c'était un ancêtre parti trop tôt ;
 - Garder mon sang-froid.
- Bref, vivre dans le bon sens.

*
* *

Il est 6 h 32. Avec la constance du jour qui se lève sur le monde, j'envoie une chanson qui donne envie de vivre plusieurs fois. Un banger ultime, une chanson de Dalida, période disco. Belle à être reprise en chœur sous des lampions.

Ma fenêtre grince dans ses gonds de plastique quand je l'ouvre sur le paysage, chargé de tant de couleurs et d'horizon que le souvenir de mon rêve sale meurt. Trois rochers pastel et chromés composent le paysage des îles du Frioul. Un rayon de soleil fait passer la mer du doré au bouillant. Personne ne peut rien contre ça. C'est de la beauté, de la littérature non écrite. C'est ma vue. Et ce matin, elle est calibrée pour Dalida. Les îles du Frioul annoncent la Corse, la Sardaigne, et avec un peu d'imagination, l'Afrique.

La chanson se termine et je le sais, un jour, je m'en irai. Très loin. Voir des centres commerciaux futuristes en Amérique ou découvrir le pays de ma grand-mère. Elle m'a laissé des adresses avant de mourir.

Je n'ai jamais quitté Marseille. Sauf pour une visite à une tante, mais aller dans le Jura et en revenir par le même chemin deux jours plus tard, je n'appelle pas ça partir.

Ma douche dure le temps du flash info de 6 h 30. Canicule, délinquance, pollution des éléments, addiction des jeunes filles à la dark romance, sorties cinéma du jour, cérémonies du 14 Juillet sur les Champs-Élysées. La radio est la plus belle invention du monde. Entendre des voix sans leur répondre.

Je me sèche, m'habille et me lave les dents. Une bonne

hygiène dentaire est essentielle. Sans mutuelle, je n'ai pas les moyens de me payer des plombages. Je frotte mes dents du rose vers le blanc, puis en petits cercles concentriques. Maquillage express dans le miroir couvert de buée brillante. Deux traits d'eye-liner qui ne dépassent jamais la ligne de crête des cils. Un coup de stick à lèvres, un dernier regard à la mer.

Je ferme la porte à clé. Je place le trousseau dans la poche intérieure fermée de mon sac.

Penser à tout.

Sur le palier, l'ascenseur me fait ses yeux d'orpheline pour que je monte dedans. Le traumatisme est trop frais pour que je cède : j'y suis restée coincée tout un classico. Ce n'était pas un classico comme les autres. Dès la troisième minute, l'OM a ouvert le score contre Paris. Par un miracle encore inexplicable aujourd'hui, le PSG n'a jamais égalisé. Quelque part entre le treizième et le quatorzième étage, la mécanique des câbles s'est grippée au-dessus de ma tête. L'ascenseur s'est immobilisé dans un couinement. J'ai crié au secours. Mais l'ambiance de la tour était plus survoltée qu'à l'aïd.

Personne n'a entendu mes lamentations résonner dans la machinerie. Même pas ma grand-mère. J'ai été libérée vers 1 heure du matin. Depuis, Daron, qui vit sur le même palier que moi, est persuadé que j'ai le pouvoir de faire gagner l'OM. Il m'a même proposé de l'argent pour rester enfermée dans l'ascenseur au prochain classico.

Je descends à pied. La cage d'escalier est vide. Trop tôt. Domage. Les jours où je commence à 9 heures, je tombe sur mes voisines. Elles me chouchoutent, me demandent des nouvelles

de mes amours, de mon frère, et me racontent des anecdotes sur Grosse Folle quand elle était jeune. La cage d'escalier, c'est mieux que Snapchat. C'est Snap à l'ancienne. Avec des invitations à manger à la clé.

Au douzième, Micro, la mère d'Angelo, le pote de mon frère, est adossée à sa porte d'entrée.

– Micro ! Ça va ?

Je pourrais trouver la réponse toute seule. Micro travaille de nuit comme aide-soignante aux urgences de l'hôpital Nord. Elle habite dans la tour où elle a grandi, avec son fils de 28 ans. Blanche comme une craie, une pellicule de transpiration s'est déposée aux endroits stratégiques de son visage : ailes du nez, front, creux du menton.

Curieux silence, car même rescapée d'une nuit blanche, Micro a toujours un truc à ajouter à ce que vous n'avez pas dit.

– La Vador me pourrit la vie, lâche-t-elle dans un souffle.

– Ah, je réponds.

Un « ah » mou comme une nouille trop cuite. Stérile, sans intonation montante car je ne veux rien savoir de la Vador. Ne rien savoir du Réseau, c'est la condition sine qua non pour garder de bons rapports avec la tranquillité.

Micro me fixe du coin de ses yeux en forme de calissons fondus. Moi, je cherche mes écouteurs dans mon sac.

Je ne veux rien savoir de la Vador. Direction le onzième étage, direction ma journée. Elle baragouine un truc dans mon dos, mais le bruit de la musique couvre ses paroles.

Le Réseau est partout ici. Le Réseau prend un *R* majuscule comme Dieu, Parlement et État. Tout le monde la met à Réseau et à Vador, la majuscule, même la police quand elle laisse des appels

à délation dans les boîtes aux lettres, même les journaux. Même à la radio, quand ils parlent du Réseau, on la sent, la majuscule.

La Vador possède la majorité des points de deal de Marseille. La Vador est impossible à ignorer car le masque de Dark Vador est tagué au pochoir partout.

À la Myrte, Vador, l'enfant de la cité, a installé un point de deal au pied de la tour qui l'a vu naître. La M, la nôtre. Son nom y est prononcé mille fois par jour, tous les jours – y compris les jours chômés, et à tous les étages.

Personne, même Micro, n'ose mal parler de Vador ou de ses lieutenants. Dans notre tour, une famille sur deux vit du trafic de drogue. Et les autres sont obligés d'accepter les offrandes de Vador.

Moi aussi, j'en ai profité. L'année où ma mère est partie, le centre aéré a fermé pour cause d'inondations. Le lendemain de l'annonce, Vador a fait livrer une piscine mobile remplie d'eau. On a joué dedans jusqu'à ce que la police la saisisse.

Deux jours plus tard, il a fait venir une fête foraine. Une vraie, avec des animations, un poney, une pêche aux canards, un stand de pommes d'amour et des autos tamponneuses. Le poney en a pris pour son grade car Vador avait offert des pistolets à billes en plastique à tous les minots. C'est Psycho, un cinglé qui traîne au quartier, qui a eu l'idée de le viser. Le poney a mis quatre jours à mourir complètement.

Siècle Vaëlbán

Yellow Feu Follet



MÉDIUM

Page 482

l'école des loisirs

Yellow Feu Follet

Siècle Vaëlbán

Yellow Feu Follet

MÉDIUM

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2026, l'école des loisirs, Paris
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2026
Dépôt légal : janvier 2026
Imprimé en France par Aubin Imprimeur
à Ligugé

ISBN 978-2-211-34932-1

*À Flore des Fées,
Reine de la Cité du jaune, magicienne espiègle et passeuse céleste.
Ton amitié est un trésor et ta présence radieuse
un phare que nul Triste-Esprit ne saura jamais éteindre.
Tu paves la vie de tous ceux qui te connaissent d'or et de merveille.*

1

Bel-Esprit des champs

Du miel dans mes narines !

Je cours, je cours sans m'arrêter. Je suis un voilier fend-
dant un océan de fleurs, et je les connais toutes : mauves
des bois, nigelles, pâquerettes, centaurées roses, plantain,
millepertuis et des brassées de folle avoine ! – c'est Bel-
Esprit qui m'a offert leurs noms.

Je crie le sien pour qu'il sache que je pense à lui :

– Bel-Esprit ! Bel-Esprit ! Bel-Esprit des champs !

Le soleil réchauffe mes cheveux et je me transforme en
épi de maïs. Je salive, j'ai faim. Faim de tout. C'est comme
si je faisais un repas d'or et de couleurs ! Après avoir été un
épi de maïs, je deviens toupie de feu et je tournoie plus
vite qu'un bourdon malicieux. Quand j'en ai assez, je me
laisse tomber sur le dos ; l'herbe sèche craque sous mon
poids. Des paillettes de graminées flottent paresseusement
dans la moiteur de l'air. Me voilà planète au milieu d'un
champ d'étoiles vaporeuses.

J'entends la voix de Bel-Esprit qui fredonne : *Touche le brin d'herbe, Yellow. Et le pétale de cette mauve, son velours exquis sous la pulpe de ton doigt, tu le sens ? Elle est solide, la terre sur laquelle tu te reposes, cette terre immense qui te porte.*

Je chatouille le brin d'herbe, j'effleure la mauve et je roule sur la terre craquelée par le manque d'eau. J'aperçois deux trésors nichés dans une fente : une sauterelle et les moustaches d'un mulot. Je retiens mon souffle. Allez... peut-être un serpent ? J'attends, mais non. Pas d'ami serpent. Dommage. *Tu sais ce qu'il te reste à faire*, murmure Bel-Esprit. Bien sûr que je sais. Je convoque la magie qui bouillonne à l'intérieur de moi en plissant les paupières – un, deux, trois, et je jette un vœu dans les entrailles de l'Univers pour un ami serpent !

Je me rallonge sur le dos et cligne des yeux pour filtrer le soleil qui m'éblouit. Heureusement, quelques nuages gonflent dans le ciel ; je les admire en songeant à tout ce que je peux accomplir – tout ce que je veux accomplir ! – avec mes *sortilèges de Feu Follet*. Un jour, je chasserai les Tristes-Esprits qui viennent hanter les gens que j'aime et je sèmerai des milliers de couleurs partout autour de moi !

Je bondis sur mes jambes et je reprends ma course. J'écarte les bras pour sentir les tiges de folle avoine frémir sous mes paumes. Je frissonne et j'accélère, plus vite, toujours plus vite ! Ouh, mes mollets piquent : ce sont des orties coquines, mais on s'en fiche, on court !

Sur le flanc du coteau se dresse une foule compacte de tournesols vêtus d'or et de feuilles aussi larges que des assiettes. Je sais exactement ce que va dire Bel-Esprit en les voyant : *Les petits soleils ont enfilé leurs redingotes estivales, prends-en plein les mirettes, Yellow !* Et moi, je lui réponds : *Tu ne trompes personne, Vieille Branche, on sait bien que tu préfères les magnolias !* Alors, il ajoute : *Tu as raison, Feu Follet – c'est vrai, j'ai souvent raison – les magnolias sont la crème de tout jardin qui se respecte.* Je glousse un peu. Il est drôle, parfois, mon Bel-Esprit.

Je m'empresse d'obéir : j'en prends plein les mirettes. Les tournesols sont de ma couleur – jaune ! – je les adore. Ils sont si hauts que je dois lever le menton pour admirer leurs visages, même s'ils ne m'accordent aucune attention. Ils ne regardent que le soleil qui chute au ralenti vers la ligne d'horizon ; et c'est totalement somptueux.

Mes talons pivotent et je dévale la colline. Je cours encore à travers les herbes qui bruissent et les brins de lavande.

Je rejoins le village et le terrain de camping sur lequel nous avons garé notre *tiny house on wheels*. Une tiny house, c'est une maison posée sur une remorque de quatre mètres cinquante que l'on emporte partout avec soi. L'avantage d'avoir des roues, c'est qu'on peut voyager sans jamais s'arrêter, avec ses affaires, ses parents, et même son grand frère !

Nous avons quitté Saint-Malo à la fin du mois de mai – un mois avant la fin de l'école – dans une tiny toute

neuve. C'est Solveig qui l'a construite : elle est charpentière, ingénieure et électricienne. Jonas prétend qu'elle sait tout faire et que c'est pour cela qu'il l'a épousée. Moi, je crois qu'il l'a épousée pour valser avec elle tous les matins.

C'est Jonas qui a décidé qu'il fallait partir, et vite, secouer les dés du destin et voir de nouveaux paysages. Les nouveaux paysages, ça me parle, les dés du destin, pas vraiment. Le destin, on ne peut pas le respirer, il n'a pas d'odeur. On ne peut pas le toucher, il n'a pas de texture. Alors que les paysages, on peut entrer dedans : courir dans les champs, enfoncer ses chevilles dans le sable, trotter sur les galets et nager au milieu des vagues. Les paysages, c'est tellement mieux que le destin !

Lorsque Solveig et Jonas ont vendu notre maison, nous avons quitté la Bretagne, parcouru plus de 3 000 kilomètres et visité quatorze endroits différents. J'ai tout aimé, surtout Cordes-sur-Ciel, où Aubépin a souri, et Vieux-Boucaules-Bains, où j'ai gagné une compétition de pédalo. Notre prochaine étape, ce sera le lac d'Annecy. Solveig a des amis qui passent le mois d'août là-bas avec leurs tiny houses. J'aime quand nous campons avec d'autres voyageurs. Leurs maisons sont toutes différentes et j'emprunte un bout à chacune pour imaginer ma propre tiny. Pour le moment, elle n'existe que dans ma tête mais, un jour, je ferai comme Solveig et je la bâtirai de mes propres mains !

Je ralentis ma course pour mieux m'élancer sur les mains. Mes paumes s'ancrent dans le sol, mes jambes

se dressent et mes orteils chatouillent la peau du ciel. Je marche en poirier jusqu'à la porte, puis je bascule sur mes deux pieds et je m'arrête enfin. Difficile de s'arrêter. J'aime tellement bouger que je dépasse mes limites, ne cesse de dire Jonas. En vrai, je n'y crois pas trop, aux limites. Mais j'ai beau ne pas y croire, je récolte quand même des crampes dans les mollets qui durent une éternité; et ça, Grand Univers, c'est pas tout à fait juste. *Des jambes de guépard et des yeux papillon*, se moque gentiment Bel-Esprit. Je lui tire la langue et il rit, quelque part dans le ciel.

Notre tiny est bardée de beau cèdre rouge et de plaques en aluminium, couleur anthracite. Quatre carillons sont accrochés aux encoignures, Jonas prétend que leur musique disperse les pensées tristes au vent. Moi, je dis que leurs flûtes argentées attirent surtout les oiseaux qui viennent par dizaines se percher sur notre toit.

Solveig est assise sur l'escabeau, devant la porte. Elle épluche des carottes. Tous mes amis s'étonnent que j'appelle mes parents par leurs prénoms. C'est encore une idée de Jonas, qui affirme que les parents sont aussi des personnes, et pas que des fonctions – ce qui ne veut rien dire du tout. Les fonctions n'existent pas, on ne peut pas les toucher, alors que les personnes, si. Mais je suis contente d'appeler maman Solveig, parce que c'est un nom avec du soleil et du jaune dedans.

Solveig relève la tête et repousse ses cheveux blonds et neige. Elle a des yeux noirs, calmes comme ceux d'un

reptile, et des petites rides au coin des paupières – il n’y en avait pas, avant. *Les rides, c’est la trace des anges qui marquent leur passage*, m’a un jour dit Bel-Esprit. Solveig a rencontré beaucoup d’anges, l’année dernière. Elle m’observe.

– Tu en as mis du temps, Marguerite.

Je grimace. Dans Marguerite, il y a trop de blanc et pas assez de jaune. Le jaune est ma couleur, c’est Bel-Esprit qui me l’a donnée, mais Solveig a tendance à l’oublier. Il faut toujours que je lui rappelle :

– Je suis Yellow ! Yellow Feu Follet !

Elle hausse un sourcil et rectifie :

– Tu en as mis du temps, Yellow. Comment vont les fleurs des champs ?

– Elles sont heureuses. Plein de soleil à boire, aujourd’hui.

Solveig secoue la tête, les traits de son visage se modifient à peine. Elle sourit rarement.

– Et toi, comment tu vas, Feu Follet ? ajoute-t-elle après un instant.

Je réfléchis avant de lui répondre :

– J’ai couru longtemps et j’ai rencontré des tournesols.

Des paillettes d’or s’attardent dans ses yeux sombres. Elle aussi aime les tournesols, je ne l’ai pas oublié. Je n’oublie jamais rien, c’est vraiment très utile de se souvenir. Je me souviens des moments qui m’ont rendue heureuse : je les collectionne soigneusement dans mon *flacon des merveilles*. Dès que j’ai du chagrin, je respire leur parfum ; comme ça, jamais les Tristes-Esprits ne m’attraperont !

– Tu t’occupes de Coco, puis tu viens m’aider avec le repas? demande Solveig.

– D’accord!

Je me précipite à l’intérieur de la tiny. Suspendu au-dessus du bar en épicéa, le perchoir de Coco oscille doucement. Coco le Coquet est un très vieux perroquet de 79 ans. Il est remarquablement intelligent, il a des plumes vertes, bleues et rouges, des serres élimées, et il m’aime aussi fort qu’un perroquet peut aimer une fille de 12 ans.

– Salutations, Coco Coquet!

– Yeeeeeeelllow, tu me fais froid dans le dos!

– Coco, tu me fais chaud dans le cœur!

Il bat des ailes pour les étirer, même si ça fait longtemps qu’il ne sait plus voler. À présent, il va m’interroger. Coco me pose les trois mêmes questions à la fin de chaque journée:

– As-tu vu le ciel, Yeeelllow?

– J’ai vu le ciel, Coco. Il était très bleu, avec des nuages ravissants.

– Yeeellow, as-tu couru, turlututu?

– J’ai couru plus vite que le vent, j’ai volé dans les champs et doublé le soleil!

Coco coasse et hoche vigoureusement la tête. Il apprécie mes réponses. Normal, c’est Bel-Esprit qui m’a appris le langage des oiseaux.

– Yellow, aimes-tu ton Coco?

– J’adore mon Coco Coquet, et toi, Coco, tu aimes ta Yellow?

Nouveau hochement de tête. Je me rapproche et Coco saute sur mon épaule, qu'il mordille aussitôt. Jamais trop fort, jamais trop longtemps. Coco est un gentil perroquet, un perroquet au bec émoussé qu'il faut masser doucement avec du beurre de karité.

Nous partons à la recherche de son dîner rangé dans une boîte sous l'évier quand, soudain, les carillons s'entrechoquent en une mélodie chaotique. Le vent s'est levé et des pas lourds se rapprochent de notre tiny house. Dans ma poitrine, bonheur, espoir et doute voltigent comme des cerfs-volants ballottés par la tempête. Je retiens ma respiration et j'attends. Mon cœur, enfin, se remet à battre et les émotions qui m'habitent éclatent en milliers de papillons étourdissants.

Aubépin est revenu.

FAUSTINA FIORE ET
MARGAUX MANCHON



VICTOR HUGO

VU PAR UNE ADO
ET PAR SES FRÈRES



TOUT SAVOIR SUR L'IMMENSE POÈTE
ET AUTEUR DES *MISÉRABLES*!

VICTOR HUGO

VU PAR UNE ADO
ET PAR SES FRÈRES !

FAUSTINA FIORE

© 2026, Poulpe Fictions

Poulpe Fictions, un département d'Édi8,

92 avenue de France, 75013 Paris Paris - France

poulpefictions.fr / 01 44 16 09 00 / info@lisez.com

Conception graphique : Nicolas Caminade

Maquette : Ipokamp

Suivi éditorial : Noémie Seux-Sorek

Correction : Audrey Dinghem

À Lola, poulpe avant le poulpe, dont les chatouilles nous manquent.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

ISBN : 978-2-37742-371-2 - Dépôt légal : janvier 2026.

Imprimé en Espagne par Egedsa.

1^{re} impression. Achievé d'imprimer en novembre 2025.

100%
Vrai

VICTOR
HUGO

VU PAR UNE ADO
ET PAR SES FRÈRES

FAUSTINA FIORE

Illustrations : Margaux Manchon





Si tu vois un **(B)** à côté d'un mot, file voir le bonus sur le site du Poulpe en suivant ce lien :

<https://www.lisez.com/100-vrai>



Chaque mot te dirigera vers :

- une vidéo sympa,
- une info,
- une nouvelle découverte !

BANDE-ANNONCE



Bonjour à tous, et bienvenue sur ma chaîne ! Ici, on va parler d'un homme remarquable, génial, formidable, exceptionnel : le grand, le fantastique

VICTOR HUGO !

- Marianne, calme ton enthousiasme et arrête de gigoter, tu vas sortir du cadre...

Ah oui, pardon. Ça, c'est mon grand frère, **Frédéric**. Il a accepté de se charger de toute la partie technique de cette série de vidéos , parce que je dois vous avouer que, moi, niveau montage et compagnie, je n'y connais strictement rien.



- Pas étonnant, tu as tout le temps le nez plongé dans un bouquin.  C'est pas dans les romans qu'on apprend ce genre de trucs !

Alors que lui, comme sa passion, c'est les jeux vidéo, il est sans arrêt sur des ordinateurs.  Du coup, à force, il a fini par apprendre à se débrouiller. Bien malgré lui, d'ailleurs : même si c'est le plus gentil des grands frères, c'est aussi le plus F L E M M A R D.

- Eh, oh !

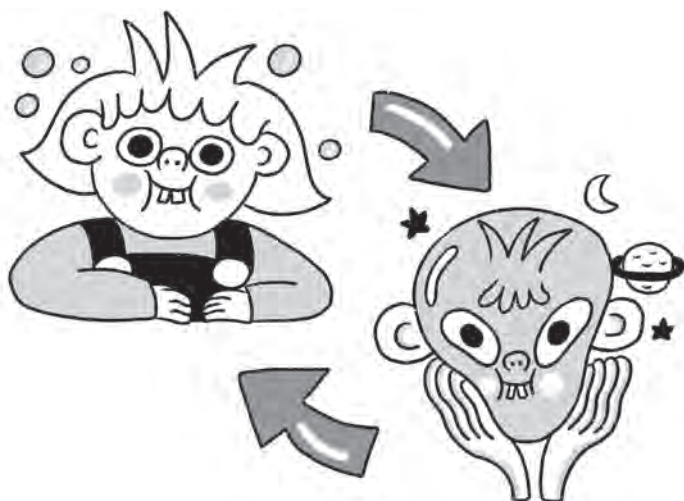
Quoi ? Tu n'es pas d'accord ? Tu veux nous expliquer que ce n'est pas vrai ?

- Non, j'ai la flemme.

Voilà, je crois que ça résume assez bien le personnage. Pendant que j'y suis, je vais aussi me présenter : je m'appelle **Marianne**, et – Frédéric n'a pas tort – ce que j'aime le plus au monde, c'est lire. Surtout des romans, mais aussi des poèmes, des pièces de théâtre, des biographies, des essais... Ça tombe bien, Victor Hugo a fait la **TOTALE**.

– Et moi, tu dis pas qui ze suis ?

Si, bien sûr. L'adorable blondinet avec un cheveu sur la langue, là, c'est **l'Alien**, notre petit frère de sept ans. Enfin, son vrai nom, c'est William, mais tout le monde le surnomme l'Alien. Vous comprendrez vite pourquoi.



— Moi, en tous cas, z'ai zamaï compris.

Non, ça ne m'étonne pas. Il va aussi participer à ces vidéos, mais en toute franchise, je ne sais pas très bien pourquoi. Essentiellement parce que nos deux autres frère et sœur sont actuellement en colo et qu'il s'ennuie, je crois. ☹ Et aussi parce qu'il a lu lui-même quelques romans et poèmes de Victor Hugo (oui, oui, j'ai bien dit qu'il avait sept ans, je confirme, il est *assez* précoce) et que ça lui plaît bien.

— Surtout ses trazédies où tout le monde meurt à la fin, z'adore!



Voiiiiilà. Maintenant, il ne me reste plus qu'à vous expliquer pourquoi j'ai voulu me lancer dans cette émission. Figurez-vous qu'une fille de ma classe a récemment passé trois jours à **Londres** et, quand elle est

revenue, elle nous a raconté tout ce qu'elle avait fait : la visite du palais de Buckingham, le shopping à Notting Hill, la croisière sur la Tamise, le thé avec des scones, etc. Elle a ajouté qu'elle était allée un soir au théâtre voir *Les Misérables* en comédie musicale ! 

Évidemment, ça a attiré mon attention. J'avais déjà entendu parler de cette adaptation, qui est jouée non-stop depuis une quarantaine d'années. Aucune autre pièce musicale n'est restée aussi longtemps à l'affiche à Londres. Ma copine a trop de chance d'être allée la voir ! Elle m'a dit qu'elle avait trouvé ça bien, sauf qu'elle n'avait rien compris, puisque c'était en anglais. Alors je lui ai fait remarquer qu'elle aurait dû lire le livre avant et, là, elle m'a sorti, tenez-vous bien... 

« Ah bon, il y a un livre ? »

- Aïe. Tu as fait une crise cardiaque ?

- Tu lui as arrassé les yeux ?

Non, j'ai répondu très calmement et aimablement, figurez-vous. J'ai expliqué que oui, qu'elle en avait forcément entendu parler puisque c'était le chef-d'œuvre de

Victor Hugo. Mais comme elle continuait à me regarder avec un air vaguement ahuri, j'ai ajouté :

— Tu as entendu parler de Victor Hugo, n'est-ce pas ?

— *Euh, oui, c'est le nom du lycée de ma cousine...*

— Là, tu lui as arrassé les yeux, z'imagines ?

Toujours pas. Même si je ne comprends pas comment elle a pu ne jamais l'étudier en classe de français... Mais c'est justement ça qui m'a donné envie de vous parler de Victor Hugo, pour que tout le monde comprenne que ce n'est pas juste un vieux type qui a écrit des trucs barbants il y a trop longtemps pour que ça vaille la peine de s'en souvenir. Et encore moins un simple nom de lycée, de collège, de rue, ou de place – même s'il y en a un paquet, des lycées et des rues Victor-Hugo. Il a même une station de métro à son nom, à Paris. Et il le mérite !

— Est-ce que tu vas enfin nous expliquer pourquoi tu l'aimes tant ? Juste parce qu'il a écrit quelques romans et poèmes pas trop nuls ?

Frédéric, je te préviens, fais gaffe à comment tu parles de Victor... 

— Sinon c'est à toi qu'elle va arrasser les yeux!

Pour répondre à ta question : oui, surtout parce que c'est un **EXCELLENT** écrivain. C'est même l'un des auteurs français les plus connus au monde ! Il a écrit des romans qui sont encore aujourd'hui ultracélèbres, mais aussi des pièces de théâtre qui ont contribué à révolutionner le genre, et puis des poésies à n'en plus finir qui abordent toutes sortes de thèmes : la politique, l'histoire, l'amour, les enfants, le deuil... En plus, il a eu une **VIE PASSIONNANTE** : il était très engagé en politique, il faisait des dessins incroyables, et...

- Stop ! Arrête de nous *spoiler*. Tu nous raconteras tout au fur et à mesure !

D'accord. Alors disons que ça, c'était la bande-annonce. Demain, on tourne le premier épisode. Je compte sur vous pour être très nombreux à nous suivre !

— Sinon, on vous arrasse les yeux !

É P I S O D E 1

L'enfance

« Ce siècle avait deux ans »

Bonjour à tous, et merci d'avoir été nombreux à regarder notre « bande-annonce » !

Allez, c'est parti pour ce premier épisode consacré à **Vic** – oui, je me permets de lui donner ce petit surnom. J'ai l'impression de le connaître, à force de faire des recherches sur sa vie. Je sais tout de lui ! Et il n'a pas intérêt à se plaindre, parce qu'à l'époque, il y avait des gens dans son entourage qui l'appelaient « **TOTOR** ». Alors franchement, je trouve que je suis restée plutôt *soft*...

Commençons par le commencement : sa naissance. Enfin, non, on va même remonter un peu avant, jusqu'au

moment où ses parents se rencontrent, en **1796**.
Frédéric, tu peux me dire ce qui se passe en France à ce moment-là ?

- Alors, Marianne, on va mettre les choses au point dès le début : si tu joues à la prof avec moi, tes vidéos, tu vas les faire toute seule.

- Moi, ze sais ! On est pendant la Révolution Française.

Bravo, l'Alien ! Non, Frédéric, ne pars pas. Je ne t'embête plus, promis. Donc, en 1796, on est en pleine **RÉVOLUTION FRANÇAISE**. Vous vous rappelez ?



Celle qui a débuté le **14 juillet 1789**, par la prise de la Bastille, et qui a conduit à l'abolition des privilèges de l'aristocratie, à la Déclaration des droits de l'homme, à

la décapitation du roi et aussi, malheureusement, à la **TERREUR**. Normalement, vous en avez tous entendu parler.

Bref, **Léopold Hugo**, qui se fait surnommer « Brutus » à cette époque, est un capitaine chargé de mater la révolte des Vendéens. C'est comme ça qu'on appelle les contre-révolutionnaires, qui souhaitent le retour du roi, parce que beaucoup d'entre eux habitent en Vendée ou autour. **Sophie Trébuchet**, une orpheline qui vit avec sa tante, est plutôt du côté des Vendéens, elle. Et pourtant, ces deux-là se rencontrent, s'apprécient et finissent par se marier en **1797**.



Tiens, Frédéric, tu me fais un petit zoom sur leurs portraits ?

Ils n'ont rien en commun. Mais alors rien de rien, zéro, nada, que dalle !

Il est joyeux, impulsif, colérique et modérément instruit ; elle est froide, réfléchie, réservée et éduquée. Même leurs idées politiques paraissent incompatibles...

- On dit que les opposés s'attirent !





Oui, mais quand on est en désaccord sur tout, ce n'est pas top non plus. *Spoiler* : ce mariage ne sera VRAIMENT PAS une réussite.

— Ça ne m'étonne pas. Les histoires d'amour finissent mal, en général.

En plus, ils ont un quotidien pas simple à gérer. On est en pleine guerre, et Léopold n'arrête pas d'être muté ici et là. Ils sont sans cesse en vadrouille ! Un premier garçon, **Abel**, naît à Paris fin **1798**, puis un deuxième, **Eugène**, à Nancy en **1800** (juste après le coup d'État

de Napoléon Bonaparte,
pour vous situer). Et c'est à
Besançon, le 7 ventôse an X,
que naît notre Vic !



FOCUS

Le calendrier républicain

Pendant la Révolution, de même qu'on a voulu créer un système de mesure à la fois général et simple (ce qui a donné le système métrique, aujourd'hui utilisé partout dans le monde), on a essayé de définir un calendrier plus logique que, mettons, 12 mois de longueurs différentes et même pas divisibles proprement en semaines de 7 jours de 24 heures chacun (mais qui est le tordu qui a inventé ça ?). Et puis, on cherchait aussi à se débarrasser de toute référence aux religions (le calendrier grégorien est rempli de noms de divinités, comme « mercredi » qui est le jour de Mercure, et de fêtes religieuses). On a donc choisi comme « an I » l'année 1792, celle de la proclamation de la République, et on a imaginé un calendrier où les mois portaient des noms en rapport avec la nature et la météo, tels que « brumaire » (période des brouillards), « germinal » (période des germinations) ou, donc, « ventôse ». L'idée était prometteuse, mais l'histoire ne dit pas si le vent soufflait effectivement ☁️ quand Vic est né ! Le calendrier républicain ne passera jamais vraiment dans les mœurs, et sera abrogé en 1806 par Napoléon I^{er}.

La date d'anniversaire de Vic correspond à notre 26 février 1802. À la naissance, notre star internationale est un petit machin tout faible (grand comme une lame de couteau, dit-on ! ) , et on pense même qu'il ne survivra pas. Il raconte ça dans l'un de ses poèmes les plus célèbres, « *Ce siècle avait deux ans* ».

– Ça prouve qu'il était moins bon en maths qu'en français, en tout cas.

– Pourquoi ?

– Réfléchis un peu. C'est quoi, le dernier nombre de la première dizaine ?

– Ben, 10, bien sûr.

– Oui. Et le dernier nombre de la première centaine, c'est 100. Le premier nombre de la deuxième centaine, c'est 101. Donc le début du XIX^e siècle, le premier nombre de la 19^e centaine, c'est en 1801. 😊
En février 1802, le siècle, il avait un an et quelques, pas deux ans !

L'Alien, ne chipote pas, s'il te plaît. Ça reste un poème magnifique.

– Ze sais. Ze me le récite parfois sous la dousse, pour passer le temps.

Eh bien justement, on va expliquer un peu ce qu'il raconte, parce que ce n'est pas le plus simple des poèmes de Vic.



Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,

Le régime égalitaire de la Révolution (qui évoque la Sparte antique) cédait la place à un nouveau système politique : l'empire (qui évoque l'Empire romain).

Napoléon Bonaparte, officiellement premier consul (= chef de la République), allait bientôt s'autoproclamer empereur à vie.

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,

Et du premier consul, déjà, par maint endroit,

Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,

La Franche-Comté avait été rattachée autrefois au Saint Empire romain germanique, dont l'empereur était espagnol.

Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole, (c'est compliqué)

Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois

Sa mère était originaire de Nantes, son père de Lorraine.

Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;

Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,

Débile = « faible », pas « crétin ».

Chimère = dans ce contexte, « projet irréalisable ».

Abandonné de tous, excepté de sa mère,

Et que son cou ployé comme un frêle roseau

Fit faire en même temps sa bière et son berceau.

Sa bière, c'est son cercueil, hein, on ne lui sert pas une bonne chopine à la naissance pour le requinquer.

Il était tellement faible qu'en voyant son cou tout mince, on a commencé à préparer son enterrement...

*Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
 Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
 C'est moi. →* Retour à la ligne en plein milieu d'un vers, pour souligner l'effet de surprise et pour laisser au lecteur le temps de digérer cette révélation !
*Je vous dirai peut-être quelque jour
 Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
 Prodigés pour ma vie en naissant condamnée,
 ↪ Elle lui a donné deux fois la vie,
 une fois en accouchant, une fois en le sauvant.
 M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
 Ange qui sur trois fils attachés à ses pas ↪
 Comprenez « fils » comme le masculin de « fille », pas comme « ficelle », même s'il y a un jeu de mots avec « attachés ».
 Épandait son amour et ne mesurait pas !*

« Ce siècle avait deux ans », *Les Feuilles d'automne*, 1831

Bref, sa mère réussit à requinquer un peu notre Vic. La famille reste six semaines à peine à Besançon avant de repartir, pour Marseille, cette fois. Vic n'a que neuf mois quand sa mère part à Paris pour plaider la cause de Léopold, dont la carrière est menacée. Elle part sans son mari (puisqu'il ne peut pas abandonner son poste) et sans ses enfants... Et elle y reste plus d'un an !

- Hein ? Elle a eu besoin d'un an pour faire quelques démarches ?

Clairement, ça ressemble à un prétexte. Elle n'aimait plus du tout Léopold et préférait sûrement être loin de lui. On pense que c'est à ce moment-là qu'elle tombe amoureuse d'un autre, un certain **La Horie** 😍, un homme instruit qui est aussi le parrain de Vic (parrain civil, puisque Vic n'est pas baptisé). Quant à Léopold, qui continue à être muté régulièrement, il rencontre une autre femme. Il s'occupe bien de ses enfants, mais leur mère leur manque, forcément.

Quand elle finit par revenir, c'est pour repartir presque aussitôt, mais avec les enfants, pour le coup. **PAF**, cette fois, c'est à leur père qu'Abel, Eugène et Vic sont arrachés. Et pendant toute leur enfance, ce sera pareil. Des déracinements et des séparations à gogo. 😞 Ça le marquera profondément, Vic. C'est même sans doute pour ça qu'il sera allergique aux séparations, sa vie durant.

Lorsqu'il a six ans, tout le monde se rend à Naples, où est posté Léopold. Les parents essaient de se rabi-bocher, mais ça se passe très mal. ☛ Retour à Paris

 un an plus tard. La famille effectue un autre voyage du genre, en Espagne, alors que Vic a 9 ans. Ce séjour le marque beaucoup. D'ailleurs, on retrouvera souvent l'Espagne dans son œuvre. Il apprend la langue, il est émerveillé par les paysages, l'architecture et le soleil , mais aussi traumatisé par les horreurs croisées en chemin : les supplices, les villages rasés, les pendus au bord des routes, la haine qu'il lit dans les yeux des Espagnols... 

– Ah oui, ze comprends que ça l'ait émerveillé!

– C'est terrible de voir ça, surtout si jeune. Mais pourquoi?

Qu'est-ce qui se passe en Espagne à ce moment-là? 

Tu as raison, ça mérite une petite explication.

FOCUS

La situation politique en Europe au début du siècle

En 1799, le général **Napoléon Bonaparte** a pris le pouvoir grâce à un coup d'État. La plupart des révolutionnaires se sont ralliés à lui, mais une bonne partie des souverains d'Europe le détestent et continuent à faire la guerre à la France, comme pendant la Révolution. Excellent stratège et très ambitieux, Napoléon, qui finit par s'autoproclamer



empereur et se fait couronner en 1804, envahit plein de pays voisins et place à leurs têtes ses frères ou ses généraux. C'est ainsi que **Joseph Bonaparte**, frère de Napoléon I^{er} (oui, le général s'est carrément donné un numéro, comme un roi), est propulsé roi d'Espagne. Mais tous les peuples des pays conquis ne sont pas vraiment ravis d'être « libérés » de leurs souverains ; les Espagnols, en particulier, haïssent les envahisseurs. L'empire tombera en 1814-1815, quand Vic aura environ 12 ans. Napoléon I^{er} sera exilé d'abord sur l'île d'Elbe, puis sur celle de Sainte-Hélène, et la monarchie sera restaurée.

Quand Mme Hugo arrive avec les enfants, Léopold, qui vit près de Madrid avec sa maîtresse (son amoureuse, hein, pas son institutrice, il avait passé l'âge d'aller à l'école), n'est pas du tout content de la voir débarquer. Il demande le divorce, fait entrer Abel à l'école des pages royaux (les pages, ce sont des jeunes nobles attachés au service d'un noble important) et enferme les deux plus jeunes dans un pensionnat espagnol, sans que Sophie ait son mot à dire !

Là, le roi d'Espagne (qui est donc le frère de Napo et le patron de Léopold) intervient. Le divorce n'a pas lieu, Sophie finit par récupérer ses deux plus jeunes fils (Abel reste chez les pages) et rebelote, ils retournent à Paris au bout d'un an.



Heureusement, au milieu de ce chaos, le petit Vic a quand même droit à son petit coin de paradis. En **septembre 1809**, avant le voyage en Espagne, il a emménagé avec sa mère et ses frères dans une petite maison à Paris avec un jardin, l'ancien couvent des Feuillantines. C'est là que Sophie, Eugène et Vic retournent s'installer. Vic adore ce jardin.



Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants :
 Notre mère disait : jouez, mais je défends
 Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.
 Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
 Nous mangions notre pain de si bon appétit,
 Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles. (...)

« Aux Feuillantines », *Les Contemplations*, 1856

La vie y est **(cool)** : un ex-prêtre sympa et pas franchement sévère leur donne des cours, Sophie leur laisse beaucoup de liberté, et puis dans une ancienne chapelle au fond du jardin se cache La Horie, le parrain de Vic et l'amant de Sophie, qui enseigne le latin aux garçons.

- Tu appelles ça un paradis ? Avec des cours de latin ?

Figure-toi qu'il y a des gens qui *aiment* étudier, Frédéric...

– Moi, perso, je ne connais que toi. Et Hermione Granger.

– Sauf qu'elle, elle existe pas en vrai.



Il y a aussi un autre grand ami de Léopold, **M. Fouché**, qui vient très souvent les voir avec ses deux enfants : Adèle et un autre Victor. Ils jouent tous ensemble à chasser des créatures mystérieuses, à la

bataille, à la balançoire – même si Adèle ne veut pas que Vic la pousse, parce qu'il y met trop d'énergie et qu'elle a peur de s'envoler...



Retenez bien ce nom, **Adèle Foucher** : on va la revoir !

Une tragédie au milieu de ce bonheur, quand même : en **décembre 1810**, La Horie est arrêté pour avoir conspiré contre l'Empire et il est exécuté. Même si ses enfants n'en savent rien à ce moment-là, Sophie est très malheureuse et en veut terriblement à Napoléon. Elle deviendra farouchement royaliste, et, par conséquent, Vic aussi. Quand la défaite fatale de Waterloo mettra fin à l'Empire, en **1815**, et que la monarchie sera restaurée, il écrira « Vive le roi » dans la marge de sa grammaire latine !

– C'est rigolo. Ze vais faire pareil dans mon livre de grammaire, pour voir ce que dit ma maîtresse.

– Ton institutrice ou ton amoureuse ?

Quand vous aurez fini de dire des bêtises, tous les deux, je pourrai peut-être continuer ?

Bref, aux Feuillantines, il est bien, mais ces moments heureux sont les seuls de l'enfance de Vic. La guerre entre ses parents ne connaît pas de trêve. En **1814**, Sophie va voir Léopold, rentré en France avec leur fils aîné Abel, pour lui réclamer de l'argent. Pendant qu'elle est absente,

Léopold envoie sa sœur (la sienne à lui) mettre son appartement sous scellés (ça veut dire que plus personne ne peut y entrer). Eugène et Vic sont de nouveau inscrits dans une pension, et Léopold déclare que leur tante – sa sœur – est leur seule tutrice et qu'ils n'ont **pas le droit de voir leur mère !**

- Mais c'est horrible ! Il a le droit de faire ça ?

Malheureusement, oui. 😞 Napoléon n'était pas féministe, mais alors, pas du tout, et dans son Code civil (l'ensemble des lois et règles applicables en France, promulgué en **1804**), il a donné toute l'autorité parentale au « chef de famille ». 🍷 Et même avec le retour à la monarchie, ça ne s'est pas amélioré : le Code a été conservé...



Heureusement, les deux frères réussissent à voir leur mère en cachette. De temps en temps, d'abord, puis de

plus en plus souvent pendant les trois ans et quelques qu'ils passent en pension, jusqu'aux 16 ans de Vic.

- Ils ont dû en vouloir beaucoup à leur père, non ?

Énormément, et pendant des années. Pourtant, Vic n'en parle pas du tout dans son œuvre. Au contraire, dans tous les poèmes qui évoquent ses parents, il les idéalise énormément. Son père est « ce héros au sourire si doux », sa mère est « un ange »... Il raconte son enfance telle qu'il aurait voulu qu'elle soit, pas telle qu'elle était vraiment. Mais c'est clair qu'il a beaucoup souffert.

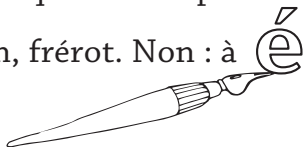
En plus, cette pension n'est pas cool du tout. Eugène et Vic n'ont jamais le droit de sortir. Le directeur est odieux et même brutal. Leurs seules heures de liberté, c'est la nuit. Et c'est dans ces moments-là que Vic, comme Eugène d'ailleurs, se met à... à quoi, à votre avis ?

- Attends, z'essaie de deviner... À entraîner les punaises de lit à faire des acrobaties ?

Euh, non. Pas à ma connaissance, en tous cas.

- À dormir ? Moi, c'est ce que je ferais, à leur place. Zzz!

Peut-être parce que tu n'as pas vocation à devenir un grand écrivain, fréro. Non : à écrire bien sûr !



C'est pendant ses années de pension que le talent de Vic commence à éclore. Il n'a que 15 ans quand...

Mais vous savez quoi ? Cet épisode est déjà bien assez long. Je vous raconterai la prochaine fois l'adolescence et les débuts **FRACASSANTS** de notre Vic !

É P I S O D E 2

Les jeunes années

« Je veux être Chateaubriand ou rien »

Chers amis, soyez tous ici les bienvenus !

Restez bien attentifs, et moi, par le menu,

Je vais vous raconter la vie de ce héros,

Le roi des écrivains, nommé Victor Hugo !

- Euh, Marianne, ça va ?

On ne peut mieux ! Tant qu'à parler d'un grand poète, j'ai décidé de commencer chaque vidéo par quelques vers.

Tu as quelque chose contre ?

- Non, du moment que tu ne m'obliges pas à en composer, moi aussi.

Allez, c'est reparti ! Au programme du jour : les premiers pas littéraires de l'enfant prodige. Mettez vos lunettes de soleil. Vous allez être éblouis ! 🕶️



Donc, nous en étions au moment où Vic et Eugène sont dans leur pension, où on s'éclate vachement moins qu'à Poudlard. ✨ Leur mère vient leur rendre visite en cachette, mais ils n'ont jamais le droit d'aller chez elle, même pas à Noël ni pendant l'été. 😞 Quant à leur père, il vit en province et ne met quasiment jamais les pieds à Paris. Heureusement qu'ils sont deux et que leur

grand frère, qui s'est lancé dans une carrière militaire et littéraire, vient les voir et les soutient autant qu'il peut. Et, heureusement aussi, ils ont un maître d'études très sympa qui encourage leur talent littéraire naissant. Parce que, oui, Vic et Eugène se sont donc mis à écrire, en particulier de la poésie. Discrétos, car le directeur de la pension le leur interdit ! 

– Pourquoi ? Moi, si z'étais directeur d'une pension, z'interdirais plutôt aux enfants de démolir les meubles ou de zigouiller leurs petits camarades.

C'était sans doute le cas. Mais figure-toi qu'en **1812**, un édit a défendu de faire écrire des poésies dans les lycées et collèges... parce que c'était trop *fun*, en gros ! 
Je ne résiste pas à l'envie de vous le citer :

« L'étude de la versification française, trop facile pour les esprits médiocres, et si difficile pour les bons poètes, n'est pour les écoliers de seize à dix-sept ans qu'une dangereuse distraction et un tourment stérile. Il convient de ne point détourner les jeunes gens de leurs occupations sérieuses et solides. »

Et comme le directeur de la pension est un sale bonhomme, il applique cette consigne avec zèle. Non seulement les élèves, quel que soit leur âge, ne doivent pas faire d'exercices de versification, mais ils n'ont même pas le droit de s'y consacrer hors des cours !

- Quelque chose me dit qu'aujourd'hui, ce monsieur ferait partie des gens qui soutiennent que les jeux vidéo pervertissent la jeunesse !

Oui, selon les époques, il aurait sans doute accusé les réseaux sociaux, les mangas, la télévision, les bandes dessinées, les romans...

Quoiqu'il en soit, Vic et Eugène écrivent la nuit. ☾



Vic noircit des pages et des pages de cahiers.

En **1816**, il compose une première tragédie classique en prose, *Inez de Castro*.

- Alors qu'il a... Attends, laisse-moi calculer... 14 ans ?

Eh oui. Le même âge que moi, et trois ans de moins que toi ! Bon, je n'irais pas jusqu'à prétendre que sa tragédie était excellente, hein, mais autant vous dire qu'il n'y

a pas grand monde qui pourrait en faire autant. Il rédige aussi des épigrammes, des odes, des chansons, des fables, des charades...

FOCUS

La poésie au xix^e siècle

Il faut savoir qu'il y a 200 ans, tout le monde lisait de la poésie. Enfin, tous les gens qui savaient lire et qui avaient le temps et les moyens de s'acheter des livres – donc pas réellement tout le monde, mais vous voyez ce que je veux dire. Contrairement à aujourd'hui, ça n'avait rien d'exceptionnel. Et tous les écrivains rimaillaient, avec plus ou moins d'enthousiasme et de talent, car c'était un mode d'expression écrite très courant. Vic a écrit des dizaines de milliers de vers dans sa vie, du petit distique à presque l'équivalent d'un roman entier en alexandrins.

Mini lexique :

- **Alexandrin** : vers composé de 12 syllabes, normalement divisé en deux hémistiches de six syllabes.
- **Distique** : strophe de deux vers.
- **Épigramme** : texte (pas forcément en vers) où on se moque de quelque chose ou de quelqu'un.
- **Fable** : récit allégorique, destiné à inculquer une morale.
- **Ode** : poème lyrique, d'inspiration antique, dont le but est souvent de faire l'éloge de quelqu'un ou de célébrer quelque chose.

En **1817**, Vic participe à un concours organisé par l'Académie française, sur le thème, tenez-vous bien, « Du bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie ».

- Arg! Si je devais écrire là-dessus, ce serait court...

Je me doute que tu ne serais pas très inspiré! Mais Vic, si. Il écrit un poème de 334 vers. Parmi lesquels ceux-ci :

*Moi, qui toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.*



« Un lustre », en langage littéraire, ça désigne une durée de cinq ans.

- Ah, c'est pour ça qu'on dit « il y a des lustres » pour dire « il y a longtemps »! Z'ai toujours cru que ça voulait dire qu'on avait eu le temps d'allumer plein de lampadaires depuis...



Eh non, ça signifie « il y a des années », mais multiplié par cinq! Donc, dans ce poème, Vic annonce qu'il a 15 ans. On prétend que c'est pour ça qu'il n'a pas obtenu

le premier prix : les jurés ont refusé de croire que l'auteur de l'ode était si jeune et ont pensé qu'on essayait de les faire marcher ! Ce n'est peut-être qu'une légende, mais il récolte quand même une mention, ce qui est incroyable, vu son âge. Ça a deux conséquences :

1. Son nom apparaît dans les journaux. C'est le début de la gloire ! ✦✦

2. Au pensionnat, on lui laisse beaucoup plus de liberté à partir de ce moment-là. Ce serait dommage de contrarier un talent naissant dont le prestige pourrait rejaillir sur ses profs...

- Ils sont gonflés ! Alors qu'au contraire, ils lui mettaient des bâtons dans les roues !

Maintenant, il a le droit d'écrire autant qu'il veut. Et il ne s'en prive pas. Car il faut savoir une chose très importante sur Vic : $\supseteq$ il est **ambitieux**. $\leq$ La modestie, ce n'est pas son truc. Il est persuadé d'avoir du talent (et il a raison). Donc il veut briller ! Dans un de ses cahiers, il a noté « *Je veux être Chateaubriand ou rien* ».



- Il veut être un château brillant ?
Drôle d'idée...

- Moi, ze préférerais être une forteresse en ruine, par exemple.

Mais non ! Chateaubriand, en un seul mot, c'est un grand écrivain, pionnier du romantisme – un courant artistique dont je vous reparlerai bientôt – et auteur, entre autres, des *Mémoires d'outre-tombe*.



- Oh, z'adore le titre ! Ça parle de zombies ?

Non, désolée. En fait, ça s'appelait *Mémoires de ma vie*, mais comme ça a été publié après sa mort, on lui a donné ce titre. Bref, à l'époque, Chateaubriand est

toujours vivant : c'est  écrivain en vogue et l'idole de Vic, qui veut faire pareil que lui. Sauf qu'en vrai, il fera encore mieux. Aujourd'hui, on a un peu oublié Châteaubriand...

Donc Vic écrit, écrit, écrit. Il envoie des vers à droite → et à gauche ← pour se faire remarquer. Son grand frère Abel fréquente lui aussi des cercles littéraires (des réunions de personnes qui lisent et écrivent de la littérature) et il y invite Eugène et Vic. Un jour, la petite bande a une idée :

— Et si on écrivait un roman collectif ? 

— Ah oui, ce serait trop cool ! Sauf qu'on n'a pas tous le même style, ça va se voir.

— Ben, on n'a qu'à dire que ce sont des généraux qui sont rassemblés sous une tente et qui se racontent une histoire chacun son tour, pour passer le temps. On appellerait ça *Contes sous la tente*. Pas mal, non ?

— OK, dit Vic, j'en suis ! Donnez-moi 15 jours.

Évidemment, les autres se paient sa tronche et parient qu'il n'y arrivera pas.  Deux semaines plus tard,



il leur apporte sa première fiction en prose : ***Bug-Jargal***. Les copains d'Abel n'en croient pas leurs yeux. Eux n'ont même pas commencé ! Le texte est bon, en plus. Pourtant, à seulement 16 ans, Vic est le plus jeune du groupe !

Forcément, leur moral en prend un coup, et *Contes sous la tente* ne verra jamais le jour.

- Il a plié le game !

Et ce n'est pas fini. Quand Eugène et lui sortent de pension, ils font croire à leur père (qui finance leurs études) qu'ils veulent devenir avocats ou un truc du genre, et s'inscrivent en faculté de droit. Sauf qu'en fait, évidemment, ils ne mettent jamais les pieds à l'université ! Tout ce qui les intéresse, c'est écrire. En **1819**, l'académie de Toulouse organise un concours sur le thème « Le rétablissement de la statue de Henri IV », en référence à la statue du souverain qui a été déboulonnée du pont pendant la Révolution et que l'on vient de remettre à sa place.

Vic a assisté
à l'événement.
Il a même aidé à
pousser le char
transportant la
sculpture avec



plein d'autres gens, parce que c'était trop lourd pour
les chevaux. Donc il pourrait raconter comment ça s'est
passé. Seulement, vu que sa mère est tombée malade,
il veille sur elle. Un soir qu'elle n'est pas trop fiévreuse,
Sophie demande à son fils s'il a participé au concours,
comme prévu. Ben non, Vic n'a pas eu le temps, il s'occu-
pait d'elle. La date limite est le lendemain. C'est fichu...

— Ze devine ce qui va se passer !

Tu devines sans doute juste : il écrit une ode en
une nuit. Cent vingt vers. Et il gagne le premier
prix : le Lys d'or. À 17 ans !



Il ne s'arrête pas en si bon chemin. L'année suivante,
le duc de Berry est assassiné. Or, c'était le dernier héri-
tier direct de la couronne. Vic compose alors une **Ode**

à la mort du duc de Berry. Et c'est tellement émouvant que le roi lui fait verser une somme rondelette en récompense. C'est la première fois que Vic gagne des sous grâce à sa plume !  Ensuite, il enchaîne avec une **Ode à la naissance du duc de Bordeaux** (le nouvel héritier de la couronne), puis une **Ode au baptême du duc de Bordeaux**, qui lui a été commandée par le gouvernement.

- Il aime bien les odes, on dirait ?

- Et la monarssie !

Oui, il est toujours royaliste, comme sa mère. Mais je reparlerai de ses opinions politiques plus tard, parce qu'elles ont évolué petit à petit... En tout cas, les gens commencent à parler de lui pour de bon. Chateaubriand le qualifie même d'« enfant sublime », et ils se rencontrent. J'imagine que Vic devait être sur un petit

 nuage. Comme moi si J. K. Rowling m'invitait à prendre le thé... 

Bon, je ne vais pas vous raconter en détail tout ce qu'il a écrit pendant sa jeunesse, mais il y a un truc dont je

tiens à vous parler, parce que je trouve ça drôle. Figurez-vous que les trois frères, Abel, Eugène et Vic, décident de fonder ensemble une revue littéraire, qu'ils appellent ***Le Conservateur littéraire*** (B) (parce que Chateaubriand, lui, a fondé une revue qui s'appelle *Le Conservateur*).

Ils font paraître une trentaine de numéros entre 1820 et début 1821. Même si, officiellement, la rédaction est composée de plusieurs journalistes, en réalité, c'est Vic qui écrit les trois quarts des articles ! Pour faire croire qu'il y a plein de collaborateurs, il signe ses textes avec des pseudonymes. Il en utilise une dizaine et, histoire que ce soit crédible, il varie sans cesse les styles : il pond

☒ des critiques

☒ des poésies

☒ des articles

☒ des chroniques...

Et au passage, il montre qu'il a une culture générale immense. Merci Sophie qui le laissait passer des heures à lire tout et n'importe quoi sans rien lui interdire ! 

Allez, une dernière anecdote, pour vous faire comprendre que son nom commence vraiment à circuler. À l'**été 1821**, Vic se dispute avec un garde du corps dans

un café pour une broutille, un truc ridicule : le garde lui a pris son journal. Mais à l'époque, une vulgaire querelle peut vite dégénérer, et voilà que les deux décident de se battre en duel.

– Waouh, zénial!

– N'importe quoi, plutôt ! Ils veulent s'entretuer pour une feuille de papier ?

Je suis bien d'accord avec toi, c'est de la folie. Vic lui-même dira pourtant : « *J'ai toujours eu le plus profond mépris pour le concept de duel en lui-même. J'ai horreur de celui qui se bat ayant tort et pitié de celui qui se bat ayant raison.* » Mais les duels étaient encore relativement courants à l'époque, malheureusement. Et ce jour-là, Vic avait le moral dans les chaussettes  : il a dû prendre la mouche très vite.

– Et alors ? Il a zigouillé le voleur de journal ?

Tu rigoles ? Il n'avait sans doute jamais tenu une épée, alors que le type face à lui, c'était son métier !

– C'est Victor qui est mort, du coup ?



L'Alien, arrête de parler sans réfléchir, et laisse-moi terminer.

Voilà que le garde apprend que ce petit jeunot susceptible s'appelle Victor Hugo ! Il connaît ce nom. Il a lu ses vers. Tout le monde prédit qu'il deviendra un grand écrivain. Par la morbleu ! Que faire ?

- Renoncer au duel ? S'excuser ?

Impossible. À l'époque, ce serait un déshonneur. Qu'on ait raison ou tort, on ne doit surtout pas s'excuser pour faire annuler un duel, sinon ça veut dire qu'on est un lâche. Tu n'as pas lu *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, ou quoi ?

- Non.

Eh bien, je ne te félicite pas. Tu sais que c'est mon auteur préféré, avec Hugo et Zola ?

- Oui, tu me l'as déjà dit deux ou trois fois. Enfin, non, plutôt 2 000 ou 3 000 fois.

Tu finiras par les lire, juste pour que je te fiche la paix...

Bref, le soldat se bat contre Vic et, comme il est super adroit, il se débrouille pour lui infliger une toute petite

blessure au bras. Au bras gauche, même, pour pas que ça n'empêche Vic d'écrire. Et après, il l'aide à panser sa plaie ✂ !



- En résumé, la carrière de Victor est vraiment bien partie.

Oui. En revanche, côté vie privée, ça ne va pas fort. Pas fort du tout, même. À tel point que ça mérite un chapitre entier. On en reparle au prochain épisode ?

ANNE-FLEUR
MULTON



illustré par
DIGLEE

Allo Sorcières



SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT

SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT
ANNE-FLEUR MULTON

© 2018, Poulpe Fictions

© 2026, Poulpe Fictions

Poulpe Fictions, un département d'Édi8,

92, avenue de France, 75013 Paris – France

poulpefictions.fr / 01 44 16 09 00 / info@lisez.com

Conception graphique : Manon Bucciarelli

Maquette : Laure Afchain

Correction : Agnès Marot et Caroline Guineton

À Lola, poulpe avant le poulpe, dont les chatouilles nous manquent.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

ISBN : 978-2-3774-2459-7 – Dépôt légal : janvier 2018.

Imprimé en Espagne par Egesda.

1^{re} impression. Achievé d'imprimer en décembre 2025.

Allô Sorcières

SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT

ANNE-FLEUR MULTON

Illustrations : Diglee



*À toi qui m'a appris à m'aimer,
à toi qui m'a appris la fierté.*

Chapitre 1

Floush ! Floush ! Floush ! Aliénor, Itaï et Azza, mes meilleures copines, venaient de plonger depuis la digue du moulin dans la rivière. Des sauts joyeux et gracieux. Presque sans éclaboussures.

Moi, je n'ai pas fait de bruit du tout. Je me suis glissée dans l'eau très rapidement, en passant par l'échelle rouillée accrochée au ponton. Elle était recouverte de micro-algues noires et gluantes. J'ai prié la déesse des bourrelets pour ne pas glisser, j'ai retenu un frissonnement de dégoût en touchant les barreaux (je sais bien que les algues c'est ultra-utile pour l'écosystème des rivières et tout, mais, franchement, on est d'accord pour

dire que c'est le truc le plus écœurant du monde, non ?), et je suis descendue le plus vite possible.

Honnêtement, je préférerais encore ça.

Devoir plonger, c'est ma hantise. Parce que moi, quand je plonge, ça ne fait pas floush-sexy-et-délicat, vous voyez ?

Moi, quand je plonge, ça donne plutôt : *SPLASH!*

À l'école primaire, je m'en fichais plutôt pas mal, que ça fasse splash ou floush. J'adorais nager : dans l'eau, on se sent si léger ! Tous les samedis après-midi, j'allais à mon cours de natation en courant, et je pouvais rester des heures à patauger dans le grand bain une fois les leçons terminées. Mais quand je suis passée dans le groupe des grands, on a changé de professeur.

Le premier jour, M. Tremblay – qui avait le clin d'œil facile, un marcel trop serré et des cheveux blonds peroxydés – nous a tous fait nager une longueur pour juger de notre niveau. Quand ça a été mon tour, j'ai plongé, et j'ai avalé mes vingt-cinq mètres avec un crawl impeccable. En sortant de l'eau, je n'étais pas peu fière de moi.

M. Tremblay m'a souri, et, avec un air un peu étonné, il m'a dit devant toute la classe :

— Criss¹, Maria ! Après le splash que tu nous as fait, je n'aurais jamais cru que tu nageais si bien ! C'est rare, pour les filles comme toi !

Je suis devenue toute rouge. J'étais donc une fille « comme ça ». Une fille qui faisait splash, quoi. Autant vous dire que je n'ai plus jamais remis les pieds à la piscine. Et depuis, lorsque je sors de l'eau, j'ai l'impression que tout le monde me regarde.

Je déteste ça, ce mélange de pitié-embarras-rire-étouffé. Des milliers de petits poignards dans le cœur. Alors j'évite.

Le pire, c'est que je suis grosse mais que je n'ai même pas de seins (merci la nature). Ma mère n'arrête pas de me répéter qu'ils vont pousser, mais mon torse est toujours aussi plat qu'une patinoire avant un match de hockey sur glace, et je commence un peu à désespérer. Thomas, un garçon de ma classe, a dit une fois qu'il

1. Expression québécoise populaire qui sert à montrer son étonnement.

ne sortirait jamais avec une fille dont la poitrine ferait moins d'un 90 C. Certes, Thomas n'est pas très malin. En plus, je suis à peu près sûre qu'il n'a encore jamais eu de copine et qu'il voulait juste faire son intéressant, mais ça m'avait quand même un peu inquiétée. Et si aucun garçon ne voulait jamais sortir avec moi à cause de ma poitrine inexistante ?

Pire encore : et si mes seins ne poussaient jamais ?

En trois brasses, j'ai rejoint les filles, et j'ai eu l'impression de voir mes idées noires fondre comme la glace au soleil. Itaï essayait déjà de couler Aliénor, Azza me faisait de grands signes et j'ai senti un poids immense s'envoler de mes épaules : avec mes Sorcières, je me sentais bien, même en maillot de bain. J'avais confiance. J'ai souri à mes meilleures amies de la galaxie, et on a commencé à barboter avec délice.

L'eau de la rivière était un peu fraîche, mais c'était somptueux après avoir dégouliné de sueur sur la digue. Il faisait au moins mille degrés dans ce bled, clairement pas un temps à mettre une petite Montréalaise dehors.



J'avais pris notre nouvelle caméra de vlog pour me baigner. Elle était résistante à l'eau, on l'avait achetée spécialement pour les vacances. C'étaient les parents d'Azza, toujours très prévoyants, qui y avaient pensé : on ne pouvait pas risquer de faire tomber dans la rivière l'appareil qui nous servait à créer les vidéos d'Allô Sorcières, notre WONDERFUL MIRIFIQUE GÉNIALISSIME chaîne YouTube !

J'étais ostie² d'contente de cette nouveauté, et je comptais m'en servir pas plus tard que maintenant. Autour de nous, il y avait tant de choses à filmer !

2. Encore une expression québécoise pour renforcer son propos.

L'endroit – les gens du village l'appellent « Remerle » – était féérique. Un moulin en ruine, qui semblait avoir toujours été là, bordait la rivière, dont l'eau verte bouillonnait et cascadaient le long de la digue. Ici, des nénuphars ondu-laient paresseusement dans le courant. Là, une grande gerbe de menthe sauvage laissait échapper un parfum frais et poivré. Sur une pierre affleurante, une libellule aux ailes chatoyantes s'était posée et remuait doucement ses antennes en profitant du soleil. Dans l'air vrombissaient des milliers d'insectes invisibles, et, à part ce groupe d'ados qui s'éclaboussaient bruyamment à quelques dizaines de mètres de nous, tout était très paisible.

J'essayais de capter l'arc-en-ciel qui se reflétait dans les ailes irisées de la libellule quand Aliénor a sorti sa tête de l'eau à côté de moi. Ses cheveux crépus étaient constellés d'un milliard de petites gouttes d'eau, qui brillaient au soleil comme des diamants et lui faisaient une couronne de reine. J'ai aussitôt tourné la caméra vers elle pour la filmer, mais c'était déjà trop tard : reine Aliénor me faisait la plus belle grimace de son répertoire, pourtant varié.

On a éclaté de rire et on s'est copieusement écla-
boussées, puis j'ai cueilli sous l'eau une feuille de nenu-
phar assez grande et je l'ai coiffée comme un chapeau,
prenant des airs de grande dame. Aliénor m'a filmée à
son tour pour le vlog, et, en me regardant faire l'imbécile
dans le retour caméra, elle m'a dit :

— Non mais franchement, Maria, explique-moi où
tu trouves des maillots de bain aussi stylés ! Il te va tel-
lement bien, celui-là !

— Merci, Ali ! j'ai répondu, aux anges.

J'étais ravie qu'elle le remarque,
mon sublimissime maillot une
pièce argenté ! Je l'avais
déniché l'année pré-
cédente dans le
rayon adultes
(l'un des avan-
tages d'être grosse
quand on a treize
ans, c'est qu'on a



une bonne excuse pour choisir ses vêtements hors du rayon enfant).

D'ailleurs, à chaque fois que je le mets, tout le monde le trouve fabuleux (et ce ne sont pas les 636 likes sur la photo Instagram où je le porte qui me contrediront).

J'adore passer des heures dans des friperies ou des magasins pour trouver des fringues extraordinaires qui n'iront qu'à moi. Dans mes vêtements de fée, je me sens confiante.

Ça étonne souvent les gens, que je m'intéresse à la mode, parce que je n'ai pas exactement la taille mannequin, vous voyez. Et c'est vrai que, parfois, on a plutôt envie de se cacher, de fabriquer une armure à ce corps imposant mou comme un Chamallow dont on nous répète à l'envi qu'on devrait en avoir honte.

Moi, je préfère me dire que je ressemble à une sirène dodue plutôt qu'à un chapiteau discret : je suis grosse, certes, mais j'ai du goût (incroyable !), et je ne vais pas me contenter de porter des kilomètres de pulls informes



et de tee-shirts noirs XXL pour faire plaisir à ceux que mon bidou dérange.

Avec Ali, on a pris un dernier petit selfie et on a rejoint les autres. Elles observaient un banc de minuscules poissons argentés qui ne semblaient pas du tout effrayés et qui nageaient tranquillement au bord de la digue, sans se soucier du courant.

C'était une fin d'après-midi parfaite d'une journée parfaite : le soleil chauffait nos nuques et faisait briller mon maillot de bain de déesse des fonds marins, des abeilles et libellules invisibles bourdonnaient dans les nénuphars, l'air sentait le foin frais et j'étais avec mes meilleures copines.

J'étais en train d'expliquer à une Itaï sceptique comment faire le poirier pendant qu'Aliénor faisait tranquillement la planche, quand soudain...

PAF! Avec un cri de guerre, Azza m'a envoyé une grande giclée d'eau dans la figure. Objectif : lancer une bataille d'eau cruelle et sans pitié (observer les poissons, ça va un moment, mais ça devient vite ennuyeux, surtout quand on a la bougeotte comme Azza).

Et c'est ce moment précis qu'a choisi Yuri, mon personnage d'anime japonais favori, pour se matérialiser et marcher sur la digue du moulin, là, devant moi.

Ce moment précis, donc, où j'offrais au monde un regard ahuri, des cheveux à moitié mouillés par l'éclaboussure et le pied d'Itaï (toujours sous l'eau) dans la main.

J'avais certainement dû faire des choses très graves dans une autre vie, vu à quel point le karma s'acharnait sur moi : je venais de rencontrer l'Homme De Ma Vie, et jamais je n'avais autant ressemblé à rien.

Les vacances commençaient bien !

Chapitre 2

Il était 7 h 30 du matin, et j'avais les yeux grands ouverts.

Normalement, je suis plutôt du genre dernière-lévee-pour-cause-d'interminable-grasse-matinée, mais le décalage horaire et l'épisode de la veille m'avaient réveillée aux aurores. Je n'arrêtais pas de me repasser la scène en boucle : Yuri (ou Luc, ou Hyacinthe, qui sait) marchant sur le rebord de l'écluse, comme Jésus sur l'eau, ce petit vent qui sentait la menthe poivrée ébouriffant si joliment ses cheveux noirs, ses sourcils froncés (mais quel souci peut bien avoir un garçon AUSSI BEAU???), son groupe d'amis qui sautaient du ponton

et dont certains, plus âgés, buvaient des bières au soleil, et ce regard de mépris qu'il m'avait lancé quand il m'avait aperçue (on ne pouvait effectivement pas me rater) dans l'un des moments les moins sexy de ma courte existence, il faut bien le reconnaître.

Ses yeux avaient ensuite glissé sur moi comme si j'étais devenue transparente, puis ils s'étaient attardés sur Itaï qui était remontée à la surface (un grand classique, si j'avais été lui, j'aurais fait pareil) et s'étaient écarquillés devant Azza (on ne devait pas souvent en voir, des filles avec un voile, à Saint-Julien). Après, il avait continué son chemin de demi-dieu, et moi, j'avais eu envie de me dissoudre dans l'eau comme un cachet d'aspirine.

Ça m'énervait tellement de me sentir aussi triste pour ce sale type méprisant, et certainement pas intéressant, dont la seule qualité était de ressembler à Yuri, de *Yuri On Ice* !

J'ai donc pris la résolution de ne plus lui accorder une pensée (je valais mieux que ça, quand même) et je me suis décidée à me lever.

À côté de moi, les filles dormaient encore : Aliénor avait une jambe qui sortait du lit, Azza ronflait un peu et son œil droit tressautait une seconde sur trois, et Itaï... suçait son pouce avec béatitude (mais ne le répétez jamais, elle me tuerait si elle savait que je vous l'ai dit).

À mon réveil, j'avais mis quelques secondes à comprendre où je me trouvais : l'odeur rêche et humide de la vieille maison, la rigidité des draps, l'oreiller rebondi, rien de tout cela ne m'était familier. Où était Luigi, mon gros chat ? Où étaient mon globe du monde, mes posters, ma guirlande de lumière ?

Paniquée, je m'étais redressée un peu vivement sur le matelas, et puis, soudain, tout s'était remis à sa place, et l'énormité de ce que j'étais en train de vivre avait achevé de me réveiller complètement : je venais TOTALEMENT de passer ma nuit dans un LIT À BALDAQUIN.

Même dans mes rêves les plus fous je n'aurais pas imaginé que ça m'arriverait un jour. Parce que, franchement, qui possède un vrai lit à baldaquin en 2018 ?



Notre chambre était irréelle : sur les murs, qui faisaient quatre kilomètres de haut (au moins), une tapisserie tendue représentait des scènes de chasse qui me donnaient l'impression d'avoir dormi au milieu d'une forêt magique (ou dans le dortoir des Gryffondor). Il faisait très sombre, mais un petit rayon de soleil, qui s'était glissé derrière les lourds rideaux en velours, faisait danser des particules de poussière dans son faisceau. Je me suis levée pour aller chercher la caméra dans la valise d'Itaï, et j'ai dû enjamber Ali, qui s'est redressée, l'œil hagard :

— Faut qu'on prenne l'avion, Maman ?

Elle non plus, elle ne devait pas encore avoir vraiment atterri. Je lui ai chuchoté :

— Tu peux te rendormir, on n'est pas en retard !

Mais elle s'était déjà retournée pour continuer sa nuit, face contre l'oreiller (comment faisait-elle pour ne pas s'étouffer ?). J'ai filmé le petit rai de lumière pour le vlog, puis j'ai fait une photo en gros plan d'Azza qui dormait la bouche ouverte, juste pour nous, et je suis sortie de la chambre sans chaussons.

Ma mission : réussir à trouver la cuisine pour me préparer un petit déjeuner. Sous mes pieds, le parquet en chêne, qui avait certainement vu la Révolution française et les dinosaures, était froid comme du carrelage. J'ai réprimé un petit frisson et j'ai enfilé mon pull en pilou-pilou par-dessus mon pyjama. L'exploration pouvait continuer.

Le couloir attendant à notre chambre menait directement au grand escalier du manoir. J'ai parcouru la distance en courant : les dizaines de portes fermées à clé et les tableaux de gens morts qui couvraient les murs du corridor me donnaient froid dans le dos.

Dire que toutes ces personnes devaient être les ancêtres d'Ali ! Encore un truc qui n'arrivait qu'à elle : se retrouver du jour au lendemain princesse héritière d'un château avec des lits à baldaquin et des ribambelles d'ancêtres grincheux.

Elle en rigolait, évidemment.

Franchement, la vie n'est pas juste. La famille d'Ali est wondercool (sa mère connaît des astronautes et son

père est la réincarnation humaine de Chewbacca – veste en cuir comprise), et, en plus d'être belle, intelligente et drôle, Ali est le genre de fille qui se réveille un matin et qui découvre que son grand-père possède un manoir et veut inviter ses meilleures potes à y passer l'été.

C'est sûr que ça ne m'arriverait pas à moi, ça. De toute façon, ma famille est bien trop petite : dedans, il n'y a que ma mère et moi. Si un château avait existé quelque part, autant dire qu'on l'aurait su plus tôt.

J'ai fait un selfie avec un ancêtre qui avait une tête à s'appeler Jean-Hubert, un nez beaucoup trop long et l'air de sentir le camembert, et j'ai dévalé l'escalier en pierre qui menait au rez-de-chaussée avec l'impression de commettre un péché (c'était le genre d'escalier qu'on avait plutôt envie de descendre en robe de gala qu'en pyjama, fût-il orné de licornes argentées).



J'espérais que je n'allais pas tomber sur le grand-père d'Ali dès le petit déjeuner. Même s'il nous invitait tout l'été et qu'il avait payé mes billets d'avion, il n'avait pas ma sympathie.

Il avait quand même refusé de voir sa propre petite fille pendant treize ans à cause de la couleur de sa peau, ce qui était vraiment calissement³ nul, on pouvait le dire.

Moi, les personnes racistes, ça me donne envie de vomir, encore plus vite que la dragée goût poussière de Bertie Crochue. En plus, la grande barbe et les sourcils broussailleux toujours froncés de Claude me faisaient un peu peur : il ressemblait beaucoup trop au comte Olaf – le méchant tuteur des orphelins Baudelaire – pour que je ne reste pas sur mes gardes en sa présence.

En attendant, ça faisait trois immenses pièces que je traversais sans croiser personne, quand... *CLANG!* Un énorme claquement dans mon dos m'a fait bondir de trois mètres.

3. Expression québécoise.

Paniquée, je me suis retournée en hurlant... Mais la grosse bête que je m'apprêtais à devoir affronter n'était autre que Christian, qui ouvrait les immenses volets du rez-de-chaussée.

Je me suis rapidement demandé combien il y avait de volets à ouvrir dans cette maison, et je lui ai adressé



un grand sourire désolé (aussi parce que je l'avais pris pour un monstre, ce qui n'était pas hyper sympa). Christian n'avait rien d'une bête sauvage. Il était l'homme à tout faire de Claude d'Atay, le grand-père d'Ali et seigneur de ces lieux. Car, évidemment, le grand-père d'Ali était ce genre de personnes qui ont un homme à tout faire.

Il était 8 heures du matin, je venais de hurler comme si j'avais vu le diable en personne, mais rien ne semblait troubler le flegme très britannique de Christian, tiré à quatre épingles. (Mystère à résoudre : Christian dormait-il avec sa cravate et ses chaussures cirées ?) Il m'accueillit du haut de son échelle avec un très courtois :

— Bien dormi, chère Maria ?

J'allais lui répondre que « oui-très-bien-merci-dites-où-est-la-cuisine-Christian-je-commence-à-avoir-faim », mais le grand spécialiste de l'ouverture de volets m'avait déjà devancée : il manquait à tous ses devoirs, il pensait que nous nous lèverions plus tard, et il n'y avait pas encore de croissants ni de pain frais dans la cuisine ! Enfer et damnation !

En bonne petite Montréalaise, je n'avais qu'une vague idée de ce qu'était le pain frais (du pain refroidi au frigo ?), mais j'ai vite compris que Christian n'envisageait de toute façon pas un petit déjeuner digne de ce nom sans croissants (et que les Chocapépites étaient certainement une hérésie pour lui). Puis il m'a fait un petit clin d'œil et a bondi sur ses pieds d'une manière très théâtrale.

J'avais immédiatement adoré Christian, et pas seulement parce qu'il me gratifiait d'un « chère Maria » dans une phrase sur trois (ce qui me donnait l'impression très agréable d'être une présidente en voyage diplomatique).

Malgré son air très pointilleux et le nuage persistant d'eau de Cologne qui semblait l'entourer, Christian avait toujours un petit sourire qui flottait. Si ma mère l'avait vu, elle aurait dit : « Ah, lui, c'est un gentil ! »

Et elle aurait eu raison. C'est pourquoi, quand Christian m'a proposé de venir avec lui chercher à la boulangerie croissants, pain frais et autres merveilles du petit déjeuner reconnues dans le monde entier comme

le fleuron du patrimoine français (je ne commettrai pas l'impair de vous dire que je préfère quand même les bagels et les donuts caramel, vous me détesteriez trop vite !), j'ai accepté immédiatement.

Et c'est comme ça que je me suis retrouvée sur le siège passager de la camionnette 4L de Christian, pas tout à fait réveillée, en pyjama licorne, avec, aux pieds, des bottes de jardin dénichées à la cave. La vieille voiture sentait bon l'essence, le tabac froid et le café noir. Je me sentais bien, presque comme dans du coton.

Aussi, comment aurais-je pu deviner que cette matinée de rêve allait très vite se transformer en un véritable cauchemar ?

*Celui
qui Hantait
le manoir*

DAMIEN GALISSON

X'

ROMAN SARBACANE

Page 575

*Celui
qui Hantait
le manoir*

DAMIEN GALISSON



ÉDITIONS SARBACANE
DEPUIS 2003



Page 577

Du même auteur aux éditions Sarbacane



✱ *La Dragonne et le Drôle* (2022)

Bande-son



– JÓHANN JÓHANNSSON & YAIR ELAZAR GLOTMAN,
The Navigators

– ORANGE BLOSSOM, *Souffrance*

– IBRAHIM MAALOUF, *Red & Black Light*

– GUILLAUME HOUZÉ, *Le Peuple Eliatrope*

– TOOL, *Invincible*

– MESHUGGAH, *Break those Bones Whose Sinews Gave
it Motion*

– THE DILLINGER ESCAPE PLAN, *Milk Lizard*

– CULT OF LUNA, *Cold Burn*

– BUCKETHEAD, *Beyond the Knowing*

– THE INSPECTOR CLUZO, *The Run*

– KRONOS QUARTET, *Kyoko's House*

– HANIA RANI & DOBRAWA CZOCHER, *Tak tak to ja*

– A LAKE OF AYES, *Preserve*

– JINGER, *Call Me A Symbol*

– JÓHANN JÓHANNSSON, *Flight from the City*

– JOHN MURPHY, *In the House, In a Heartbeat*

– GASPAR CLAUS, *Tancade*

– DOBRAWA CZOCHER, *Voices*

*Jardin d'épais ombrage, abri des corps déments,
Grand cœur en qui tout rêve et tout désir pénètre
Pour le repos charnel ou l'assouvissement,
Nuit pleine des sommeils et des fautes de l'être.*

Anna de Noailles



Papa veut prendre la BM. Il a passé deux heures à la briquer, hier. Elle est rutilante. J'avoue.

— Julien ! On prend le break.

Papa lève les yeux au ciel, mais Mam' insiste :

— C'est loin, ce sera plus confortable.

Il faut mettre toutes les affaires dans le coffre.

— On reste *une* nuit, dit papa, et ça m'étonnerait qu'on dorme.

— Ta fille a douze ans, il y a une chambre, hors de question de faire nuit blanche.

Je monte à l'arrière du break.

— Tu ne vas pas emporter ce sac ?

— Si.

— Il ne va pas avec la robe, lapin.

— Je peux mettre un truc qui s'accorde au sac.

Papa fait le signe des basketteurs : temps mort. Il sait qu'on ne pourra pas m'enlever mon sac à dos. Autant essayer d'arracher sa carapace à une tortue.

Et puis on s'est déjà engueulés quatre fois cette semaine à propos de cette robe, cette infamie couleur cochon mort qu'elle m'impose de porter. Je la porte, je devrais sourire en plus ?



Nous avons dépassé l'école.

— Julien, j'ai oublié mes cigarettes.

Aïe.

Sans son paquet « presque vide » Maman risquerait de craquer, d'en « taxer une », bref : de fumer, reprendre. Papa ne souffle même pas, par le nez, fort. Il comprend. Il sait.

Il fait demi-tour. Papa ne veut pas être en retard, mais il ne peut pas prendre le risque, que Mam' ait trop envie de fumer. Il veut que ça se passe bien, parce que.

Parce que Marie se marie.

Marie, ta tante si jolie.

Elle est si jolie que je ne l'ai jamais vue. Pas même une photo sur le téléphone de Papa, un post Facebook ou Instagram sur l'ordi de Maman. Trop jolie pour les réseaux, ma mystérieuse tante.

Maman remonte en voiture, le portail fermé, et dit quand même : « Allez », et elle lui passe la main dans les cheveux, comme elle fait tout le temps.

— Hé, je suis coiffé.

— C'est coiffé, ça ?

Papa fait son sourire de bégé. Il pourrait avoir un chacal mort sur la tête, ou porter le chapeau d'Amélie Nothomb que ça ne changerait rien, un léger sourire en coin, et le petit cœur de Mam' flanche.

Quand même, elle est stressée. Marie se marie.



La route est longue. Il y a la radio.

Moi, j'ai mon livre, un Brussolo. Quand même, la route est longue. Nous allons au mariage, le mariage de Marie. Ma tante si jolie qu'on ne l'invite jamais.

Que je n'avais jamais entendu parler d'elle.

J'ai appris son existence, il y a seulement quelques mois, quand Maman m'a expliqué qu'on devait se rendre à un mariage.

— Le mariage de qui ?

— Ma sœur.

C'était la toute première fois que Maman la mentionnait.

— T'as une sœur.

— Oui.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Tu étais toute petite.

— Vous êtes fâchées ?

— Non.

Elles ne sont pas fâchées, mais elles ont oublié, on ne sait pas pourquoi, de se voir à Noël, de s'inviter aux anniversaires, de faire un barbecue, une raclette, je ne sais quoi. Ce que font les familles, ce que font mes oncles et tantes du côté de mon père.

Elles ont juste... oublié.

Du côté de papa, j'ai plus de cousines et cousins qu'il y a de crétins dans mon collège. Deux grandes sœurs, un petit frère, tous ayant plein d'enfants, ça me fait une ribambelle de mômes, à Noël c'est l'enfer, Papa veut les voir tous.

Mais Mam', jamais rien, pas un mot.

— C'est toi la plus vieille ?

Elle a juste hoché, Delphine, en vérifiant je ne sais quelle donnée sur son ordinateur.

★

Heureusement, pas d'église prévue.

Le mariage de mon cousin (de l'un de mes...), l'été dernier, commençait par la messe. Je n'aime pas ça.

J'aime les églises, le bâtiment, l'histoire, le silence impérieux que chacun respecte quand on y entre, le

frais des vieux murs. Mais les messes, ça me stresse. Et mon cousin n'est pas croyant.

Une heure trente de route.

Pour rejoindre « la maison où Marie a passé son enfance ».

– Et toi ?

– Quoi, moi ?

– Tu y as passé ton enfance ?

– Pas longtemps, Dieu merci.

La N147 est une route à vomir, Papa ne peut pas doubler (surtout au volant de ce veau), et moi de détacher les yeux de mon bouquin pour les laisser errer le long des pâturages. Une fois passé Moulismes, ce n'est plus le Poitou, c'est un vert de bocage, de petites parcelles, des moutons, des bicoques, quelques toits de tuiles plates, des rangées de hauts chênes aux longs membres tordus qui séparent les pâtures. C'est joli. C'est paumé.

Et paumé un peu plus lorsqu'on quitte le grand axe, que le break s'enfonce dans des chemins tortueux à peine goudronnés, Papa veut s'arrêter, il a vu un baudet, Maman dit non, on file, et puis on rate un embranchement, marche arrière, le GPS déconne,

– Essaie plutôt Maps.

– Non j'ai pas mon chargeur,

elle ronchonne, il bifurque, sur des moignons de routes, qui sinuent et se perdent, sans une habitation, sans une ligne droite, tant que je ne peux plus lire, ça me ferait vomir, alors je suis des yeux le boyau tortueux, ce long chemin sans fin, jusqu'à ce que Maman dise :

– Julien, à droite, c'est là.

Là, c'est un chemin de terre qui plonge entre des troncs semblant manquer de place tant ils poussent

à touche-touche. Nous louvoyons encore sur la piste poisseuse qui se fraie une trace au creux de ce taillis.

Et puis deux grands pilastres marquent l'entrée du domaine. Une étendue herbeuse tout fraîchement fauchée, comme un large parc.

★

Mariage, nous voilà.

15 heures passé, presque à l'heure. Papa klaxonne, par principe, Maman fronce, il cesse.

Il passe les hautes grilles blanches, ouvragées, écaillées. Une allée de graviers. De nombreuses voitures y sont déjà garées. La bâtisse est au fond.

Des tours, des clochetons, des lucarnes d'ardoises, sur la façade blanche de grandes fenêtres ornées, des pierres ouvragées, des balcons rebondis, une longue coulée de marches qui s'évasent au perron. C'est un...

— ... putain de château.

— Camille ! en stéréo.

— Oui, pardon *un manoir*, je corrige.

Ça ne les fait pas rire. Mon trait était fameux. Papa surveille Maman d'un œil suspicieux.

— Delph', ça va aller ?

— Évidemment.

Mais une moue de dégoût traverse ses lèvres fines lorsqu'elle pose les yeux sur l'immense bâtisse.

Et cette contorsion que je ne lui connais pas bloque l'interrogation qui grossit dans ma bouche : tu as vécu *ici*, tu ne l'as jamais dit ? La petite Delphine a couru dans ces bois ?

Vite je le ravale. Papa enfle sa veste, tourne vers nous ses lunettes de soleil, et son sourire mignon :

— On va manger gratos ?

★

Des bises

— Tu dois être Camille.

Des bises

— La fille de Delphine !

Des bises

Les bouches d'inconnus qui me bavent les joues. Ils connaissent mon nom, je ne les ai jamais vus. Et Maman qui sourit, serre des mains, avec son masque de Delphine qui peut manger le monde. Et Papa passe-partout qui se permet des blagues.

Il y a plein de vieux. J'ai honte dans ma tenue ridicule. On me dit que je suis grande. Et puis jolie. Dans ma robe moche à vomir. Il y a quelques gosses, je ne me mélange pas. Je ne les connais pas.

Et je contemple ce manoir, ce petit château gothique, et je ne peux pas comprendre que Mam' ait vécu là, et que jamais on ne soit venus.

Dans le putain de château.

Un coup de klaxon sonore coupe mes réflexions.

La mariée arrive.

Marie la mariée. Ma mystérieuse tante, conduite par un chauffeur, dans une décapotable rouge. Le bolide ralentit. Jamais aucune mariée ne sera aussi belle que Marie.

Je zieute du côté de Delphine. Comme nous tous ici, elle applaudit l'arrivée de Marie, un sourire sur la bouche. Mais ses yeux... Je les connais les yeux de ma mère, quand tout le reste sourit, mais que c'est froid dedans. Et là, elle est glaciale. Elle guette, elle se méfie.

Marie fait la bise, salue, tourne sur elle-même pour montrer comme sa robe est belle, moi qui n'ai pas de fesses je peux voir comme les siennes arrondissent à merveille sa robe de satin.

Quand enfin elles s'embrassent, dans les yeux de Marie, il y a aussi ce froid, cette demi-seconde, ce soupçon de soupçon.

– Tu es venue.

Marie semble contente.

– Oui... toi aussi, plaisante Mam'. Marie, tu connais Julien, je te présente Camille.

Elle se penche vers moi.

– Camille. *Ma* nièce.

Elle m'embrasse sur la joue, et je ne sais pas quoi dire. Elle ressemble à Delphine, avec les traits plus fins, la bouche plus charnue, cheveux de soie déliés d'un blond lumineux, peau satinée douceâtre, comme une teinte pâle, une couche de neige. Je bredouille :

– Ma tante...

J'ai l'air d'une conne, je crois, mais elle rit :

– Pas de « tata », et nous resterons amies.

Clin d'œil et passe à quelqu'un d'autre.



Plus tard, après le pot de l'amitié, les amis, les cousins, les cousines, les collègues, les oncles et tantes, les...

Encore un pot.

Bien plus tard enfin, je parviens à m'éclipser, dans le jardin majestueux.

2



— Camille, tu ne t'éloignes pas !

— Oui M'man.

Sa robe en jette, elle, pas de doute. Sobre, sérieuse, coupée bien pile-poil, qu'on sache qu'elle coûte un bras, mais qu'elle reste discrète. Delphine n'a pas envie qu'on pense qu'elle se la pète. Ma mère résumée dans le choix du vêtement, rien n'est dû au hasard : simple, classe, rien qui dépasse. Excessivement mesuré. Elle connaît les codes, elle doit se démarquer. C'est le mariage, aujourd'hui, le mariage de Marie.

Elle, la grande sœur, s'est tapissée en « femme ». Tandis que moi, la « préado », comme ils aiment me désigner, tous, j'ai droit à la panoplie morne, fade et tragique, moche et chimique de petite fille modèle, tirée d'un catalogue antique : robe d'une blancheur qui interdit la moindre cascade, ourlet fuchsia autour du col, liseré rose sur le bas, petites broderies de lilas.

À faire vomir ses boyaux, à la clash/rappeuse que je suis. De préado, j'ai l'étiquette, mais pour les fringues, je suis fillette.

Dans le jardin majestueux qui entoure l'imposante bâtisse, je fais un pas. J'inspire en grand. Loin du brouhaha. Loin des adultes.

Des arbres, de grands arbres, c'est un chêne qui est là, j'aimerais m'accrocher à sa ramure. D'un seul regard intrépide, je détermine les branches basses, celles que je pourrais attraper... s'il n'y avait pas cette maudite robe.



Je laisse mes yeux caresser la façade blanche de la bâtisse, ses colonnes, son perron, ses frontons, ses balcons, ses grandes fenêtres à meneaux, les moulures de fanfreluches, et les lucarnes de pierres sculptées qui couronnent la pente d'ardoise. La demeure majestueuse.

Et Delphine qui a vécu là.

Et qui ne l'a jamais dit.

Je repère Papa, qui discute avec des types, ils portent tous le même costard, ils lorgnent tous la mustang rouge, avec ses pare-chocs chromés, son air sévère, prête à foncer. Carrosse du jour pour la princesse.

Un pas de plus vers le grand chêne. Un regard derrière pour Maman, elle est en pleine discussion. Alors, vivement je m'éclipse, jusqu'à aller frôler l'écorce centenaire et je caresse la peau grise, gerce et rugueuse du vénérable.

Quel bel arbre.

En étirant le pas au maximum, je compte tout en faisant le tour, marchant sur les racines torves qui plongent leurs doigts comme des serres dans les profondeurs de la terre. Je m'adresse au vénérable. Ce sera son nom désormais, je le chuchote.

— Vénérable, Vénérable, m'autorises-tu à me poser ?

Et je m'y adosse.

Préado adossée, qui pose sa robe policée sur l'écorce, rêche, odorante, sauvage, vivante, du vieux chêne. Je sors un livre de mon sac. Mon sac à dos, noir, sans

marque, sur lequel mes meilleures potes ont griffonné au feutre blanc, des gribouillis, et mille slogans. « Gojira » « femen » « mon précieux » « gumgum bazooka » des têtes de chats, des grimaces moches... Mon sac à dos ne me quitte pas.

Même en ce jour de robe à fleurs, Maman n'a pas pu l'imposer.

Je n'ai pas commencé à lire qu'une frimousse de gamin passe de mon côté de l'arbre. Il doit avoir neuf ou dix ans, je suis plus grande, j'en ai douze. On nous a présentés, plus tôt, j'ai déjà oublié son nom.

— Hé, tu lis quoi ?

— Un livre.

Et je détourne le regard.

Mais il reste là, dandinant d'un pied sur l'autre. Puis il s'assoit. Sans demander, évidemment, l'assentiment du Vénérable.

— Moi, j'avais ma console, mais ils l'ont confisquée.

— Ah.

— Mon père ne me laisse même pas son téléphone.

— C'est con.

Lui aussi, question vêtements, il a été bien gratiné : le mélange savoureux mi-scout, mi-banquier, et la raie que ses parents ont tenté d'imposer à sa tignasse brune manque de partir en lambeaux. Il porte des lunettes presque rondes, et je ne peux pas m'empêcher de constater qu'elles sont sales, comme tous les verres qu'ont sur le nez les garçons de mon collège.

— T'en as pas, toi ? demande-t-il.

— De quoi ?

— Bah, un smartphone.

— Non.

Il soupire. Il attend.

— Alors, tu lis quoi ?

— Un truc bizarre, au Moyen Âge.

– Moi je n’aime pas trop lire.

– T’as vu *Le Seigneur des anneaux* ?

Il hausse les épaules.

– C’est un bouquin avant, tu sais.

– Bah oui, j’sais.

Il ne dit plus rien, moi je lis. Du moins j’essaie, car je sais que du coin de l’œil il me zieute. Il reprend la conversation.

– Ça parle de quoi, ton bouquin ?

– Ambiance cimetière et catacombes.

Quelques instants, il ne dit rien. Je fais mine de lire, mais je ne peux pas. Il est là. À ne rien dire. Et puis il dit :

– Tu sais, y a un cimetière dans le parc.



– Un cimetière, comment tu le sais ?

Il n’est pas fou, il a compris, que cette info allait me plaire.

– C’est mon père qui en a parlé. C’est un collègue de Marc, le marié. Ils sont dans l’immobilier tous les deux. Marc lui a parlé de la maison, il lui a dit des trucs.

– Quels trucs ? je dis froidement, l’air pas intéressé.

Le garçon hausse les épaules, c’est son tic officiel, je crois.

– Bah, apparemment ça coûte cher à entretenir, le parc et les toitures. La mère de Marie vivait là, jusqu’à y a pas longtemps, mais elle ne veut pas vendre, à cause du cimetière.

La mère de Marie.

La mère de Marie, c’est la mère de ma mère.

– Putain, je souffle.

– Comme tu dis. C’est con de ne pas pouvoir vendre une bicoque pareille, à cause de ce foutu cimetière. La vieille dame, la proprio, elle veut la garder alors qu’elle n’a pas les moyens.

« Bicoque » et « foutu cimetière », ce ne sont pas ses mots à lui, ça s'entend, il doit imiter son père. Il fait un geste vers la maison, et il reprend :

— Elle exige de garder la terre où sont enterrés ses ancêtres.

— Elle vivait ici toute seule ?

— Apparemment. Dans les combles... t'imagines ?

Les combles. Normalement il aurait dû dire « grenier ». Un fils d'agent immobilier.

Je pousse un œil vers la toiture, interminable pente d'ardoises grises, que perce une rangée de lucarnes, et de ce côté, au moins six cheminées de briques et pierres de taille.

— Elle est vivante ?

— Si ce n'est pas vendu, c'est qu'elle n'est pas morte.

Je hausse les épaules à mon tour. J'ai une grand-mère. Maintenant je veux savoir.

— Il dit quoi d'autre, ton père ?

Le garçon repousse ses lunettes qui glissent. Il répond :

— Que ce n'est pas simple de vendre une bicoque de cette taille dans un coin aussi paumé. Tu achèterais une maison dont le terrain est plein de morts ?

Je ferme mon livre.

— Je veux le voir. C'est par où ?

Il fait une drôle de tête, le garçon.

— Le cimetière ?

J'opine.

— Peut-être qu'on peut le trouver sur Maps. Sans mon Samsung, je ne peux pas dire...

« Camille ! Camille ! »

Ça, c'est Maman. Je me relève.

— Toi, c'est Camille.

— Dans le mille Émile.

— Moi, c'est Mathis.

— OK.

Je rejoins Mam', et ses gros yeux.

— Regarde ta robe !
— En noir, ça aurait été moins salissant...
Re-re-gros yeux, évidemment.

★

Ensuite,
ensuite,
tout va si vite,

Si lentement, je devrais dire.

Il y a les photos.

Et c'est interminable.

Du côté de Marc, c'est comme pour mon père :

Les cousines !! Les tatas !! Les frangins !! Pépé Mémé avec les petits-enfants !! J'y ai droit avec « les copains » et je n'ai qu'une peur, c'est qu'on me voie sur les réseaux, souriante comme une demeurée, dans ma robe « My Little Pony ». Et tous semblent se réjouir de perdre tout ce temps. Et comme je bouge un peu plus loin pour lire, Papa me dit :

— Cam', un petit effort.

Comme les photos ne suffisent pas, le photographe nous sort un drone. Mathis surgit. Le garçon lorgne l'appareil. Le machin voltige mollement au-dessus de nos têtes, chassant de son œil froid, fixant à jamais le bonheur de Marc, le sourire de Marie, les costards trop chers, les robes de poupées, les verres de champagne levés.

3



Et puis nous sommes tous invités à trouver nos places à table. Voici le moment le plus interminable qui s'enclenche : le repas.

J'ai déjà subi deux mariages. Peut-être d'autres, mais j'étais petite. On va bouffer, bien plus qu'il ne faut. Et comme ça n'en finira pas, je vais m'ennuyer. Parce qu'il faudra rester là, assise. Lire, ce serait malpoli.

Jusqu'à ce qu'ils se décident à danser.

Et je connais déjà la playlist, tous les mariages ont la même : une valse, et puis des bruits, jusqu'à ce que la disco miteuse qui a bercé l'enfance des vieux vienne leur faire remuer l'arrière-train. *YMCA*, *Le freak c'est chic*, *Bob Morane*.

On se demande pourquoi ils paient un DJ. On connaît les morceaux et l'ordre. Je suis en train de me demander si je n'arriverais pas à me rapprocher de l'ordinateur du DJ afin de glisser un truc hardcore entre deux titres, quand Maman vient me retrouver.

— Lapin, tu as trouvé ta table ?

— Nan, mais facile... il doit y avoir des carottes.

Elle me sourit une grimace d'excuse. On ne m'appelle pas *Lapin* en public. Nous faisons le tour des tables, évitant les coudes et les chaises.

— C'est là.

– Bah oui, la table des gamins.

Mon prénom en belles lettres de couleur. Il suffit d'un coup d'œil sur les verres (sans pied), pour savoir que c'est la table des enfants. J'ai quand même échappé au gobelet en plastique, pas aux fraises Tagada. Je vois le prénom de Mathis à côté du mien.

Maman me pose une main sur l'épaule.

– Tu m'aides à monter les affaires ?

– On ne va pas dormir, Maman.

– Tu aimeras peut-être avoir un coin pour lire, plus tard.

Touché.

– J'avoue. Pendant le disco.

Elle me fait un signe, nous traversons la salle, passons devant le vestiaire, vers le fond. Elle y récupère la valise.



Je marche derrière Maman et la valise dans le couloir, les lampes murales en chandeliers, les moulures surchargées des plafonds, les boiseries lustrées à pilastres saillantes et le carrelage aux motifs floraux passé.

– Tu fais attention de ne pas te perdre, il n'y a que cette partie qui est disponible pour les invités.

– Bah, toi, tu devrais avoir le droit d'aller partout, nan ?

Elle pince la bouche. S'arrête dans le couloir.

– Je... je suis comme une invitée, ici. Ce n'est pas ma maison, pas depuis longtemps. Tu vois ce que je veux dire ?

Je hoche la tête. Mais non, je ne vois pas bien.

Une feuille cartonnée aux couleurs du mariage, dessin de lit de princesse, flèche vers une double porte que Maman pousse. Escalier de bois rond, balustre chantourné, la moquette à motifs est retenue sur chaque marche par une tringle de cuivre.

– Je détesterais passer l’aspirateur ici, dit Mam’.

Elle me lance un clin d’œil. Elle est belle, avec ses petites rides, et cette fossette qu’elle m’a transmise. Je prends ma voix de bourgeoise coincée :

– Mais enfin, chère Delphine, vous n’y songez pas, notre majordome Nestor se chargera de cette tâche ingrate.

Elle sourit et chuchote :

– Moins fort, Camille.

Je me pince le nez pour ne pas rire. Ce que c’est bien, quand Mam’ se marre. Elle se met le doigt sur la bouche, mais elle aussi a du mal ne pas pouffer. Je chuchote :

– On s’en fout plus personne ne vit là, non ?

Elle secoue la tête.

– J’espère bien.

Je repense à ce que m’a dit Mathis. Personne ne vit là, mais le jardin est plein de morts.

Premier étage.

Long couloir bien trop haut, tapis sombre qui étale sa langue sanguine à nos pieds, les ampoules jaunasses peinent à traverser la verroterie des luminaires. Un panneau « Privé » bloque les deux doubles portes, loin, au fond. Je repère la table dans le coin droit avec un beau jeu d’échecs. Marbre ou bois ? Il doit y avoir dix chambres ici.

– C’est glauque. Je dis.

– C’est... passé, dit Mam’.

« Camille, Delphine, Julien », des petites fleurs autour de nos prénoms. Un coup d’œil à la porte en face et je note que le père et la mère de Mathis se nomment Pascal et Mélanie. Maman ouvre et entre.

Un grincement derrière moi. Je me retourne. Dans le couloir, il n’y a plus que moi.

Ça ne grince plus. Je ne vois rien. Mais ce corridor tout vieux et mort dans cette maison inhabitée, ça me fait un frisson.

— Camille ?

— J'arrive.

Je referme derrière moi.

Mam' pose sa valise sur le parquet et arrache le couvre-lit mauvasse qui recouvre le matelas comme un linceul.

— C'est propre.

Elle ne voit que le lit, je ne vois que la chambre ; ses lourdes tentures, ses volets intérieurs, son armoire Louis Machin, son bureau de bois sombre. Le plafond est si haut qu'on pourrait y jouer au basket.

— C'est quand même un putain de manoir.

— Camille !

— ... un manoir de ouf.

— Fais attention, s'il te plaît.

Delphine a retrouvé son air de sérieuse. Je laisse la déco « Lovecraft » pour regarder par la fenêtre.

D'ici, je vois le Vénérable. Ses grosses ramures élançées. Merde, ça aurait été super, si j'avais pu l'escalader. Je regarde Maman, qui fait sa Delphine. Mine concentrée, efficace, qui s'occupe du lit comme si on allait s'en servir. Qui fait comme si de rien, dans cette maison qui a été la sienne. Je me lance :

— Ça ne te fait pas bizarre, de revenir ici ?

Elle lève les yeux vers moi.

Elle pourrait me parler. On est là toutes les deux, on vient de plaisanter.

Elle pourrait juste dire ses souvenirs ici, à quoi elle aimait jouer, si elle grimpait aux arbres.

Elle se contente de dire :

— Tu ne peux pas imaginer... Mais c'est très vieux tout ça, j'étais petite, je ne me souviens pas de grand-chose.

— Quel âge quand tu es partie ?

Elle marque un silence. Je sens que je la stresse, qu'elle ne veut pas le montrer.

— Un peu plus jeune que toi.

– Mais, tes parents sont restés ici, où est-ce que tu as vécu...

– Ce ne sont pas de bons souvenirs, Camille.

Sec comme le claquement d'un fouet. Et presque aussi bref. Je ferme ma gueule, j'ai pigé.

– OK.

Elle referme la valise. Essaie de me caresser la joue, je recule le menton. On reste comme ça quelques secondes. Assez froidement, elle dit :

– Bien. On y retourne alors.

Je pose mon sac là, contre le lit. Et puis j'emporte mon livre, des fois que j'arrive à lire discretos à table.

En ressortant, je croise Mathis, qui suit mollement ses parents dans le couloir. Son père a l'air vraiment vieux. Gros aussi, un peu.

– Bonsoir.

Les adultes se saluent, car ils ne doivent pas savoir quoi se dire. La mère de Mathis ouvre la porte de leur chambre.

– Vous êtes des amis ou de la famille ? demande le père de Mathis. On a sans doute été présentés, mais nous sommes si nombreux...

– Oh, je... Je suis la sœur de Marie... Delphine.

Elle rebondit :

– Et vous...

Le père de Mathis sourit :

– C'est la première fois qu'on rencontre sa famille, dit-il. Je suis un collègue de Marc. Pascal. *Ancien* collègue, nous avons travaillé dans la même agence immobilière.

– D'accord, répond Maman.

– Ce manoir est immense ! Les autres invités dorment dans l'aile est. Nous serons les seuls de ce côté. Huit chambres pour un couloir, on ne manquera pas de place.

La mère de Mathis est beaucoup plus jeune que lui, elle dit à Mam' :

– Pascal ne parle que de travail, ne le laissez pas faire : il va essayer d'estimer votre maison. (Elle sourit de sa blague.) Je suis Mélanie, enchantée. Et, voici Mathis.

Il ne dit pas bonjour, mais il me regarde.

Maman ne se formalise pas de son impolitesse et se tourne vers moi :

– Et Camille.

Je me fends d'un bonjour. Pour montrer que je suis polie, puisque les adultes qui ne se connaissent pas ont le besoin absolu de faire savoir que leur progéniture est bien élevée. Mais je suis toujours en colère contre Delphine, donc je le marmonne.

Les parents de Mathis entrent dans leur chambre.

– À plus tard.

– À plus tard.

Mathis me fait un signe de la main avant de les suivre, avachi, comme si les manches de son costume étaient en plomb.

4



Je suis à table, avec les mômes, évidemment.

À une autre table, une poignée d'ados plus grands, quatorze, seize ans, des cousins de Marc, ont l'air de bien rigoler. Leurs portables sont greffés à leurs paumes.

Il y a Mathis qui me rejoint. Lui aussi se coltine les petits, qui grignotent, et se chamaillent, dévorent le pain, se lèvent, salissent leurs petits costumes moches, se courent après, se font gronder.

En prime des gamins intenables, nous héritons du ballet incessant des parents qui essaient de les faire manger, de les faire taire, ou simplement de les faire se tenir calme.

Toute cette sarabande se voit entrecoupée d'un défilé de gens, la famille de Marc, et aussi ses amis, qui pensent devoir parler, dire quelque chose de bien devant les jeunes mariés :

et blabla du papa du marié
(que tout le monde trouve émouvant),

blabla d'un ami du marié
(que tout le monde trouve très marrant).

Chaque fois qu'une nouvelle andouille parle, on a droit à un larsen, car aucun d'entre eux n'a compris qu'on ne

doit pas diriger le micro vers les enceintes. Avec le bruit qu'ils font, c'est impossible de lire.

Les adultes se gavent de vin.

Papa et Mam' applaudissent et regardent, sourient aux gens à leur table, rient des blagues pas drôles de ceux qui viennent parler au micro.

Maman ne devrait-elle pas dire un mot pour sa sœur ?
Raconter une anecdote ?

On ne s'est pas trop parlé, avec Mathis. Il semble un peu seul. Ce doit aussi être mon cas. Même si Papa et Maman viennent me parler de temps en temps, vérifier si je m'ennuie toujours.

Maintenant il y a le frère de Marc qui a écrit une chanson. Sonnet aux rimes plates sur un air de Laurent Voulzy. Je pourrais vomir.

Mathis me voit faire comme je lève les yeux au ciel. Il se penche vers moi, sourire narquois sur la frimousse :

— T'aimes pas la musique ?

— Ah, pardon je n'avais pas compris que c'était de la musique.

Il relève ses lunettes :

— Si tu choppais un téléphone, je pourrais le localiser.

Mathis me chuchote cela. Et je me demande un instant si ce n'est pas juste pour avoir accès au réseau. Peu importe, j'aimerais m'échapper. S'il y a pour de vrai un cimetière à voir dans le parc, c'est le moment.

— Celui de mon père, ce n'est pas la peine, il est greffé à son slip, je lui réponds. Je crois même qu'il doit dormir avec. Mais celui de Mam', c'est faisable. Je suis sûre qu'il est dans sa veste, y a un vestiaire...

— ... pas loin des chiottes. Viens, on y va.

Commence à me plaire le Mathis.

— Ils ont juste servi l'entrée, insiste Mathis.

— Et ils vont mettre au moins une heure avant d'envoyer la barbaque.

Je soupèse les yeux brun noisette, qui me supplient, sans en avoir l'air, derrière ses deux hublots crasseux.

Mathis attend. Je n'ai pas très envie de lui dire oui. C'est un gamin. Je fais mine de me défiler, j'observe les adultes attablés, qui parlent, qui rient et qui s'empifrent, Marie qui fait le tour des tables et irradie de ses sourires les cent convives. Ma tante. Ma nouvelle tante.

Le frère de Marc entame une deuxième chanson.

Mathis lève les bras, genre : « À toi de voir. »

J'acquiesce.

— Tu passes devant, je te rejoins.



Mathis fait mine d'aller aux toilettes, j'attends un peu. Le frère du marié rajoute des « euu » à chaque fois qu'il chante qu'ils s'aimmmmeuuuh. Je me lève, ramasse mon sac, direction le vestiaire. J'ai beau n'avoir rien à craindre, je sens mon cœur qui tape un peu.

Un coup d'œil vers Papa qui rigole, Maman qui parle avec une dame, avec son air sérieux concentré. C'est le genre d'expression pointue dont elle sait user si besoin, pour montrer qu'elle écoute bien. Elle ne verra pas tout de suite ma nocturne cavalcade-fuite.

Je me glisse dans la salle des vestiaires. Je ferme la porte derrière moi. Mathis m'attend près des cintres. Je passe en revue les manteaux. Celui de Maman, c'est le blanc, c'est son plus beau. Je fourre mes mains dans les poches. Rien dans celles de devant. Si, il y a son paquet de clopes, son « presque vide ». Elle a arrêté il y a trois ans. Mais elle garde son paquet, juste au cas où. Ça la rassure. C'est ce qu'elle dit.

Je fais une moue pour Mathis, il grimace un air de détresse. Je fouille la doublure dedans. Rien.

Je soupire. Mathis aussi.

— Changement de plan.
— Elle a un sac ?
— Pas avec elle. Rien n'allait bien avec sa robe... dans la voiture !
Mathis lève ses pouces en « like ».
— Heu... t'as les clés ?
— Mon père.
Les pouces se baissent.
— Je vais les lui taxer, t'inquiète.
Je lui dis ça avec mon air, cet air que Papa aime tant, mon air de gagnante assurée.

★

Mais dans le fond, ce n'est qu'un air ; je plisse à peine les paupières, les lèvres serrées vers l'avant, bouche fendue, menton obtus. Ce masque-là, quand je le mets, je me sens forte. Comme Maman. Même si à l'intérieur, ça tremblote.

— Attends-moi dehors, j'en ai pour une minute.

Je traverse la salle, attrape mon livre sur ma chaise, puis marche droit sur Papa et sa belle chemise, qui discute, à l'aise. Je ne coupe pas la parole, je reste debout près de lui.

— Tu t'amuses bien, Lapin ?

Gros yeux de préado vexée. En vrai, l'abus : on ne dit pas *Lapin*, en public, c'est la règle.

— Il me faut les clés de la voiture.

Il se lève, tâte ses poches, clink, les voilà.

— Merci 'Pa.

— De rien La... ma fille.

Maman m'a bien jeté un coup d'œil par en dessous, mais comme elle a tourné sa chaise, pour parler à une autre personne d'une autre table, je me retourne et puis je file.

Papa m'attrape la main. Raté.



— Camille, je te présente Georges et Suzanne.

Ils sont âgés, tous les deux. Suzanne a les joues rondes, des rides rieuses au coin des yeux, je la trouve belle. Vieille et belle. Lui a le menton qui tombe.

— Bonsoir.

C'est mon erreur, j'aurais dû les saluer, faire un sourire, il m'aurait foutu la paix.

— Georges et Suzanne sont des oncles et tantes de Marc, présente Papa.

Tous les adultes de cette table ont tourné leur regard vers moi. Dans ma robe moche. J'aimerais être encore un mioche, ça me permettrait de les fuir ; l'enfant farouche qui fait sourire.

— Et voici Romain et Julia. Des amis des mariés.

Je hoche la tête poliment. Je tiens mon livre dans la main. C'est mon excuse, s'il me demande pourquoi j'ai besoin de ses clés ; besoin de m'isoler pour lire. Maman n'aura pas pris soin de lui dire que je peux aller dans la chambre de Dracula, à l'étage.

— Ah, tu aimes lire, s'enthousiasme Julia.

— Camille dévore les livres, soupire Papa, comme si cela l'ennuyait.

Il joue un rôle, je n'aime pas ça.

L'ami, Romain, tend un doigt vers Papa :

— Pascal m'a dit que ce manoir possède une bibliothèque immense ! Il a même proposé à Marie de faire évaluer les vieux bouquins par un professionnel.

Là, Maman tourne la tête vers nous. Elle doit le savoir, elle, s'il y a une bibliothèque.

— Et que lis-tu ? demande Suzanne

— De la fantasy, dis-je simplement, un peu de SF, et du fantastique.

— Ah, tu as dû lire *Harry Potter*.

Et là
ça me gonfle.

Parce que oui, j'ai adoré *Harry Potter*, évidemment c'est tellement bien. Mais comme c'est *tout* ce qu'ils connaissent et qu'ils ne savent pas la richesse des autres mondes que j'ai visités au travers des milliers de pages que j'engouffre chaque année, je sens qu'à cette référence, je suis réduite à une enfant qui lit des livres pour petits.

— Comme tout le monde, je dis sèchement.

Papa me fait ses gros yeux ronds : il voit ma bouche, mon nez pincé, mon air mauvais me rattraper.

— Et puis tout *Game of Thrones*. Évidemment.

Papa fait la grimace :

— J'ai interdit la série, trop de scènes un peu...

— ... crues. Mais les bouquins sont bien pires.

Là je souris carrément. Mon sourire carnassier. Il est gêné. J'adore.

Maman s'est crispée, mais continue de parler avec cette dame, à l'autre table. Elle fait semblant de ne pas avoir entendu.

— Je peux aller à la voiture ?

— Oui, bien sûr Lapin.

Après ça, j'espère bien qu'ils ne regarderont plus jamais les « lapins » de la même façon.

Suite à ce triomphe, je me permets même d'aller reposer mon livre sur la table des gamins avant de sortir.

5



Pas encore nuit.

Le soir étale ses teintes bleutées sur la droite. Sur la gauche le couchant replie ses radiations orange et joyeuses au travers du feuillage dense du Vénérable. Un coup de frais me fouette les bras alors que je descends les marches. Je m'éloigne de la fête, de son brouhaha incessant. Mathis est là, tournant le dos, il se tient légèrement voûté ; je le double, le bras levé, je secoue le porte-clé de la voiture.

— Mission accomplie pour ma part, voyons si tu trouves le chemin.

Mathis hausse les épaules, mais un air de vainqueur passe sur sa trombine.

— C'est fas'.

— Faut déjà retrouver la caisse.

Nous remontons l'allée de petits graviers blancs, ses buis taillés comme de grandes pièces d'échiquier. Quelques gamins courent dans l'herbe, quelques adultes grillent une clope.

Mathis me suit, à quelques pas. Je me retourne. Il a ouvert ses yeux en grand, il regarde le sol fixement, tout en marchant. L'air bizarre.

— Hé ho, t'es là ?

Il secoue la tête un instant, inspire une fois.

– Oui, oui, pardon...

Je m'arrête.

– Des fois...

En quelques pas il me rattrape, il reprend la marche à mes côtés.

– Bah, des fois... quoi ? je lui demande.

– Des fois, je zappe.

– Genre... t'as la tête dans les nuages ?

Là il s'arrête carrément et met les mains sur les hanches, comme Peter Pan :

– J'ai pas *du tout* la tête dans les nuages.

Il reprend la marche.

– OK, pas les nuages. Mais tu pensais à quoi ?

Il sourit, un peu crispé par ma question.

– Bah si je zappe, bah, je ne sais pas à quoi je pensais en zappant.

– C'est con.

– Carrément con. Quand ça me le fait à l'école, je me fais grave pourrir.

– Les profs n'aiment pas qu'on gobe les mouches.

– J'gobe pas, je zappe.

– Ah, c'est ma caisse.

Clic clic, le break est ouvert.

J'ouvre. Je fouille.

★

Je cherche dans la porte passager, je fouille dans les vide-poches, tâtonne dans la boîte à gants.

– C'est bon je l'ai, me dit Mathis.

Il s'est assis à l'arrière, derrière le siège de Papa, il tient le smartphone dans la main, et ça l'éclaire d'un voile bleu clair. J'aurais aimé le trouver moi.

Qu'il l'allume sans me demander, je ne sais pas pourquoi, ça pique. C'est le téléphone de Maman. Je préfère ne rien dire. J'attends. Je suis devant, je le regarde dans le rétro. Il semble concentré, ses yeux dans ses grands

hublots ronds semblent avoir doublé de volume et sa pupille, bien plus vivante que juste quelques minutes avant.

Je me retourne

– Tu fais quoi ? T’as trouvé le cimetière ?

Il lève les yeux sur moi. Un gosse qu’on prend la main dans le sac de bonbons.

– Je... peux regarder un truc, trente secondes, avant ?

– Un truc de quoi ?

– Un twitch... il y a une partie en cours.

– Tu veux dire... un jeu en ligne ?

Il hoche la tête replonge le nez, sur son écran, l’air concentré.

– Pourquoi tu fais ça ?

– Pour voir les stats, j’ai une équipe, c’est un vrai sport. C’est... c’est mon truc.

– C’est chelou.

Silence. Il ne dit rien, il tique. Plisse les yeux.

Il me parle sans quitter du regard l’écran minuscule qui l’absorbe.

– Pourquoi ? Les livres c’est chelou aussi, et puis... on dit plus chelou.

– On dit quoi ?

Hausse les épaules et puis marmonne :

– Un médium comme les autres.

– Quoi, un médium ?

Il lève enfin les yeux.

– Artistique : un jeu vidéo, c’est un médium artistique, ça te plonge dans une histoire, comme dans un livre, un film ou une BD.

– Si tu le dis. OK, mais pourquoi tu veux absolument regarder ce truc maintenant ?

– Ma team va se faire laminer ! Je ne suis pas là pour les aider.

– C’est grave ?

Grands yeux. Bredouille.

— Mais, mais, mais...

— OK, j'ai compris, c'est « grave ». Au fait, c'est un médium ou c'est du sport ?

Bam.

Il repose le téléphone sur le siège, sort de la caisse sans refermer, et puis s'en va.



J'ai vexé mon pote de mariage.

Je lui ai joué la même chanson à propos de ses jeux, de son truc, de sa passion, que ce que je reproche aux autres de me servir pour les livres.

« Ce n'est pas sérieux. Ce n'est pas la réalité. Dans la vraie vie... »

La vraie vie est nulle et grise. Triste. Parce qu'il n'y a pas de dragons, pas de fées, pas d'elfes, pas de géants, pas de magnifiques vampires à aimer, pas de zombies à dégommer, pas de batailles à coups d'épée, pas de planètes à explorer, aucun foutu crime à résoudre.

Quelle débile.

Je sors de la voiture. Je cours. Je le rattrape. Je le dépasse. Je me retourne :

— OK, c'est ton truc et c'est sérieux.

Lèvres serrées, il me répond :

— Tu n'y crois pas.

— Si, c'est juste... pas mon truc. Et comme ce n'est pas *mon* truc, j'ai l'impression que c'est bizarre. Mais je comprends que c'est important pour toi. Tout comme c'est important pour moi, les univers dans les bouquins, comme, je ne sais pas... comme c'est important pour des gens de regarder des types courir après un ballon. Moi je trouve ça con, bah, pour certains c'est leur passion, ça les fait vibrer, c'est leur truc. Chacun son truc.

Il silence.

— Putain, dit-il, c'est comme ça que je devrais l'expliquer à mon père.

Je ne peux m'empêcher de sourire, je n'aurais pas cru qu'il pouvait jurer, avec sa tête d'enfant sage.

— Il aime le foot ?

— Grave.

— Alors c'est *exactement* comme ça que tu devrais le lui dire.

Et puis je silence à mon tour. C'est lui qui enchaîne :

— Tu veux toujours voir le cimetière ?

— Yes !

Je lui pose dans la main le portable de Maman.

— Tu veux regarder ton truc d'abord ?

— Nan toute façon on a perdu.

— *Let's go.*



À s'enfoncer dans la forêt, sous les ramures, il fait plus sombre, plus froid. J'aurais dû m'attraper un sweat à capuche. Mathis nous pousse dans le bois mal entretenu qui s'étend à l'arrière du manoir. Une ronce agrippe ma robe. Aïe. Mam' va grogner. Nous avançons à travers les essarts, nous contournons les touffes de bruyère.

— Y a pas un chemin ?

— Pas balisé sur Maps. Du coup je suis en satellite, on voit pas bien, à cause des arbres.

Devant moi se dessinent deux piliers de pierre, une grille métallique. Comme celle de l'entrée, à l'opposé.

— À mon avis, c'est par là...

Je pousse la vieille grille qui chante une plainte grinçante de ferraille rouillée. Mathis lève le nez de son écran, l'air ahuri.

— T'es sûr ?

— Tu vois un autre chemin ? je réponds.

– Je vois ce truc sur la carte, dit-il en montrant un point sur l'écran, c'est la bonne direction.

Je ne vois rien. Si. Une sorte de cabane, nous avançons par là. C'est un tout petit bâtiment, comme une minuscule tour. Mais il n'est pas en pierre, comme le manoir. C'est plus récent. Des parpaings. Il y a une porte de fer, une grille scellée au mur qui en bloque l'entrée. Je colle mon nez sur un barreau. C'est noir comme un tombeau.

– C'est ça le cimetière ?

– Je ne crois pas...

Mathis met la LED en marche. Derrière la grille, on entrevoit une pilasse de pierre, une poulie et sa corde.

– Un puits.

Je plisse les yeux, on devine le gouffre, ça sent l'humide.

Je pousse sur la grille. C'est plus que bloqué. J'aimerais bien me pencher au-dessus avec la lampe pour voir à quel point c'est profond.

Mathis éteint pour regarder sa carte sur l'écran. Tout est si noir soudain, et ce gros boyau sombre qui vient de disparaître dans les ténèbres me fait frissonner.

– Nan, le cimetière c'est plus loin, vers l'ouest.

Nous laissons la cahute, et son puits. Mathis passe devant et nous reprenons la marche. Nous crapahutons, au milieu de ces troncs, perdus entre les ombres. Je ne sais pas si c'est vraiment un sentier. Nous frôlons les branches. Je me dis que ça aurait été bien, une lampe de poche. Un truc de plus à ajouter à la liste dans mon sac, en cas d'attaque de zombies.

Je trébuche sur une racine, je cherche à y voir au sol, et si j'y vois moins bien, c'est à cause de la brume.

Un bloc de fumée blanche. Des langues sirupeuses, douces, poudreuses, qui enveloppent, épousent, frôlent mes jambes, noient mes pieds, occultent la terre. Et comme elles se délient, ces longues langues de brume alanguies, comme elles louvoient et se déploient chaque fois que je pose un pas. Un frisson me traverse le dos,

il n'y avait pas trace de brouillard avant de passer devant le puits. Et là, à peine plus loin, je distingue mal les branches à quelques mètres. La brume étend sa densité blafarde, et teinte d'un blanc laiteux les troncs gris qui semblent la percer sur le semblant de chemin. Mathis ne dit plus rien. Il cherche le réseau. Il tente de se repérer sur la carte du smartphone. Je jette un œil derrière, je veux m'assurer qu'on retrouvera la route. On pourrait se perdre dans cette purée pâle. J'avance, derrière Mathis.

Et comme nous marchons, les doigts entrelacés des branches semblent s'ouvrir et le brouillard, tel un tapis mouvant, blanchâtre et transparent, guide mon regard vers une combe à la pente légère.

Je pose la main sur l'épaule de Mathis. Qui sursaute.

Le cimetière est là.

ANNE SCHMAUCH
**COMMENT
LE MONDE
EST PARTI EN
SAUCISSE**

ILLUSTRÉ PAR
LOUIS GHIHAULT



**COMMENT
LE MONDE
EST PARTI EN
SAUCISSE**



ANNE SCHMAUCH
COMMENT
LE MONDE
EST PARTI EN
SAUCISSE

ILLUSTRÉ PAR LOUIS GIBAUT

Pépix
ÉDITIONS SARBACANE

*Pour Félicien, à quand la cabane de montagne
haut perchée sur un gratte-ciel ?*

1

Je hais les microbes
(et les chiens saucisses)

Premier jour de vacances. Allongé sur le sable doré de mon île privée, je sirote un cocktail multicolore au bord de l'océan translucide. Un dauphin bondit à quelques mètres de moi. Je lui fais un petit coucou. Il me répond d'un rire malicieux. On est copains, lui et moi. Brusquement, l'eau se trouble. Le dauphin se carapate. Une créature mi-concombre de mer, mi-zombi gélatineux sort des flots et me renifle les doigts de pied. Une seconde bestiole, plus gluante encore, s'approche de ma serviette en reniflant.



– On joue à un jeu ? Dis, on joue à un jeu ?

Je me réveille en sursaut.

Debout à côté de mon lit, Alex, mon petit frère, me colle une boîte de Memory sous le nez. Je jette un œil à mon réveil. Il n'est pas encore sept heures. Je referme les yeux, espérant décourager l'importun. Un reniflement m'apprend que le morveux n'a pas lâché l'affaire. Du haut de ses huit ans, il a largement passé l'âge de jouer au Memory, mais il adore ce jeu. Probablement parce qu'il est hyper fort et qu'il a lui-même dessiné toutes les petites cartes de son exemplaire.

À présent, un truc humide m'explore les orteils. Horreur ! Mon frère est accompagné du diable en personne : **SAUCISSE**. Saucisse est un teckel. Il a la forme d'une saucisse. Et il en a aussi l'esprit, vaguement tordu.

Mon frère se marre.

– Il veut jouer avec toi, lui aussi !

C'est tout le contraire. Ce chien me hait !

– Saucisse, dégage ! je grogne en agitant les pieds.

Au lieu d'obéir, il me saute dessus et tente de me lécher le visage en jappant.

Je me redresse brusquement et je braille :

– **Stop !**

Cette fois, le chien s'immobilise. Je remarque alors que Saucisse et Alex portent tous les deux un bonnet de Noël qui clignote ainsi qu'un pull de Noël, le tout, tricoté par Papa. On dirait deux trolls. Deux trolls pleins de morve.

Je rôle :

– Déjà, on frappe avant d'entrer. C'est marqué en grand sur la porte. Et aussi en petit.

– On a frappé ! réplique mon frère. C'est bon ? T'es réveillé, maintenant ? On joue à un jeu ?

– Qui vous a autorisés à franchir la ligne jaune de sécurisation sanitaire ? Vous vous êtes désinfecté les mains au moins ?

Sur le seuil de ma chambre, j'ai tracé une ligne jaune qu'il est interdit de franchir sans s'être frictionné les mains avec du gel hydroalcoolique. (Gel que j'ai aimablement scotché à l'entrée de ma chambre, accompagné d'une consigne simple et claire : « LAVEZ-VOUS LES MAINS. MERCI ».) Alex est une véritable usine à morve. Son nez regorge à coup sûr de microbes, virus et champignons qui



ne demandent qu'à conquérir le monde et rayer l'humanité de la carte des vivants. Quant au teckel, je n'en parle même pas. Il aime tellement fouiller les poubelles que sa bave est probablement plus toxique que celle d'un varan de Komodo. Et rien que d'imaginer ses dessous de pattes, j'ai le vertige. Elles abritent forcément plus de germes que l'univers ne compte d'étoiles. J'aurais bien construit un pédiluve dans le couloir. Mais Papa a refusé.

Mon frère obtempère et se désinfecte les mains. Pour Saucisse, c'est peine perdue. Histoire de me narguer, il fait le tour de ma chambre en flairant tout ce qui lui tombe sous la truffe.

– **Rappelle ton sac à miasmes !**

je demande à Alex.

Alex le prend dans ses bras et le serre contre lui.

– N'écoute pas Célestin, mon pote. Il ne sait pas ce qu'il dit.



Ensuite, mon petit frère explique :

– Papa a terminé de décorer le chalet pour Noël. Il demande si tu veux assister à la mise en marche des illuminations avec nous.

Noël, je ne suis pas fan. Ok, on s'échange des cadeaux. Mais on s'échange surtout des rhumes et des bactéries. Je m'apprête à refuser lorsque Saucisse repart pour un tour de chambre. Je peux toujours lui ordonner de sortir, il n'écouterait rien. Alors pour mettre fin au carnage, je crie :

– C'est bon, j'arrive !

– Super !!!

Alex quitte alors ma chambre en courant tandis que Saucisse continue de tout renifler avec désinvolture.

Je m'habille à la hâte. J'ai un plan pour me débarrasser du toutou.

À la cuisine, je sors son sac de croquettes du placard et je le secoue. Saucisse arrive ventre à terre, littéralement, puisqu'il a toujours le ventre qui traîne par terre à cause de ses mini-pattes. Là, je lui trace un chemin en croquettes qui part de la cuisine, qui passe sous la table du salon puis sur le canapé. Sauf qu'au bout



du canapé, j'ai ouvert le carton géant plein de guirlandes que Papa a remonté de la cave en prévision de ses prochaines vidéos. Lancé comme une tractopelle doublée d'un aspirateur, le teckel remonte la piste des croquettes puis *Plouf* ! Emporté par son élan, il tombe dans le nid de guirlandes. Il se débat pour en ressortir, mais plus il s'agite, plus il s'emberlificote dedans.

– Un-Zéro, vermine, je le nargue avant de fermer le carton.

Il est temps que ce chien comprenne qui est le maître...

Il fait encore nuit. Devant le chalet, Alex clignote sous son bonnet lumineux. Juché sur une échelle, mon père finit d'installer une guirlande de fausses stalactites au fronton du chalet. Il porte un bonnet lumineux, lui aussi, et il est vêtu d'un pull de Noël orné d'une boule à neige, tricoté par ses soins. Le modèle « boule à neige » est son modèle fétiche, car il lui a valu la gloire sur les réseaux sociaux. Plus connu sous le nom de Jean Tricote, mon père est une star du tricot. Au départ, il partageait modestement ses astuces sur

Internet. Mais de fil en aiguille et de buzz en buzz, il est devenu un influenceur tricot suivi par des millions de followers. Parmi ses abonnés, sa chaîne YouTube « Tricote ta vie » compte plusieurs têtes couronnées ainsi que des stars de cinéma de renommée internationale. En tant qu'influenceur tricot, l'hiver et Noël sont naturellement des périodes de gros rush, et Papa enchaîne les vidéos, les rendez-vous avec les VIP qui veulent des pulls de Noël à leur effigie et les commandes de dernière minute.

En redescendant de l'échelle, Papa m'aperçoit.

– **Ho ho ho** ! Bonjour mon sucre d'orge ! C'est gentil de t'être levé tôt pour assister au lancement officiel de la saison de Noël ! **Ho ho ho** !

Moi, je ne rêve que d'un seul lancement, celui de **Saucisse-le-boulet** et d'**Alex-le-morveux** en orbite autour de la Terre. D'autant que le teckel vient de revenir. Je ne sais pas comment il a réussi à se libérer du carton, mais il est tellement emmailloté dans les guirlandes qu'on dirait une pelote de laine. Je ricane. J'espère que ça va lui faire passer l'envie de venir renifler mes affaires. Mon père rouspète :

– Ah non, Saucisse ! C'est pas le moment de faire le fou avec les guirlandes, j'en ai besoin pour mes vidéos !

Le chien me jette un regard accusateur, mais je l'ignore royalement. Alex se précipite pour l'aider à se dépêtrer.

– **Mon Saucisson-Saucissette** ! s'écrie-t-il. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? T'es tombé dans le carton ?

Une fois l'incident réglé, mon père branche la prise qui commande toutes les guirlandes. Et la nuit s'illumine. Fausses stalactites lumineuses qui ruissellent du toit, flocons multicolores qui dégoulinent des fenêtres, toit scintillant de givre aux milles paillettes étincelantes, Père Noël suspendu à la cheminée... Pour fêter le premier jour des vacances de Noël, Papa a décidé d'éblouir sa communauté de joyeux tricoteurs, tricoteuses. Et il n'y est pas allé de main morte. Le chalet croule sous les lumières. Quant à la petite forêt de sapins qui commence au fond du jardin, elle étincelle de toutes ses aiguilles. Il y a même un traîneau à taille réelle tiré par quatre (faux) rennes prêts à s'envoler.



– C’est magique, murmure Alex.

Les yeux de mon petit frère s’allument plus fort que les guirlandes. Saucisse remue la queue comme s’il allait décoller.

– Je vais faire des vidéos de dingue ! jubile Papa.
Ah ! Attendez ! Le clou du spectacle !

Il se dirige vers l’abri de jardin dont il ressort en brandissant un énorme boîtier.

– C’est quoi ? demande Alex.

– Tu vas voir... J’ai acheté ce booster de lumière sur Internet... Je sens que ça va détonner.

Mon père nous tend une paire de lunettes de soleil.

– Tenez les enfants, mettez ça sur le nez ! C’est plus prudent.

– Il fait encore nuit, je dis.

– Pas pour longtemps !

Papa branche la prise électrique qui commande toutes les guirlandes sur son mystérieux boîtier. Et il tourne la molette du booster à fond. Là, c’est comme avant, mais en pire. Toutes les guirlandes passent en mode Las Vegas atomique. Je ne sais pas de quelles particules illégales est faite cette lumière,

mais à mon avis, on la repère de la station spatiale internationale.

– On peut même choisir le style de clignotement, s’emballe mon père.

Et il se lance dans une démo. Pulsations lentes, pulsations rapides, rythme à trois temps, changement de couleurs. J’en ai presque les yeux qui tombent.

– T’as pas peur qu’un pilote de ligne fasse une crise d’épilepsie ? je demande.

– Au contraire, ils vont adorer ! C’est l’esprit de Noël !

Il me semble justement voir quelque chose tomber entre les sapins. Je cligne des yeux. Plus rien. Après tout, c’est peut-être juste ma rétine qui est en train de se décoller.

Brusquement, **CLAC !**

Tout s’éteint.

C’est le noir complet.

Puis, derrière moi, j’entends les portes de notre ascenseur s’ouvrir. Ah. La panne d’électricité ne concerne que nous. Une silhouette se dresse dans l’obscurité, juste à côté du tableau électrique. Je reconnais Monsieur Bernard, le voisin d’en dessous.

C'est lui qui vient de couper l'alimentation électrique de notre étage, et il râle :

– C'est pas bientôt terminé vos âneries ? Vous allez faire disjoncter l'immeuble ! Peut-être même tout Paris, bande de demeurés !

Oui, tout Paris. J'ai tendance à oublier de le préciser quand je suis là-haut. Nous vivons dans un chalet tout en bois entouré de sapins comme si on était à la montagne. Sauf qu'on n'est pas à la montagne. Notre sommet à nous, c'est le toit d'une tour de vingt étages plantée au bord du périphérique parisien.

Quand il a commencé à cartonner sur le Net sous le nom de **Jean Tricote**, Papa a fait bâtir ce petit chalet qui sert à la fois de décor pour ses vidéos, et de maison. Le monde entier pense que Jean Tricote, l'as de l'aiguille, vit dans les alpages, mais si Papa tournait la caméra dans l'autre sens, ses followers découvriraient que nous avons une vue imprenable sur la banlieue, ses tours, ses entrepôts et ses centres commerciaux.

Nous avons des voisins, donc, qui malheureusement, n'accueillent pas toujours les expérimentations de Papa avec l'ouverture d'esprit nécessaire.

Après s'être confondu en excuses auprès du voisin, qui n'a de toute évidence **PAS** l'esprit de Noël, Papa et Alex regagnent le chalet. Je m'apprête à les suivre, lorsqu'un grognement attire mon attention. C'est Saucisse. Il a vu quelque chose, on dirait. Il me semble moi aussi apercevoir une ombre filer entre les sapins. Le temps que je m'approche, elle a disparu.

– Y a quelqu'un ? je demande.

Personne. J'ai dû rêver. À part Monsieur Bernard, qui est le concierge, en plus d'être le voisin, personne ne peut monter jusqu'ici. Il faut un code spécial pour utiliser l'ascenseur qui mène à notre toit-terrasse aménagé en forêt des Alpes. Enfin... « Forêt » est un grand mot pour décrire les cinq sapins trapus plantés sur la terrasse devant notre chalet. Mais mon père adore le concept. Il dit qu'on s'y croirait, à la montagne. Et en mieux, même, vu qu'en plus de l'ambiance, nous bénéficions du confort urbain : ascenseur pour descendre dans la vallée, vide-ordures super pratique pour jeter les déchets directement dans les grandes poubelles du pied de la tour, sans se taper chaque fois les vingt étages.

Je m'approche du parapet. Et je contemple le paysage. Dans le petit matin d'hiver, les enseignes publicitaires plantées sur le sommet des immeubles donnent des couleurs à la nuit. Ici, au 20^e étage, loin des miasmes, germes champignonnesques et humains, j'ai la sensation de dominer le monde.

Je sens soudain quelque chose de tiède ruisseler contre ma cheville. Je baisse les yeux. Saucisse est à mes pieds. Il a levé la patte et tout en me fixant d'un regard froid comme l'acier d'une lame de couteau, il me fait pipi dessus, comme si je n'étais qu'un vulgaire lampadaire !

– **ARRRGHHHH !**

Combien de milliards de microbes nagent dans un jet de pipi de teckel ? Paniqué, je cours vers la maison. Je vais être obligé de brûler mon survêtement. Et de m'amputer le pied.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Papa sans lever le nez de la caméra qu'il est en train de régler pour sa prochaine vidéo.

– **C'est Saucisse !** je crie. **Il m'a fait pipi dessus !**

– Rooo, t'es sûr de toi ? C'est pas son genre...

Saucisse entre à son tour dans le salon et, le regard plus innocent que celui d'un faon, il semble me dire : « Un partout, mon grand ». Il rejoint ensuite mon frère sur le canapé pour se faire gratouiller la tête.

Ah ouais, ils sont de mèche.

Les vacances vont être longues.

BONUS N°1

« Tricote ta vie »

Salut, mes cote-coteurs, cote-coteuses !
On me demande souvent quelle
est la laine idéale pour tricoter
un deltaplane ou un parachute.

Alors c'est parti pour un
tuto spécial « Laine » !



Quelle laine utiliser pour tricoter un deltaplane ?



TRICOTE TA VIE
12 M d'abonnés

s'abonner

👍 340K 🗨️



• **Mérinos :**

Idéale pour tricoter les parachutes, les parapluies et les deltaplanes. Cette laine est imperméable, on dit même qu'elle aurait de SUPER pouvoirs paratonnerre ! Attention toutefois à la grêle... Ça fait des trous HAHAAH !



• **Mohair :**

Idéale pour les GRANDS classiques, genre bonnets, gants, pyjamas.



• **Alpaga :**

Idéale pour les housses de voiture, les rideaux et les parasols. Sa laine resserrée vous protège du soleil !





• **Angora :**

Idéale pour les chaussettes.
C'est tout doux, un vrai câlinou
pour les pieds !



• **Cachemire :**

Idéale pour les robes
de bal et les salopettes
de travail.



• **Shetland :** Idéale pour les manteaux
pour animaux. N'est-ce pas, Saucisse ?
Viens là mon chien ! Montre à la
caméra ta jolie veeee... SAUCISSE,
NON ! Lâche cette aiguille !!!

Ne manquez pas la prochaine vidéo :
La laine du mammouth laineux aurait-elle
permis de tricoter de bonnes chaussettes ?

2

Je déteste les pigeons.
Presque autant que Saucisse

Une douche et un savon entier plus tard, je regagne la cuisine. Mon petit frère a le sourire ravi-flippant d'un lutin planté sur une bûche de Noël. J'en déduis qu'il neige. Je jette un œil par la fenêtre. J'ai vu juste : de gros flocons tombent par paquets et recouvrent les sapins d'un manteau blanc.

– T'as vu, c'est trop beau ! s'extasie Alex, le nez écrasé contre la baie vitrée.

Je ne comprends pas tout ce foin autour de la neige. La poudreuse, ce n'est jamais que de l'eau

cristallisée qui congèle les microbes pour mieux les recracher à la face du monde. Je m'apprête à faire profiter Alex de mes lumières, mais il pose un doigt sur ses lèvres pour me faire signe de me taire : Papa est en plein tournage de sa vidéo du jour. Installé dehors, dans le traîneau éclairé par mille guirlandes, il explique à ses fans comment réaliser un flocon de neige en tricot.

Une fois qu'il a terminé, il se remet au boulot. Autrement dit, il tricote. Pour sa plus grande fierté, la famille royale britannique lui a commandé une série de pulls de Noël, et il n'est pas en avance.

Quelques instants plus tard, Saucisse, qui était sorti faire un tour entre les sapins, gratte à la porte pour qu'on lui ouvre. Le teckel s'est visiblement roulé dans la neige et il a le même air ravi-flippant que celui de mon petit frère. Il tient une boîte dans la gueule, qu'il dépose aux pieds de Papa.

Mon père prend un air faussement fâché :

– Ouh ! Le vilain chien-chien qui m'a encore chipé un colis !

En tant qu'influenceur aux millions de followers, Jean Tricote reçoit de nombreux colis envoyés par toutes sortes de marques plus ou moins liées aux travaux d'aiguilles, afin qu'il en fasse la publicité auprès de sa communauté. Et en tant que chien stupide, Saucisse adore jouer avec les boîtes et les cartons, qu'il planque un peu partout dans la maison.

En ouvrant le paquet, Papa sourit.

– Oh ! Des petits cristaux de sucre pour la pâtisserie !
Ouah ! **Ça brille fort !**

Papa examine l'emballage sous toutes les coutures.

– Aucun mot. Pas de carte de visite. À tous les coups, ça vient de chez Lazurée. Ils m'ont dit qu'ils se lançaient dans un concept de bijouterie-pâtisserie de luxe. J'imagine que c'est du fondant déshydraté pour réaliser du glaçage.

Saucisse s'est approché pour renifler le sachet avec frénésie, comme s'il s'agissait de croquettes fraîches.

Papa le repousse :

– Hé ! Non, ma Saucisse, c'est pas pour toi, ça !

Mon frère, qui avait filé entre-temps dans sa chambre, vient de réapparaître vêtu de sa combinaison de ski. Il se plante devant mon père.

– C’est quand qu’on va faire des bonshommes de neige ?

Mon père soupire, dépité.

– Je ne pourrai pas t’accompagner aujourd’hui, **mon chevreau des plateaux**. Tu sais, Noël, c’est la grosse période. Et puis, avec cette commande de la famille royale, je ne m’en sors pas. Mais ton grand frère va t’accompagner à l’aire de jeu. N’est-ce pas, Célestin ?

Avant même que j’aie le temps de protester, Alex se jette sur moi pour me coller des bisous à la morve de cerveau enrhumé.

– Hé ! Qui a dit que j’acceptais ? je proteste.

L’aire de jeu, c’est surtout la foire aux germes assassins. Entre les enfants, les rats et les pigeons, je ne vois pas de meilleur endroit pour choper la grippe du rongeur. Ou pire, la peste à plumes.

Les yeux d’Alex s’emplissent de larmes. Papa me foudroie du regard.

Ok, ok...

En attendant l'ascenseur, je sens un frôlement contre ma cheville. Je sursaute. C'est Saucisse. Le regard sournois, il me tourne autour comme un moustique qui se prendrait pour un grand requin blanc.

– Si tu me refais pipi dessus, **je te mange grillé entre deux tranches de pain**, je menace entre mes dents.

Le teckel diabolique prend alors son air de chaton abandonné et se met à couiner de trouille. Mon frère réagit dans la seconde.

– Qu'est-ce que tu lui as fait, encore ? Regarde, il est terrifié !

Je soupire. Inutile d'argumenter. Ce chien mérite un César en manipulation.



– T'as vu comme c'est beau, fait Alex en découvrant l'aire de jeu recouverte de poudreuse.

– L'ennui avec la neige, je réplique, c'est qu'on ne voit pas ce qu'il y a dessous. On pourrait très bien piétiner un cadavre sans le savoir.

– Tu crois qu’il y a un cadavre ? demande Alex, mal à l’aise.

– Je sais pas. De toute façon, s’il y en avait un, on ne le saurait pas.

Mon frère me fixe en battant des paupières quelques secondes, probablement le temps que l’information traverse la morve qui obstrue son cerveau. Mais il faut croire que la barrière est trop épaisse, car il retrouve son sourire ravi et me tire par la manche.

– On joue à un jeu ?

– J’ai d’autres projets, je dis en sortant un livre sur les vertus insoupçonnées de l’eau de Javel.

Alex fait une moue boudeuse, mais il n’insiste pas et part à la poursuite de Saucisse. Le teckel fait le tour de l’aire de jeu en cherchant où il va déposer un pipi de bienvenue. Peut-être même autre chose. Quand je vous dis que la neige est un nid à surprises...

De mon côté, je me cherche une place stratégique, le plus loin possible de tout ce qui se mouche et de tout ce qui vole. Malgré la neige, les pigeons n’ont pas déserté la place. Eux, c’est pire que Saucisse. Ils ne se contentent pas de humer le contenu des poubelles, ils

s'en nourrissent. Vomi compris. Rien que de les voir se dandiner au loin, ça me donne envie de me plonger dans une cuve de gel hydroalcoolique.

Une fois le banc idéal déniché, je me désinfecte les mains avec précaution, remets mes gants puis enfonce mes bouchons d'oreille. Enfin, j'enfile mon casque antibruit. Là, bien au chaud dans ma bulle sanitaire et sonore, je me plonge dans mon livre.

Finalement, la matinée va peut-être ressembler à quelque chose.

À chaque fin de chapitre, je m'assure d'un regard que mes deux trolls sont toujours dans le coin. Alex s'est fait des amis humains avec lesquels il construit un bonhomme de neige. Quant à Saucisse, chaque fois que je le cherche, il trotte dans un coin différent. Je ne sais pas ce qu'il fabrique, et je m'en fiche. L'essentiel, c'est qu'il ne soit pas dans mes pattes.

Une fois mon livre terminé, je lève la tête. Et je manque de décéder vivant. Mon banc isolé est entouré de pigeons ! Ils sont une cinquantaine à crapahuter

dans la neige autour de moi. Absorbé par ma lecture,
je n'ai rien vu, mais je suis cerné !

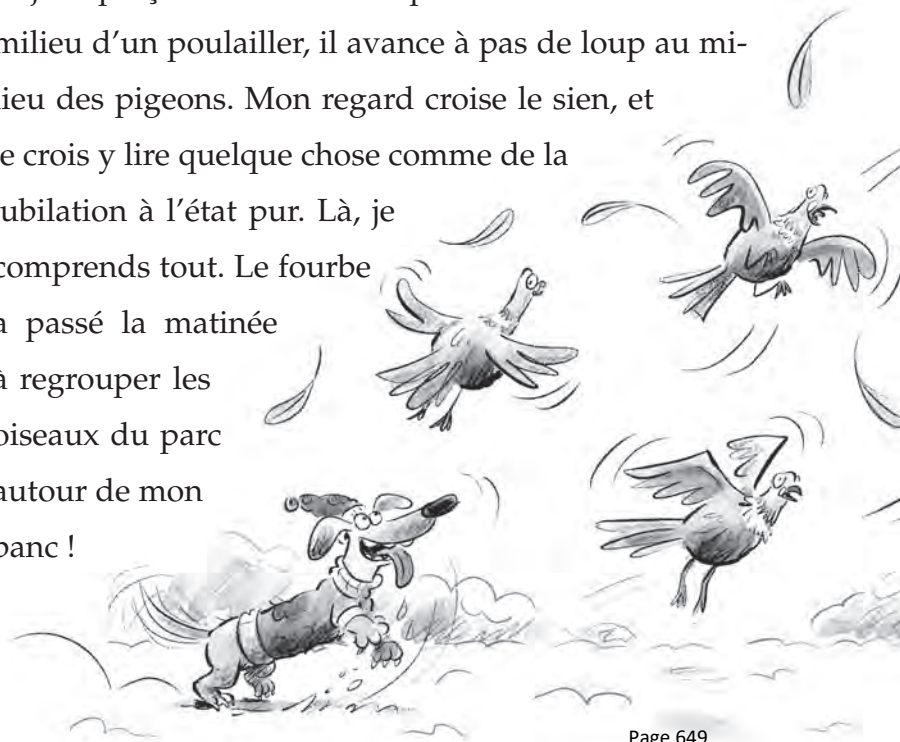
Ne pas s'affoler.

Inspirer.

Expirer.

Le moindre mouvement désordonné provoquerait un envol massif. Et qui dit envol massif, dit risque élevé de collision. Et qui dit collision... Je préfère ne pas songer à ce que ça impliquerait en termes de projection de maladies fulgurantes plus ou moins létales.

Je me lève du banc le plus délicatement possible. Et je l'aperçois... Saucisse. Tapi comme un renard au milieu d'un poulailler, il avance à pas de loup au milieu des pigeons. Mon regard croise le sien, et je crois y lire quelque chose comme de la jubilation à l'état pur. Là, je comprends tout. Le fourbe a passé la matinée à regrouper les oiseaux du parc autour de mon banc !



Figé comme une statue, je grogne entre mes dents :
– Saucisse, si tu fais un seul geste, tu finis en terrine.

Trop tard. Saucisse s'est élancé dans la nuée en aboyant comme un fou. Effrayés, les rats volants s'envolent et, dans un grand froissement d'ailes, me foncent dessus. Gagné par la panique, je fais de grands gestes pour détourner la meute. Raté. Des dizaines d'ailes me frôlent.

Une fois le nuage envolé, je me



retrouve seul face à Saucisse. Le teckel me fixe l'air de dire : « Deux-Un, petit gars. »

Attiré par mes cris, Alex nous rejoint, et me pointe du doigt, horrifié.

– Oh non ! Y a un pigeon qui t'a fait caca dans les cheveux.

Hein ?! **Dans les cheveux ?!**

– On rentre, je me contente de dire.

Je vais devoir m'amputer la tête. Mais d'abord, je vais arracher celle de Saucisse.

3

Rencontre au sommet

Deux savons et une bouteille de shampoing plus tard, je sors de la douche. Je m'examine dans le miroir. Ma peau n'a pas l'air de se désintégrer. A priori, j'ai échappé à la lèpre foudroyante du pigeon. Ne crions pas victoire trop tôt : **j'ai peut-être un Ebola aviaire à retardement.**

Au salon, le tictictic des aiguilles bat son plein. Papa n'a pas chômé ce matin. Il est sur le point de terminer le pull du plus jeune des princes de la couronne d'Angleterre. Je me plante devant lui et je balance tout.

– **Papa, Saucisse a essayé de me tuer.**

Sans lever les yeux de ses mailles à l'endroit mailles à l'envers, il fait une moue dubitative.

– Roooo voyons, Célestin, on parle d'un teckel ! Et **d'un amour de teckel, en plus !**

Saucisse, qui était couché sur le canapé, se dandine jusqu'à mon père, pose ses pattes avant sur ses cuisses et lui compose sa plus belle tête kawaiï. Papa lui gratouille les oreilles.

– Mais oui, ça c'est un amour de saucisse. Ça c'est le grand loup à son papa.

Après cette séance de gagatisation des plus embarrassantes, Papa enfile son gilet d'hiver en mohair, celui qui a eu tant de succès que le célèbre rappeur NoniNon lui en a commandé un exemplaire.

– Tu t'en vas ? je demande.

Mon père m'ébouriffe les cheveux.

– Je suis désolé, **mon lapin angora**, j'ai un rendez-vous important, ce soir. Je présente mes nouvelles créations à Louis Bouton, ils envisagent une collab' pour leur prochaine collection. Tu veux bien t'occuper de ton

petit frère et de Saucisse encore ce soir ? Je vous ai préparé des biscuits de Noël.

Et il sort dans la nuit, me laissant seul avec les deux microbes.

Quand je passe la porte de la cuisine, une douce odeur de biscuit me chatouille les narines. Papa a eu le temps de préparer cinq grands sablés. Un bonhomme de neige, un cadeau, un Père Noël et deux rennes. Il a utilisé un glaçage de luxe et les biscuits scintillent comme des bijoux.

– T’as vu comme ça brille ? fait Alex.

– Stylé, j’avoue. Tu veux lequel ?

Après avoir hésité un long moment, il se décide pour le sablé en forme de cadeau. Je m’apprête à choisir le mien, lorsque Saucisse déboule en jappant.

– Mais oui, t’inquiète pas. **Tu peux en choisir un, toi aussi !** s’amuse Alex.

Mon petit frère lui colle aussitôt l’assiette de biscuits sous la truffe. Et le chien s’empresse de les renifler tous.

– Hé, mais **c'est dégoûtant !** je crie.

Je tente de récupérer l'assiette, mais c'est trop tard. Après avoir bavouillé sur tous les sablés. Il se jette sur le plus grand, le bonhomme de neige, et n'en fait qu'une bouchée.

Alex me tend l'assiette, mais je la repousse. Les gâteaux viennent d'être reniflés par une créature dont la truffe hume toutes les espèces de cacas qu'elle croise. Hors de question d'y toucher.

– **Tu veux m'assassiner ?**

– Comme tu veux, ça nous en fera plus, à Saucisse et moi, il réplique la bouche pleine.

Sauf que le visage d'Alex se tord en grimace.

– Ils ont un drôle de goût, ces gâteaux.

Pour s'en assurer, il croque dans un deuxième biscuit, en forme de Père Noël, qu'il mâchouille avec application.

– Ouais, pas très bon. J'ai l'impression que ça vient du glaçage Lazurée de ce matin. Pas top. Ils devraient se contenter de fabriquer des bijoux.

Saucisse ne semble pas de cet avis. Il se tortille dans tous les sens pour avoir un deuxième gâteau scintillant. Alex lui tend un biscuit en forme de renne, qu'il avale en un clin d'œil.

Le glaçage serait-il fabriqué à base de croquettes pour chien ? Cela expliquerait le drôle de goût signalé par mon frère, mais ce ne serait pas très « esprit de Noël », comme blague, ni très digne d'une enseigne aussi luxueuse que Lazurée.

Dehors, les grelots de la grande guirlande qui s'entortille entre les sapins se mettent à tintinnabuler furieusement, comme si quelqu'un s'était pris les pieds dedans. Étrange.

Inquiet, mon frère s'approche de la fenêtre.

– Il y a quelqu'un, on dirait.

Je risque un œil par la fenêtre moi aussi. Bizarre. Personne ne peut se prendre les pieds dans la guirlande, parce que personne ne peut arriver jusqu'à nous, normalement. L'accès à notre toit-montagne se fait grâce à un code spécial qui permet l'ouverture de l'ascenseur directement chez nous...

– C’est probablement le vent, je dis.

Mais je vois bien que l’hypothèse ne tient pas. D’une, parce qu’il n’y a pas de vent. De deux, parce que le tintinnabulement reprend de plus belle.

– C’est peut-être un voleur, s’inquiète Alex. Tu veux pas aller voir ?

– Aller voir ? Vas-y, toi !

– T’es le grand frère, non ?

Pas très rassuré, j’attrape le rouleau à pâtisserie qui traîne au bord de l’évier, histoire d’avoir une arme pour me défendre et j’entrouvre la porte-fenêtre donnant sur le jardin-terrasse. Saucisse, plus courageux que moi, file comme une roquette en direction des sapins. Un frémissement parcourt les branches tandis que les grelots grelottent de plus belle.

C’est officiel. Il y a quelqu’un.

Le cœur battant, je me dirige vers les sapins. Saucisse m’a rejoint et pour une fois, j’aimerais bien qu’il reste près de moi et qu’il se la joue chien de garde... mais je n’y crois pas des masses. Saucisse n’a rien d’un rottweiler. Il n’y a qu’avec moi qu’il est tordu.

– Y a quelqu’un ? je demande.

Personne ne répond.

En même temps, je n'ai pas vraiment appelé, j'ai à peine murmuré.

Je fais un pas entre les sapins et là, j'aperçois une fille. Elle porte une sorte de combinaison bleu pastel confectionnée dans une drôle de matière qui ressemble à du plastique. Elle a l'air d'avoir mon âge à peu près. Mais surtout, elle a l'air fâchée. Très fâchée.

Les yeux rivés au sol, elle gronde :

– Non, c'est pas possible. C'est pas possible. Ça se peut pas. C'est pas possible.

Voyant que l'intrus est un enfant, je lâche mon arme, mais le petit *plof* ! que fait le rouleau à pâtisserie en tombant dans la neige ne lui échappe pas. Elle se retourne d'un bond et me décoche un regard empoisonné. Mais surtout, elle porte la main à sa ceinture, comme si elle allait dégainer une arme. Une arme ! Alors que j'ai lâché la mienne !

Avant qu'elle n'ait le temps de dégainer quoi que ce soit, mon petit frère surgit à mes côtés et... lui tend l'assiette de biscuits.

– Un biscuit de Noël ?



La fille a toujours son regard de tueuse, mais elle vient de renoncer à saisir son arme. Elle secoue la tête pour dire non et elle se remet à chercher dans la neige. Mon frère vient de me sauver la vie et j'ai presque envie de le serrer dans mes bras. Presque. Pour ça, il faudrait d'abord qu'il se mouche.

Intrigués, nous suivons l'intruse, Alex et moi. Tout est bizarre, chez elle. Son comportement, évidemment. Son allure, aussi. Le bleu de ses cheveux, le violet de ses yeux. Et puis, qu'est-ce qu'elle fait là ? Comment a-t-elle pu atteindre notre montagne ?

– T'as perdu quelque chose ? finit par demander Alex. Tu veux qu'on t'aide ?

– *Nan, ça va*, elle crache.

Elle continue de chercher. Et nous finissons par sortir de la forêt de sapins. Nous sommes de retour dans la réalité urbaine, sur le toit d'immeuble de vingt étages, séparés du vide par un garde-corps en béton armé.

– Tu t'appelles comment ? lance soudain mon frère.

– Je m'appelle *Tsaki*^{W*}.

Drôle de prénom. Alex et moi, nous nous jetons un regard. Notre étonnement ne lui échappe pas.

– Si c'est trop compliqué pour vous, appelez-moi Lili.

– Tes amis t'appellent comme ça ? demande Alex.

– Nan, juste ceux qui ne sont pas capables de prononcer mon prénom.

– Moi c'est Alexandre, mais mes amis m'appellent Alex.

Et voyant que je ne dis rien, mon petit frère ajoute :

– Et lui, c'est Célestin.

Là, comme si cet échange de prénoms faisait office de déclaration d'amitié mutuelle, Alex propose :

– Tu veux faire une partie de Memory ?

– *C'est quoi, ça ?* elle demande, stupéfaite.

Le visage de mon petit frère s'éclaire.

– Un jeu avec des petites cartes qu'on retourne pour faire des paires et...

– *Pas le temps*, elle grogne.

Là, elle ouvre le couvercle du vide-ordures et elle y plonge la tête la première. Je me précipite pour la tirer en arrière. Elle est malade ?! Ou si elle ne l'est pas, elle le sera bientôt !

– C'est le vide-ordures, je dis. Il débouche sur l'impasse, comme à New York. Je ne sais pas ce que tu cherches, mais à mon avis c'est pas là-dedans... Tout ce que tu trouveras, ce sont des maladies mortelles à décomposition lente.

Elle ressort la tête du tuyau et nous fixe un instant de ses yeux de chat. Ensuite, elle glisse une jambe dans le vide-ordures, comme on entrerait dans une baignoire.

– *Tchao, Alex. Tchao, Céles.*

– **Arrête !** je crie. C'est pas un tobog...

Trop tard. Elle vient de s'élancer dans le vide-ordures comme dans un vulgaire toboggan de piscine. Naaaaan ! Elle est folle, complètement folle !

Ensuite, j'entends un grand *plaf* ! Lili vient d'atterrir dans les poubelles du fond de l'impasse. (Je n'ai pas pour habitude d'utiliser les diminutifs, mais puisqu'elle m'appelle Céles'... autant me mettre à son niveau.)

– **Dieu du saint microbe javellisé**, je murmure. Cette fille va vraisemblablement mourir rongée de l'intérieur par les micro-organismes qui pullulent dans les ordures.

– J'espère qu'elle ne s'est pas fait mal, s'inquiète Alex. Il est raide, quand même, ce tuyau.

Moi, j'espère surtout qu'elle ne va pas remonter sous forme de zombie lépreux pour nous contaminer. Je ferais bien de ramasser mon rouleau à pâtisserie en prévision.

Les échos d'une voix qui vient du fond de l'impasse s'élèvent alors jusqu'à nous.

– Oh ! Qu'est-ce que tu fais là, ma poulette ? Tu m'ar-rives du ciel ?

C'est Viviane. D'ici, on aperçoit les éclats de la lampe frontale qu'elle ne quitte jamais. La jeune femme n'a pas de maison, elle vit dans l'impasse au pied de la

tour depuis des mois. Parfois, Papa lui descend de la nourriture, des piles pour sa lampe et des pulls en tricot. Ceux qu'il ne peut pas vendre parce qu'ils ont un petit défaut, mais qui sont chauds quand même.

La suite, je ne l'entends pas, parce qu'après avoir jeté l'assiette et le dernier biscuit à la bave de chien dans le vide-ordures, je claque le couvercle. Pas la peine qu'on se chope le choléra des villes.

Je sens alors quelque chose de tiède sur mon pied. Je baisse les yeux. Saucisse ! **Saucisse vient de me faire pipi dessus ! Une deuxième fois !**

En panique complète, je perds momentanément l'usage de mon cerveau.

Au prix d'un énorme effort, j'arrive tout de même à articuler :

– ... lingettes... sur la table.

Heureusement, mon petit frère mesure l'urgence de la situation et regagne le chalet au pas de course.

De son côté, Saucisse se met à fureter entre les sapins, comme si rien ne s'était passé. Le voyant disparaître dans la fausse forêt, je triomphe intérieurement : je tiens ma vengeance...

Je fonce jusqu'au chalet et referme la porte derrière moi. Ensuite, je me poste derrière la baie vitrée. Saucisse ne tarde pas à sortir d'entre les sapins. Il se pointe à la porte, mais au lieu de lui ouvrir, je lui fais bonjour derrière la fenêtre.

– Qui va passer la nuit dehors dans la neige ? C'est le grand loup à son papa !

Il me regarde avec son air de teckel triste, mais je ne me laisse pas attendrir par son petit numéro.

– Deux partout, je lâche.

Alex me rejoint alors et me tend mes lingettes, l'air inquiet.

– Ça va aller ?

Je hoche la tête. Maintenant que le chien est dehors, je me sens revivre.

Et je baisse le store pour qu'Alex ne capte rien.

CÉCILE ALIX



Slalom.

EN
RA
GÉE

Pour ma mère.

*Pour Jérôme, Émilie, Matthieu
(JEM, j'aime).*

En pensant à Alain, sans cesse.

À l'X.

Avertissement : Ce roman aborde des sujets sensibles (enfants placés, fugue, mineurs en errance, vie dans la rue). Des ressources concernant ces questions sont à la disposition des lectrices et des lecteurs en fin d'ouvrage.

© Slalom 2025

Slalom, un département d'Édi8
92, avenue de France, 75013 Paris
www.slalom-editions.fr
contact@lisez.com

Correction : Marie-Odile Mauchamp et Marion Bello

Couverture : Studio Louisa

Composition : Facompo

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

ISBN : 978-2-37554-404-4

Achevé d'imprimer en mars 2025

Dépôt légal : avril 2025

CÉCILE ALIX

EN RA GÉE

Slalom

« Le désespoir est toujours une soumission. »

Romain Gary, *Les Cerfs-volants*

« L'âme est une pensée du corps. »

Angelin Preljocaj, chorégraphe

PLAYLIST DU ROMAN

Ce texte a été écrit en musique. Ces rythmes, ces chansons, ces voix, ces ambiances, m'ont aidée à façonner mon écriture et mes personnages.

Chapitre 1

« Chopping Water », Hofesh Shechter et Cédric Klapisch, *En corps* (bande originale du film)

Chapitre 2

« Tapwan », Hofesh Shechter et Cédric Klapisch, *En corps* (bande originale du film)

Chapitre 3

« Cutting Like a Knife », Yodelice, *What's The Cure?*

Chapitre 4

« Insanity », Yodelice, *Tree of Life*

Chapitre 5

« Notes pour trop tard », Orelsan (feat. Ibeyi), *La fête est finie*, compositeurs Skread, Orelsan et Ibeyi

Chapitre 6

« Playground Love », Air (feat. Gordon Tracks), *The Virgin Suicides* (bande originale du film), compositeurs Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin

Chapitre 7

« Jolene » (single version), Dolly Parton, *Ultimate Dolly Parton*

Chapitre 8

« Mon cœur fait lalala », Le Clown triste (feat. Gaël Raës), *Déséquilibre*, compositeurs Le Clown triste et Evi Beats

Chapitre 9

« Sonate en ré mineur n° 17, opus 31 n° 2, *La Tempête*, III », allegretto, Fazil Say, *Beethoven, Appassionata Waldstein The Tempest*, compositeur Ludwig van Beethoven

Chapitre 10

« Alone in Kyoto », Air, *Talkie Walkie*, compositeurs Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin

Chapitre 11

« You Will Never Know », Imany, *The Shape of a Broken Heart*, compositeurs Nadia Mladjao, Mallick N'Diaye et Moussa N'Gom

Chapitre 12

« Finir mal » (instrumental), Skread, *Instrus, vol. 2*, compositeurs Matthieu Le Carpentier et Aurélien Cotentin

Chapitre 13

« Si seul » (instrumental), Skread, *Instrus, vol. 2*, compositeurs Matthieu Le Carpentier et Aurélien Cotentin

Chapitre 14

« Singing' in the Rain », Gene Kelly et Debbie Reynolds, *Singing' in the Rain* (*Chantons sous la pluie*) (bande originale du film)

Chapitre 15

« Take Care », Imany, *The Shape of a Broken Heart*, compositeurs Nadia Mladjao et Benoît Carré

Chapitre 16

« Let's Gooooo », Corey, *Lost Tapes*, compositeur Corey Lee

Chapitre 17

« Nemesis », Benjamin Clementine, *At Least for Now*

Chapitre 18

« Team Vulcan », Nicolas Godin, *Fire of Love*

Chapitre 19

« I Put a Spell on You », Nina Simone, *I Put a Spell on You*, compositeur Jay Hawkins

Chapitre 20

« Club Nine », Nicolas Godin, *Contrepoint*, compositeurs Johann Sebastian Bach, Nicolas Godin et Vincent Taurelle

Chapitre 21

« Üsküdar », Mustafa Özkent, *Dijital Piano*

Chapitre 22

« Allons enfants », Avia et Sasha, *Allons enfants* (bande originale du film), compositeur Avia

Chapitre 23

« Respire », Gaël Faye, *Lundi méchant*, compositeurs Gaël Faye et Guillaume Poncelet

Chapitre 24

« Veridis Quo », Daft Punk, *Discovery*, compositeurs Guy-Manuel de Homem-Christo et Thomas Bangalter

Chapitre 25

« Perfect Day », Lou Reed, *The Very Best of Lou Reed*

1

« Allez, saute ! »

Sous mes pieds nus, le granit d'une falaise. Devant moi, un gouffre.
Au fond, des eaux houleuses.

Je tends une jambe, pointe les orteils.

Je sens l'air, le vide, le déséquilibre.

Vertige.

« Qu'est-ce que tu attends ? Tu as peur ? »

J'ignore si c'est ma propre voix qui m'interpelle, ou le torrent qui s'impatiente.

« Vas-y ! »

J'incline la nuque en arrière, mon dos se cambre, mes doigts frémissent. J'anticipe la bascule, la plongée, le contact brutal avec les flots.

En finir. Ne plus se battre, ne plus rien chercher, ne plus espérer.
Jamais.

Il est temps.

Paupières closes, j'enjambe le néant.

Je chute.

Je ne suis pas l'oiseau qui plane, je me désarticule. Corps terrestre, maladroit et honteux, incapable d'appivoiser l'espace,

trop lourd pour voler. La vitesse me gifle, me brûle, me griffe. Le poids de ce qui pèse et broie m'aimante vers le fond. Ténèbres sous mes paupières, rafales dans mes poumons, l'épouvante me lacère le ventre, l'air crisse, je me fracasse sur un rocher. Il me brise et m'explose, me projette dans l'eau hurlante. Les remous m'engloutissent.

Plus rien ne peut m'arriver.

— Wouaaaaah ! Incroyable !

J'ouvre les yeux. Cœur cognant, membres inertes, peau inondée de sueur. Je ne pèse plus rien, je suis un atome de poussière.

Des silhouettes font cercle autour de moi, s'agitent, rient, frappent dans leurs mains, scandent mon prénom.

La falaise... le torrent...

Un instant, je me demande où je suis.

Sous mes vertèbres, le béton. Au plafond, la lumière crue des néons.

Quatrième sous-sol du parking Gambetta, spot de breaking du Rivals Crew.

— Ces moves de dingue, Fauve ! C'était juste la perfection ! Je te jure, t'étais grandiose !

Le visage de Sfya, penché sur le mien.

Ses lèvres sourient, ses yeux brillent, ses longues mèches effleurent mon front.

— C'est pas possible de danser comme ça ! Je suis trop jalouse ! Avoue que tu n'es pas humaine, allez, dis-le !

Elle me tend une main. Je me retrouve debout à ses côtés, étourdie. Je vacille.

— Ça va, ma Fauvette ?

Je la rassure d'un mouvement de tête.

J'aspire une longue goulée d'air.

Je suis vivante.

La chute, je l'ai vécue. La mort, je l'ai touchée, éprouvée. À l'intérieur.

Mon corps les a chorégraphiées.

— Tu assures, Fauve ! me félicite Ruben, le leader du Crew. Ta technique, ta musicalité, ta prise de risque, c'était impressionnant ! Tu intègres les Rivals quand tu veux !

Les autres approuvent bruyamment.

Je souris, mal à l'aise. Je suis des cours de judo et de breaking, mais le collectif m'effraie. Je me sens en danger dans un groupe, démunie, pas à ma place. J'ai peur qu'on me jauge, qu'on me juge, qu'on me raille, qu'on me vire de là, sale intruse.

Souvent, je me dis que ça cloche à l'intérieur de moi. Il doit y avoir une pièce défectueuse, un mauvais contact, un défaut de fabrication, quelque chose qui manque.

Feu aux joues, je chausse mes baskets.

Sfya m'adresse un clin d'œil. Elle me connaît par cœur.

— Bon, on met un truc qui pulse ? lance-t-elle. J'ai besoin de me défouler, moi !

Musique.

Vibrations.

Elle remue lentement la tête, bat la mesure avec ses hanches, se laisse envahir.

L'onde se propage, le flow s'infiltre sous la peau des danseurs, court dans leurs veines, fuse dans leurs gestes. Ils enchaînent les sauts, planent au sol, tournoient en équilibre, s'arquent, bondissent, se rétablissent.

Sfya s'élance sur une main. Appui bref, jambes tendues vers le ciel, impulsion, réception sur l'autre main. Le sol est sa toile, son corps son pinceau. Elle trace des lignes fluides, transparentes, se déploie, touche l'invisible du bout des doigts. Et le groupe tourne, vole, roule, volte et vrille autour d'elle, de plus en plus vite.

Assise, dos au mur, je les regarde.

Je pourrais rester là jusqu'à la nuit des temps.

Je suis leur souffle, l'air qu'ils brassent. Je suis leurs mains qui caressent l'espace, le saisissent, le déplacent.

J'aimerais être leur joie, leur liberté.

Je m'appelle Fauve, j'ai seize ans, et je danse. De ces trois choses, je ne doute pas.

Aucune certitude en ce qui concerne le reste.

J'ai commencé à danser dès l'instant où se sont formés mes vaisseaux sanguins, j'en suis sûre. Maud dit que j'ai la danse dans le sang. C'est mieux que ça. Je danse parce que mon sang danse dans mes veines.

Les mots, les cris refoulés au fond de ma gorge, les nœuds, les serpents entortillés dans mon ventre, l'eau et le sel qui ne coulent pas de mes yeux, mon corps les interprète. Danser, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour exister.

Depuis longtemps, avant que j'aie conscience d'être moi-même, une brèche s'est ouverte au creux de ma poitrine. Quelque chose de profond, d'archaïque. Une peur à laquelle rien ne résiste. Une terreur qui me troue.

La danse comble mes gouffres.

Je ne porte pas le nom de Maud et Hervé Chapuis qui m'ont élevée, je n'ai pas le droit de les appeler maman et papa. Alors qu'ils sont

ma famille. Non pas ma famille d'accueil, mais ma famille tout court. Qu'on ne me raconte pas que les liens du sang sont les plus importants, je les aime viscéralement, ces deux-là. Désespérément. Personne ne devrait avoir le droit de m'arracher à eux, personne !

Celle qui m'a mise au monde s'appelle Shanna Beaulac. Elle avait dix-neuf ans quand je suis née, fumait joint sur joint, carburait au Tramadol 100, et vivait avec un taré qui n'était pas mon père. Le genre agressif quand il était alcoolisé, c'est-à-dire H 24.

Les voisins entendaient des hurlements, ils ont alerté la police. Du jour au lendemain, je suis devenue une fille de l'ASE¹, une enfant placée. Dans une pouponnière pour commencer, puis on m'a confiée à Maud. Et Maud m'a aimée.

Shanna venait me voir chaque samedi, paraît-il. Elle passait son heure de visite autorisée sur le canapé, à me presser contre elle. Maud la trouvait touchante, elle avait pitié, la raccompagnait jusqu'à la gare RER, l'encourageait à virer la brute.

C'est ce qu'a fait Shanna, elle l'a remplacée par un toxico qui l'a initiée à l'héroïne. Ses visites se sont espacées, puis elle s'est évaporée dans la nature. Je suis restée chez Maud et Hervé.

Cette femme est une inconnue, une étrangère. Une ennemie. Tout ce qu'elle m'a légué, c'est un prénom de bête sauvage et l'insécurité. L'immense frayeur d'être abandonnée.

Je voudrais qu'elle n'ait jamais existé.

Je me dis parfois que si c'était le cas, je ne serais pas en vie.

La face du monde n'en aurait pas été changée. Et pour ce qu'elle vaut, ma vie...

*

1. ASE : Aide sociale à l'enfance.

J'ai zappé le couvre-feu de 19 heures. Maud m'envoie un texto. Émoji horloge, émoji circonspect et émoji clin d'œil, pour ne pas avoir l'air d'une daronne inflexible. Je lui réponds : « Désolée, j'arrive ». Je checke les autres, promets de revenir bientôt.

— Attends, je te raccompagne ! lance Sfy.

Nous grimpons deux par deux les marches de l'escalier et débouchons sur l'esplanade.

— Les autres t'ont adorée, tu les as bluffés ! s'agite-t-elle. C'est génial que tu viennes t'entraîner avec nous !

Il fait nuit. Le halo des lampadaires dessine un patchwork d'ombres et de lumière sur les dalles.

— Je sais, tu vas me dire que Damien ne voudra jamais, que pour lui le break, c'est une danse de racailles, genre des cinglés qui gesticulent par terre ! Mais on va le convaincre ! C'est pas un éduc en col roulé qui va t'empêcher de t'éclater !

Nous traversons l'avenue du Général-Leclerc en courant et nous engageons dans la rue Baudelaire.

J'ai des briques de plomb derrière le front, des torpilles dans la poitrine. Depuis deux semaines, je vis avec l'angoisse permanente d'être désintégrée. Je suis un robot miné qui passe son existence à s'auto-désamorcer.

— Bon, Fauvette, raconte, qu'est-ce qui t'arrive ?

Sfy est la seule à savoir pour l'ASE, les rendez-vous annuels chez la psy, la juge qui statue sur le renouvellement de mon placement ; les autorisations pour tout et rien à obtenir de Damien, mon éducateur référent ; le poids des lois, des obligations, des règlements, la pénurie d'émotions dans l'administration.

Je relève la capuche de ma parka, presse le pas.

— T'inquiète, ça va...

Elle m'attrape le poignet, m'oblige à lui faire face.

— Fauve... arrête. Pas avec moi.

Son regard me sonde.

Je baisse la tête. Je ne peux pas lui dire, je ne peux pas.

Elle m'entoure de ses bras, frotte sa joue contre mon cou.

— Ton solo, tout à l'heure, c'était magnifique. Tu m'as bouleversée, mais...

Elle hésite à poursuivre, lâche d'une voix sourde :

— On aurait dit que des dizaines de bombes explosaient à l'intérieur de toi, que tu te disloquais.

Je me disloque...

— D'habitude, tu dances frontalement, tu attaques, tu t'imposes, tu défies !

Ses yeux cherchent les miens.

— Là, tu n'étais pas dans la provoc, j'avais l'impression de voir une étincelle se consumer, une étoile renoncer à filer, c'était comme si...

Je redresse la tête.

— Comme si je voulais mourir ?

Soufflée, elle écarquille les yeux.

Une bruine glacée se met à tomber. Glisse sur nos épaules, délave le goudron. Sfyà passe une main sous mon coude, nous repartons.

Autour de nous, les gens se hâtent, visages fermés, nuques rentrées dans les épaules. Ma poussière d'étoile se dilue dans les flaques, mon désespoir se mêle aux gouttes, prend l'odeur de la pluie.

— C'est ce que tu veux, mourir ?

Un frisson violent m'irradie. Je me force à respirer, le souffle me manque. J'ai mal dans ma tête, mal dans ma peau, mal dans mes os.

Sfyà insiste doucement :

— Dis-moi ce qui ne va pas...

Nous sommes arrivées devant mon immeuble. Je pianote sur le digicode, ne pousse pas la porte, appuie mon front contre la vitre.

— Demain, j'ai rendez-vous chez la nouvelle juge.

Ma voix ressemble à un lambeau d'écorce racorni par le temps et les intempéries.

Sfya m'effleure les cheveux.

— T'en fais pas, Fauvette...

Elle s'adosse à la porte, m'observe du coin de l'œil.

— Elle va décider comme celle d'avant, te confirmer que rien ne change et que tu restes chez Maud et Hervé.

Je serre les poings, les dents, tout ce qui peut se serrer. Les mots se bousculent derrière mes lèvres. Je ne peux pas les prononcer, les laisser vivre dans l'air. Je dois les avaler, les enfouir dans mes tréfonds, entre les nœuds et les serpents.

Mais ils sont déterminés à sortir. Malgré moi, ma bouche les expulse :

— La juge ne me convoque pas pour renouveler mon placement.

Sfya me lance un regard à la fois inquiet et interrogateur.

J'ai le cerveau en vrac, la langue carton-pâte. J'ignore comment je parviens à articuler une phrase cohérente.

— Shanna a réapparu à la surface, elle...

Mon cœur se décroche, mon monde entier se brise avec lui sur le trottoir.

— Elle veut récupérer ma garde.

2

Ne pas penser. Rien. Personne. Tête creuse. Mains moites. Mal au ventre. Ouvrir les rideaux. L'aube a une sale couleur, une pâleur de matin de guerre.

Me doucher. Éviter le miroir, le reflet de mon corps désuni à l'espace. Je suis absente, pas en mesure.

Enfiler des vêtements au hasard. Aller à la cuisine. Avaler le café au lait que Maud m'a préparé.

— Tu ne veux pas manger quelque chose ? Une tartine, une madeleine, un morceau de quatre-quarts ?

Sourire pour la rassurer. Croiser son regard bleu buée, marée de rosée, flots aux yeux, feu de larmes étouffées.

On se cajole, ma Maud et moi, serrées l'une contre l'autre. Nous n'avons plus que ça, nos bras enroulés pour nous protéger de la tempête.

L'interphone nous fait sursauter.

— Allez, va... chuchote-t-elle. Chasse l'orage, mon soleil !

C'est ce qu'elle me disait les matins chiffons de rentrée des classes. Petits mots de rien que j'attrapais au vol et cachais dans mon poing. Le tonnerre pouvait gronder, les éclairs se déchaîner, je les savais blottis au fond de ma poche. Il y avait en eux assez de chaleur

et de lumière pour faire fondre le givre de ma peur. La vague au cœur se retirait pour quelques heures, Maud prenait mes monstres entre ses mains, les refermait en coque sur leurs gueules hideuses. Elle m'enseignait la confiance, doucement, m'apprenait à ne pas m'échouer.

Mais maintenant que tout dégringole, que je perds mes repères, il suffit d'un courant d'air pour que les petits riens de mots se dispersent et disparaissent.

Vide mon poing, vide ma poche. Je suis nue sous le cyclone, nulle berge en vue. Comment atteindre un rivage fantôme sans me noyer ? Comment trouver la force de résister ?

Damien m'attend sur le trottoir, avec sa tête des jours pressés.

— Salut Fauve, ça va ? Il faut qu'on se dépêche, je suis garé en double file !

L'une de ses plus grandes appréhensions, c'est de se prendre une contravention. On pique un sprint jusqu'à sa voiture.

« Je ne veux pas y aller, je ne veux pas y aller », je me répète dans ma tête. Et pourtant j'y vais. Lombaires lestées d'un sac de pierres, poitrine sanglée par la ceinture de sécurité.

Damien n'est pas bavard. Il conduit avec concentration, chaque geste appliqué, jamais d'impatience. De la mesure, du calme, de la rigueur. Du propre. Son existence self-contrôlée doit être d'un ennui...

Il se gare à deux rues du tribunal. Façade austère, escalier dehors, escalier dedans. Couloir bondé, flanqué de portes fermées. Murs aveugles, alignement de corps assis sur des bancs. Des adultes, des ados, des enfants. Penchés, les corps, ratatinés. Leurs colonnes vertébrales s'affaissent comme des bouteilles en plastique que l'on compresserait. Jambes tressautantes, doigts fébriles, nuques fatiguées, faces terreuses de traqués.

Couleurs en bout de file, pervenche sur coquelicot : sur les genoux d'une dame blonde en manteau rouge, une fillette vêtue d'un survêtement mauve sourit, absorbée par l'écran de sa console. Un tableau impressionniste dans une expo de Pierre Soulages.

Rumeur, éclats de voix derrière la porte du bureau d'en face. La petite joue. Elle ne sourit plus. La porte s'ouvre violemment.

— Faut arrêter de fouiller dans notre vie, je suis sa mère, vous avez aucun droit sur elle !

Femme louve, furieuse, montre les crocs.

— Bande de pourris ! Je vais la reprendre, ma gamine, compris ? Envolée de cheveux, mâchoires d'acier, œil de lutte armée.

— Je me battraï, vous entendez ? Je vous la ferai bouffer, votre OPP de merde !

Elle claque la porte. Les murs tremblent. La petite fait semblant de jouer.

Comme elle décapiterait une fleur, la femme louve lui arrache sa console.

Elle crache, elle gueule.

— Je te la rendrai quand je te récupérerai !

S'éloigne à furieuses foulées.

— Ils ont qu'à t'en acheter une, ces bâtards !

Éructe dans l'escalier.

— Putain de justice, voleurs d'enfants ! C'est dégueulasse de m'enlever ma gosse ! Je l'aime, moi !

Elle n'a pas compris qu'il est trop tard.

Ce que sa fille retiendra d'aujourd'hui, ce seront les cris et la colère, le jouet que lui a pris sa mère. Elle gardera, quelque part à l'intérieur, le stigmate de ce qui manque. Il est déjà là, son fardeau,

entre ses mains vides, derrière son visage figé. Toutes les bêtes de notre espèce portent le même.

On s'assoit sur un banc, Damien et moi.

On attend.

Je relis inlassablement les mots gravés sur la plaque devant moi.

CABINET D

MADAME BUSARD CHRISTINE

JUGE DES ENFANTS

Busard, je n'ai pas envie de te voir.

La juge Arnold, qui suivait mon dossier depuis le début, est partie à la retraite. Elle savait comment me parler... Peu de phrases, un soupçon d'humanité, ça m'allait.

La porte s'ouvre, on se lève, la greffière nous fait entrer. La juge dit :
— Bonjour, asseyez-vous.

Il lui va bien, son nom. Ses yeux percent, écorchent, dépècent, un vrai regard de rapace.

La pièce est minuscule. Sans âme, malgré les murs tapissés de dessins d'enfants. Une mini-balance en laiton sur un guéridon devant la fenêtre, deux étagères métalliques et une petite table croulant sous les registres. Des jouets dans des caisses en plastique, une chaise pour Damien, une autre pour moi, Busard derrière son bureau encombré de dossiers. Le mien, ouvert sur son sous-main. Un gros paquet de feuillets agrafés où sont consignés les 5 840 jours de mon existence, 140 160 heures, j'ai calculé. C'est énorme. À l'ASE, je me résume à un fichier jaune, enregistré parmi des milliers d'autres sur le disque dur d'un ordinateur.

La juge darde ses prunelles sur moi. Tranche dans le vif :

— Tu t'es déjà interrogée sur ta mère, Fauve ?
 Je pique du nez, me concentre sur les lames du parquet.

— Tu as parlé d'elle avec ton éducateur, ta psychologue, ta famille d'accueil ?

— Un peu...

— Tu sais pourquoi tu ne vis pas avec elle ?
 La crétinerie de cette question ! Elle n'a pas lu mon dossier ?
 Ses yeux ne me lâchent pas, je les sens fouiner à travers moi.
 Qu'est-ce qu'elle veut ? Que je... « verbalise », c'est ça ?

Je résume :

— Shanna se droguait quand elle m'a eue, elle vivait avec un homme violent, du coup, j'ai été placée chez Maud et Hervé à un an. Elle venait en visite le samedi, puis elle a arrêté.

— Tu appelles ta mère Shanna ?

— C'est son prénom.

— Tu n'as pas souhaité qu'elle soit présente lors de cette audience, lui reproches-tu sa longue absence ?

— Ça m'est égal. Elle ne voulait pas me voir, elle ne m'a pas manqué.

— Es-tu certaine que c'était son choix ?
 Je regarde Busard par en dessous.

— Tu crois que ta mère t'a volontairement laissée à l'ASE ?

— ...

— Elle souhaite que tu retournes vivre avec elle, qu'en penses-tu ?
 Je refuse d'en penser quelque chose. Pas de place pour Shanna.

— Comment envisages-tu l'avenir ?
 Elle est sérieuse ? Mon existence est un ring, chaque jour un combat, je vis dans la terreur de tout perdre, je ne sais même pas comment parer les coups. *No future*, le voilà, mon avenir !

Je bredouille :

— Je veux que rien ne change, aller au lycée, continuer à habiter chez les Chapuis...

La juge esquisse un sourire coincé.

— Je comprends, mais cela ne serait possible qu'en cas de renouvellement de ton OPP...

J'avale ma salive.

— Tu sais ce que signifie OPP ?

Je souffle :

— Ordonnance de placement provisoire.

Elle opine de la tête. Martèle chaque syllabe :

— Provisoire, Fauve. L'objectif de cette mesure est de protéger l'enfant d'un environnement familial néfaste pour lui. Mais elle a également l'ambition de tout mettre en œuvre pour que ce mineur puisse retourner vivre avec sa famille dans de bonnes conditions.

— J'habite chez les Chapuis depuis quinze ans !

— J'ai bien conscience que cela a dû te sembler long.

Sueurs froides. Sensation qu'un chat me bondit sur le dos, toutes griffes dehors.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! Maud et Hervé, c'est ma famille maintenant, vous comprenez ?

La juge fait la moue, jette un œil blasé sur les feuillets étalés sous son nez.

— J'ai reçu ta mère, nous avons longuement échangé... elle a fourni beaucoup d'efforts pour retrouver une vie équilibrée. Elle ne consomme plus de drogues, occupe un emploi stable, habite un appartement suffisamment vaste pour t'accueillir...

Elle ajoute :

— La place d'un enfant est auprès de ses parents.

— Je... je ne veux pas vivre avec elle ! je balbutie.

— Je l'entends, Fauve. Tu n'as pas pu grandir dans ton foyer et c'est regrettable, mais aujourd'hui, ta maman est décidée à se rapprocher de toi et à endosser ses responsabilités. Je pense sincèrement qu'elle en aura la capacité.

Je proteste avec l'énergie des désespérés :

— Depuis le temps, elle a perdu ses droits parentaux, non ?

— Ces dispositions s'appliquent dans le cas où les parents, en l'occurrence ta mère, ne sont pas empêchés. Or elle l'était par sa précarité. Elle n'avait pas de domicile fixe et souffrait d'addiction aux stupéfiants. Sa vie était compliquée, elle n'a jamais souhaité t'abandonner.

C'est quoi, ces paroles de bonne sœur ? On s'en fout, de la souffrance de Shanna ! Personne ne l'a obligée à faire une gosse, on ne va pas la plaindre, non plus !

Busard fait un geste de la main, balaie mes résistances.

— Tu n'en as peut-être pas conscience, mais c'est fondamental d'être entouré des siens pour se construire. Beaucoup d'enfants aimeraient être à ta place, tu sais. C'est une chance !

La rage, immense, se déchaîne dans mon ventre.

J'explose :

— De la chance ? Vous trouvez que j'ai de la chance ?

Damien pose une main sur mon bras, je me dégage brutalement.

La juge continue, imperturbable :

— Si tu préfères, considère cela comme une opportunité qui te permettra de tisser de vrais liens avec ta mère.

Si je préfère...

Envie de meurtre.

Et toi, dis-moi ce que tu préfères, Busard ! Que je t'écartèle avant de te pendre ? Ou que je t'arrache les yeux après t'avoir découpée en lamelles ?

Elle sent que je pars en vrille, ses lèvres s'étirent dans un semblant de sourire, son regard cherche à s'adoucir.

— Je comprends ton inquiétude, Fauve, tout cela va bouleverser tes habitudes. Mais rassure-toi, je vais mettre en place une MAE en attendant de voir comment évolue ta relation avec ta maman.

Qu'elle cesse, qu'elle se taise, qu'elle arrête de dire « maman » !

À bout de forces, je coasse :

— Une quoi ?

— Une mesure d'assistance éducative. Une aide extérieure pour accompagner ta mère, lui permettre de surmonter d'éventuelles difficultés dans votre vie quotidienne. Elle sera suivie par une assistante sociale, toi par ton éducateur, tu continueras à voir ta psychologue...

— L'intérêt ?

— Eh bien, l'équipe me rendra des rapports régulièrement et je m'assurerai que tout se déroule pour le mieux. Fais-moi confiance.

— Pourquoi je ne peux pas rester chez Maud et Hervé ? Je n'ai pas le droit de choisir où je veux habiter à mon âge ?

La juge réprime un soupir.

— Ton avis est important, bien sûr, mais je suis la seule apte à définir ce qui sera bon pour toi et à prendre les décisions. Quant à madame Chapuis, elle est assistante familiale, c'est son métier de t'accueillir. Si je juge que tu peux retourner vivre chez ta mère, sa mission s'achève de fait.

— Mais c'est injuste !

J'éprouve soudain la sensation de jouer dans une fiction où chacun interprète le rôle du personnage qu'il croit être. La juge implacable, l'ado révoltée, l'éducateur...

L'éducateur, justement. Damien lève une main. On dirait un élève qui demande la parole.

Busard la lui accorde d'un mouvement du menton.

— Si je peux me permettre, madame la juge, dit-il d'un ton calme, je pense que confier Fauve à sa mère trop rapidement serait perturbant pour elle.

Je le dévisage, estomaquée.

Il passe un index entre son cou et son éternel col roulé. Écarte la laine de sa peau, comme s'il avait trop chaud.

— Vous êtes psychologue, monsieur Meyer ? grince Busard.

— Je n'ai pas cette prétention, mais je suis le référent de Fauve depuis assez longtemps pour connaître ses limites et ses fragilités. C'est une jeune fille intelligente, sensible, ses repères éducatifs et affectifs sont ceux que lui garantit sa famille d'accueil. Avant de reconsidérer le droit d'hébergement de madame Beulac, il me semblerait approprié que toutes les deux se rencontrent régulièrement, prennent le temps d'échanger, créent le lien dont vous parl...

La juge l'interrompt :

— Merci pour vos conseils, monsieur Meyer. Vous devriez tenter le concours du barreau !

Damien encaisse sans sourciller. Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse me soutenir un jour.

Busard croise les doigts sous son menton et nous regarde tour à tour.

— L'OPP n'est envisagée qu'en dernier recours, lorsque les parents présentent des difficultés relationnelles et éducatives graves,

affectant durablement leurs compétences dans l'exercice de leur responsabilité parentale. C'était le cas de madame Beaulac à la naissance de Fauve.

Qu'est-ce qu'elle nous fait ? Un cours de droit ?

Elle continue à débiter son Code civil. Moi, je décroche, m'esquive par la fenêtre fermée, sur la corniche du bâtiment d'en face. Là où le plafond est de ciel et l'air plus léger.

— ... La priorité doit être donnée au soutien à la parentalité, qui consiste à aider les parents à être parents...

Je funambule le long de la gouttière, mon équilibre suspendu à mes gestes d'oiseau. Tombera ? Tombera pas ? Tout l'art est d'éviter le faux pas. Parle, parle, madame la juge, je ne t'écoute pas. Je tisse une vague où sombre ta voix de cendres, je danse la langue du vent, je respire large.

— ... Un enfant a vocation à grandir avec sa mère.

En réalité, je ne fuis pas.

— Je comprends que tu aies besoin de temps, Fauve...

Je respire étroit.

Je me sens prisonnière.

« Chasse l'orage, mon soleil. »

J'essaie.

Rien à faire.

— Je vais donc accorder un droit de visite à ta mère durant les six prochaines semaines, comprenant trois rencontres hebdomadaires d'une heure trente à l'ASE, et un accueil préliminaire accompagné en lieu neutre de deux jours.

Elle referme mon dossier.

— Je me prononcerai en faveur d'une AEMO renforcée avec hébergement, le 24 février. C'est-à-dire qu'à partir de cette date, tu

retourneras vivre chez ta mère tout en bénéficiant de l'intervention régulière de ton éducateur et d'autres professionnels du service d'assistance éducative.

Ses yeux me guillotinent.

— Tout se passera bien, j'en suis persuadée. Et nous pourrions rapidement envisager un retour définitif de placement.

Six semaines avant l'enfer... Je prends le coup en pleine face. Il me met KO. C'est à peine si je suis consciente de me lever et de sortir du bureau.

Je traîne mon corps de boxée dans l'escalier, dérape, loupe une marche. Damien me rattrape, m'aide à m'asseoir sur la pierre froide, me tend une gourde d'eau. Il y a trop de monde autour de moi, l'air est opaque, j'étouffe.

Un avocat passe. Sa robe noire, luisante. Une aile de corbeau.

ALICE
DOUBLIER

LE SECRET DE
L'HERBORISTE

Slalom



LE SECRET DE



L'HERBORISTE



Note de l'éditeur : Certains passages sont susceptibles de heurter la sensibilité des lecteurs et lectrices. Vous retrouverez une liste des sujets concernés à la fin du roman. Veuillez noter qu'ils peuvent divulguer une partie de l'intrigue.

© Slalom 2026

Slalom, un département d'Édi8
92, avenue de France, 75013 Paris, France
www.slalom-editions.fr
info@lisez.com
Montage de la couverture : Germain Barthélémy
Correction : Marie Pêcheur-Roos
Composition : Facompo

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

ISBN : 978-2-37554-525-6

Achevé d'imprimer en novembre 2025

Dépôt légal : janvier 2026

ALICE
DOUBLIER

LE SECRET DE
L'HERBORISTE

Slalom

*Les plantes sont capables du meilleur comme du pire.
Certaines guérissent,
D'autres blessent.
Contrairement à nous, elles n'agissent pas volontairement.
Car c'est l'herboriste qui soigne,
Et l'empoisonneur qui tue.
Les plantes ne sont que l'outil de nos désirs.
Avant de poursuivre votre lecture, interrogez votre cœur.
Souhaitez-vous apaiser ou punir ?*

Chapitre 1

Hellébore : des doses infinitésimales de poudre de ses racines séchées permettent de traiter crises d'épilepsies et migraines. Malgré sa beauté, elle est toxique et doit être manipulée avec grande précaution.

Le jour où Hellébore découvrit de la sauge non loin du lac de la propriété figurait certainement parmi les plus beaux de sa vie. Elle effectuait sa tournée d'inspection dans les jardins du baron de Kenwood quand elle l'aperçut, petit arbuste décharné au pied d'un saule pleureur. La plupart des citoyens de Fargoth n'auraient vu là qu'un amoncellement de feuilles verdâtres, mais pas Hellébore. Elle savait déjà que la plante détenait le pouvoir de combattre les sueurs, de soulager les maux d'estomac et même de faire disparaître un bouton. Ses sœurs avaient d'ailleurs largement profité de cette dernière propriété au fil du temps : elle ne comptait plus le nombre de fois qu'Aubépine lui en avait réclamé avant un rendez-vous galant.

À bien y réfléchir, c'était peut-être même à partir de cette découverte que la passion des plantes l'avait parfaitement contaminée. Depuis, pas un jour ne s'était écoulé sans qu'elle parcoure le domaine à la recherche de remèdes

dissimulés sous les traits d'une feuille aux nervures colorées ou d'une fleur particulièrement odorante.

Ce jour ne faisait pas exception. Elle s'approcha de la sauge et examina ses feuilles. Elles étaient rugueuses sous ses doigts. L'hiver s'était attardé et la saison des orages commençait ; il faudrait encore du temps avant que la plante ne soit teintée de violet. Néanmoins, Hellébore pouvait déjà récolter les jeunes pousses afin de les faire sécher.

Elle jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle avant de saisir le petit ciseau dans la poche de son pantalon. Elle ne coupa que quelques tiges, qu'elle dissimula immédiatement.

— Miss Hellébore ! s'exclama une voix outrée dans son dos.

Le cœur de la jeune femme tomba dans son estomac quand elle identifia le baron Wallace de Kenwood. Elle eut à peine le temps de le saluer qu'il poursuivit :

— Que croyez-vous faire ?

Les doigts d'Hellébore se crispèrent sur les feuilles dans sa poche.

— Monsieur, je...

— Ne vous ai-je pas déjà dit plusieurs fois de ne pas parcourir le domaine en pantalon comme une vulgaire paysanne ?

Ses yeux d'un brun délavé s'attardèrent sur la boue qui couvrait le bas des jambes de la jeune femme. Il réajusta sa veste rouge vif, comme s'il pouvait être contaminé par l'apparence douteuse d'Hellébore.

— Aubépine est toujours en pantalon, se défendit-elle.

Le baron ouvrit de grands yeux, ce qui lui donnait l'allure d'une chouette. La jeune femme avait tant ri de cette ressemblance au fil des années qu'elle dut se pincer les lèvres pour dissimuler son sourire.

— Ne vous comparez pas à votre sœur ! Elle porte des pantalons coupés dans les plus exquis tissus et, surtout, elle ne se balade pas à quatre pattes dans les jardins ! Elle étudie ma collection personnelle d'ouvrages *rare*s, dit-il en accentuant le dernier mot. J'ai toujours pensé qu'elle était peut-être une Sachante qui s'ignore, c'est dire comme la situation est différente...

Hellébore sourit malgré la pique : le baron aimait tellement sa sœur qu'il était prêt à lui inventer des dons magiques. Il poursuivit avec une pointe d'impatience dans la voix :

— Votre père a insisté pour que je fasse de vous l'inspectrice des jardins de mon domaine, alors effectuez votre travail : inspectez ! Avec les yeux, Hellébore, pas les deux pieds dans la boue ! Est-ce bien clair ?

La jeune femme n'avait jamais compris pourquoi sa sœur Aubépine adorait le baron de Kenwood. Avec ses innombrables bijoux et ses perruques plus ridicules les unes que les autres, elle avait toujours pensé qu'il ne méritait qu'une légère sympathie teintée de dédain. Néanmoins, elle devait bien admettre qu'il avait été bon envers sa famille. Son père était régisseur du domaine et avait trouvé pour ses trois filles des places enviabiles.

— Oui, monsieur, dit-elle en abaissant légèrement la tête.

Il se redressa, ce qui fit trembler les boutons dorés de sa veste. S'il bombait un peu plus le torse, l'un d'eux sauterait à coup sûr et Valériane devrait le raccommoder. Hellébore osait à peine imaginer le savon que lui passerait sa seconde sœur si elle était responsable de l'inconvenance d'un baron à la tenue négligée.

— Bien... Je dois vous laisser. J'attends quelqu'un ce soir... Dites à votre père de me rejoindre après votre repas. J'ai reçu des paniers garnis que j'aimerais partager avec lui.

La jeune femme eut à peine le temps de hocher la tête avant qu'il lui tourne le dos et disparaisse sur le chemin.

Les doigts d'Hellébore se détendirent enfin dans la poche qui contenait la sauge. Le baron adorait peut-être sa sœur, mais il était l'un des plus fervents défenseurs de l'interdiction de l'herboristerie. Son père et son frère avaient tous deux été empoisonnés durant la décennie noire, avant l'interdiction formelle de l'art des plantes et la chasse à ceux qui osaient les utiliser. Hellébore savait que le baron ne lui voulait aucun mal, mais il n'hésiterait pas à la dénoncer s'il venait à découvrir son secret. Elle devait faire attention, pourtant elle le savait parfaitement : jamais elle n'abandonnerait sa passion des plantes.

Alors qu'elle prenait la route vers sa demeure, cette conviction réchauffa son cœur, bien plus forte que la peur. Le domaine, lui, était victime du froid qui s'attardait sur le royaume. Hellébore resserra les pans de son manteau pour lutter contre le vent. Celui-ci faisait trembler l'eau du Lac gris, qui tenait son nom de sa couleur si particulière. Les roseaux pliaient sur sa surface, des couples de canards dissimulés sous les tiges. Un pivert s'acharnait sur le tronc d'un marronnier au loin, mais à part cela, les environs étaient silencieux. La jeune femme savoura ce calme avant de parvenir à la maison.

Celle-ci n'avait rien d'impressionnant. De taille modeste, ses murs étaient blanc cassé et ses tuiles, d'un rouge délavé par la pluie. Elle était si proche du lac qu'elle semblait prête à y plonger. Tout autour s'étaient des parterres de fleurs à l'abandon. Malgré cela, la famille Murray habitait ici depuis

tant d'années qu'il était impossible à Hellébore de s'imaginer vivre ailleurs.

Elle passa la porte grinçante et retira son manteau avant d'attiser les braises de la cheminée. La maison semblait vide, pourtant des vêtements traînaient çà et là dans la pièce commune. Hellébore reconnut le pantalon en brocart d'Aubépine ainsi que l'épais châle de Valériane, pendant d'une chaise comme s'il attendait d'être drapé autour des épaules laiteuses de sa sœur. Sur la table, près du poêle à cuisson, gisait le reste du déjeuner de son père et une odeur de cannelle se répandait dans l'air. Rien chez les Murray n'était jamais ordonné. « Mais rien n'est jamais monotone », affirmait leur père quand Hellébore s'en plaignait.

Elle attrapa le poêlon sur le feu, puis pénétra dans la pièce de toilette et versa l'eau dans la bassine en cuivre. Après avoir mis la sauge en lieu sûr, elle retira ses vêtements poisseux et entreprit de faire disparaître les taches de boue sur sa peau. Celle-ci était couverte d'égratignures et de piqûres d'insectes. *Le prix à payer pour dénicher des plantes rares*, pensa la jeune femme avant de sortir de la cuve.

Dans le miroir, elle remarqua l'état lamentable de ses longs cheveux noirs. Elle entreprit de les brosser pour en retirer les brindilles qui s'y attardaient. Après avoir retrouvé des ondulations plus ou moins sages, elle passa une robe couleur pourpre aux lacets sombres, mais le résultat la laissa perplexe. Elle n'était pas aussi jolie que Valériane ni aussi charismatique qu'Aubépine.

À cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit et des exclamations joyeuses éclatèrent dans la demeure.

— Hellébore ! Où es-tu ? s'écria une voix.

La jeune femme reconnut l'une de ses sœurs et rejoignit la pièce principale. Elle n'eut pas le temps de dire un mot que Valériane se jeta dans ses bras. Elle embaumait l'essence de rose et le tissu de sa robe était d'une douceur sans égale.

— Bon anniversaire, souffla sa sœur dans son cou.

— Bon anniversaire à toi aussi, répondit Hellébore en lui rendant son embrassade.

Elle remarqua Aubépine, bras croisés contre un fauteuil à quelques pas. Ses cheveux étaient relevés par une pince couleur ivoire et elle portait un veston aux détails dorés ainsi qu'un pantalon ample d'un brun chaud. Sur son visage flottait un de ces sourires charmeurs dont elle avait le secret.

— Ouais, bon anniversaire à vous, petites sœurs.

Valériane leva les yeux au ciel avant d'ouvrir les bras pour l'inviter à les rejoindre. Aubépine poussa un soupir avant de les attraper toutes les deux et de les serrer si fort qu'elles poussèrent un cri.

— Quelques minutes d'avance et elle croit être la doyenne, se plaignit Valériane quand elle les lâcha enfin.

— Je *suis* la doyenne, affirma Aubépine.

— Nous sommes nées le même jour !

— Mais pas à la même heure, Val. N'oublie jamais ça.

Le soupir de Valériane fut coupé par le grincement de la porte. Leur père, Henry, les rejoignit, un sourire placardé sur le visage. Ses cheveux bruns étaient toujours rabattus vers l'arrière et ses tenues trahissaient un savant mélange entre l'élégance requise par sa fonction de régisseur et le laisser-aller de sa nature insouciant. À cet instant, il arborait son impeccable livrée de la maison Kenwood, mais

sa chemise dépassait de son pantalon et une mèche se levait sur son crâne tel un héron cendré sur le lac.

— Bon anniversaire, mes filles ! s'exclama-t-il avant de tenter de les serrer toutes les trois dans ses bras, en vain.

Il les observa ensuite comme s'il les découvrait pour la première fois. Il était toujours étonné que ses triplées se ressemblent autant qu'elles étaient singulières les unes des autres. Elles avaient le même nez légèrement retroussé, les mêmes cheveux sombres, les mêmes grands yeux couleur d'encre, mais tout le reste était différent : leurs tenues, leurs caractères, leurs ambitions.

— Dix-huit ans... Je ne peux croire que vous soyez déjà majeures !

— *Enfin*, tu veux dire ! Tu ne pourras plus nous dicter notre conduite ! s'écria Aubépine en se jetant dans un fauteuil.

Hellébore dissimula son rire derrière sa main. Leur père était avec elles comme dans la vie : laxiste et débonnaire. Rien ne leur était interdit, ce qui permettait à Aubépine de se rendre en ville quand bon lui semblait et à Hellébore de collectionner des plantes en tout genre sans même qu'il ne le remarque (ou, du moins, sans qu'il ne dise quoi que ce soit). Seule Valériane respectait des règles qu'il n'avait jamais réellement imposées. Hellébore se demandait comment aurait été leur quotidien si leur mère n'était pas morte le jour où elle leur avait donné la vie...

— Bon, on passe aux cadeaux ? demanda Aubépine en posant les pieds sur l'accoudoir du fauteuil.

— Cela ne se demande pas ! s'offusqua Valériane.

— Selon qui ?

— La bienséance !

— Oh, bon sang, Val ! Depuis que tu es camériste, tu n'as plus que ce mot à la bouche.

Valériane donna une tape sur les jambes de sa sœur pour qu'elle se redresse, avant de rétorquer :

— Uriel assure que, si je me comporte bien, je pourrai devenir intendante un jour.

— Uriel ? s'étonna Hellébore.

— Le fils du baron te fait des promesses ? Et depuis quand l'appelles-tu par son prénom ? ajouta Aubépine en se levant d'un bond.

Les joues de Valériane devinrent aussi rouges que des feuilles d'automne. Aubépine s'apprêtait à renchérir quand Henry intervint :

— Les filles, arrêtez ! Aubépine, tu parlais de cadeaux...

L'attention de celle-ci dévia immédiatement sur son père, qui leur intima de s'installer autour de la table. Il ouvrit le four et sortit un gâteau aux poires et aux amandes qu'il avait dû préparer dans la journée. Il était trop cuit sur le dessus et légèrement tombant, mais les trois filles sourirent de toutes leurs dents.

— Des poires pour Hell, des amandes pour Val, et...

— ... de la cannelle pour Aube ! complétèrent les trois sœurs en chœur.

Aubépine en coupa immédiatement un morceau, qu'elle dévora sans attendre les assiettes apportées par son père. Les deux autres patientèrent jusqu'à ce qu'Henry soit attablé à leurs côtés.

Ils mangèrent ensuite en discutant de choses et d'autres. Aubépine conta sa rencontre avec une jeune femme

croisée dans une auberge, tandis que Valériane se plaignit du nombre de boutons de chemises que perdait le baron. Pendant ce temps, la nuit tombait lentement sur le domaine. Le vent frappait les vitres et le feu craquait dans l'âtre, donnant l'impression à la famille d'être séparée du monde.

Quand la dernière part de gâteau fut dévorée, Henry apporta trois paquets emballés dans du papier journal. Aubépine fut la première à ouvrir son cadeau et s'extasia sur la plume qu'il contenait.

— Je t'ai entendue te plaindre que l'archiviste cachait toujours celles de la bibliothèque... précisa leur père.

Au même moment, Valériane poussa un cri de joie en découvrant un ruban en satin rose. Elle déposa un baiser sur les joues de son père tandis qu'Hellébore saisissait son paquet. Son père posa sa main sur la sienne pour arrêter son geste.

— Avant que tu ne l'ouvres, je dois te dire... Cela appartenait à ta mère. Il est pour vous trois, mais je sais que tu es celle pour qui il aura le plus d'importance.

Le silence tomba autour de la table. Les trois sœurs échangèrent un regard incrédule avant qu'Hellébore ne déchire le papier froissé. Elle découvrit un carnet épais et lourd qui semblait vieux de plusieurs années. Sa couverture était de la couleur de l'écorce, et il dégageait une odeur à la fois ancienne et apaisante. La jeune femme interrogea son père du regard.

— Quand nous nous sommes rencontrés, Rose disait toujours que nous aurions au moins une fille et qu'elle deviendrait herboriste, comme elle. Bien sûr, c'était avant l'interdiction...

Hellébore songea à la sauge qu'elle avait ramassée et riva ses yeux sur ses mains.

— Elle a passé des années à combiner des connaissances sur le sujet pour son enfant à naître. J'ai longtemps hésité à vous le transmettre, la situation étant dangereuse... Mais je sais aussi que votre mère a rempli ce carnet avec amour et dévotion, alors je n'ai pu me résoudre à vous le dissimuler plus longtemps.

Il leva le menton d'Hellébore et poursuivit d'une voix légèrement tremblante :

— Tu as dix-huit ans à présent, Hell, je ne peux que te conseiller de lire ce carnet pour les souvenirs qu'il contient, et rien d'autre. Tu comprends ?

La jeune femme s'obligea à hocher la tête alors que tout ce qu'elle désirait, c'était explorer le moindre secret des pages du carnet. Elle fit de son mieux pour faire illusion alors que son père débarrassait la table et que ses sœurs plaisantaient sur leurs cadeaux respectifs. Soudain, elle se souvint du message du baron pour son père et l'en informa. Henry quitta la demeure.

— Vous... voulez que l'on parcoure le carnet ensemble ? proposa Hellébore.

Valériane et Aubépine échangèrent un regard perplexe. Elles aussi s'étaient posé mille questions sur leur mère au fil du temps, mais elles ne semblaient pas prêtes à découvrir une part si importante d'elle pour le moment. Elles proposèrent de le faire plus tard, ce qu'Hellébore se hâta d'accepter. Elle préférait de loin lire le carnet seule. Valériane indiqua avoir du travail à faire au manoir et les quitta peu après.

— Du travail, oui... Elle veut plutôt voir Uriel de Kenwood ! s'exclama Aubépine en levant les yeux au ciel.

Elle passa ensuite une écharpe autour de son cou.

— Tu pars aussi ? demanda Hellébore.

— Tu crois que je vais passer la soirée de ma majorité sans un bon verre et une aussi bonne compagnie ? Tu peux venir, si tu veux.

Hellébore hésita, mais le carnet entre ses doigts semblait brûler du désir d'être lu.

— Non merci, mais tu me raconteras !

— Pour sûr ! s'exclama sa sœur avant de filer.

Hellébore n'attendit qu'un battement de cœur avant de se plonger dans sa lecture. Sa gorge se noua quand elle tomba sur la première phrase :

À ma fille adorée, qui n'est pas encore dans ma vie, mais déjà dans mon cœur.

La jeune femme secoua la tête pour se remettre les idées en place. Ces notes n'étaient pas qu'un cadeau ; c'était une bénédiction. Une offrande de sa mère décédée qui lui permettrait de parfaire son art. Elle connaissait les risques, mais elle ne faisait de mal à personne, n'est-ce pas ? Et puis, qui viendrait fouiller dans ses affaires ?

Elle tourna la première page et tout s'évanouit autour d'elle. Le cri du vent dans les branches, le tic-tac de l'horloge, le ronronnement du feu. Il n'existait que l'écriture penchée de sa mère qui avait traversé le temps pour la guider. Elle lut les propriétés du millepertuis et les contre-indications du sureau noir. Elle ne connaissait pas la plupart des plantes, alors elle reproduisit les schémas sur des papiers afin de tenter d'en dénicher dans la forêt autour du domaine.

L'herboristerie était un art exigeant. Une seule erreur pouvait avoir des conséquences dramatiques, il fallait étudier les plantes et s'interroger en permanence sur leurs

bienfaits et leurs dangers. C'est ce qu'Hellébore aimait par-dessus tout dans sa passion : elle pourrait passer sa vie à travailler, sans jamais cesser d'apprendre. Quel sentiment pouvait être supérieur à celui-ci ?

Quand elle releva la tête, il était déjà minuit. Ses yeux étaient secs et son dos la lançait, pourtant son sourire ne quittait pas ses lèvres. Elle s'apprêtait à aller se coucher quand la porte s'ouvrit en grand. Elle fut tellement surprise qu'elle mit un moment à comprendre que Valériane se tenait devant elle, soutenue par un jeune homme qui n'était autre qu'Uriel de Kenwood. Hellébore ferma précipitamment le carnet et le dissimula sous un torchon.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-elle aussitôt.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas salué le fils du baron, mais il ne sembla pas lui en tenir rigueur. Il remit ses cheveux châtons en place et déclara d'un ton poli :

— Votre sœur est en état de choc.

Valériane était prostrée sur une chaise. Durant la seconde de silence qui s'écoula, on entendit uniquement ses dents claquer.

— Mais pourquoi ?

Hellébore remarqua qu'Uriel de Kenwood était blanc comme un linge. Il posa sa main gantée sur la table, comme pour s'assurer de ne pas s'effondrer. Ses traits, habituellement parfaits, étaient déformés par son air épouvanté.

— Monsieur, Valériane... Que s'est-il passé ?

Les yeux de sa sœur se levèrent sur Uriel. Elle était tout aussi blanche que le jeune homme quand elle articula :

— Le baron est mort. On pense qu'il a... qu'il a été empoisonné.

Chapitre 2

Aubépine : 1 à 2 grammes de fleurs séchées prises en infusion permettent de lutter contre l'anxiété et les troubles du sommeil.

Le baron est mort empoisonné, le baron est mort empoisonné... Cela faisait des heures qu'Héllébore se répétait cette phrase sans parvenir à en appréhender la réalité. C'était absolument improbable ! Depuis la décennie noire et ses centaines de décès, toutes les plantes susceptibles de provoquer la mort avaient été arrachées et bannies ; l'herboristerie avait été interdite, les réfractaires chassés, puis condamnés.

Bien sûr, elle devait reconnaître que cela n'était pas complètement impossible. Au fil du temps, la surveillance s'était affaiblie et la nature avait repris ses droits. Après tout, elle-même cueillait des plantes dès qu'elle en avait l'occasion, et les connaissances de leurs vertus et dangers, bien qu'officiellement détruites elles aussi, n'étaient pas introuvables. Aubépine lui avait même déniché quelques manuscrits oubliés emplis de descriptions de végétaux et de remèdes. Néanmoins, la jeune femme n'aurait jamais cru quelqu'un capable d'user à nouveau de ce savoir ancien pour empoisonner un homme dans sa propre demeure.

Elle réfléchissait à cela tout en regardant à distance le manoir de Kenwood. Celui-ci était imposant et élégant, avec de larges fenêtres et du lierre sur ses façades en pierres claires. Il était plus solennel que son propriétaire, surtout en ce jour où les tentures noires avaient remplacé le pourpre habituel.

— Allons-y, Hell, lui souffla son père en s'approchant.

Il était vêtu d'une livrée entièrement noire et affichait un air maussade sur son visage habituellement si enjoué. Hellébore savait qu'il avait pour le baron une affection teintée de respect. Alors qu'ils rejoignaient Valériane et Aubépine, elle posa une main affectueuse sur son bras et il lui sourit tristement. Les trois sœurs portaient la même robe noire aux petites fleurs brodées. Ainsi, elles se ressemblaient tant que même leur père aurait pu les confondre, si ce n'étaient la mine toujours effarée de Valériane et les traits parfaitement affligés d'Aubépine. Hellébore était triste pour sa famille, mais elle se sentait aussi un peu honteuse de ne pas être plus touchée par la mort du baron.

Ils passèrent les grandes portes en chêne et un tapis aussi noir que de l'encre les guida tout le long du grand hall où se pressaient des dizaines d'invités. Les Lieurs avaient bien effectué leur travail en diffusant la nouvelle dans le royaume de Fargoth en un temps record. Capables de communiquer par la pensée, ils ne pouvaient cependant le faire qu'entre eux. Seul un Lieur pouvait converser avec un autre Lieur. Hellébore tenta d'imaginer ces hommes et femmes se transmettant l'information de la mort du baron, et un goût amer emplit sa bouche.

La salle de repas, à leur gauche, avait été garnie de plats extravagants qui détonaient dans cette ambiance morose.

Les filles continuèrent leur chemin jusqu'à la réception, où un lustre en cristal surplombait un parquet des plus délicats. Hellébore regretta de ne pas avoir mieux nettoyé ses souliers avant de pénétrer dans la demeure. Valériane et Aubépine avaient l'habitude de ce luxe, mais pas elle. Depuis son enfance, elle avait fui les chandeliers en or et les tintements de la vaisselle raffinée, leur préférant le Lac gris et les chemins de promenade.

Un cercueil avait été placé au centre de la salle. Des bougies d'un rouge sombre se consumaient autour et, comme le voulait la tradition, des roses noires entouraient le cercueil. Seules les principales plantes utilisées en herboristerie étaient interdites, pas les fleurs ou les plantes décoratives. *On interdit seulement ce qui peut guérir*, pensa amèrement Hellébore. Derrière, un immense portrait du baron trônait sur un mur dépouillé d'ornement. Hellébore déglutit avant de s'approcher. Elle savait que le cercueil serait vide ; le corps du baron de Kenwood devait encore être inspecté à la recherche de preuves.

— Le mage Melkior a-t-il été appelé pour la conservation du défunt ? dit justement un noble dans son dos.

— En effet, répondit un autre. Il est étrange qu'il travaille toujours pour la maison déchue des Morton. Avec un tel don, n'importe qui se ferait engager ailleurs...

Hellébore baissa la tête et se retira sur le bord de la pièce. Elle ne se sentait pas à sa place.

Elle remarqua une femme et un homme vêtus étrangement non loin d'elle. Tous deux en pantalon, ils portaient de longs manteaux noirs, ce qui faisait ressortir leurs cheveux blond platine attachés en queue-de-cheval. Ils scrutaient les invités de leurs yeux gris d'un air sinistre.

— Voilà les Traqueurs, murmura Aubépine en s'approchant d'elle. Brooke et Allan Buchanan. Ils viennent s'assurer qu'aucune magie n'a été utilisée lors du meurtre.

Hellébore déglutit en détaillant leurs tenues sombres et usées. Elle se demanda pour quelle raison ils avaient fait le déplacement. L'utilisation de la magie laissait une trace qui permettait aux Traqueurs de retrouver les coupables, à la différence du poison. C'était notamment pour cette raison qu'il avait été interdit avec autant de fermeté. Il constituait une arme imparable : quelques gouttes d'un sérum habilement préparé, et personne ne pouvait identifier le responsable.

— Regarde, lui souffla Aubépine en lui désignant un autre coin de la pièce.

Valériane se tenait dignement non loin du cercueil, son visage reflétant un parfait mélange entre la dignité et l'affliction. Ses ondulations tombaient sagement autour de son visage de poupée. À côté d'elle se tenait Uriel de Kenwood. Son veston charbon aux boutons argentés flattait sa musculature et des mèches châtains lui tombaient devant les yeux. Son regard, d'une couleur se rapprochant de l'acajou, brilla d'un éclat sans équivoque lorsqu'il s'adressa à la jeune femme. Il lui souffla quelque chose à l'oreille, et les joues de Valériane se poudrèrent de rose.

Le fils du baron de Kenwood était charmant ; Hellébore ne pouvait le nier. Elle aussi, quelques années en arrière, avait craqué sur ses sourires enjôleurs et la façon qu'il avait de s'adresser à chaque jeune femme comme si elle était la seule qui importait. Mais il était le fils d'un baron et, bien que les romances à l'eau de rose affirment le contraire,

il n'y avait aucune raison pour qu'il s'intéresse sérieusement à la fille du régisseur du domaine de son père.

— Que devons-nous faire ? murmura Hellébore à Aubépine.

— Que *pourrions*-nous faire ? Si Val est sous le charme, inutile d'essayer de la faire changer d'avis... Mais ne t'en fais pas trop. Après la mort de son père, Uriel devra songer à se marier et son choix ne se portera pas sur elle.

Le cœur d'Hellébore se contracta à l'idée que sa sœur traverse bientôt les affres d'un chagrin d'amour.

— Je ne peux pas croire que je ne le reverrai jamais, soupira soudain Aubépine.

Hellébore remarqua qu'elle serrait les poings, le visage levé en direction du portrait du baron.

— Oh, Aube... Je suis tellement désolée.

Elle lui saisit la main et la serra pour lui transmettre son soutien. Certes, Hellébore n'avait jamais particulièrement apprécié le baron, mais il n'avait rien d'un homme mauvais. Qui aurait bien pu désirer sa mort ?

— T'avait-il dit qu'il comptait dîner avec quelqu'un ce soir-là ? demanda soudain Hellébore.

— Oui, mais il a refusé de me dire avec qui.

— Pour quelle raison ?

À cet instant, le mage du domaine les rejoignit, sa robe grenat flottant autour de son corps décharné. C'était un homme âgé et peu aimable, dont les yeux couleur pourpre trahissaient le pouvoir. Seuls les Guérisseurs majeurs bénéficiaient d'une telle couleur. En général, ceux-ci étaient si puissants qu'ils détenaient un don supplémentaire. Chez Alistar, il s'agissait du feu. Il était le créateur de bougies

qui ne cessaient de brûler et des potions d'embrasement les plus efficaces du royaume.

— Mesdemoiselles, les salua-t-il.

Les deux sœurs baissèrent la tête. Le mage avait soigné les otites récurrentes d'Hellébore durant son enfance. Elle avait été impressionnée par ses murmures et ses mains qui semblaient s'illuminer pour la guérir, mais elle voyait cela d'un tout autre œil, désormais. Elle avait bénéficié de ce traitement car elle vivait au domaine. Le don de guérison n'était pas rare, mais il ne suffisait pas à soigner la totalité du royaume de Fargoth. Dans les campagnes et les villes surpeuplées, une otite pouvait entraîner la mort, alors que les huiles de pavot et de sarriette – si elles étaient autorisées – auraient pu les soigner !

— Où est donc la troisième ? demanda Alistar.

Aubépine désigna Valériane d'un signe de tête avec réticence. Hellébore se retint de pousser un soupir alors que le mage contemplait les trois sœurs.

— Vous vous ressemblez tellement, souffla-t-il en secouant la tête.

Le nez d'Aubépine se retroussa de dégoût. Alistar avait toujours eu une fascination dérangeante pour les sœurs. La faute aux légendes qui circulaient... Selon elles, les triplées ne pouvaient pas avoir d'enfant, mais bénéficiaient d'une longévité exceptionnelle ainsi que d'un sang à la puissance insoupçonnée. Hellébore était persuadée que ce n'étaient que des fabulations. Les naissances triples étaient rarissimes, ce qui expliquait que l'on invente ce genre d'histoires sur leur présumée différence.

— Vous vouliez converser, mage Alistar, ou simplement nous rappeler nos similitudes ? Car nous possédons des miroirs, vous savez... dit Aubépine avec sarcasme.

Hellébore retint difficilement un rire. Le mage, lui, serra les dents avant de répondre :

— Je voulais vous ordonner de ne pas quitter les lieux avant d'avoir été interrogées par les Traqueurs. Tout le personnel doit s'y soumettre. Sans exception.

Le sourire d'Hellébore s'envola. Rêvait-elle ou le regard du mage se concentrait-il exclusivement sur elle ? Non, c'était impossible. Personne, sauf ses sœurs, ne connaissait sa passion secrète, et elle n'avait aucun don. Elle se concentra sur cette certitude et hocha sagement la tête.

Après un silence pesant, le mage s'éloigna enfin et la cérémonie commença. Le prêtre qui, comme beaucoup de membres du clergé, possédait un don d'éloquence, charma l'auditoire en contant les qualités du baron de Kenwood. Après son discours, même Hellébore aurait pu croire que le défunt était l'homme le plus merveilleux de la terre. Quand il fut temps de passer devant le cercueil pour rendre un dernier hommage, la jeune femme se sentit mal à l'aise.

Elle retira son gant et posa sa main contre le bois froid du cercueil. Le son vint briser le silence et se réverbéra dans la salle. Elle tenta de convoquer des souvenirs heureux avec le baron, mais elle ne put que se remémorer ses tenues extravagantes et son insistance pour qu'elle ne porte pas de pantalon. Elle simula un air affligé et s'éloigna lentement.

Quelques minutes plus tard, des servants vinrent distribuer boissons et nourriture. Le champagne pétillait dans les flûtes et les amuse-gueules teintaient les plateaux de

couleurs trop gaies pour une cérémonie mortuaire. Les convives gardaient une dignité de façade, mais des rires résonnaient parfois près du cercueil du baron. L'air était empli d'hypocrisie, et Hellébore n'avait jamais supporté les faux-semblants. Elle quitta le manoir sans un regard en arrière, pressée de retrouver la chaleur de sa demeure.

À peine sortie, elle tomba nez à nez avec Brooke Buchanan. Elle avait oublié l'interrogatoire mentionné par le mage...

La Traqueuse avait un visage anguleux qui reflétait la dureté de sa profession et des cheveux tellement tirés en arrière qu'Hellébore se demanda si une telle coiffure était douloureuse.

— Laquelle êtes-vous ? interrogea Brooke d'une voix râpeuse, qui fit frissonner la jeune femme.

— Pa... Pardon ?

Les yeux de la femme étaient aussi gris que le lac, mais ils étaient loin d'être aussi apaisants. Une odeur de soufre se dégageait d'elle.

— Des triplées, laquelle êtes-vous ?

— Oh ! Je suis Hellébore. Je travaille pour le baron... Enfin, travaillais. Je m'occupe des jardins.

L'un des sourcils parfaitement taillés de Brooke forma un angle impossible. Le cœur de la jeune femme sauta dans sa poitrine quand elle s'aperçut que ses pupilles se rétrécissaient. La Traqueuse était-elle en train de chercher une trace de magie sur elle ?

— Qu'avez-vous à me dire sur le meurtre, miss Hellébore ? Avez-vous vu monsieur le baron peu avant sa mort ?

La jeune femme repensa à la scène près du lac et à la sauge qu'elle venait de ramasser. Elle bredouilla :

— Oui, un peu avant le dîner. Nous avons discuté rapidement avant qu'il rejoigne le manoir.

— Et de quoi avez-vous parlé ?

L'odeur qui se dégageait d'elle devenait si insupportable qu'Hellébore se retint de se pincer le nez. Elle répondit avec tout l'aplomb dont elle était capable :

— Il m'a ordonné de ne plus porter de pantalon durant mon travail.

La Traqueuse s'avança d'un pas. Elle était bien plus grande qu'Hellébore ; celle-ci dut lever la tête pour soutenir son regard.

— Et pourquoi portiez-vous un pantalon ? Votre travail consiste seulement à inspecter les jardins, n'est-ce pas ?

Le cœur de la jeune femme s'affola dans sa poitrine. La Traqueuse ne lui posait pas de simples questions innocentes. Que savait-elle ? Et comment Hellébore pouvait-elle se tirer de là sans encombre ?

— Les pantalons sont confortables, voilà tout.

— Vraiment ?

Si les Traqueurs avaient eu la possibilité de lire dans les esprits, Hellébore aurait été arrêtée sur-le-champ. Mais ce n'était pas le cas, et la jeune femme fut sauvée par l'arrivée d'Allan Buchanan, qui héla sa sœur au loin. Celle-ci s'attarda si longtemps à quelques centimètres du visage d'Hellébore que la jeune femme lutta de toutes ses forces pour ne pas déglutir. Quand enfin la Traqueuse disparut à l'intérieur du manoir, Hellébore poussa un long soupir.

Elle s'aperçut qu'il était bien plus tard qu'elle ne le pensait ; il faisait déjà nuit sur le domaine. Quelques gouttes se mirent à tomber sur les graviers. Elle frissonna

et entreprit le chemin du retour en hâte. Si cette entrevue avec la Traqueuse lui avait appris une chose, c'est que les autorités n'avaient aucune idée de l'identité du coupable, ce qui signifiait qu'elles le chercheraient partout. Et si les Traqueurs venaient à fouiller la maison et qu'ils tombaient sur ses plantes, elle serait à coup sûr accusée du meurtre. Qu'advviendrait-il alors de ses sœurs et de son père ? Un frisson lui traversa le corps tout entier alors qu'elle pénétrait dans la maison ; elle devait à tout prix protéger sa famille.

Dehors, la pluie s'était amplifiée et se fracassait violemment sur le toit. Elle saisit un bougeoir et se rendit sans attendre à la remise, où le fruit de ses précieuses cueillettes était caché dans une armoire qui tombait en ruine. Des sachets étaient minutieusement dissimulés dans chaque recoin, tout comme les pages arrachées d'ouvrages rapportés par Aubépine. Sa sœur avait eu pour mission de les détruire, mais elle les avait confiés à Hellébore à la place, contre toute raison. Ce soir, la jeune femme n'avait pas le choix : elle devait se débarrasser de son attirail d'herboriste.

Elle saisit un grand sac de toile et y plongea la sauge, l'arnica, les grappes de bourdaines et les baies de genévrier. Un sanglot lui échappa quand elle jeta de la passiflore, une plante si rare dans la région. Elle la glissait dans les tisanes de son père pour l'aider à lutter contre ses insomnies. Il lui faudrait à présent dénicher des potions de sommeil chez un mage, mais où trouveraient-ils l'argent ?

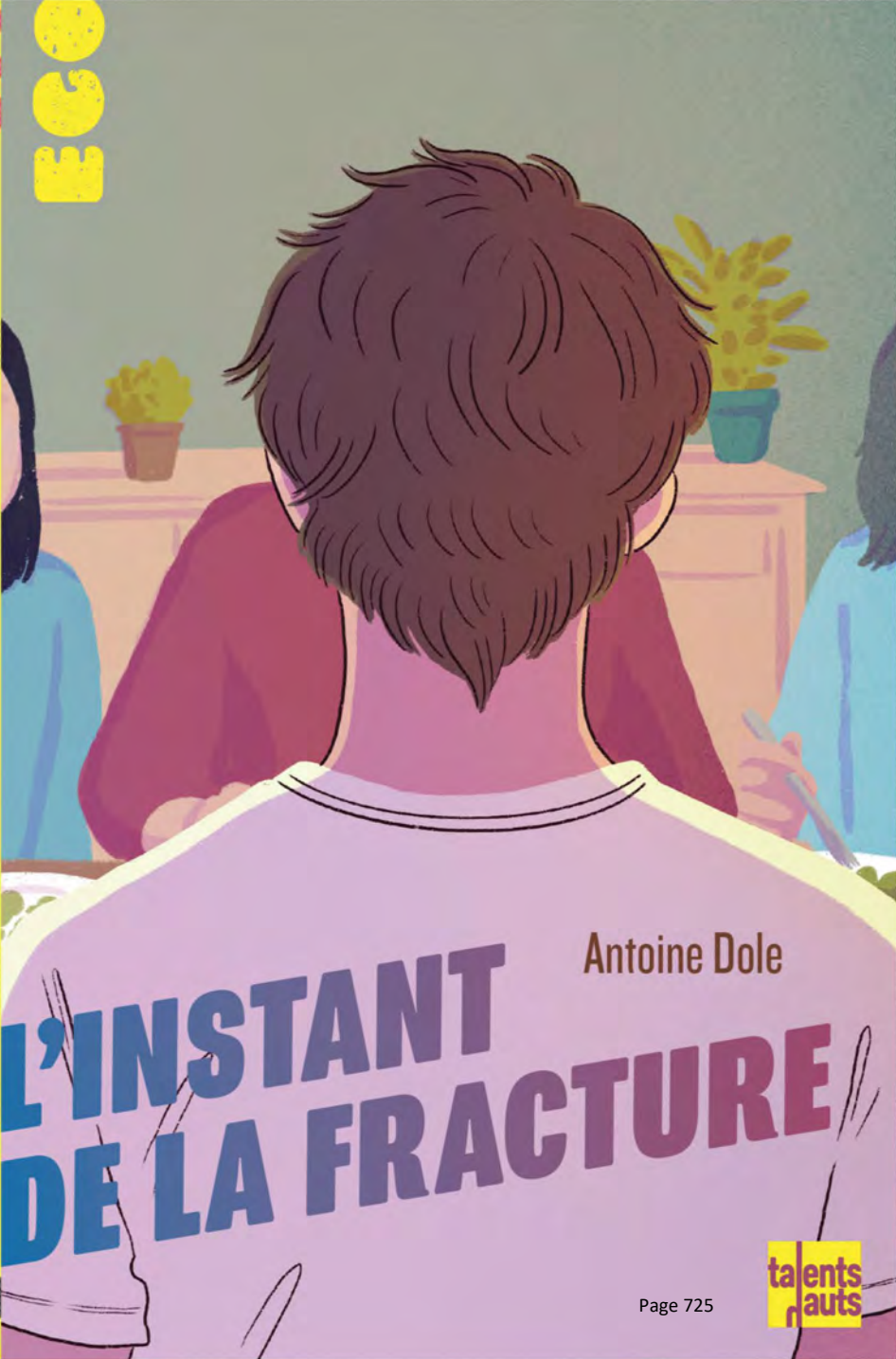
L'averse s'était amplifiée et un orage grondait au loin. La demeure semblait encore vide, alors qu'elle poursuivait son tri des feuilles volantes, couvertes d'informations incriminantes. Seules les poutres du plafond craquaient parfois,

dérangées par le vent. La flamme de la bougie vacillait et créait des ombres aux formes monstrueuses. Hellébore ne cessait de se retourner de crainte que quelqu'un se tienne dans son dos.

En saisissant son carnet, sa gorge se noua. Elle savait qu'elle devrait le faire disparaître comme le reste. Souvenir ou non, il recelait des savoirs interdits qui pourraient l'incriminer. Mais il avait été rédigé par Rose Murray, la mère qu'elle n'avait jamais connue. Elle le posa contre son cœur, puis s'agenouilla sur le sol pour le caler sous l'armoire, dans un angle qui le dissimulait complètement. C'était risqué, mais elle ne pouvait se résoudre à le détruire.

Elle décida de se débarrasser du sac dans le Lac gris, là où personne ne pourrait jamais le retrouver. Elle le hissa sur son épaule quand la porte s'ouvrit en grand. Elle se cogna contre la paroi en même temps qu'un coup de tonnerre tonnait dans le ciel. La jeune femme poussa un cri en apercevant la silhouette qui se détachait dans la nuit. Une voix grave déclara :

— Hellébore Murray, veuillez me suivre. Le marquis d'Ogmore vous attend.



Antoine Dole

L'INSTANT DE LA FRACTURE

L'INSTANT DE LA FRACTURE

Je ne parle pas.
Je reste assis là.
Immobile dans ce ballet de bonnes intentions.
Les gentillesse qu'on s'échange comme des toasts
[au pâté.
Tiens, reprends-en.
Non merci, ça ira.
Toutes ces banalités.
Je ne parle pas.
Pour quoi faire ?
Trop de choses qu'il vaut mieux ne pas dire.
Pas ici.
Pas ce soir.
Y a-t-il seulement un bon moment ?
Pour cette collision.
Cet instant de plein fouet.

Quand il n'y a plus qu'à compter les morts après.
Je sais les mots qui feraient tout exploser autour de moi.
Je les ai là, logés dans la gorge.
Noués à mes cordes vocales.
Ils prolifèrent sur ma langue.
Une armée de mots.
Entraînés à la dure, sans pitié.
J'ai passé des heures et des heures à les jeter les uns
[contre les autres.
Leur faire sortir les griffes, les crocs.
À les affamer de lumière.
De souffle.
De bruit.
À les faire se détester entre eux.
À leur faire haïr ce monde.
Ils sont devenus imparables.
Capables d'enfoncer des soupirs.
D'écarter des paupières.
De franchir des regards de côté.
Des mots qui ne font pas de prisonniers et gagnent
[des guerres avant qu'elles ne commencent.
Aiguïsés. Pointus.
Des mots qui font mal.

Qui visent et qui tuent.

Pas de ceux qui chatouillent, qui taquinent,

[qui dérangent.

Mais de ceux qui brisent, et vous laissent là, étendu

[sur le sol.

Si je desserre les dents ils vont couler de mes lèvres,

[de ma bouche.

Ils vont envahir ce monde.

Une bave de vérité vraie.

Et rien ne sera plus pareil après ça.

C'est certain.

Il n'y aura plus de survie possible dans le silence

[des choses.

Plus d'obscurité pour celles et ceux qui ne voulaient

[pas voir.

Vous serez vous aussi dans cette lumière trop vive.

Celle qui brûle la rétine.

La même qui vous éblouira jusque dans le sommeil.

Celle qui éclairera chaque recoin de lâcheté.

Le plus petit terrier.

Vous serez à découvert, tous.

Comme moi.

Ce lapin dans les phares.

Qui accepte de ne plus être bientôt que de la bouillie
[sous les roues.

Il n'y aura plus d'issue de secours.
Plus de fenêtres. Plus de portes.
On sera coincés là.
Sans autre choix que de se voir vraiment.

Alors je ne parle pas.
Pas tout de suite.
Je mords dans un morceau de pain.
Je contiens.
Cette déflagration immense qui viendrait juste après.
Pas seulement cette table.
Pas seulement cette pièce.
Pas seulement cette maison.
Pas seulement cette ville.
Le monde entier pourrait disparaître avec.
Soufflé par l'explosion.
Un grand BAM de colère.
De rage.
De haine.
Personne n'y survivrait.
Et je serais seul, au milieu de ces ruines.

Dans le noir.
Dans le vide.
Ce vertige.
Je fixe ce vertige.
C'est bête.
De croire qu'il reste quelque chose à détruire.
Que ça dépend de moi.
Parce que je suis déjà seul, au milieu des ruines.
Déjà dans le noir.
Déjà dans le vide.
Mais je ne parle toujours pas.
Je me racle la gorge.
Les mots obstruent ma trachée.
Je suis traître à leur cause.
Mon silence, un charnier.
Je suis une tombe immense.
Un caveau de chair et d'os.
Pour les secrets, pour la peine.
Pour ces paroles que je garde à l'intérieur.
Celles qu'il faudrait cracher.
Là, maintenant.
Les vomir.
Il faudrait les vomir.

Sur cette belle nappe brodée.
En plein sur ces décorations de Noël joliment agencées.
Sur ces babioles qui brillent et qui griffent la rétine.
Ce barbouillis coloré qui dit l'amour et le partage.
Comme à chaque fête.
Chaque anniversaire.
Chaque repas de famille.
Chaque vacances.
L'importance d'être ensemble.
Réunis.
La famille.
La famille partout.
Sur les visages, dans les gestes.
Ma mère et mon père.
Mon frère et ma sœur.
Mes neveux et mes nièces.
Et la musique, qui a choisi cette musique ?
Chants de Noël.
Le cliché.
Tout le monde a mis une jolie tenue.
Tout le monde a fait l'effort.
Ils se tiennent là, les uns près des autres, sans que ça
[leur coûte.

Sauf moi.
Le prix de mon silence.
Ce ventre noué autant que la parole.
C'est douloureux, d'être assis ici.
Dans les souvenirs.
Pendant que je les regarde vivre.
Sourire.
Manger.
Parler.
Là, leur instant présent.
Et moi j'étais, j'avais, maintenant je suis toujours
[à l'imparfait.
Quelque chose de moi s'est figé loin derrière.
Les petits jouent à quelques mètres.
Et les grands jouent aussi, à leur façon.
Cette même pièce, où chacun a son rôle.
Le script est toujours identique.
Une famille parfaite se réunit pour célébrer un Noël
[parfait.
Tout le monde s'aime.
Tous prennent soin les uns des autres.
L'amour. La bienveillance.
J'ai le rôle de celui qui fait la gueule, en bout de table.

Le même chaque année.
J'ai peu de répliques, peu de texte.
Le rideau s'ouvre sur les premiers rires, quand
[le beau-frère idiot assène sa première blague.
« Vous connaissez l'histoire du mec qui... »
Et moi, je ravale ma salive.
Ma soupe de mots.
Pour ne pas la cracher.
Là, juste dans mon assiette.
Des paroles immangeables sur la purée, sur la dinde.
Il suffirait de se pencher, ouvrir la bouche.
Dégueuler le dedans.
Tout le dedans.
Des litres et des litres de pensées sales et douloureuses.
Il suffirait de dire ces mots :
« Il a abusé de moi. »
Une petite voix éraillée, timide.
D'enfant éraillé, timide.
Pas de celui que je suis devenu ensuite.
Cet adulte qui parle fort et vocifère pour un rien.
Mais cette petite voix qu'on n'écoute pas quand
[elle dit non.
Une petite voix de pas d'importance.

Je le dirais une fois.
Avant de hausser le ton.
Pointer du doigt.
L'index comme une flèche.
Et puis le répéter.
Le répéter encore.
Jusqu'à ce que les mots se plantent dans chaque cerveau.
Des clous dans leurs certitudes.
Tout le monde fixé sur ce décor en carton.
Des silhouettes en carton.
Un amour en carton.
Et répéter encore.
Les mêmes mots que personne n'aurait vraiment
[entendus les premières fois.
Les enfoncer plus loin.
Plus profondément.
Dans leur cœur.
Dans leur âme.
Bien à la verticale.
Dans chaque couche qui les compose.
Strate par strate.
«Papa a abusé de moi.»
Je le dirais clairement.

Sans y mettre les formes.
Sans fioritures.
Sans précaution.
Pour que ça perfore la moindre surface d'eux.
Qu'il n'y ait plus rien d'intact.
Plus rien de parfait.
Je regarderais mon père s'étouffer avec un bout de pain.
Ses joues devenir rouges.
Il essaierait d'en rire, c'est sûr.
« Qu'est-ce que tu racontes encore comme bêtise ? »
Mais cette fois je serais immobile.
Je serais fort.
Je serais indestructible.
Tout se fracasserait contre moi.
Tous ces regards lancés à cent à l'heure.
Tous les jugements, toutes les pensées.
Toute cette famille.
Nous serions tous là, ordonnés comme des miroirs brisés.
En éclats.
En fracas.
À contempler nos années de malheur à venir.
À comprendre que rien ne se réparera.
Qui en aurait la force ?

Il y aurait deux familles.

Deux camps.

De quoi faire mentir les photos dans les cadres

[et les souvenirs heureux.

Il y aurait ça :

Ceux qui croient, ceux qui ne croient pas.

Ceux qui doutent, ceux qui ne doutent pas.

Ceux qui savent, ceux qui ne savent pas.

Ceux qui jugent, ceux qui ne jugent pas.

Les mensonges.

Ce que certains savaient mais n'ont jamais dit.

Les omissions, les évitements.

Ces comportements tremblants.

Les fuites en avant.

C'est le premier instinct, fuir.

Nous n'avons fait que ça.

Pour ne pas nous regarder en face.

Sans jamais habiter aucun de ces territoires.

Survivant côte à côte.

Et en même temps, si loin les uns des autres.

Jusqu'à cet index qui traverserait la table.

Une frontière entre avant et après.

Un choix à faire : habiter de ce côté-ci ou de celui-là.

Pas d'entre-deux possible.
Plus de fuite.
Un aller simple et pas de retour en arrière.
On dîne à cet instant.
C'est l'instant de la fracture.
Sur le point de rupture.
Cette belle table, ces beaux couverts.
Au milieu de notre nulle part.
L'endroit précis où rien ne se répare.
Où l'os ne se reforme pas.
Là où un vide subsistera toujours.
Une fragilité impossible à négocier.
Elle ne nous rendra pas plus fort.
Juste un peu plus mort.
Et ce sera bien comme ça.
Plus de faux-semblants, plus de farces.
Cette vérité froide dans nos cœurs.
Papa a abusé de moi.
Vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas.
Vous aussi, vous verrez enfin.
Ses dents pointues.
Ses grandes mains.
Ce méchant loup dans la maisonnée.

Celui qui gagne à la fin de l'histoire.

Celle que vous écriviez jusque-là.

Il faudra tout jeter.

Toutes les versions.

Des pages entières à déchirer.

Mais je ne parle pas.

Je me sers plutôt de l'eau.

Des gestes simples pour redevenir solide.

Mécanique.

Je me concentre pour que le filet coule doucement

[dans le verre.

Le bruit de l'eau.

La main qui tremble.

Pendant qu'ils rient, l'énergie que ça demande,

[de ne pas s'arracher la peau.

De ne pas révéler ce qu'il y a en dessous.

Les plaies à peine suturées.

Elles se rouvrent à chaque nouvelle fête, à chaque

[anniversaire.

Chaque Noël comme celui-là.

Chaque fois qu'il faut faire semblant à nouveau.

Année après année.

Que tout va bien.
Que tout est intact.
Que tout tient debout.
Faire semblant de l'aimer.
De supporter qu'il me touche.
Sa main qui se pose sur la mienne.
Ses lèvres quand il embrasse mes joues.
Depuis que je me souviens.
Ce même jeu ridicule.
Il fait tant partie de moi que j'ai douté.
Est-ce que j'ai inventé cela ?
Est-ce que c'est de ma faute ?
Parce que c'est resté flou, longtemps.
Pas d'arrêt sur image.
Pas de mise au point.
Pas de focus possible.
Non, je ne suis pas une machine.
Pas de rembobinage.
Pas de boutons sur lesquels appuyer.
Juste des sensations.
Des peurs.
Des contacts douloureux.
À en devenir fou.

À craindre la douceur.
J'ai voulu oublier.
Le cerveau et ses recoins.
Cacher cette misère.
Pour grandir loin de ça.
M'élever loin de ça.
Me construire loin de ça.
Mais c'était dans mon ombre.
À me suivre partout.
À l'envers de mes mots.
Dans mes heurts autant que dans mes effleurements.
Dans mes cris et mes rires.
La trace du carnage.
Son empreinte.
Le poinçon de la douleur.
Il est à cet endroit de ma vie.
Mon père a abusé de moi.
Il a fracassé ma vie.
Et je me suis accommodé des fracas.
De la fragilité.
De la peur.
De ce corps qui existait trop fort.
Et que j'ai abîmé.

Que j'ai voulu blesser
Pour que les plaies existent.
Et les bleus.
Et la trace de cette violence.
Même sans m'en rendre compte, chercher le mur.
La collision.
Ce monde a abusé de moi.
Les éraflures, cent fois.
Tout le décor, en crépi.
Les entailles, au moindre contact.
Les cris plutôt que les murmures.
Les coups plutôt que les caresses.
Cette colère, partout.
Qui veut crier dans mon oreille.
Remplir ma bouche.
Me jeter loin devant.
Cet abus, logé en moi comme une balle.
Qui ne cesse de se frayer un chemin.
Perfore mes organes, mes os.
Et jusqu'à mon âme.
Hémorragie interne.
Des flots de larmes.
Un chagrin jamais tari.

Une peine jamais rassasiée.
Ces sanglots qui me noient.
C'était en moi tout ce temps.
Sans pouvoir le nommer.
Et puis un jour, le voile s'est déchiré.
Il m'a suffi d'une odeur.
D'un souffle.
D'une main sur la mienne.
D'une main sur mon corps.
Pour redevenir un enfant.
Pour me souvenir.
Et tomber de ma vie.
Tomber de ma vie.

Ce verre rouge, transparent, qui me semble immense.
Il avale presque tout le contenu de la carafe.
Je n'en vois pas la fin.
Pendant ce temps, c'est lui qui parle.
Cette voix grasse qui me dégoûte.
Qui se répand.
Elle est partout autour de moi.
Une voix forte qui prend de la place.
Tout le monde l'écoute.

Mon père.
Il sait capter l'attention.
Il sait prendre la lumière.
Il sait comment faire pour être au centre.
La voix de cette famille.
Et celui qui l'a brisée.
Ma famille, seulement. Pas la sienne.
C'est ma famille à moi qu'il a brisée.
La sienne à lui se porte bien.
Sa femme, son fils, sa fille, ses petits-enfants.
Moi je suis seul, à l'envers d'eux.
Perdu dans mes secrets.
Dans cette douleur à taire.
Mon père, oui.
Est-ce qu'il n'y a que moi qui vois ?
La façon dont ses mains s'attardent sur les plus jeunes.
Comme il cherche leur peau.
Leur contact.
Leurs frissons.
Cette main.
Pas sur la cuisse ni sur le bas du dos.
Sur les fesses.
Posée.



Auteur de fictions, **Antoine Dole** esquisse à chaque nouvel opus un portrait cru de sa génération. Il trace sa route d'écriture offensive en explorant dans ses romans cette société faite d'incommunicabilité et de solitude, comme dans *Naissance des cœurs de pierre* (Actes Sud Jeunesse, 2017 – Mention spéciale du Prix Vendredi) ou *Ueno Park* (Actes Sud Jeunesse, 2018, Sélection Pépite du Salon du Livre et de la Presse Jeunesse de Montreuil).



JUST FRIENDS

Unt' Margaria



Unt' Margaria

JUST FRIENDS

TROIS NOUVELLES

DÉGÂTS D'EGO

Je suis tranquillement en train de ramasser des œufs dans *Stardew Valley* quand le message de Nolan s'affiche : « Y'a un truc dont je voudrais te parler... Tu voudrais pas qu'on se voie IRL ? »

« Contexte, Lena », comme dirait ma mère quand je débarque avec une phrase qui lui semble tomber de nulle part alors que c'est parfaitement clair dans ma tête. À ma décharge, quand je fais ça avec mes potes Nivaz et Sam, ça fonctionne, et c'est parfaitement clair pour eux. Mais il y a aussi des gens qui n'ont pas la même façon de penser que moi. Donc allons-y : contexte.

Nolan, c'est un ami. Il n'est pas dans le même collège que moi (il habite à Villeurbanne, la ville d'à côté), je l'ai rencontré en jouant en ligne. On partage une ferme dans *Stardew Valley*, un jeu de gestion où il faut s'occuper de cultures et d'animaux. Et pour finir la présentation,

moi, c'est Lena. J'aime les jeux vidéo, la musique et les mots. Pas que je sois la meilleure amie de ma prof de français, mais j'adore le langage. Enfin, je préfère quand il est utilisé pour exprimer des vrais trucs, et pas toujours les mêmes opinions des mêmes vieux messieurs blancs morts (Voltaire, Rousseau, c'est de vous que je parle). Les mots les plus beaux, ce sont ceux des chansons, quand on cherche le terme le plus juste pour transmettre une émotion. Évidemment, j'ai un faible pour les chansons d'amour. Mais je n'en écris plus depuis qu'on s'est séparés avec mon ex, Mo. Comme on était tous les deux d'accord pour arrêter, ça ne m'a même pas aidée à imaginer de belles chansons tristes de rupture, comme Taylor Swift. Voilà pour le contexte.

Donc ce message de Nolan est arrivé sur mon écran, et j'ai suivi la procédure normale dans ce genre de situation d'urgence : finir de nourrir mes poules puis envoyer un vocal à Nivaz pour lui demander ce qu'elle en pensait. Elle me répond dans la minute : « Bah, c'est évident, non ? »

Juste ça en vocal, puis un mème de chat qui envoie des bisous. Je lâche un point d'interrogation. Elle rétorque : « Bah tu crois qu'il veut te parler de quoi, de votre prochaine récolte de courges ? » Je réponds que ça

pourrait être complètement autre chose. Une histoire de jeux vidéo ou de cours. Mes joues chauffent légèrement quand Nivaz insiste : « Quoi que ce soit d'autre, il te l'aurait dit par message. Au pire, en vocal. Un face à face, ça ne peut vouloir dire qu'un truc. »

Je fixe l'écran de mon téléphone, un peu hébétée. En même temps, elle a raison. C'est logique. Nolan veut qu'on se voie pour me dire qu'il a des sentiments pour moi.

Ça me met le cerveau en ébullition. Avec Nolan, on se parle depuis environ un an, mais on s'est à peine vus, seulement une fois dans une réunion en groupe. C'est vrai que ce jour-là, j'avais emprunté un haut à Nivaz qui m'allait particulièrement bien. Est-ce qu'il se souvient vraiment de ce à quoi je ressemble ? Je suis ce que j'aurais tendance à appeler une « allumette à lunettes » : cheveux en vrac et visage mangé par d'énormes verres, parce que les plus petits modèles rétrécissaient trop mon champ de vision. Je me prenais presque autant de meubles avec que sans. Passé ces deux « défauts », on m'a toujours dit que j'étais plutôt jolie, mais... Peut-être pas au point qu'un garçon de quatorze ans le remarque.

Le lendemain, au collège, je raconte tout à Nivaz. Elle ne se laisse pas démonter :

– Le haut, je te le reprête, y’a pas de souci. Si tu veux, on te fait une manucure et une coiffure et tout. Et les lunettes, tu les mets pas.

Puis on se tait, parce que Sam nous rejoint et que Nivaz ne sait pas si je veux en parler devant lui (c’est quand même la crème de la crème des potes, Nivaz). On commence à discuter d’autre chose, de séries et de cours de maths, et je reste seule avec mes doutes. Je n’y vois pas grand-chose, sans lunettes. Je peux me rendre de mon lit à la salle de bain le matin sans les mettre, mais en tâtonnant et en ressemblant à une taupe mal réveillée. Alors, un rendez-vous ?

Quand on se retrouve chez elle, le samedi juste avant que je rejoigne Nolan au parc, Nivaz n’en démord pas :

– Tu t’aimes pas, avec tes lunettes. C’est pas qu’elles te vont pas. C’est juste que tu auras plus confiance en toi si tu ne les mets pas.

Là-dessus, elle a complètement raison. Je préfère me réfugier dans la brume cotonneuse de mon monde flou que de me prendre la réalité dans la figure trop crûment. D’ailleurs, c’est déjà plus facile de ne pas porter mes lunettes quand Nivaz me fait essayer la

moitié de son placard (tout ça pour qu'on se décide sur le T-shirt qu'elle m'avait prêté la dernière fois). Puis elle me triture les cheveux dans tous les sens pour essayer des demi-queues, une tresse, et même de faire tenir un accroche-cœur sur mon front. J'aimerais bien me teindre les cheveux en violet, mais on n'a pas le temps. Et pas l'autorisation parentale non plus.

Je laisse Nivaz s'éclater dans son mode « tuto coiffure » tant que ça ne tire pas trop. Pendant ce temps, elle me rebat les oreilles avec la super relation que je vais avoir avec Nolan. Que c'est mieux d'entamer une relation amoureuse avec quelqu'un qui a été un ami avant. Qu'on se connaît super bien, lui et moi. Que j'ai trop de chance qu'un mec aussi chouette s'intéresse à moi, qu'il est tellement mieux que la plupart des garçons du collège. Elle me refait la liste de toutes ses qualités, et je suis obligée d'admettre qu'il ferait un super petit copain : toujours à l'écoute, à l'heure, n'oubliant jamais de nourrir les vaches dans les jeux vidéo ni son chat dans la vraie vie, et passionné par les mêmes choses que moi. En fait, avoir Nolan comme petit ami, ce serait extrêmement cohérent. On ne peut pas rêver mieux, non ?

En allant vers le parc, j'avoue, j'ai totalement confiance en moi. Je suis canon. Ou en tout cas, je suis au max. De toute façon, c'est Nolan qui m'a proposé de venir. Ce n'est pas moi qui suis en opération séduction, c'est lui qui a enclenché cet arc de notre relation. Il m'attend en regardant ses mains, et même sans mes lunettes, je me rends compte qu'il n'a pas l'air super bien. Ça m'émeut. Ça veut dire que ce moment est très important pour lui, que *je* suis très importante pour lui. Ça fera une magnifique relation et une magnifique chanson, j'en suis certaine. Le cœur battant, ce qu'on lit souvent dans les chansons d'amour, et avec une vague nausée, ce dont on entend moins parler, je me dirige vers le banc où il est installé. À mon approche, il relève la tête et sursaute :

– Hey, Lena, salut ! Tu... tu n'avais pas des lunettes la dernière fois qu'on s'est vus ? Ou alors c'est parce que ton avatar en porte que j'ai imaginé ?

Je ris, d'un rire que j'espère rentrer dans la catégorie « rire de gorge chaud » dont on parle dans les romans... Quoi que ça puisse signifier.

– Si, j'en avais, mais pas aujourd'hui.

Je m'assieds à côté de lui, proche mais pas trop. Je n'ai

pas tellement envie que nos hanches ou nos jambes se touchent. Je m'installe assez près quand même pour qu'il puisse m'attraper la main s'il le veut. Il me regarde et soupire. J'essaie d'envoyer discrètement un message à Nivaz pour lui demander ce que je dois faire ensuite, mais sans mes lunettes, c'est vraiment compliqué. Les touches se mélangent dans un gros pavé flou. Et évidemment, impossible de passer par un vocal. Pendant que je peine, je lance à Nolan :

– Ça va ?

– Bah pas trop en fait... C'est pour ça que je voulais qu'on se voie...

Nivaz me répond un truc dans lequel je distingue à peine le mot « langue ». J'ai les yeux fixés sur mon écran, plissés pour essayer d'y voir quelque chose, pendant que Nolan continue :

– Enfin pardon, mais je n'ai personne d'autre à qui en parler... Il fallait que ce soit à quelqu'un qui n'est pas de mon collègue...

– Hmhm...

Je hoche la tête, espérant qu'il ne voit pas trop que je louche sur mon téléphone. Est-ce que le « langue » de Nivaz fait référence au langage, ou est-ce qu'elle me

conseille d'y aller directement avec la langue pour un premier baiser avec Nolan ? Je ne sais pas si j'ai envie de ça. J'entends à peine Nolan qui continue :

– Mes parents vont probablement se séparer... Je sais que ça arrive à plein de gens, mais là l'ambiance à la maison, c'est l'horreur... Ils s'engueulent tout le temps, le moindre détail dégénère en dispute, même moi dès que j'ouvre la bouche. Je n'ose plus rien dire... Et comme mon père est prof dans mon collège, il m'a demandé de ne pas trop en parler...

Sa voix est un peu floue, je n'arrive pas à me concentrer. Une grande part de mon cerveau est occupée à tenter désespérément la mise au point. Mon téléphone vibre alors que Nivaz m'envoie des gifs que je ne vois pas, mais dont j'imagine la teneur. Je n'arrive pas à écouter ce que dit Nolan, mais il n'a pas l'air à l'aise. Alors je me dis que, peut-être, c'est à moi de faire le pas suivant. Après tout, techniquement, c'est lui qui aura fait le premier, vu qu'il m'a envoyé ce message. Je respire un grand coup, et je lui prends la main. Il a un mouvement de recul, fronce les sourcils et la retire :

– Lena, tu m'écoutes ?

– Oui, oui !

Je n'arrive pas à répondre mieux, pétrifiée que je suis par une seconde de honte absolue ; j'ai les joues en mode barbecue et l'estomac qui pèse une tonne. Mais la seconde d'après, ce qui m'envahit, c'est un immense soulagement. Je me rends compte brusquement que ce qui m'a poussée ici, sans lunettes et avec cette tenue qui ne me ressemble pas, c'est surtout la crainte de perdre l'amitié de Nolan si je lui répondais que je n'avais pas de sentiments pour lui. J'ai déjà perdu une amie très proche, Mariam, ma pote d'enfance, et je ne veux pas prendre le risque que ça recommence. Sauf que Nolan... Ça pourrait avoir l'air très « cohérent » qu'on soit ensemble, mais je n'en ai pas vraiment envie. Pas du tout envie. Et visiblement, lui non plus. Je suis tellement soulagée que j'ai l'impression de flotter. Puis, je me rends compte qu'il a cessé de parler. Il fixe à nouveau ses mains. Alors, je cherche un sujet de conversation qui pourrait lui remonter le moral :

– Tu as touché au dernier Zelda ? Incroyable, non ?

Il soupire encore, mais il me répond :

– Oui, c'est vrai... Il y a tellement de possibilités pour chaque énigme, c'est sans fin ou presque...

On continue cette conversation, qui ressemble à celles dont on a d'habitude sauf que là, on n'est pas en train de jouer à faire des confitures et à pêcher en même temps. Au bout de quarante-cinq minutes, il m'annonce qu'il faut qu'il rentre. Je n'ai pas vraiment réussi à lui remonter le moral.

Dès qu'il est parti, j'attrape mes lunettes dans mon sac à dos, et j'y vois enfin clair sur mon téléphone. Le message que j'ai envoyé à Nivaz est incompréhensible, la moitié des caractères ne sont pas à la bonne place. Elle m'a répondu « Je comprends que ça soit difficile de parler avec la langue de Nolan dans la bouche, mais écrire !? » en pleurant de rire. Cette pensée me colle un frisson. Non, vraiment, j'y ai cru un moment, mais en fait, je n'ai aucune envie d'avoir la langue de Nolan nulle part. Sur le chemin du retour, j'appelle Nivaz. Je lui explique que ce n'est pas du tout comme ça que je le considère.

– Ah oui, je vois, c'est un peu comme ton frère, quoi...

Ce mot fait ressurgir la pensée d'Adam, le frère de mon ex-meilleure amie Mariam, que j'ai un jour vu essayer de battre son propre record de 12 chamallows dans la bouche en même temps. Je réponds :

– Je crois qu’il y a plein de mecs que je ne considère pas comme mon frère et avec qui je n’ai pas envie d’être en couple, en fait !

– Mais du coup, il voulait quoi si ce n’était pas ça ?

Là, j’ai un blanc. Un gros blanc. Comme une absence entre les deux oreilles, là où devrait se trouver mon cerveau ; là où manifestement, il n’y a en fait qu’une boîte crânienne désespérément vide. J’ai été la dernière des nuelles. Ce serait le moment idéal pour se faire plaisir avec un mot comme « goughnafièr », mais je ne le mérite même pas. J’ai juste été absolument nulle. Nolan m’a demandé de venir pour me parler de ses problèmes, de quelque chose qui le met vraiment mal, et moi je suis restée bloquée sur cette fausse histoire d’amour et sur le bien que ça me faisait à l’ego. Et lui, il est reparti avec plein d’infos sur la façon de passer le troisième boss de Zelda, mais avec le cœur toujours aussi gros. Parce que j’ai confondu les histoires de cœur et le fait d’en avoir un, d’être présente pour un ami qui compte beaucoup pour moi. J’ai foncé dans le mur sans ralentir une seconde, alors que Nolan était juste en face de moi, et que la première phrase qu’il a prononcée aurait déjà dû m’alerter. J’ai été tellement idiote. Une pure et triste idiote.

– J’aimerais bien que tu arrêtes d’insulter ma pote !
m’interrompt Nivaz.

Ça me fait un peu de bien, mais je me sens quand même 100 % coupable.

– En plus, c’est moi qui t’ai convaincue que c’était ça qu’il voulait te dire. C’est ma faute.

Nivaz, toujours partante pour assumer les plaies de l’humanité. Mais elle se trompe : OK, elle m’a donné une cible, mais j’ai couru, j’ai couru tout droit. Et je sais bien que c’est parce que j’étais flattée qu’un mec s’intéresse à moi. Dégât d’ego. Une super paronomase (c’est un formidable mot pour désigner des termes dont les sons se ressemblent, comme un jeu de mots) sur laquelle je construirai peut-être une chanson un jour.

Bref, j’essaie de rassurer Nivaz, ce qui n’est pas si facile parce que son cerveau part tout le temps dans deux cents directions à la fois et qu’elle perd le fil de sa pensée au milieu d’une phrase... Mais retrouve quand même le sentiment de culpabilité à chaque fois qu’elle fait une pause. On parle au téléphone jusqu’à la porte d’entrée de chez moi, et on continue par messages dès que je suis dans ma chambre. Quand ma mère passe pour me dire que le dîner est prêt, je lui réponds sans réfléchir :

– J’peux pas là, Nivaz a besoin de...

Je m’arrête, parce que « j’peux pas » n’est pas une façon de répondre très prisée par mes parents. Mais ma mère n’est pas fâchée. Elle me regarde avec cet air agaçant et un peu mouillé, celui qu’elle prend quand elle pense à sa jeunesse au même âge... et qu’elle s’apprête à se mêler d’un truc qui ne la regarde pas du tout, genre ce que je raconte à Nivaz.

– C’est beau, cette relation que vous avez... J’aime te voir prendre soin de tes amis comme ça, ma Lena...

Je souffle, mais intérieurement, parce que ma mère le prendrait très très (très) mal. J’ai échappé au « Comment ça, tu ne peux pas ? Je vois que tu as toujours deux jambes, utilise-les pour aller vers la cuisine ! », mais de peu, et je ne vais pas pousser ma chance. Après avoir écrit à Nivaz un dernier « Je te jure que tu es la best, jtm, mais il faut que je file, alerte parents ! », je me lance vers la divine odeur d’oignons qui sort de la cuisine et la corvée de dressage de table. Entre deux couteaux posés soigneusement à droite (mes parents sont d’un autre siècle pour ce qui est d’avoir des exigences en matière de couverts... même ma grand-mère met tout en vrac sur un plateau qu’elle transporte devant la télé), le coup

de génie me frappe. Un peu grâce à ma mère, mais ça, je ne l'admettrai jamais. Bien sûr que je sais ce dont Nolan a besoin : je le connais par cœur !

Je profite du mercredi après-midi, ce merveilleux jour sans parentalité à domicile, pour proposer à Nolan de passer. Et je prépare un programme aux petits oignons. C'est facile : je sais ce qu'il aime boire, je connais ses chips et son type de chocolat préférés, et évidemment, le genre de jeux multi-joueurs qu'il adore. Je prévois tout sauf une chose : la tête qu'il fait quand j'ouvre la porte, et qu'il voit Nivaz et Sam derrière moi. Il est trempé, vu qu'il pleut des trombes dehors. Il n'a déjà pas l'air vaillant de base, mais là, il se décompose encore plus. Il essaie de sourire d'une manière super forcée. N'y arrive pas. Et puis il murmure :

– Non, je suis désolé Lena, mais je...

La fin de sa phrase, je ne l'entendrai jamais, vu qu'il a déjà tourné le dos et qu'il repart vers la porte de l'immeuble. Je m'entends penser : « Mais il n'est jamais content, celui-là ! » Puis je m'entends le dire à voix haute. Il y a bien une petite, toute petite part de mon cerveau qui essaie de lever le doigt pour prendre

la parole, pour admettre que je viens encore de me planter, de faire encore du mal à Nolan... Mais je n'ai aucune envie de l'écouter. J'ai envie d'exploser.

Je pars en courant pour essayer de rattraper Nolan. Un peu tard : il a quitté le hall, et on se retrouve sous l'averse. Pour le coup, cela ressemble tellement à un cliché de comédie romantique que j'ai du mal à ne pas lever les yeux pour chercher un technicien avec un tuyau d'arrosage. Côté dialogue, par contre, on n'y est pas. Je suis essoufflée d'avoir sprinté, et surtout très énervée. Frustrée. Du coup, la seule réplique que j'arrive à sortir c'est un gros :

– Mais quoi ?!?

Nolan soupire. Il regarde ses baskets fixement. Hausse les épaules :

– Ouais, pardon... mais... C'est ce que je te disais l'autre jour, c'est l'enfer à la maison en ce moment... Je suis pas trop d'humeur à faire la fête...

– Ce n'est pas une fête, c'est juste un aprèm tranquille entre amis. Avec des jeux et du temps pour parler, comme on fait d'habitude ! J'ai prévu tout ça pour toi !

– Oui, mais...

– Allez, y’a quoi de si passionnant au bout de tes baskets ? Regarde-moi !

Il lève les yeux. Bredouille encore :

– Non, mais c’est tes potes... Je les connais pas...

– Ils sont super cools, tu vas voir. Et il pleut, au cas où t’aurais pas remarqué. Je suis congelée. On peut parler de ça à l’intérieur. Allez, viens, tu saoules !

Au moment où je prononce ces mots, je sens que j’ai été trop loin. Quelle nulle. Mais quelle nulle ! J’en profite : Nivaz n’est pas là pour me le reprocher. J’ai envie de me taper la tête contre un mur. Nolan s’énervé à son tour :

– Je t’ai dit que je voulais te parler à toi. À toi ! Pas à n’importe qui !

– Mais je suis là ! Et j’ai acheté tout ce que tu aimes, du soda aux agrumes et du chocolat aux noisettes. Je t’écoute, tu vois ?

À la mention du chocolat aux noisettes, je vois qu’il tique. Il ébauche un sourire, qui se transforme vite en grimace :

– Ouais, quand tu veux, tu écoutes... Seulement ce que tu veux...

Il tourne les talons et ne réagit plus quand je l’appelle :

– Attends ! Nolan ! Je suis...

Je reste sous la pluie quelques minutes, à le regarder s'éloigner. Je pense à Mariam. Je pense aux yeux tristes de Nolan. Je pense que je suis vraiment trop nulle. Et que j'ai froid. Et que je suis en train de perdre Nolan comme j'ai perdu Mariam. Et que je ne me suis même pas vraiment excusée. Quand Nivaz vient me chercher avec un parapluie pour me ramener à l'intérieur, la vue du chocolat aux noisettes m'achève. J'ai merdé. J'ai tellement merdé. Heureusement qu'il me reste Nivaz et Sam... et, avec un peu de chance, leurs précieux conseils pour rattraper le coup. Si Nolan accepte de me reparler un jour.

De la même autrice

Amour, Amour, Amour

Unt' Margaria

Entre l'absence d'intérêt d'Emma pour les relations amoureuses, les questionnements d'Amélée sur ce qui est acceptable ou non en amour et les doutes de Rose sur « l'amour toujours », les trois amies nous plongent dans une vraie réflexion sur l'amour moderne.



Claudine Desmarteau

Le petit Gus



FOLIO 
JUNIOR

Claudine Desmarteau

Le petit Gus

Avec les illustrations de l'autrice



GALLIMARD JEUNESSE

*À René Goscinny et Jean-Jacques Sempé,
qui m'ont donné envie d'écrire et de dessiner.*

*Ce livre est un hommage au Petit Nicolas
que j'ai adoré quand j'étais enfant.*

*En regardant grandir mon fils, l'envie m'est
venue de faire vivre mon Petit Gus, témoin
effronté de son enfance dans les années 2010.*



Moi, c'est Gus. En fait, je m'appelle Gustave, tout ça parce que les vieux prénoms moches étaient à la mode le jour où je suis né. J'aurais préféré m'appeler Brad, Bob, ou même Brian, mais je suis bien obligé de me coltiner Gustave. Le prénom, c'est vraiment important, je trouve ça injuste qu'on n'ait pas le droit de choisir de s'appeler Brad alors qu'on sait que c'est précisément LE prénom qui vous va comme un gant.

Je suis content de vous parler de moi. J'ai plein de trucs rigolos (enfin, plus ou moins rigolos) à vous raconter, mais ce qui m'ennuie, c'est que je vais être obligé de dire un peu de mal de mes parents et de ma famille parce que ce sera la vérité vraie.

Si j'étais mytho, je vous raconterais que ma mère est grande, blonde avec une grosse bouche gonflée, que mon père a des biceps et des plaquettes de chocolat,



Maman et Papa

des dents blanches et plein de cheveux ; qu'on habite dans un château avec deux piscines, quatre voitures et un chauffeur par voiture. Ça vous ferait rêver et même un peu baver mais je trouverais ça normal que vous soyez jaloux de moi.

Rassurez-vous, ma mère est petite, brune, et elle fait un régime. Mon père, il n'est ni grand ni petit, plutôt moyen en fait. Oui, c'est ça, il est moyen et il perd ses che-

veux (et ça l'énerve). Il a tout essayé pour « ralentir la chute », comme ils disent sur la bouteille de shampooing. À mon avis, c'est pas très concluant : son front continue de s'agrandir. Un jour, il a voulu cacher l'agrandissement de son front en coiffant ses cheveux en avant, mais c'était vraiment moche, ces petites mèches filasse plaquées sur le crâne, alors je lui ai dit et j'ai bien vu que ça le vexait. Il s'est mis à m'engueuler sous prétexte que ma chambre était mal rangée et il a donné un grand coup de pied dans mon dinosaure en Lego. J'ai pleuré et ma mère a grondé mon père, ils ont commencé à crier et les portes ont claqué. Voilà ce qui arrive quand on veut rendre service à quelqu'un qu'on aime bien en lui disant la vérité vraie. Donc, maintenant, je ne fais plus

aucune remarque sur sa coiffure (si on peut appeler ça une coiffure).

À part ça, on n'habite pas dans un château mais dans une petite maison avec un petit jardin. Toutes les maisons autour de la nôtre sont exactement pareilles, comme ça il n'y a pas de jaloux (en tout cas, pas à cause de la maison). J'ai 10 ans. Ma grande sœur de 14 ans s'appelle Delphine (comme je vous le disais, mes parents adorent les moches vieux prénoms), et mon grand frère de 17 ans, Romain. J'ai aussi un grand-père,



Delphine



Romain

un papy et une seule mamie parce que ma grand-mère (celle qui allait avec le grand-père) est dessoudée, euh... décédée je veux dire, avant ma naissance.

Il arrive parfois que mes parents critiquent Papy, Mamie ou Grand-Père, mais jamais ma grand-mère morte. Ça console tout de même un peu de savoir qu'en mourant on perd tous ses défauts et que les gens n'ont plus que du bien à dire sur vous.



Grand-Père



Papy et Mamie

Et j'ai même une arrière-grand-mère, très très vieille : encore plus vieille que le Pape, quelque chose dans les 94 ans et des bananes. Elle a du mal à lire, à écrire, à marcher, et souvent ses mains toutes maigres se mettent à trembler. Moi je l'aime bien, Grand-Mamie, ça ne me plaît pas quand Papa l'appelle « La Ruine ». Parfois, il dit même « La Ruine de la Sécu ».

Un jour, je lui ai demandé d'expliquer pourquoi et il m'a répondu que c'était parce qu'elle était très âgée et que c'était un surnom affectueux mais qu'il valait mieux que je ne lui répète pas.

À la maison, il y a un chat, enfin plutôt une chatte, qui s'appelle Monica. On lui a donné ce prénom parce que Papa adore Monica Bellucci,



Grand - Mamie

et comme il n'aime pas trop les chats on s'est dit que ça pourrait l'aider à changer d'avis et que même parfois il aurait envie de lui faire une petite caresse. On a adopté Monica quand elle était une boule de poils rikiki. Je lui donnais du lait dans un biberon de poupée parce que sa mère faisait rien que de s'amuser avec tous les matous du quartier au lieu de s'occuper de ses mignons chatons affamés. Au début, Monica était une adorable petite chatte qui traversait le salon à fond la caisse pour grimper aux rideaux avec les yeux écarquillés et les oreilles en arrière (c'était toujours en descendant qu'elle faisait le plus de dégâts). Après, elle sautait partout comme si elle avait un ressort sous les pattes, elle marchait en crabe sur le côté et elle me léchait le nez. Et puis Monica a grandi et elle a moins joué avec moi mais plus avec les matous du quartier. Les matous, ils changent de femme comme ça leur chante et ça ne les dérange pas du tout de fri-coter avec la fille de leur copine. Je suis sûr que c'est même arrivé que Monica se fasse draguer par son père. Franchement, moi je trouve ça un peu choquant, mais c'est la vie des chats. Ils n'ont pas de lois pour leur dire ce qui est bien et ce qui est mal. Pas de prison, rien... Au lieu de se battre au tribunal avec des avocats, ils se crachent au museau en faisant la grosse queue et le gros dos. Ils peuvent carrément aller jusqu'à déchiqueter l'oreille de leur adversaire, voire lui crever un œil sans avoir d'amende ou de punition. Y a pas de police des chats.



Bref, Monica a commencé à traîner avec les matous, et une fois elle n'est pas rentrée dormir à la maison. Ils ont fait un boucan d'enfer cette nuit-là, Monica et sa bande, et juste sous ma fenêtre, en plus. Ça crachait, ça grondait, ça criait, ça miaulait, tellement fort que j'ai cru que ces racailles étaient en train de faire la peau à Monica. Alors j'ai voulu sortir en pyjama dans le jardin pour la sauver mais ma mère m'a expliqué que c'était la parade amoureuse des chats et que Monica était très contente de se faire mordre le cou par tous ces mâles. Mouais... Moi je trouve ça plutôt louche comme parade amoureuse et j'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Quelque temps plus tard, le ventre de Monica s'est mis à grossir et j'étais surexcité à l'idée d'avoir bientôt un tas de petits minous adorables qui feraient les fous dans les rideaux du salon. Mais cette histoire de gros ventre rempli de chatons a occasionné pas mal

de disputes. Papa a dit qu'il était hors de question qu'on les garde. « Et on va en faire quoi, alors ? » j'ai demandé. Et il a répondu « C'est simple, on va les tuer, je ne veux pas de ces sales bêtes à la maison ». Le choc ! Un jour, vous découvrez que votre père est un assassin, ça fait tout drôle, croyez-moi. « T'es fou, on va pas les tuer ! » j'ai crié, puis j'ai pleuré, des litres et des litres de larmes. Maman a grondé Papa et il a jeté sa serviette par terre en disant qu'il n'aurait jamais dû accepter d'adopter Monica, qu'il s'était fait avoir une fois de plus et que cette sale chatte ne ramenait que des emmerdements et des poils sur le canapé ; ça m'a fait encore plus pleurer, mais c'était le contraire pour mon grand frère Romain qui s'est mis à ricaner. Ça m'a énervé et j'arrivais plus à m'arrêter de pleurer alors que Romain n'arrivait plus à s'arrêter de rire. Papa s'est levé et la porte a claqué.

Après ça, Maman a essayé d'arranger les choses et elle est venue me voir dans ma chambre où je boudais pour me dire qu'il fallait que je m'occupe de trouver des parents pour les chatons de Monica. Une sacrée mission, vous n'avez pas idée ! D'abord, tous mes copains étaient d'accord pour en adopter un. J'ai même fait une liste. Arthur, Victor, Romane, Aboubakar, Ahmed, Sofiane, Rachid, Goundo, Alice et Jamila : ils voulaient tous un chaton et je leur ai dit que j'étais pas sûr qu'il y en aurait pour tout le monde. Le soir, j'ai tâté le ventre de Monica (elle m'a griffé la main, la saleté) et j'en ai conclu qu'il

en contenait au moins huit. Mais le lendemain, mes copains avaient parlé des chatons à leurs parents et ils n'étaient plus tellement chauds pour en prendre un. Peut-être Arthur, mais encore, pas certain du tout... J'ai commencé à me sentir vraiment angoissé à l'idée de me retrouver avec huit bébés sur les bras. Je leur ai expliqué que s'ils ne les adoptaient pas, ils auraient leur mort sur la conscience et que c'était horrible de vivre avec ça. Je voyais bien qu'ils étaient mal à l'aise, mais à ce moment-là, il y a eu un drame dans la cour de récré : Ryan a encore renversé un petit de CP. Ryan, il est en CM2, il a 13 ans, il pèse 80 kg et il est déjà plus grand que mon père. J'irai pas jusqu'à dire que Ryan est méchant, mais il traverse toujours la cour de récré comme un taureau sans regarder en dessous de lui si un humain croise sa route. Et souvent, y a collision. Ryan rentre de plein fouet dans un petit élève qui roule par terre alors que Ryan reste debout. « J'l'ai pas fait exprès, m'dame » : il dit ça à chaque fois, Ryan.

Et voilà, maintenant, c'est le branle-bas de combat. Le petit élève s'est cogné la tête par terre et il tremble. Toutes les maîtresses sont scotchées autour de lui, la directrice parle d'appeler les pompiers. Le petit est toujours couché par terre et ça commence à m'inquiéter, j'aime pas ça du tout, on dirait qu'un gros nuage de peur s'est abattu sur la cour et le ciel paraît tout sombre. Finalement, les pompiers arrivent et emmènent le blessé sur un brancard. Moi, j'ai



l'impression que je commence à trembler un peu aussi. Tout le monde se fout de mes chatons et moi aussi d'ailleurs, je ne pense qu'au petit de CP allongé sur le brancard et je me demande s'il va mourir, juste parce qu'il a croisé Ryan à la mauvaise seconde au mauvais endroit, et je pense que la vie c'est pas juste et beaucoup trop dangereux.

La Révolte EN POÉSIE



Une anthologie de
Isabelle Pandazopoulos

La révolte en poésie

Anthologie
d'Isabelle Pandazopoulos

—
Illustrations
de Mathilde Aubier

GALLIMARD JEUNESSE

Les poèmes figurant dans cette anthologie sont crédités p.124

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2026, pour l'avant-propos,
la composition du recueil et les notices biographiques

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2026, pour les illustrations

Avant-propos

Au commencement, il y a Homère et son *Illiade*, ce long poème inaugural de la littérature occidentale, qui s'ouvre sur le récit d'une injustice : la trahison d'Achille par les siens « Chante, Muse, la colère d'Achille, colère funeste qui causa tant de malheurs aux Achéens ». Au commencement donc, il y a ce déchirement, la fureur d'un héros grec, trahi par l'un des siens. Le poème semble éclore dans cette émotion brûlante. La révolte est d'abord une affaire personnelle, peut-être même intime, fécondée dans l'ombre par les fractures qui fissurent nos enthousiasmes d'enfant – innocences salies, humiliations, écrasements de soi, de l'autre, dont on est le témoin impuissant –, traduction du sentiment profond qui vient avec la vie et la conscience qu'une chose est injuste et qu'une autre ne l'est pas.

Les poètes et poétesses écrivent à même leur peau ces injustices qui les révulsent. Face à chaque abus de pouvoir, face à l'arbitraire, aux inégalités, face aux caprices des puissants, aux persécutions, à la cruauté, face à tout ce qui déshumanise nos semblables, ils et elles se dressent pour dire et dénoncer l'inacceptable. En tête de file, Victor Hugo, incontournable pourfendeur de toutes les injustices. À ses côtés, Paul Éluard, Boris Vian et Jacques Prévert, devenus des symboles de résistance dans notre histoire de France, tandis que d'autres comme Yannis Rítsos ou Louise Michel ont fait l'expérience de la

répression parfois jusqu'à la mort, comme Marianne Cohn qui nous a laissé quelques vers inoubliables. Chacun, chacune vient nous rappeler le courage qu'il faut pour faire face à l'oppression et aux tyrans. Avec les armes qui sont les leurs, les mots, qu'ils soient parés d'un souffle puissant, d'un lyrisme revendiqué ou au contraire dans une langue pudique, parfois teintée d'une verve moqueuse, ces poètes et poétesses font entendre leur petite musique entêtante, celle qui défend ardemment des valeurs humanistes.

Lire ces mots-là, voir ce qu'ils nous montrent, entendre ce qu'ils racontent, nous engage bien au-delà de leur seule lecture. Car ils sont tous une invitation à l'audace, à la résistance, à nous mettre en marche, ensemble, le poing levé, pour dire non à tous ceux qui veulent entraver la liberté, l'égalité ou la fraternité. De la révolte à la révolution, il n'y a qu'un pas. Ces poètes-là le savent : les révolutions se font aussi en chansons, devenues des hymnes, ou des slogans qui s'écrivent sur les murs. De page en page, on se prend à partager la même jubilation puissante, à être attrapé par la même insolence et la même volonté. De celles qui nous soulèvent d'espoir, nous donnant à nous aussi la force de danser sur les barricades pour renverser les tyrans, pour rendre justice à la vie, à la joie et à la beauté, évidemment.

Isabelle Pandazopoulos



Sommaire

- 15 **PIERRE CORNEILLE**
Ô rage, ô désespoir...

I. L'ABSURDITÉ DES GUERRES

- 18 **JACQUES PRÉVERT**
Barbara
- 20 **ARTHUR RIMBAUD**
Le dormeur du val
- 21 **ARTHUR RIMBAUD**
Le mal
- 22 **ROBERT DESNOS**
Ce cœur qui haïssait
la guerre...
- 24 **MAHMOUD DARWICH**
Rita et le fusil
- 26 **BORIS VIAN**
Le déserteur

II. NOUS SOMMES LES MÊMES, NOUS SOMMES ÉGAUX

- 30 **LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR**
Poème à mon frère blanc
- 32 **AIMÉ CÉSAIRE**
Cahier d'un retour
au pays natal
(Extrait)
- 34 **ALPHONSE DE LAMARTINE**
Toussaint Louverture,
Acte II, scène IV
(Extrait)
- 36 **NÂZIM HIKMET**
Mes frères...
(Extrait)
- 38 **MARGUERITE YOURCENAR**
Tombeau d'esclave
(*Negro spiritual*)

III. VENT DEBOUT
CONTRE LA MISÈRE
ET L'INJUSTICE

40 **FRANÇOIS VILLON**
Frères humains,
qui après nous vivez...

42 **VICTOR HUGO**
Melancholia
(Extrait)

44 **CHARLES BAUDELAIRE**
Le joujou du pauvre
(Extrait)

46 **ARTHUR RIMBAUD**
Les étreintes
des orphelins
(Extrait)

49 **JACQUES PRÉVERT**
La grasse matinée

52 **FRANCIS JAMMES**
Le pauvre pion...

54 **JEAN DE LA FONTAINE**
Les animaux malades
de la peste

IV. RÉSISTANCES

58 **PAUL ÉLUARD**
Liberté

62 **MAURICE DRUON
ET JOSEPH KESSEL**
Le chant des partisans

64 **MARIANNE COHN**
Je trahirai demain

66 **TASLIMA NASREEN**
Oh, petite fille

68 **LOUIS ARAGON**
La rose et le réséda

71 **ÉMILE ZOLA**
Lettre à la jeunesse
(Extrait)

V. LES CHANTS
DES RÉVOLUTIONS

74 **LADRÉ**
Ah! ça ira ça ira ça ira...
(Extrait)

77 **ARISTIDE BRUANT**
Le chant des canuts

79 **JEAN-BAPTISTE CLÉMENT**
Le temps des cerises

81 **ÉMILE VERHAEREN**
La révolte
(Extrait)

VI. LE PRIX
DE LA LIBERTÉ

84 **YÁNNIS RÍTSOS**
Nuit d'avril

85 **ANNA AKHMATOVA**
Requiem
(Extrait)

86 **ALBERTINE SARRAZIN**
Il y a des mois que j'écoute...

88 **LOUISE MICHEL**
Les hirondelles

89 **LOUISE MICHEL**
Le chant des captifs

91 **NÂZIM HIKMET**
Dimanche

92 **CHARLOTTE DELBO**
Ce point sur la carte

93 **CHARLOTTE DELBO**
Prière aux vivants
pour leur pardonner
d'être vivants

VII. FEMMES,
LEVEZ-VOUS!

96 **EMILY JANE BRONTË**
Fort je reste, ayant souffert

98 **CONSTANCE DE SALM**
Épître aux femmes
(Extrait)

100 **RENÉE VIVIEN**
Le pilori

102 **MARCELINE
DESBORDES-VALMORE**
Une lettre de femme

104 **LISETTE LOMBÉ**
Brûler

105 **AUDRE LORDE**
Pour Assata

107 **MAYA ANGELOU**
Pourtant je m'élève

109 **JEANNE BENAMEUR**
J'essaie de penser
le monde...
(Extrait)

VIII. INSURRECTIONS
POÉTIQUES

112 **PAUL CLAUDEL**
La Muse qui est la grâce
(Extrait)

114 **GUILLAUME APOLLINAIRE**
La colombe poignardée
et le jet d'eau

116 **ANONYMES**
1968...
Les murs ont la parole

118 **JACQUES JOUET**
J'écris, de temps à autre,
des poèmes de métro...

120 **RAYMOND QUENEAU**
La chair chaude des mots

123 **THOMAS VINAU**
Les jours pourpres

Ô rage, ô désespoir...

Monologue de Don Diègue (Extrait)

Le Cid, acte I, scène V

Don Diègue, *seul*.

Ô rage, ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet Empire,
Tant de fois affermi le Trône de son Roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?
Ô cruel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur,
Précipice élevé d'où tombe mon honneur,
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?

Comte, sois de mon Prince à présent Gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne
Malgré le choix du Roi m'en a su rendre indigne.
Et toi de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, et qui dans cette offense
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains ;
Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,
Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède,
Mon honneur est le sien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

PIERRE CORNEILLE

(1606-1684). Les héros du dramaturge Corneille sont confrontés à des choix impossibles, toujours écartelés entre devoir et sentiments personnels. La colère de Don Diègue, c'est la révolte d'un homme victime d'une injustice, mais qui, trahi par son âge, se voit contraint de demander à son fils d'agir à sa place et en son nom pour être vengé.

I. L'absurdité des guerres

Barbara

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Épanouie ravie ruisselante
Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas
Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas

Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux
Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crèvent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien.

JACQUES PRÉVERT
(1900-1977). Rêveur et
libertaire plutôt que poète,
c'est ainsi que l'auteur
du recueil *Paroles*, paru
en 1946, aime à se qualifier.
Ici, il interpelle une joyeuse
inconnue et on croirait
l'entendre nous raconter
à l'oreille ce temps d'avant
la destruction de Brest
par les bombes.

MARIANNA BAER

WOLFWOOD



WOLFWOOD

MARIANNA BAER

WOLFWOOD

Traduit de l'anglais
par Camille Noyer

En mémoire de ma mère.

L'édition originale de ce texte a été publiée
pour la première fois sous le titre *Wolfwood* aux États-Unis
par Amulet Books, imprint d'ABRAMS, New York, en 2023.
(All rights reserved in all countries by Harry N. Abrams, Inc.)

© 2023, Marianna Baer, pour le texte

© 2026, éditions Auzou, pour la traduction française
24-32, rue des Amandiers, 75020 Paris

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
strictement réservés pour tous les pays. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

serviceclient@auzou.com

Dépôt légal : janvier 2026

Directeur de pôle : Damien Hervé

Directrice éditoriale romans : Jennifer Rossi

Éditrice : Violette Perrin

Graphiste : Bleuenn Auffret

Fabricant : Yoann Le Berre

Correction : Catherine Rigal, Caroline Vanhoove

Illustration de couverture : Pablo Hurtado de Mendoza

Imprimé en République tchèque. Printed in Czech Republic.



Il n'y a pas de loup à Wolfwood, mais il y a des monstres. J'ai six ans quand ils me trouvent.

Nuit après nuit, ils m'entraînent dans la jungle. Des racines aussi épaisses que des doigts de géant agrippent mes chevilles. Des fleurs abominables m'assomment de leurs pétales roses et charnus, puis m'éventrent de leurs épines aussi grosses que des machettes. Des lianes s'enroulent autour de mon cou et m'étranglent comme si c'étaient des pythons d'un vert acide... et à chaque fois, juste quand je suis sur le point de mourir, les filles de Wolfwood m'encerclent. Leurs plaies sont bandées de morceaux de tissus de couleurs vives arrachés à leurs robes. Pourquoi elles ne m'aident jamais ? Pourquoi elles m'en veulent autant ? La rage dans leurs yeux me réveille toujours en hurlant.

N'aie pas peur, Indigo, me dit maman quand je me blottis sur ses genoux.

Elle me serre contre elle, me murmure de me rendormir.

J'ai tout inventé. Ce n'est pas réel, ça ne peut pas te blesser.

Sa culpabilité est aussi lourde que ses bras autour de moi. Elle ne voulait pas que je voie ses peintures de Wolfwood : ces filles démembrées, leurs boyaux décorant la jungle comme des banderoles écarlates. Mais le catalogue de l'exposition ressemblait à un livre pour enfants et j'avais grimpé sur le canapé pour l'atteindre.

N'aie pas peur, Indigo. Ce n'est pas réel, ça ne peut pas te blesser.

Elle me le répète si souvent, avec tellement de conviction, pendant si longtemps, qu'un jour, je finis par la croire. J'en sais assez sur ce qui est réel ou non, et les cauchemars ne me font plus aussi peur.

Je baisse ma garde. Je la crois.



Il n'y a pas de loup à Wolfwood, mais il y a des monstres. J'ai dix-sept ans quand je les trouve.

Chapitre 1

La galerie Nordhaus à Manhattan est aussi éloignée que possible du chaos sanglant de Wolfwood. C'est une immense salle à la devanture vitrée ; le genre de vide que seul le luxe peut se permettre. Des murs blancs immaculés. Un sol de béton ciré. Des employés impeccablement habillés de nuances allant du presque noir au très noir. Et aux murs – aujourd'hui en tout cas –, de grandes photos en noir et blanc. Pas la moindre couleur en vue.

Du moins, pas encore.

Je pousse la porte.

Robe de soie rouge, large ceinture jaune, talons turquoise. Une seule touche de noir : mes longs cheveux ondulés et le porte-documents à mon épaule. Un mètre quatre-vingts monté sur dix centimètres d'escarpins, en mode diva, comme dirait mon amie Grace. Je sais de

quoi j'ai l'air : assurée, féroce, inébranlable. Une fille qui a tout sauf des raisons de s'inquiéter.

Ha, ha.

— Bonjour, je lance à la réceptionniste. Je viens voir Annika Nordhaus.

Ma voix est posée. Impossible de deviner que je viens de courir sur trois blocs d'immeubles pour arriver à l'heure. Elle lève les yeux avec un sourire poli qui se crispe lorsqu'elle remarque le porte-documents.

— Je suis navrée, ment-elle. La galerie ne recherche pas de nouveaux artistes en ce moment.

Son regard retourne sur son écran avant même la fin de sa phrase. Je me redresse. Une goutte de sueur dévale mon dos.

— J'ai rendez-vous. Zoé Serra m'a...

— Oh ! Madame Serra, toutes mes excuses.

Sans me laisser le temps de rectifier, elle décroche le téléphone et prévient quelqu'un que Zoé Serra est arrivée. Sérieusement ? Elle doit être en stage, ou nouvelle : n'importe quel vrai employé saurait que je suis trente ans trop jeune pour être ma mère. Sa première exposition date d'avant ma naissance.

— Mme Nordhaus sera là dans un instant.

— Merci.

À quoi bon la corriger à ce stade ? Annika verra bien que c'est moi.

Je pourrais parcourir l'exposition en cours, mais je reste immobile, à cause de l'ampoule de l'enfer que je me suis faite en marchant depuis East Village sur ces talons, trouvés la semaine dernière devant une

église d'Elizabeth Street – don de Dieu ou offrande, qui sait. Ce matin, je me suis dit que, quitte à porter ma seule robe digne de ce nom et à snober le noir de rigueur, autant en faire des caisses : flashy de la tête aux pieds. Je n'ai pas pensé à la longueur du trajet, ni que c'était la première fois que je les mettais. Erreur de débutante.

Une minute plus tard, Annika émerge de la porte qui mène aux bureaux et aux stocks, à l'autre bout de la salle immense. Tout en elle est aussi précis et parfait que la galerie. Robe moulante pliée comme un origami autour de son corps. Perles se fondant avec la peau blanche de sa clavicule. Coupe au carré cendrée, nette et soyeuse – sa marque de fabrique. Heureusement que j'ai remis du rouge à lèvres juste avant d'entrer, même si c'est dur d'atteindre la perfection avec du maquillage de supermarché.

— Indigo ? lance-t-elle alors que le *clac-clac* de ses talons ponctue l'air. Où est ta mère ? (Elle se tourne vers la fille de la réception.) Vous avez dit que Zoé Serra était là. Est-ce qu'elle ressemble à Zoé Serra ?

La fille ouvre la bouche, mais rien n'en sort.

— Zoé a une migraine, j'explique. J'ai apporté ses dessins. J'arrive trop tard ?

— Non, non. Les collectionneurs ne sont pas encore là.

J'ai bien fait de courir. Elle presse mon avant-bras.

— C'est dommage pour ta mère, mais je suis ravie de te voir, ma belle. Tu es sublime.

Ses yeux gris-bleu sont remplis d'une chaleur sincère. Un truc à savoir sur Annika : elle ne ment jamais.

— Merci. Toi aussi.

Elle se dirige vers les bureaux.

— Viens derrière. Dis donc, j'espère que tu as pris un taxi pour venir, avec ce gros carton !

— Il fait beau, je réponds d'un ton vague.

Je la suis dans un couloir, puis dans une salle pleine d'ordinateurs. J'essaie de ne pas boiter devant les deux hommes et la femme en train de travailler sur des écrans surdimensionnés. Il n'y a pas un grain de poussière dans l'air, pas la moindre tache sur les surfaces. On se croirait dans une salle d'opération. Un des hommes croise mon regard. Je crains un instant qu'il ne sente l'odeur d'humidité de notre appartement en sous-sol sur ma peau et ma robe, comme si ma présence contaminait la pièce. Une tache ambulante.

Je lui adresse un sourire blasé. *Je suis le nombril du monde. Et toi ?*

Le bureau d'Annika est tout au fond du bâtiment. Une baie vitrée donne sur une cour de pierres blanches plantée de sculptures géométriques. Le bleu du mois de juin se déverse par un puits de lumière au-dessus de nos têtes. La pièce est si lumineuse qu'il me faudrait presque des lunettes de soleil.

— On va poser les croquis de Zoé dans le meuble de métier.

Elle fait référence à deux cabinets en métal bas. Les tiroirs peu profonds contiennent des dessins de ce qui

ressemble à des vaisseaux spatiaux. Annika presse un bouton de l'interphone.

— J'ai besoin d'aide au bureau. (Elle se tourne vers moi.) Quelqu'un va venir les prendre.

Je pose le porte-documents contre la table.

— San Pellegrino ? propose-t-elle.

De l'eau de luxe. On en vend à Stanton Füd (surnommé « Le Fud » par les employés), l'épicerie fine du Lower East Side où je travaille cet été.

— Tu as du Coca ? je demande avec espoir.

Je n'ai rien mangé aujourd'hui – j'aurais bien besoin de calories. Et je fonctionne à la caféine.

— Du Coca ? Non. Kombucha ?

Ça aussi, on en vend. Je n'ai jamais goûté, mais ça doit bien contenir des vitamines ou des minéraux, non ?

— Volontiers. Merci.

Je jette un œil aux vaisseaux spatiaux pendant qu'elle se dirige vers un minifrigidaire en acier inoxydable.

— Qu'en penses-tu ? me demande-t-elle un instant plus tard en me tendant un verre.

— J'aimerais bien habiter dans celui-ci, je réplique en pointant celui qui ressemble à un camping-car futuriste de luxe.

Elle sourit.

— Je voulais dire en tant qu'œuvre.

Oh. Bien sûr.

Avant, maman m'emmenait souvent visiter des galeries et des musées. Elle m'expliquait les compositions, les couleurs, les gestes... mais là, mon cerveau

est vide. Je passe ma langue sur mes fausses dents de devant en réfléchissant.

— J'aime bien la qualité du trait, je finis par déclarer. Il y a une sensibilité qui contraste avec l'imagerie. C'est à la fois mécaniste et humaniste.

Je prends une gorgée de kombucha (healthy, donc dégueu), satisfaite de mon improvisation, quoique je ne sois pas sûre que « mécaniste » soit un vrai mot.

Annika acquiesce.

— C'est un jeune artiste vénézuélien. On en a vendu deux hier.

Elle marque une pause, les yeux sur moi.

— Ta robe est vraiment superbe. Elle me dit quelque chose...

— Oh, je fais en touchant la soie rouge coquelicot ornée d'un motif à chevrons rose vif. Elle est à Zoé. Vintage. Des années 90, dans ces eaux-là.

Annika s'en souvient sans doute parce qu'elle a été immortalisée sur une photo de ma mère parue dans le *New York Magazine* avant ma naissance. On la voit danser pieds nus au sommet d'une sculpture cubique de l'artiste Richard Serra (aucun lien de parenté). Bras levés, cheveux longs et sauvages, yeux fermés, elle est aussi lumineuse qu'une enseigne en néons. Clairement, elle devait être complètement déchirée, mais j'adore cette photo. Et la robe ! C'est la seule que je me suis autorisée à garder, au lieu de la vendre avec ses autres vêtements de créateurs. Cette robe, c'est la preuve que ma mère a été heureuse, électrique. *Puissante*. Quand

je la porte, j'ai l'impression de l'être aussi. Comme une armure.

— Elle date tant que ça ? s'étonne Annika. On ne croirait pas, à la manière dont tu l'as accessoirisée.

Quelqu'un frappe à la porte ouverte, et un mec en bonnet de laine noir et vieux tee-shirt gris – rien à voir avec les autres employés – entre dans le bureau.

— Désolé du délai, dit-il. J'étais au sommet de l'échelle, la grande, et...

— Tu peux mettre les Suárez Díaz dans la réserve ? le coupe Annika. Et marque bien ceux qui sont vendus.

— Lesquels c'est ? demande-t-il en tendant la main vers un des cadres.

— Demande à Tom.

— Je vais vous aider, je lance.

Il faut que ce rendez-vous se termine le plus vite possible, ou je ne serai pas au Fud à temps. J'ai déjà dû me battre pour me faire remplacer ce matin.

— Ne dis pas de bêtises, riposte Annika.

L'ignorant, je soulève deux cadres – plus lourds que ce que je pensais – et suis le mec dans le couloir. Il est plus petit que moi, mais bien bâti, et ses avant-bras sont musclés et bronzés. Aucun cheveu ne dépasse de son bonnet.

— Vous n'avez vraiment pas besoin de faire ça, dit-il en posant ses deux cadres sur le sol. Laissez-les là. Je vais les porter.

— Ça ira plus vite comme ça.

Je ne sous-entendais pas que tu ne pouvais pas le faire seul, Monsieur l'Homme. Je pose les dessins contre le mur et m'apprête à faire demi-tour lorsqu'il lance :

— Attends... Indigo ?

Je fais volte-face. Il m'étudie en plissant les yeux. Pas de manière hostile. Plutôt curieuse. Tout à coup, ça fait tilt.

— Kai ?! Waouh. Je ne t'avais pas reconnu !

C'est un des deux fils d'Annika. Son visage est moins plein que dans mes souvenirs, ses lèvres un peu plus. Sous ses sourcils en arc de cercle, ses yeux bruns brillent d'une étincelle familière. Je reconnais aussi les taches de rousseur qui parsèment l'arête de ses pommettes.

— Moi non plus, répond-il. Enfin, pas sur le coup. Tu as... grandi.

Je souris.

— Pas toi.

Il rit et secoue la tête, les bras croisés.

— Oh, OK. Je retire, tu n'as pas du tout changé.

— Je suppose que c'est un compliment, vu que tu n'arrêtais pas de me suivre partout.

— J'avais peur de te tourner le dos ! Avec tes coudes lasers, là.

— Mes coudes lasers ? je répète.

Aucun souvenir d'avoir possédé un tel pouvoir.

— Ne me demande pas. C'est toi qui me disais ça. Nous nous dirigeons vers le bureau.

— Tu travailles ici ? je demande.

Les seuls souvenirs que j'ai de Kai – à part qu'il me collait aux basques dans les vernissages quand on était petits –, c'est qu'il a un an de plus que moi et vient donc logiquement de finir le lycée. Et qu'il mangeait beaucoup de tomates cerises qui parfois explosaient dans sa bouche, ce qui rendait sa mère folle et nous faisait rire aux éclats. Et qu'il a un grand frère super mignon, Hiro, dont j'étais hyper amoureuse.

— Pas vraiment, répond-il d'un ton réservé. Enfin, en quelque sorte.

Il s'empare des deux derniers dessins.

— C'était cool de te croiser, fait-il avant de disparaître dans le couloir.

— Toi aussi ! je lance dans son dos.

Maintenant que les tiroirs sont vides, j'ouvre le porte-documents et en tire précautionneusement la liasse de croquis. Ils sont la base des peintures bien plus imposantes que maman exposera à la galerie en septembre. Les dessins sont tracés sur un papier fin et rugueux, légèrement jauni par le temps – ils ont plus de vingt ans. Je vérifie les numéros inscrits dans les angles inférieurs droits pour m'assurer qu'ils sont dans le bon ordre.

La série *Wolfwood* raconte une histoire, celle d'un groupe de filles dans une jungle tropicale où une armée de plantes surdimensionnées les torture et tente de les tuer. Les monstres sont menés par l'unique personnage masculin, un homme aux cheveux longs appelé le Loup. Maman a donné la première de ses trois expositions *Wolfwood* dans les années 90. Elle n'avait jamais

fini la série. Jusqu'à maintenant. Ces dessins-là correspondent aux derniers « chapitres » de l'histoire.

Je détourne les yeux des images. Il y a des années que Wolfwood n'est pas apparu dans mes cauchemars, mais ça ne veut pas dire que j'ai envie de m'attarder dans le monde violent surgi du cerveau de ma mère. Elle m'a toujours dit que les peintures n'avaient pas de vraie signification. Qu'elle était jeune, prenait beaucoup de drogues, et cherchait à choquer. Bizarrement, ça ne rend pas les dessins moins dérangeants pour autant.

— Combien de temps tu penses que ça va prendre, une fois que les collectionneurs seront là ? je demande à Annika.

Avant d'aller au Fud, je dois encaisser mon chèque d'hier et payer une facture dont l'échéance est aujourd'hui. Et il faut que je passe me changer. Je n'ai rien contre filer un coup de main à ma mère, mais j'aurais préféré être prévenue un peu à l'avance, histoire de m'organiser. (Enfin, pour être honnête, maman ne m'a pas demandé de venir au rendez-vous. Elle allait juste l'annuler.)

Annika fronce les sourcils devant les croquis au lieu de répondre à ma question.

— Tout est là ?

Je compte. Il y en a sept : de 25 à 31. Il devrait y en avoir huit. *Merde.*

— Non. Il manque le dernier. Zoé l'a... laissé au studio.

Je suppose ? Je ne lui ai pas demandé s'ils étaient tous dans le carton à dessins. Je suis partie du principe que oui.

— Bonne idée ! Personne ne doit savoir comment se termine l'histoire avant l'expo.

— Voilà, je réponds du tac au tac. Gardons le suspense.

Son portable émet un bip.

— Comment va Zoé, à part la migraine ? demande-t-elle tout en tapant un message. Elle ne répond à aucun de mes appels, ça complique un peu les choses.

— Elle va bien. Elle est absorbée par son travail.

C'est la vérité, mais c'est surtout qu'elle est super nulle pour les trucs administratifs, en particulier si ça implique de parler au téléphone. Ça la panique totalement.

— Je peux faire l'intermédiaire, si tu veux. Je te répondrai pour elle. Je suis un peu son assistante.

— Ça me va.

Annika penche la tête sur le côté. La lumière attrape les rides sur son front et autour de ses yeux, lui donnant l'air moins parfaite, plus humaine.

— Zoé a de la chance d'avoir une fille comme toi. Je me souviens quand vous veniez ici ensemble, vous vous amusiez tellement...

Je repousse une pointe de tristesse.

— Ouais, c'était sympa.

Sauter d'une galerie à l'autre, explorer les salles de marbre du Met, peindre dans le studio baigné de soleil, où il y avait plus de couleurs à disposition que dans toute mon école... Nous n'étions pas riches non plus à l'époque, mais c'était comme si. Nos journées étaient

si remplies d'activités... Je change de pied d'appui, réveillant mon ampoule.

— Rappelle-moi, quel âge tu as maintenant ?

— Dix-sept ans.

— Vraiment ? Je t'aurais donné plus. (Elle marque une pause.) Si jamais tu veux faire un stage ici un jour, n'hésite pas. On a une autre salle sur la Soixante-neuvième Rue.

— Merci.

Comme si j'allais faire ça. Ce qui m'intéresse, c'est la mode, pas les galeries. Peu importe, de toute façon. Les stages non rémunérés ne sont pas pour les gens comme moi.

Son téléphone bipe de nouveau.

— Ah, les Millers sont là.

— Super !

— J'ai hâte. (Elle saisit un petit miroir en argent et se remet un peu de rouge à lèvres Chanel.) Le monde de l'art est prêt à retourner à Wolfwood. Je le sens.

— Nous aussi, je réponds.

Pourtant, ma poitrine se serre.

Comme si elle était comprimée par une de ces monstrueuses lianes aussi épaisses que des pythons.

Véronique Delamarre • Pascale Perrier

Club cookies

Cheesecake et projecteurs





Club cookies



À tous les gourmets gourmands !

V. D. et P. P



© 2026, éditions Auzou
24-32, rue des Amandiers, 75020 Paris – France
serviceclient@auzou.com

Directeur de pôle : Damien Hervé
Directrice éditoriale romans : Jennifer Rossi
Éditrice : Tina de Filippo
Graphiste : Bleuenn Auffret
Fabricant : Yoann Le Berre
Création de maquette intérieure : Audrey Izern
Correction : Caroline Vanhoove, Chloé Sauvage

Tous droits réservés pour tous pays. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Dépôt légal : février 2026.
Imprimé en Serbie. Printed in Serbia.



MIXTE
**Papier | Pour une gestion
forestière responsable**
FSC® C117682



Club cookies

Cheesecake et projecteurs



Écrit par Véronique Delamarre et Pascale Perrier
Illustré par Lorena Calderón

AUZOU
ÉCLAIR

L'immeuble du Club Cookies



1 le 2^e gauche

est habité par Félix,
notre voisin
super sympa !
(et super beau...)



+



3 Là...

... c'est chez moi !
J'habite avec ma mère,
mon beau-père, mon demi-frère,
Mathis, et depuis peu
mon bébé-sœur, Madeleine.
Elle, je l'adore !



2 2^e droite

Ma BFF Clara.
Miss Écolo
et reine de
l'organisation.



4

En face...

... il y a Anaëlle,
mon autre BFF. C'est une
artiste, 22/20 en arts
plastiques, elle est plus
douée que notre prof !

Rez-de-chaussée

5

Nelly, la plus gentille
de toutes les mamies.
L'immeuble lui appartient,
elle veille sur nous
comme si nous étions
sa famille.





Chapitre 1

Nos ados ont du talent!

Je m'engouffre dans le hall et me jette sur la boîte aux lettres : rien ! Toujours rien. Juste un magazine de voyage et un prospectus pour la fête du quartier.

— Oh non..., je gémis, déçue. C'est fichu...

— On devrait déjà avoir reçu leur réponse, ça fait un mois..., ajoute Anaëlle.





— Allez les filles, c'est pas si grave, nous console

Clara en nous serrant contre elle. On réessaiera l'année prochaine. Ils reçoivent des centaines de candidatures, on avait peu de chances d'être sélectionnées du premier coup...

Ah bon ? Anaëlle et moi,
on y croyait à fond !

Comme si ces sages paroles pouvaient nous consoler de ne pas avoir été retenues pour l'émission annuelle « Nos ados ont du talent » ! Nous, les fondatrices du Club Cookies, nous qui sommes l'incarnation même du talent en cuisine !

En toute
modestie !



L'émission « Nos ados ont du talent »

Des reportages sur des groupes de jeunes
de 10 à 18 ans, qui ont monté des projets géniaux.
On adore !

On avait toutes nos chances, puisque :

❶ On est trois filles de 11 ans, des ados, quoi !

❷ On a créé un club : 100 % pâtisserie + 100 % copines = 200 % génial !

❸ On a été formées par Nelly, notre voisine, une ancienne pâtissière qui a de la magie entre les mains et nous transmet ses secrets.

Tous les ingrédients étaient donc réunis pour qu'on soit invitées à participer à l'émission. *Non ?*

— On est peut-être trop jeunes, dit Clara.

— Ou ils veulent des groupes mixtes..., enchaîne Anaëlle.

Mes deux copines me jettent un léger regard de reproche. Oui, oui, j'avoue, c'est ma faute si on n'a pas proposé à Mathis et à Félix de s'inscrire avec nous. Il faut me comprendre : je n'avais aucune envie de passer à la télé avec mon débile de demi-frère, capable de dire n'importe quoi pour se faire remarquer. Déjà que je dois le



supporter chez moi... Et puis, on n'a pas besoin des garçons pour réussir !



— Stop ! nous arrête Clara. Ça ne sert à rien de ruminer, et je vous rappelle qu'on a des gâteaux à préparer pour demain soir !

— Et on a aussi des devoirs..., j'ajoute, découragée.

— D'abord le goûter ! s'écrie Anaëlle en ouvrant la porte de notre local. On a besoin de reprendre des forces.

La douceur de notre QG nous apaise aussitôt. Il flotte encore dans l'air les parfums exquis de nos créations passées. On se sent bien, ici.

— Je crois qu'il nous reste des gaufres et du moelleux au chocolat, dit Clara, vous préférez quoi ?

— Tout..., je soupire en posant mon sac à dos.
Noyons notre chagrin dans un torrent de beurre et
de sucre, il paraît que c'est bon pour le moral...

Sur la porte du frigo est accrochée une photo
de notre dossier de candidature : un poème, un
portrait de nous trois en cuisine avec nos tabliers
brodés, des dessins d'Anaëlle – l'artiste de la
bande. Le tout envoyé dans un paquet joliment
emballé, avec un sachet de biscuits variés.

Faits maison, bien sûr !



Le Club Cookies

Quand trois filles et une grand-mère pâtissière
Cuisinent ensemble, pas de mystère !
Elles créent des recettes par milliers
Avec un ingrédient secret : l'amitié.

Nous sommes toutes voisines,
Et partageons une même cuisine.
Celle d'un ancien salon de thé,
Qui se situe au rez-de-chaussée.

La meilleure recette du Club Cookies ?
Celle du bonheur qui nous réunit.
Notre gâteau préféré ?
Les délices de l'amitié.
Une petite faim ?
Miam-miam, c'est divin.
Sucre, beurre, farine, œufs, vanille et lait
Voici des crêpes, des biscuits, des cannelés.

Dans notre petit immeuble, chaque jour,
Nous vous offrons de l'amour.
Alors dites oui au Club Cookies
Venez goûter nos super pâtisseries !



Poème écrit par : Anaëlle, Clara et Zélie,
Fondatrices du Club Cookies de Paris



WOW! ♥



mémo



Rendez-vous dentiste
le 15 à 16h30



Clara sort du placard les boîtes métalliques dans lesquelles on conserve nos pâtisseries à l'abri de l'humidité. Je feuillète mon cahier de texte : pour demain, maths et anglais, ça va, mais pour lundi prochain, on doit rendre une fiche de lecture. Je regrette parfois le CM2 : peu de devoirs et plein de temps libre, c'était la belle vie... *La 6^e c'est pas du gâteau.* 😞

À cet instant, quelqu'un frappe à la porte.

« *Tambourine* » serait plus juste... 

Une telle discrétion, ce ne peut être que Mathis !

J'avais raison ! Mathis et Félix. Coup double ! Un diable et un ange...

— Ça sent super bon, on peut goûter avec vous ? demande notre voisin (), qui reste sur le seuil en attendant qu'on l'autorise à entrer.

Mathis (), lui, est moins délicat. Il s'affale sur une chaise et gémit :

— « Elles » arrivent demain... Je stresse trop...

On échange un regard avec les filles et on se pince les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Dans notre collège, chaque année, les 5^e font un échange scolaire avec une école de Londres. Et comme il y a beaucoup plus de *girls* que de *boys* dans leur *school*, Mathis et Félix se retrouvent avec des correspondant(es) ! Ah ah ah !!!

Félix trouve ça cool, mais mon demi-frère est désespéré ! Lui qui rêvait de recevoir un garçon sportif, rigolo, BG, bref : un double de lui, eh bien non ! Une fille !

Daisy Wintergate Mountbatten, qui a décidé de profiter de son séjour en France pour participer à un concours de... French Kiss !!

« Elles » = leur pire cauchemar
« Elles » = Daisy et Kate
« Elles » = les deux correspondantes anglaises qui débarquent dans notre immeuble pour une semaine. Celle de Mathis s'appelle Daisy, et, quand on voit ses stories sur Insta, on se dit que ça promet d'être fun !

● LovelyWinterDaisy



♥ 2 531
Very soon, Paris !
#FrenchKissChallenge



C'est de l'anglais, ça veut dire
« bison sur la bouche, avec la langue,
et tout et tout... »



C'est ce qu'elle appelle le «*French Kiss Challenge*» ! Elle s'est lancé comme défi d'embrasser plus de dix garçons en une semaine, pendant son séjour en France ! *Beurk!*

Et son séjour en France c'est ① demain, ② dans notre immeuble, ③ chez moi !

Résultat : Mathis est hyper angoissé, Anaëlle est jalouse.

*Enfin, je crois, même si officiellement
elle ne nous a jamais avoué son crush
pour mon débile de frère...*

Et moi je suis morte de rire.

*Tant qu'elle ne s'approche
pas trop de Félix, hein !*

Enfin, ça ne m'amuse pas tant que ça... parce que, forcément, elle ne partagera pas la chambre de Mathis mais dormira dans la mienne, que je dois lui laisser, ordre parental.

Bah, pas grave, je vais me réfugier chez Clara.

— On compte sur vous, les filles, hein ? nous demande Mathis avec un regard suppliant. Les profs ont dit qu'il faut bien s'occuper d'elles, leur faire visiter Paris, leur trouver des activités... Mais moi je ne sais pas ce que ça aime, une fille anglaise !

— Les bisous, je crois, pouffe Clara.

Mathis rougit, Félix sourit, Anaëlle pâlit.

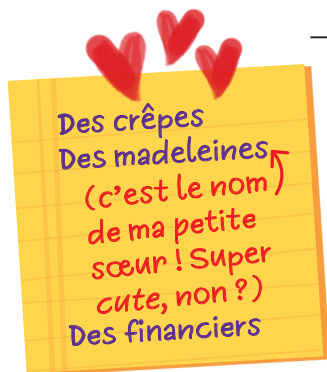


— Déjà, on organise un goûter pour leur arrivée, on est sympas, non ? je réponds. Un *tea time*, comme ça elles ne seront pas dépayssées !

— Oui, c'est super gentil ! nous remercie Félix.
D'ailleurs, vous avez besoin d'aide ?

— Tu peux apporter du thé ? je demande. Celui que ta mère nous a fait goûter la dernière fois, il était délicieux.

— Ça roule !



Je me lève et je reviens avec le carnet sur lequel on a déjà noté nos idées. On a cherché des pâtisseries typiquement françaises, pour leur faire découvrir.

— Vous en pensez quoi ? demande Clara.

— Euh... J'adore vos moelleux au chocolat ! signale Félix. On peut les ajouter à la liste ?

Clara s'exécute, et Anaëlle lui offre la dernière part de moelleux qui nous reste.

— Merchi, ch'est délichieux... (Il me fait fondre.)

— Et pas de cookies ? s'étonne Mathis. Dommage, c'est quand même ce que vous réussissez le mieux !

Je me tourne vers lui, le regard noir.

— Oui, quand on était petites ! Mais depuis on a progressé, non ?

— Hum, hum..., m'interrompt Clara, en posant sa main sur mon bras. Ne le prends pas mal, mais avoue que c'est quand même une bonne idée, les cookies. Ça plaît à tout le monde.

Je croise les bras sur ma poitrine et m'enfonce dans ma chaise.

— On n'a pas assez de chocolat, je bougonne, un peu vexée, comme si c'était un problème insurmontable.

— Je m'en occupe, me calme Anaëlle, qui a senti mon agacement.

C'est ça les vraies copines,
on se comprend à demi-mot !

De toute façon, il nous manquait aussi de la poudre d'amande, on fera d'une pierre deux coups.



Deux coups sur la tête de ma moitié de frère,
oui ! C'est tout ce qu'il mérite. Et puis d'abord, c'est
sa corres', pas la mienne. Il n'a qu'à les préparer tout
seul, ses cookies, puisque c'est si important pour
lui ! On n'est pas à son service ! On est des futures
stars de télé, nous ! *Enfin, peut-être...*



GYOM

APO^{ET}KALYPSE

1. AMIS POUR
LA SURVIE



AUZOU
BD

**APO
ET
KALYPSE**



Merci à Laulau, qui m'a aidé à créer Apo et Kalypse, à Alex, qui m'a soufflé l'idée de proposer cet univers sous cette forme, et à Héloïse, qui a cru au projet.
Mais surtout, merci à mes deux petits zombies, source inépuisable de catastrophes, de grimaces... et d'inspiration !
Ah, et j'ai glissé les sept boules de cristal dans l'album... sauras-tu les retrouver ?
Ce livre à été réalisé avec le cœur et sans IA.



LE VOLCAN INFERNAL
MAMAN DIT QU'ON NE SAIT PAS
QUAND IL VA SE RÉVEILLER. EN TOUT
CAS, IL RONFLE MOINS QUE PAPA !

L'ÉCOLE
ON Y APPREND PLEIN
DE TRUCS RIGOLOS,
SURTOUT À LA RÉCRÉ.

MONSTRE CITY
AVANT, C'ÉTAIT LÀ OÙ IL Y AVAIT
LE PLUS DE MONDE. MAINTENANT, C'EST
LÀ OÙ IL Y A LE PLUS DE MONSTRES.

LA FORÊT CHAMPIGOLO
QUAND ON Y VA, ON RIGOLE TROP !
MAIS ON NE SAIT PAS POURQUOI.

MA MAISON
L'AVION NE VOLE PLUS,
MAIS ON Y EST COMME
SUR UN P'TIT NUAGE.

**LE REPAIRE
DE LA BALEINE**
C'EST LÀ QU'ON SE
CACHE AVEC LES COPAINS.

**LES TOURS
SUPERFLUO**
SI ON Y RESTE TROP
LONGTEMPS, ON
RAYONNE LA NUIT.

**LA CITÉ
ENGLOUTIE**
ON RACONTE QU'IL Y AURAIT
DES HOMMES-POISSONS.

LA VILLE-TRAIN !
C'EST UN PEU LA NOUVELLE
VILLE DEPUIS QUE LES MONSTRES
ONT ENVAHI L'AUTRE.

MÊME PAS PEUR

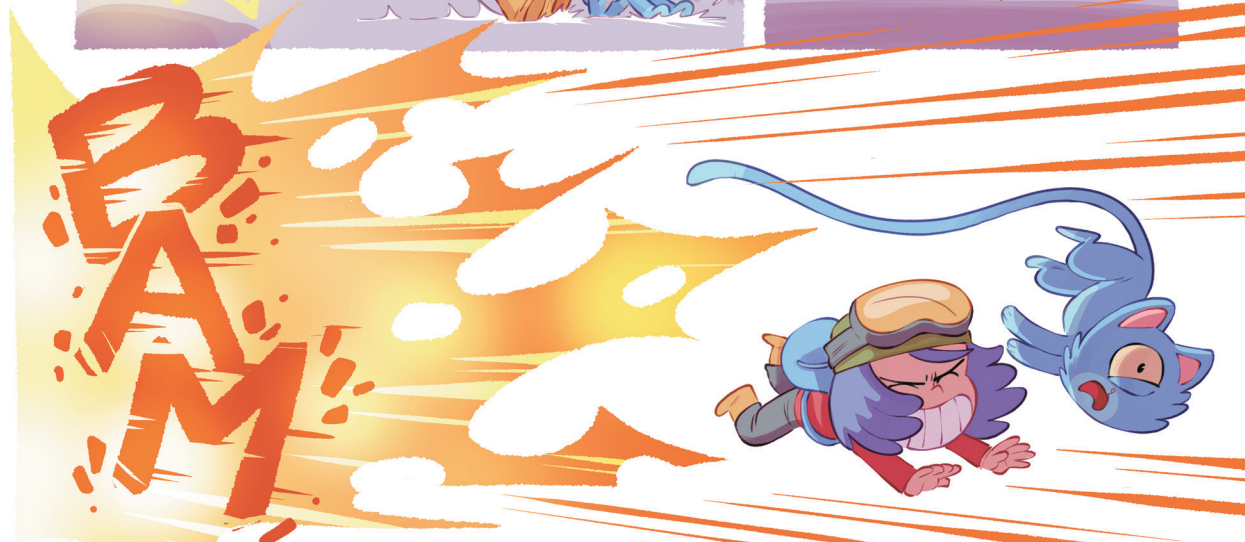
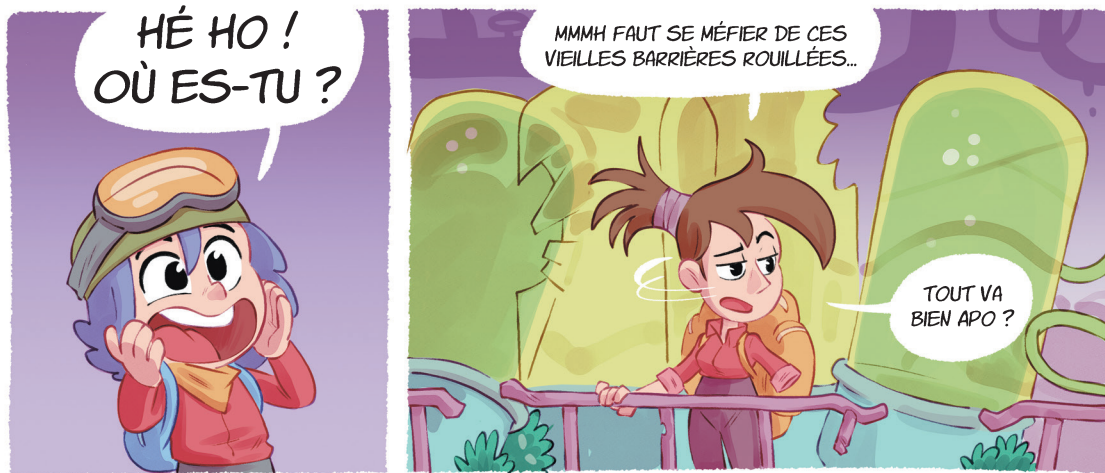


JAUNES CREVETTES











Premier

Sophie Laroche

CRUSH

Jade



AUZOU
ÉCLAIR+

Page 853

PASSE

Premier
CRUSH
Jade



Pour Samy.
Tu es un INCROYABLE professeur d'EPS.



Pour Aymilie-Joy, Béryl, Gwenaëlle, ★
Lila, Maliha, Maya et Nathan.

Un immense merci, Elsa, pour ta confiance. =

S. L.



© Éditions Auzou, 2026
24-32, rue des Amandiers, 75020 Paris
serviceclient@auzou.com

Directeur de pôle : Damien Hervé
Directrice éditoriale romans : Jennifer Rossi
Éditrice : Violette Perrin
Graphiste : Bleuenn Auffret
Fabricant : Yoann Le Berre
Illustrations : Naomikado
Correction : Karine Afchain, Aurèle Saccavini
Mise en pages : Audrey Izern

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation strictement réservés pour tous les pays.

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi

n°2011-525 du 17 mai 2011.

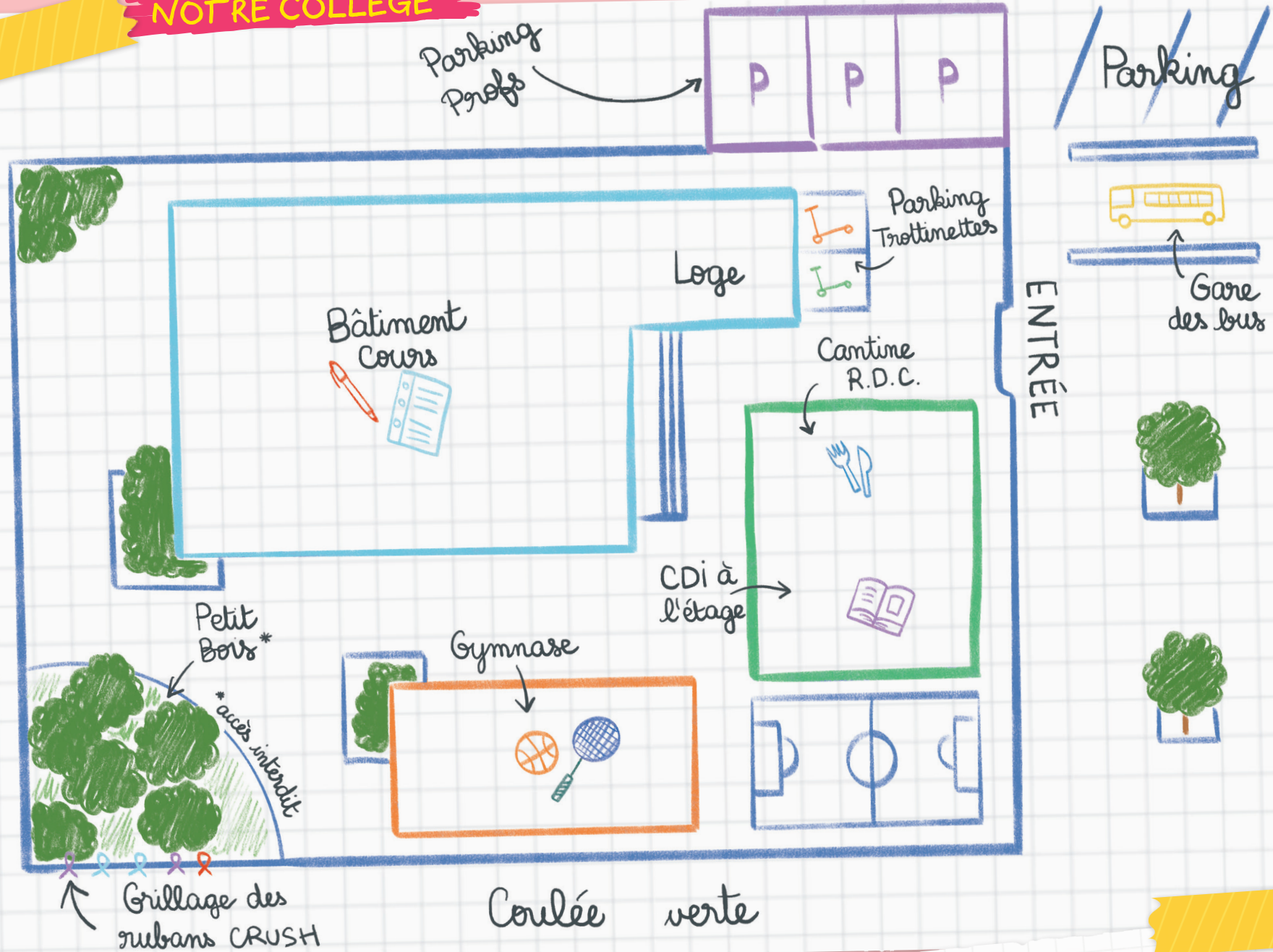
Dépôt légal : février 2026

Imprimé en Serbie. Printed in Serbia



Premier
CRUSH
Jade

NOTRE COLLÈGE



Il a beau avoir l'air comme les autres, notre collège a une tradition très spéciale : les rubans crush.

RUBAN CRUSH MODE D'EMPLOI

Tu CRUSHES SUR UNE PERSONNE? Tu attaches à ton poignet un **RUBAN VIOLET**. Tu écris le prénom de ton crush dedans, sur la face côté peau. (Pour que personne ne le voie!)

Ça y est, tu es **EN COUPLE** avec ton crush? C'est un **RUBAN BLEU**. Cette fois, tu peux afficher le prénom au grand jour. Ou pas, c'est comme tu veux.

Il y a **DE L'ORAGE DANS L'AIR**? Tu portes un **RUBAN ROUGE**. Histoire que ton crush comprenne que ça chauffe!

C'EST FINI et tu ne t'en remets pas? Tu portes un **RUBAN NOIR**... en attendant le prochain violet ou jaune!

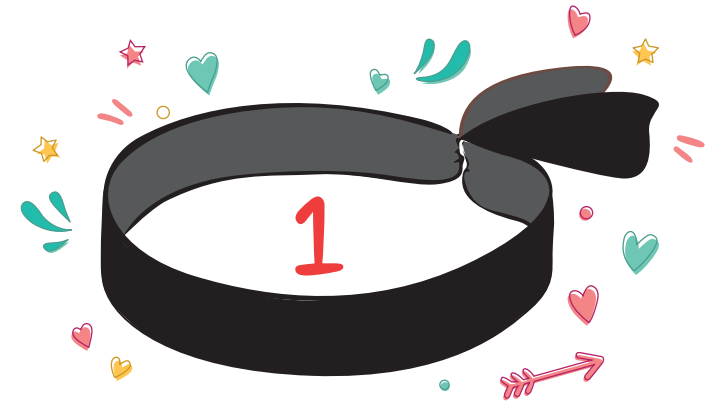
Et... si tu es **UN CŒUR À PRENDRE**? Fais-le savoir en portant un **RUBAN JAUNE**.

D'OÙ VIENT CETTE TRADITION?

ON NE SAIT PAS, MAIS ÇA FAIT QUELQUES ANNÉES DÉJÀ QUE ÇA DURE. AU COLLÈGE, TOUT LE MONDE OU PRESQUE EN PORTE, QUEL QUE SOIT SON GENRE! LA PREUVE? LE GRILLAGE MULTICOLORE, DERRIÈRE LES BUISSONS. QUAND TU RETIRES UN BRACELET, TU PEUX ALLER L'ACCROCHER À CE GRILLAGE. FAUT CROIRE QUE LE JARDINIER EST UN GRAND ROMANTIQUE: IL NE LES ENLÈVE PAS.



On se retrouve tout le temps, on rit beaucoup, on discute souvent, on se dispute parfois, on se charrie, on s'insupporte et on se supporte. On a chacun notre caractère!
#copainsdecollège



AND THE WINNER IS...

Le CDI est encore plus silencieux que d'habitude, les mouches n'osent même plus voler. Elles aussi fixent M. Chernikh. Tous les élèves de la 5^e C retiennent leur souffle.

— Ça ne fonctionne pas, lâche le professeur dans un soupir.

— D'où, «ça ne fonctionne pas»? s'insurge Hamza.

CELUI DE LA BANDE
QUI N'A PAS PEUR DES PROFS!

— Je n'arrive pas à envoyer la vidéo.

— C'est pas possible ! panique Jade.

CELLE QUI VIT TOUT À 1000 %,
CE QUI ÉPUISE SES TROIS BFF :
LOANA, ISEULT ET ALISSON.



M. Chernikh

Professeur d'EPS.
Ceinture noire de judo.

La légende raconte
qu'il a combattu contre
Teddy Riner.

La légende affirme
aussi qu'il a perdu.



— Laissez-moi faire ! ordonne Théo.

Il pousse le professeur et prend sa place devant l'ordinateur. *Euh, ça se fait pas !*

SAUF QUE

- 1 M. Chernikh est professeur d'EPS et non d'informatique.
- 2 Théo, lui, est le Teddy Riner des connexions.
- 3 Il reste moins d'une minute... trente secondes... dix secondes pour envoyer la vidéo.

Qu'est-ce que Théo fabrique ? Personne ne le comprend...

— C'est parti !

... mais peu importe, la vidéo est envoyée.

OUF!!!

Jade attrape Iseult par la taille, les deux filles se mettent à danser ! Elles sont aussitôt imitées par Alisson et Mamadou, Loana, Hamza et Jules, Valentin, Craig et quelques autres encore... Il n'y a même pas de musique, pourtant les amis enchaînent tous les mêmes pas.



— Hé ! Vous vous croyez où ?

Mme Valder, la professeure-documentaliste, vient mettre fin à ce débordement de joie.

— Je vous rappelle que vous êtes dans un CDI !

— On se calme, l'appuie M. Chernikh avec un temps de retard.

Il faut dire que le professeur se remet à peine de ses émotions. Il a bien cru qu'ils n'arriveraient pas à envoyer cette vidéo, et ç'aurait été vraiment dommage...

Car ce n'est pas rien : cette vidéo, c'est ni plus ni moins que la prestation des élèves de la 5^e C qui s'est



GÉNÉRIQUE

CHORÉGRAPHIE : Loana & Jade

COSTUMES : Jules & Alessio

DÉCOR : Calista

SON : Théo

ÉCLAIRAGE : Paul-Taïki

DANSEURS ET DANSEUSES :

Jade, Hamza, Mamadou,
Bérénice, Zélie, Valentin,
Iseult, Alisson, Craig, Inaya



inscrite à un concours de danse national! Sur le thème du harcèlement scolaire, des classes de collège à travers toute la France devaient concevoir une chorégraphie, l'exécuter, la filmer... et poster la vidéo.



Et le professeur d'EPS, en toute objectivité, est persuadé que ses élèves peuvent remporter cette compétition.

*Ils ont tellement travaillé !
Ils ont tellement progressé !
La chorégraphie est si réussie !
Les danseurs sont si gracieux et dynamiques...*

Maintenant, il ne reste qu'à attendre les résultats...

La moitié des élèves y croit à fond.

— Notre chorégraphie est à tomber !

— Le début est trop beau !

— La fin aussi !

— Et Craig ! Il a réussi un salto de fou !

— Hamza a été encore meilleur !

— Il danse tellement bien !

Super pénible en cours mais super fort en parkour!

Oui, ça vient de filles qui portent un ruban violet avec un grand H dessus.



L'autre moitié est plus défaitiste.

— On a été nuls.

— Y a tellement de candidats, on n'a aucune chance.

— On n'a même pas de nom d'équipe.

— Ma mère, elle dit que c'est truqué.

— On aurait dû prendre l'autre musique.



Point commun entre tous ces pessimistes qui n'y croient pas : ils gardent leurs commentaires pour eux quand Jade est dans les parages.

BEAUCOUP TROP DANGEREUX!

En effet, Jade est encore plus déterminée à gagner que Léon Marchand avant un plongeon. Gare à celui qui voudrait lui faire boire la tasse! Elle a participé avec ardeur à la création de la chorégraphie, elle s'est énormément entraînée et a beaucoup progressé, elle est intervenue dans le choix de la musique, elle a suggéré qu'on change



Jade

Toujours une bonne idée en tête.

Très positive.

Crushe plus vite que son ombre.

Toujours là pour ses amis.

les costumes, puis que finalement on reprenne les premiers.

Non, j'ai pas fait ma cheffe, j'ai juste donné mon avis!



Tous les autres l'ont suivie et soutenue. Ils étaient d'accord avec presque tout. Même Calista, qui n'est pas réputée pour son caractère facile!



Ajouter des pas? Oui, Jade!

Refaire tous les costumes? Euh, Jade, on en reparle?

Changer la musique? Si tu y tiens, Jade!



Ce n'est pas que Jade avait toujours raison, loin de là : elle n'est pas la meilleure danseuse du groupe, et elle ne s'y connaît pas plus que les autres en musique.

C'est juste que, depuis que la classe s'implique dans ce concours, elle parle enfin d'autre chose que de son chagrin d'amour. Et ça, c'est un miracle!

MÊME SI ELLE PORTE TOUJOURS SON RUBAN NOIR.

L'histoire d'amour de Jade a duré exactement deux semaines, quatre jours, sept heures, cinquante-neuf minutes et dix-huit secondes. Ça n'est pas très long, mais Jade a une théorie très précise sur le sujet : ce n'est pas la durée qui compte, c'est l'intensité.

Trois jours à New York **CONTRE**

Un mois chez tes grands-parents où tu vas tous les étés et où y'a même pas la mer ni la wifi.



Manger un chocolat au caramel beurre salé

CONTRE

Finir une pleine assiette de courgettes de la cantine qui, même elles, ont oublié avoir été légumes dans une autre vie.



Deux minutes avec Taylor Swift

CONTRE

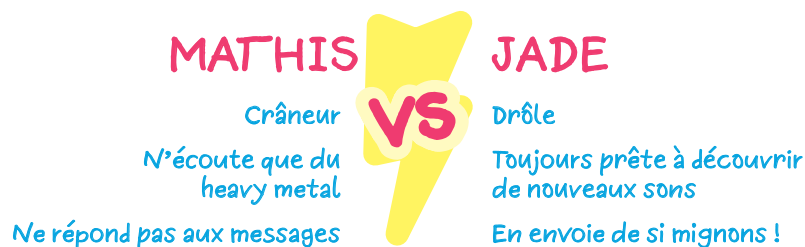
Un an de cours de maths.



(Cet exemple-là a convaincu Iseult)



Mathis et elle ont vécu une si belle histoire. Ils allaient si bien ensemble ! Certes, tout les séparait...



Mais justement, c'est ça qui rendait leur histoire si belle !

Enfin, il faut croire qu'ils n'avaient pas non plus le même regard sur leur couple, parce que Mathis, lui, a quitté Jade.

Par SMS.

C'est passible de prison à vie un crime pareil, non ? Ça devrait !

Cette fois-là, il a su écrire un message...

MATHIS 🥰 :
C fini

... de cinq lettres.

Bien entendu, Jade n'en est pas restée là. Elle a voulu une EXPLICATION.

Elle l'a eue.

— J'veux pu être avec toi, t'es troooooop...

— Trop quoi ?

— Chais pâ, trop...

On pourrait donner plus de détails : le lieu, le moment, les odeurs de cantine qui remontaient, le bruit de la pelleuse dans la rue, mais ce serait donner trop d'importance à un moment qu'on VEUT tous oublier.

Dans un souci d'authenticité, ce dialogue est présenté dans sa version originale.

En menant leur enquête, Iseult, Alisson et Loana ont fini par avoir... la fin de la phrase.

TROP BAVARDE TROP ACTIVE TROP COLLÉE À SES COPINES

Bref, pas besoin de faire un dessin, c'est surtout Mathis qui était **TROP NUL** pour Jade.

Il n'était pas assez...

**PAS ASSEZ IMPLIQUÉ PAS ASSEZ AFFECTUEUX
PAS ASSEZ OUVERT AUX AMIS DE JADE**

Qui a envie d'un crush «pas assez»? Reste que Jade a beaucoup de mal à s'en remettre. C'est son premier chagrin d'amour.

SYMPTÔMES :

- ⚡ Yeux qui coulent
- ⚡ Perte de tonus
- ⚡ Perte d'audition : répète sans cesse « Quoi ? Qu'est-ce que tu disais ? »



Cette rupture l'a vraiment affectée. D'abord parce qu'elle y a cru : à son tour, elle vivait une belle histoire, pas à pas. Mais surtout parce que la décision de Mathis était tellement injustifiée ! On peut ne plus vouloir être avec une personne, comme ça, du jour au lendemain ? Mathis n'a pas réellement pris le temps de la connaître. Il ne lui a laissé aucune chance de sauver leur relation. Elle s'est sentie abandonnée. Jugée. Qu'a-t-elle fait ou pas fait, dit ou pas dit, pour qu'il se détache d'elle sans préavis ? *Est-ce qu'il était vraiment attaché ?*

Depuis, pour la première fois, Jade doute.

JADE :
Je vais rester célib toute ma vie. Je garderai vos enfants quand vous irez au resto en amoureux.

LOANA :
N'imp' !

ALISSON :
Sûr ! Et Taylor Swift va devenir nonne.

ISEULT :
Ce mec ne t'a pas comprise, c'est un nul !

LOANA :
Double nul !

ALISSON :
Triple nul !!!

JADE :
C'est moi qui suis nulle

JADE :
Je croyais que tout allait bien entre nous !
Je me suis plantée total !

LOANA :
C'est lui qui est passé à côté de toi

ISEULT :
Tant pis pour lui !

ALISSON :
Tu vas rencontrer qqn de beaucoup mieux !

JADE :
Même pas envie...

Bref, depuis sa rupture, Jade n'a pas vraiment repris sa vie d'avant. Tout est plus terne. Jusqu'à ce concours de danse, dans lequel elle s'est impliquée à fond ! Enfin, Mathis ne squatte plus seul ses pensées, il a dû faire de la place au concours.

Vivement qu'il dégage complètement et qu'elle enlève ce fichu ruban noir, se disent ses amis !

*PEUT-ÊTRE QUAND (PAS « SI » !)
ILS SERONT EN FINALE EUROPÉENNE ?*



*Deux semaines qui ont paru **DEUX MILLÉNAIRES** plus tard...*

C'est le grand jour, celui des résultats !

Jade ne tient plus. Elle passe la tête dans l'embrasure de la salle des profs.

INTERDIT !



— Monsieur Chernikh, vous n'avez toujours pas la réponse ?!!

— Jade, tu m'as posé la question il y a dix secondes ! Et tu n'as rien à faire ici. Promis, je viens vous prévenir dès que je sais. File en cours, ça vient de sonner !

ET ALORS ? IL PEUT SE PASSER TELLEMENT DE CHOSES EN DIX SECONDES !



- 👉 Un champion olympique gagne le 100 mètres.
- 👉 La population mondiale augmente de 25 personnes.
- 👉 Une classe gagne un concours de danse ?

Est-ce l'entraînement qui l'a rendue si agile ? Jade parvient à gagner sa salle, à l'étage au-dessus, en marche arrière. Au cas où...

Pas de «au cas où», M. Chernikh n'accourt pas avec les résultats, et il faut se concentrer sur le cours de SVT, alors qu'elle s' imagine déjà sur scène à Broadway.

Mais juste avant la fin de l'heure, trois petits coups secs sur la porte annoncent l'apparition de M. Chernikh. Il a laissé les troisièmes dans les vestiaires le temps d'un aller-retour rapide, en leur ordonnant de rester calmes.



Avant même que leur «coach» ouvre la bouche, Jade a compris à ses sourcils baissés. Comme ceux d'un chien tout mignon quand il est désolé de t'apprendre qu'il a mâché ton téléphone portable.

Le moral de Jade dégringole de la hauteur de la tour Eiffel. Dans sa tête, Mathis se marre : elle n'est décidément pas au niveau.

— Notre équipe est arrivée deuxième, annonce quand même le professeur d'EPS. Vous avez été excellents !

— C'est pas assez ! s'énervé Hamza en donnant un coup de pied dans son sac.

RAPPEL
Ses livres
et classeurs
n'y sont pour rien !

— Comme l'a dit Pierre de Coubertin, l'important, c'est de participer ! le reprend M. Chernikh. Soyez fiers de vous ! On se voit demain en cours.



*Pierre de Coubertin :
L'inventeur des Jeux
olympiques modernes.*

— Plus facile de dire ça quand on est organisateur que quand on est concurrent, lâche Hamza, amer.

La professeure renonce à rétablir le calme pour les deux minutes restantes de SVT. Le concours est le seul sujet du cours...

— C'est bien, deuxièmes, valident ceux qui étaient certains de remporter la compétition.

— On aurait dû gagner ! protestent ceux qui n'y croyaient pas. *Y'a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.*

— On aura fait notre max ! lâche Alisson, philosophe.

— Ouais, on aurait pu finir premiers si Jade n'avait pas fait changer les costumes, dénonce Inaya.

— On aurait pu finir premiers si t'avais pas deux pieds gauches ! la tacle Hamza : lui seul a le droit de critiquer Jade.

Elle se tourne vers lui.

— Inaya a raison, c'est de ma faute. J'en fais trop, de toute façon, c'est pour ça que Mathis m'a quittée.



— En fait, elle était super, ton idée de costumes, se reprend Inaya. Et c'est vrai que j'ai loupé des pas.

— Nan, Inaya, en vrai, t'as bien dansé, corrige aussi Hamza.



Jade remonte le couloir sans un mot, entourée de ses amis, qui l'observent en douce, sauf Valentin et Mamadou qui, eux, vérifient que Mathis n'est pas dans le coin : il ne manquerait plus que ça !

Une fois dans la cour, ils viennent tour à tour lui assurer qu'elle n'a rien à voir dans cette deuxième place. Jade les écoute en grimaçant, sans rien répondre... puis, brusquement, elle annonce qu'elle a une déclaration officielle à faire. *Carrément ? On prévient les chaînes d'infos ?*

— Alors, pour commencer, je voudrais vous dire qu'il faut plus vous inquiéter, je me suis remise de cette terriiiiible rupture.



— C'est pour ça que tu nous parlais encore de Mathis y'a deux minutes à peine ? relève Iseult.

Cette grande romantique n'est pas du genre à minimiser un chagrin d'amour : si Jade souffre, elle n'a pas besoin de prétendre le contraire !

— Ma langue a fourché. Mathis, c'est fini, insiste Jade, pour se convaincre autant que pour convaincre les autres. Il m'a quittée avec autant de classe que l'homme des cavernes qui a fait le premier doigt d'honneur de l'humanité, mais je m'en suis remise.



— Alors pourquoi tu portes toujours ton ruban noir ? demande Loana, un sourcil sceptique relevé.

Implacable ! Jade fixe son poignet. Quand Mathis l'a quittée, il a embarqué une partie d'elle. Tant qu'elle ne l'aura pas retrouvée, elle gardera ce ruban. Mais ça, cette grande bavarde n'a pas envie de le confier à ses amis.

— Parce que... parce que ! se justifie-t-elle (avec une logique bien à elle que personne n'ose plus remettre en question, même Hamza). Assez parlé de ce sale mec !

Et avant que le silence ne prenne toute la place, elle explose :

— Reste que cette deuxième place n'est pas du tout une bonne nouvelle, comme le prof a essayé de nous le faire croire. C'est la piiiiiiiire.

— Je suis pas d'accord ! proteste Loana (qui sait de quoi elle parle : elle partage cette place au palmarès des notes, en alternance avec Paul-Taïki). La deuxième place, c'est déjà le podium.

Jade balaie l'argument d'un revers de main.



Loana et Paul-Taïki
Comme Rafael Nadal
et Roger Federer :
concurrents sur le terrain
mais amis dans la vie !

— Qui se souvient des deuxièmes ?

QUI CONNAÎT...

- ① Le 2^e homme qui a marché sur la Lune ?
- ② Le 2^e du Tour de France ?
- ③ Le 2^e meilleur acteur de l'année ?

— Jade a raison, tranche Alisson, c'est la première place qu'il fallait, là.



Une semaine plus tard...

Ce matin, le cours d'EPS commence par un discours de leur professeur :

— Allez, on se ressaisit ! Je ne veux plus de mines déprimées sur le terrain. Vous avez tout donné pour ce concours de danse, vous ne devez rien regretter, pas question de passer sa vie à regarder derrière. Alors, on y va, on commence l'entraînement !

AU PROGRAMME :
VOLLEY-BALL



C'est vrai que c'est pas facile de rattraper la balle si on regarde en arrière !

Peu après, alors que les ballons volent dans le ciel du gymnase, le principal entre soudain sur le terrain et se dirige vers M. Chernikh, chaussures de ville aux pieds.

Strictement interdit
par le règlement!



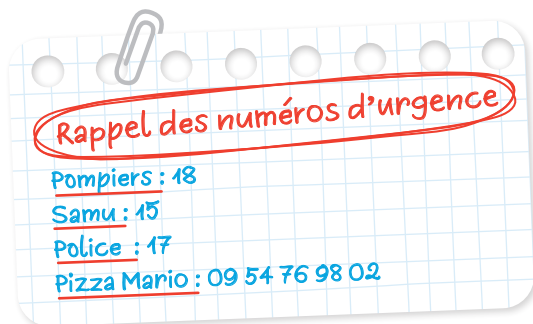
Si le principal ne respecte plus
le règlement, où va-t-on?!?

Les deux hommes se tiennent maintenant face à face. De là où ils sont, impossible pour les amis d'entendre ce que le principal a de suffisamment urgent à annoncer au professeur de sport pour le déranger en plein milieu de son cours... **Et du terrain!**

... mais M. Chernikh en tombe raide au sol!

En moins de dix secondes, une nuée d'élèves entourent le professeur et le principal à genoux à son côté.

- M'sieur!
- Réveillez-vous!
- Faut appeler les pompiers!
- C'est quoi le numéro, déjà?



M. Chernikh ouvre un œil, puis l'autre. Un immense sourire se dessine sur son visage.

— Tout va bien! rassure le principal.

Il s'est cogné
la tête ou quoi?

— Tout va TRÈS bien, confirme M. Chernikh.

Le professeur se redresse sur ses coudes et annonce d'une voix émue :

— Il y a du changement..., on a gagné.

— Quoi?!

Le principal répète aux élèves ce qu'il est venu annoncer à M. Chernikh : le jury du concours de danse a découvert que la chorégraphie du collège déclaré vainqueur la semaine précédente a été générée par l'IA, et qu'en plus leur vidéo a été retouchée!



Cette classe est donc disqualifiée... et celle qui est arrivée deuxième est désormais... première.

- On...
- ... est...
- ... en finale?



ON EST EN FINAAAALE,
ON EST EN FINAAAALE!

reprennent rapidement en chœur tous les élèves en sautant sur place.

Le principal les regarde, sourire aux lèvres. De nouveau à la verticale, M. Chernikh saute avec eux.

Il est temps de préciser que cette finale des collèges européens n'a pas lieu n'importe où.

— On part à Londres!!!! s'exclame Jade.



PROGRAMME SUR SIX JOURS :

- ☒ Visiter Londres
- ☒ Répéter la chorégraphie
- ☒ Finale en live le samedi soir
- ☐ Grande gagnante : la classe française?

À la cantine, Londres est encore sur toutes les lèvres. Mais une fois la joie légèrement retom-
bée, les premiers doutes fusent : participer à la finale, c'est génial. Mais pour ça... il faut une nouvelle chorégraphie !

Environ
deux heures
plus tard.

À Londres, les danseurs se produiront en personne, sur scène : plus besoin de vidéo, plus de stress de connexion. Mais il y a quand même quelques raisons de paniquer...

— On va se retrouver en face des meilleurs de toute l'Europe ! s'affole Alisson.

— Et alors ? demande Hamza, en croisant fièrement les bras.

— Hamza a raison, il faut pas avoir peur ! s'exclame Loana.

— Facile pour toi, t'es toujours première ou deuxième, commente Iseult, en lui piquant un morceau de pain : elle ne s'est pas assez servie, et elle a faim !

— Le problème, c'est que les autres s'entraînent depuis que les résultats sont tombés, soupire Valentin. Ils ont une semaine d'avance.

— Et nous... il nous reste à peine une semaine avant le départ !

— M. Chernikh nous a même pas donné le thème !
s'étouffe Jade.

— Quel nullos ! soupire Hamza.

— T'oserais lui dire en face ? sourit Jules.

— T'es fou, il est trop fort !



Les élèves ne sont pas les seuls à paniquer. Les enseignants ont huit jours pour organiser le voyage de toute une classe en Angleterre... Faut pas traîner !

Passeports et visa

Quand la classe s'est inscrite au concours, dès le mois de septembre, M. Chernikh a organisé une réunion d'information pour les parents. Il a répété au moins 307 fois (après, les parents ont arrêté de compter) : il faut un passeport pour entrer au Royaume-Uni et remplir une demande en ligne.

→ Oui, sa voix le soulignait !

Ce soir, il a convoqué en urgence les familles à LA réunion d'avant-départ. Il affiche sur le TNI les *slides* qu'il espère présenter dès que Jade arrêtera de sautiller sur sa chaise, le doigt levé.

Présentation sans l'aide de Théo !

— Jade, ta question ne peut pas attendre ?

Il la connaît mal !

— C'est quoi, le thème de la chorégraphie qu'on doit monter ? demande-t-elle.

M. Chernikh sourit : il est vrai que c'est un point fondamental ! Sans compétition, il n'y aurait pas de voyage.

— On ne le connaît pas, il sera donné sur place, annonce le professeur. Ce qui est une chance pour nous, car cela signifie que les autres équipes n'ont pas pris d'avance.

Les amis échangent un regard soulagé : ils se sont inquiétés pour rien ! M. Chernikh prend alors une grande inspiration et lance sa présentation.

Voyage à Londres.pw

power_wahou

LOGEMENT

Tous les concurrents logent dans un centre de vacances mis à leur disposition pendant une semaine.

TRANSPORT

Plus de places dans les trains Eurostar entre Paris et Londres, donc autocar, avec ferry de Calais à Douvres. *Après, il faudra que le car roule à gauche !*

ACCOMPAGNANTS

En plus de M. Chernikh, Mme Cousin, professeure d'anglais plus fiable que google trad, et Mme Violette, professeure d'arts plastiques.

BUDGET

Logement et repas : offerts par l'organisation du concours. Aller-retour en autocar + ferry : à la charge des parents.



Reste un hic ! Une semaine dans cette grande ville historique, c'est l'occasion d'y faire quelques visites, entre les entraînements et répétitions. Mais la grande majorité des sites et musées sont payants. Et chers... Pourtant, ce serait dommage d'aller à Londres sans découvrir Londres, *isn't it?*

Budget

Assise au fond de la salle avec ses amis, Jade observe ses parents en douce. Essaie en tout cas : ils sont présents tous les deux à la réunion, mais chacun à une extrémité de la pièce. Comme s'ils avaient fait exprès de se placer le plus loin possible l'un de l'autre...

Quand la professeure d'anglais annonce les tarifs des différentes visites, ça toussote dans les rangs.

— C'est un budget important, ose un parent.

— Peut-être qu'ils ne sont pas obligés de tout voir, tente un autre.

— C'est dommage de ne pas en profiter ! s'indigne Valentin.

En tant que délégué de la classe, il a son mot à dire sur le projet. *S'il ne l'a pas, il le prend !*

— On ne peut pas toujours faire ce qu'on veut, dans la vie, le rabroue son père.

— Et si on payait nous-mêmes ? suggère Loana.

QUOI ? Les élèves sont encore plus étonnés que les parents.

— Visiblement, on n'a pas le même argent de poche, commente Hamza.

Loana hausse les épaules.

— Je veux dire : si on récoltait l'argent pour ça ?

— Super idée ! s'enthousiasme Jade.

— Et comment tu gagnes de l'argent en huit jours quand t'as treize ans ? lui demande Mamadou.

La bouche de Jade se tord un coup à droite, un coup à gauche.

— Je sais ! s'exclame-t-elle. On n'a qu'à utiliser nos talents : dansons !

— On pourrait faire notre chorégraphie sur le harcèlement, enchaîne Alisson.

Les parents présents dans la salle ont écouté sans interrompre les jeunes : ils sont impressionnés.

— Je suis la directrice d'un EHPAD, annonce une dame. Vous pourriez venir danser devant mes pensionnaires. *La maman de Bérénice.*

— Vous pourriez aussi venir sur la place du marché, samedi ?

Samedi, c'est demain ! Mais il en faut plus pour démotiver la troupe.

— Génial, on part en tournée ! s'emballe Iseult.



M. Chernikh sourit :

— Ça fera un entraînement pour la finale du concours.

Après tout, ils partent à Londres aussi (surtout ?) pour gagner, non ?

La finale ! Même les parents l'avaient oubliée un instant.

La réunion se termine dans la bonne humeur.

Une fois devant le collège, Jade cherche son père. Ses parents sont séparés depuis trois ans. Ils ont opté pour une garde alternée ; Jade et son frère, Timo, passent cette semaine chez leur mère.

Elle serait contente d'embrasser son père.

Ou pas.

Elle vient de le repérer : il est en pleine discussion avec sa mère, et à leurs mines renfrognées comme à leurs postures, Jade devine qu'ils ne parlent pas du retour des hirondelles avec le printemps. Depuis que sa mère a un nouvel amoureux, ses parents ne savent plus communiquer sans s'agresser.

Jade se fige. **J'Y VAIS, J'Y VAIS PAS ?**

Timo,
de son vrai prénom
Timothé, ou Tim o T,
comme il l'aime l'écrire.
Quinze ans.
En classe de seconde.
Rêve de passer son permis
moto pour en acheter une.
N'a ni l'âge ni l'argent,
mais ne parle que de ça !

À ce moment, un bras enlace ses épaules. Un autre se glisse sous son coude.

Ses amies.

— Ça va ? s'inquiète Alisson.

— Ouais, c'est juste mes parents qui s'embrouillent encore. Je suis sûre que c'est pour décider qui va payer le voyage...

— Ils ont des problèmes d'argent ? demande doucement Loana.

— Non... mais ils utilisent le sujet pour régler leurs comptes, lâche Jade sur le ton de la confiance. Comme s'ils ne se disputaient déjà pas assez comme ça...

Alisson se serre plus fort contre son amie. Elle sent un pincement de cœur : elle aimerait que son père soit encore là pour se disputer avec sa mère. Mais elle sait comme la situation est difficile pour Jade et son frère.

PARENTS SÉPARÉS

AVANTAGES

♥ Fête deux fois Noël et son anniversaire.

♥ S'entend bien avec les enfants de son beau-père.

♥ Part deux mois en vacances.

DÉSAVANTAGES

😞 Vit à des rythmes différents dans les deux maisons.

😞 Quand elle part en vacances, l'autre parent lui manque.

😞 Se sent prise entre les deux.

😞 Doit s'organiser pour ses vêtements.

ATOUT

♥ Timo est là, ils se soutiennent... quand ils ne se disputent pas comme tous les frères et sœurs!

Ragaillardie par ses amies, Jade fonce vers ses parents. Elle embrasse son père, puis se tourne vers sa mère.

— Je sais pas à propos de quoi vous vous disputez, j'imagine que

c'est pour savoir qui va payer le voyage, sachez juste que vous vous donnez en spectacle devant tous mes amis. Et ce spectacle-là vous emmènera pas en finale, croyez-moi!

Et voilà ses parents pour la première fois depuis longtemps, unis... dans un même silence ébahi.

**CONCLUSION DE CETTE RÉUNION**

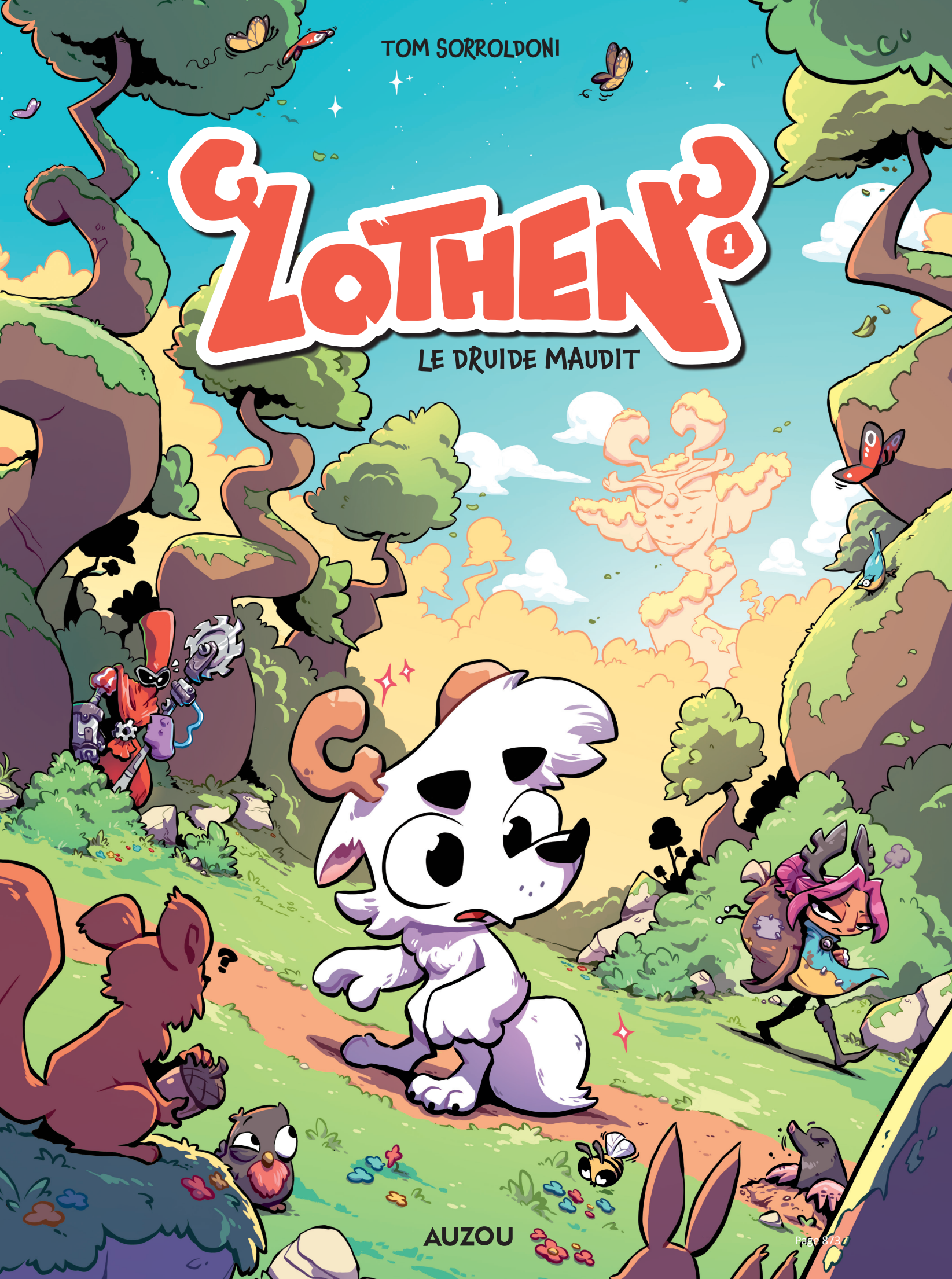
- ✓ Danse au marché de Villecresnes et à l'EHPAD Les Roses.
- ✓ Nettoyage des vitres de voitures sur le parking du supermarché.
- ✓ Cagnotte de la classe suffisamment pleine pour toutes les visites!

♥ ☆
Merci à tous! ♥ ☆

TOM SORROLDONI

LOTHEN¹

LE DRUIDE MAUDIT



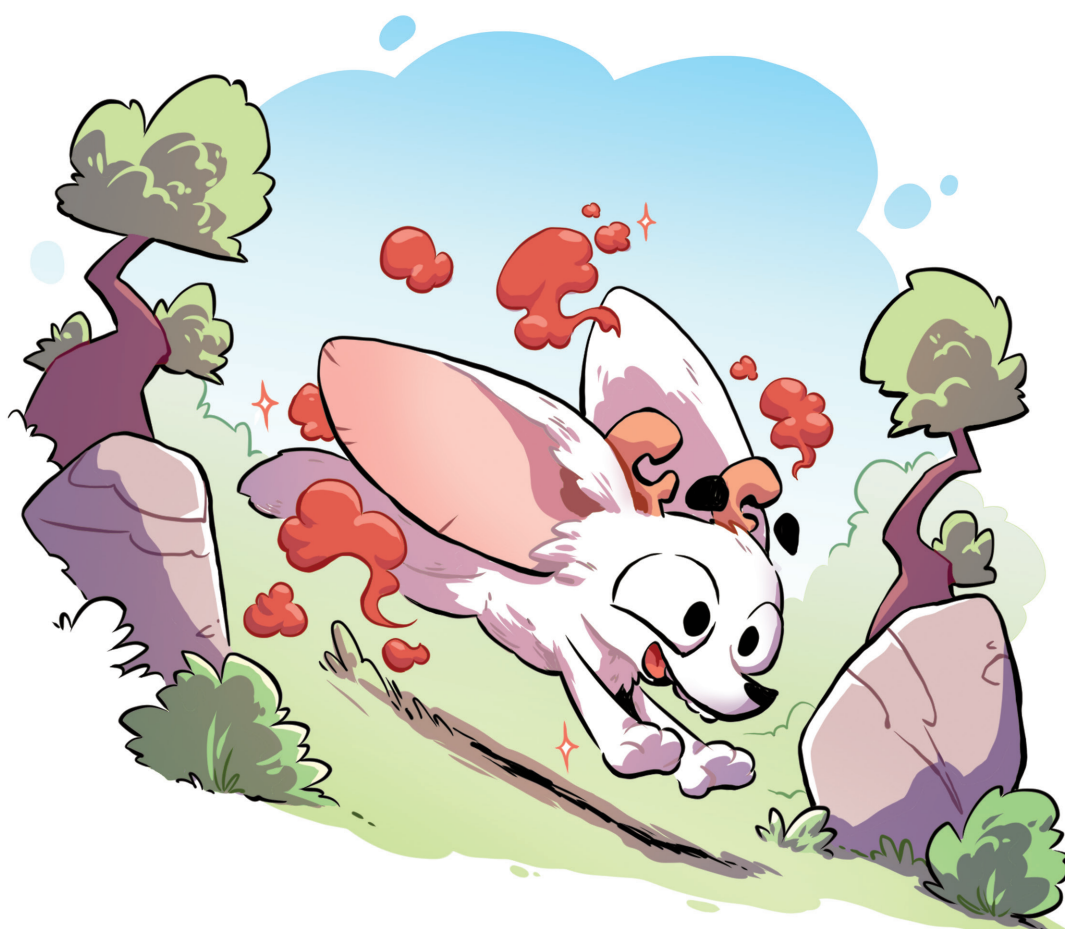
AUZOU

Page 873

TOM SORROLDONI

LOTHEN¹

LE DRUIDE MAUDIT



Un grand merci à Héroïse, mon éditrice, d'avoir cru en ce projet et veillé à son bon déroulement.

Merci à Christo et Léo pour leur aide précieuse dans l'élaboration du dossier.

Je pense aussi à celles et ceux qui suivent mon travail sur les réseaux, où j'ai reçu beaucoup d'encouragements et fait de sublimes rencontres.

Merci à tous mes proches pour leur soutien pendant ces mois de travail – et tout particulièrement à mes parents, qui ne se sont même pas évanouis lorsque je leur ai annoncé vouloir vivre du dessin.

Tom Sorroldoni

Éditrice : Héroïse Ragot
Conception de couverture : Lisa Sanchis
Maquette : Studio Clair Obscur
Gravure : Stéphane Cavazzini
Fabrication : Audrey Arlot
Relecture : Suzy Cacheux et Christel Desmaris

© 2026, éditions Auzou.
Fabriqué par les éditions Auzou
24-32, rue des Amandiers, 75020 Paris, France.

Tous droits réservés pour tous pays. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011. Dépôt légal : février 2026.

serviceclient@auzou.com
auzou.fr



L'auteur a bénéficié d'une aide à la création littéraire de la Région Grand Est pour la réalisation de cet ouvrage.





L'HISTOIRE DES DRUIDES
DÉBUTA LE JOUR... OÙ
MÈRE NATURE
MIT AU MONDE
SES DEUX FILLES.

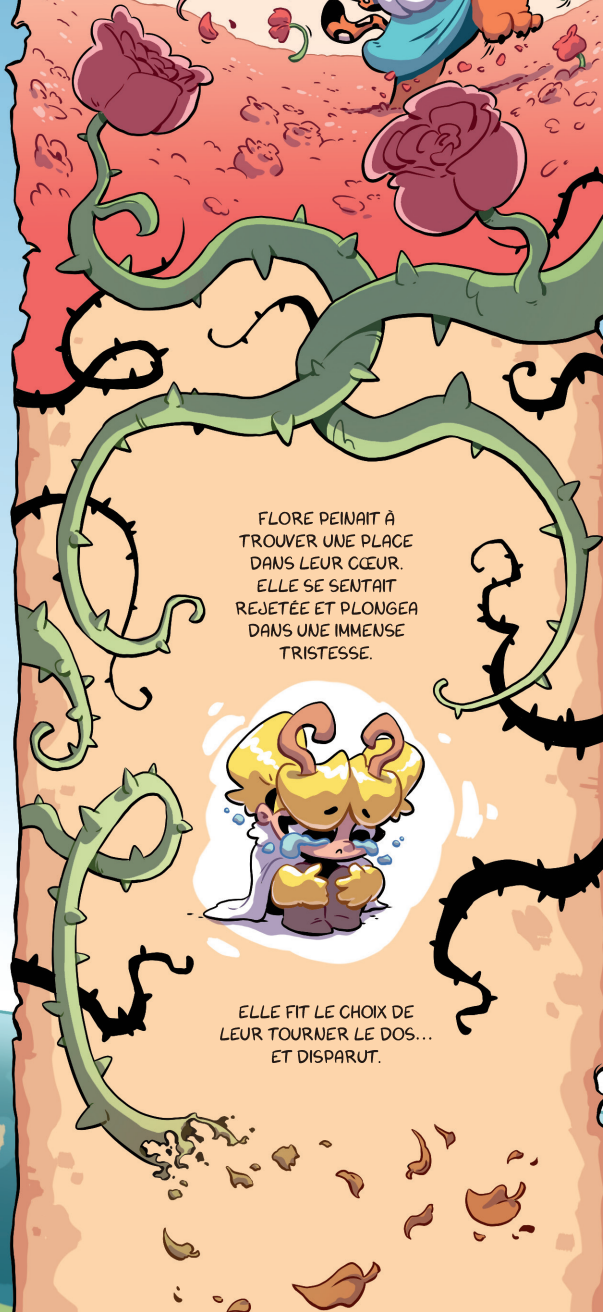


FAUNE. L'AÎNÉE.
PEUPLA LA TERRE.
C'EST ELLE QUI FIT
DON AUX DRUIDES
DU POUVOIR DE
MÉTAMORPHOSE.

FLORE.
LA PETITE SŒUR.
PLUS CRÉATIVE
ET SENSIBLE.
DÉCORA LE MONDE
DE VÉGÉTAUX.



LES DRUIDES VOÛÈRENT
UN CULTE À FAUNE.
GUERRIERS DANS L'ÂME,
ILS UTILISAIENT LEUR
FORME ANIMALE POUR
DÉFENDRE LEUR
TERRITOIRE.



FLORE PEINAIT À
TROUVER UNE PLACE
DANS LEUR CŒUR.
ELLE SE SENTAIT
REJETÉE ET PLONGEA
DANS UNE IMMENSE
TRISTESSE.



ELLE FIT LE CHOIX DE
LEUR TOURNER LE DOS...
ET DISPARUT.

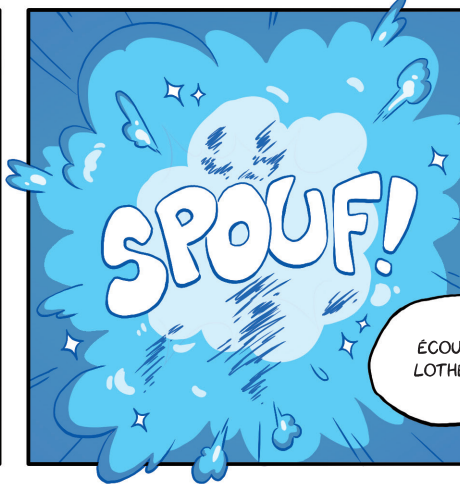
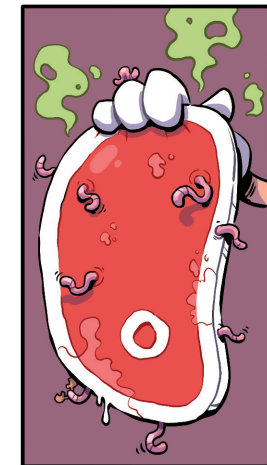


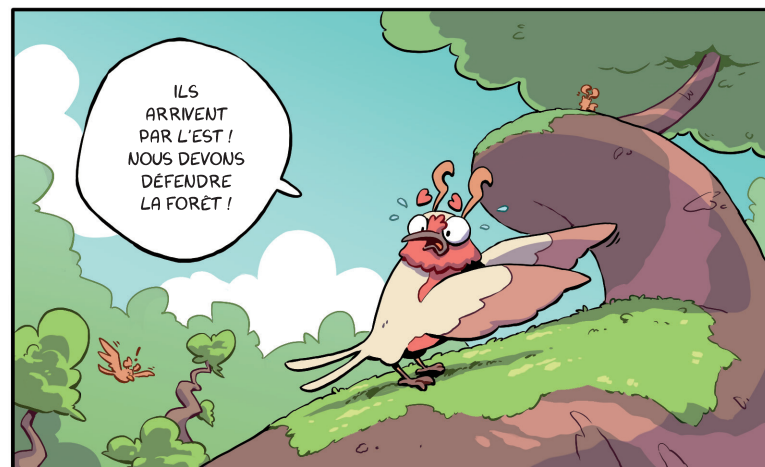
DURANT DES SIÈCLES,
MÈRE NATURE FUT HANTÉE
PAR L'IMPOSSIBLE DEUIL
DE SA FILLE.

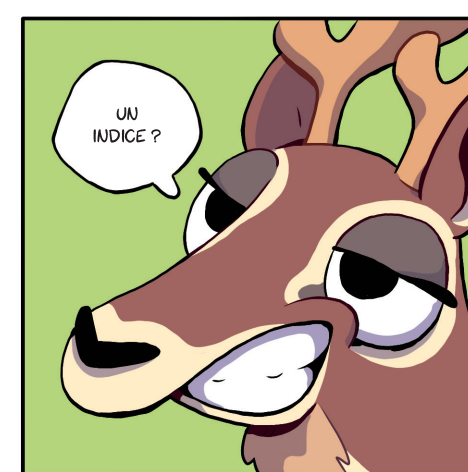
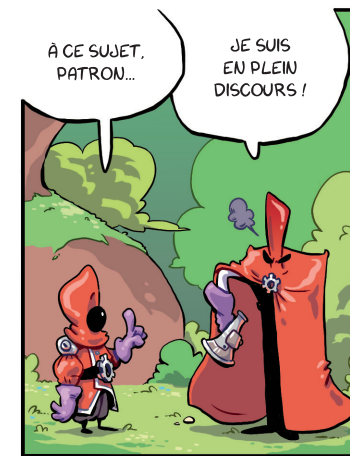
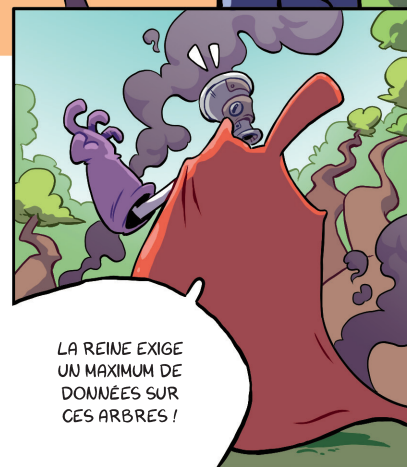
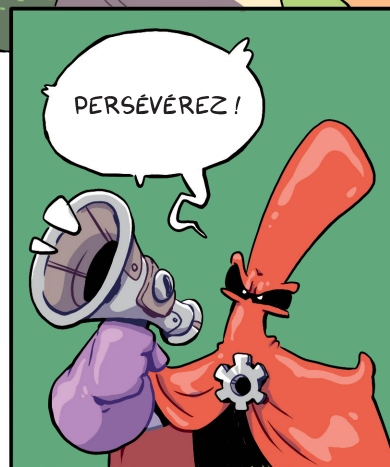


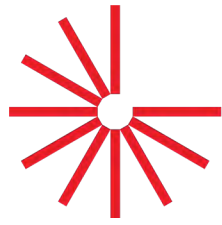
C'EST
AINSI QU'UNE
HAINE PROFONDE
ENVERS LES DRUIDES
PRIT RACINE EN ELLE.
JUSQU'AU JOUR OÙ
ELLE VOULUT
LES PUNIR.

VOYANT SA MÈRE
DÉCHAÎNER SA COLÈRE SUR
SES PROTÉGÉS, FAUNE
S'INTERPOSA ET L'ENFERMA
DANS UN SANCTUAIRE.
À TOUT JAMAIS.









Quart d'heure
de lecture national.

Bonne lecture !
#10marsjelis



FONDATION
SEPT
ANS
sous l'égide de
la Fondation de France



Le Point

PSYCHOLOGIES

france•tv